

Aube SEVERINE

Stigmatisation envers
les femmes bisexuelles :
La biphobie

Issu de mon Mémoire de Master 2

Sous la direction de Mathieu Trachman

Soutenu en Juin 2017

Jury : Mathieu Trachman et Catherine Deschamps

Actualisé en mai 2022

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)

Sociologie

Spécialité Genre, Politique et Sexualité (GPS)

Je voudrais dédier ce mémoire à ma mère aimée,
décédée le jour où j'en ai terminé la rédaction,
le 3 août 2016.

Je tiens ici à remercier toutes les personnes m'ayant aidé
dans la réalisation de ce travail :

les personnes enquêtées sans qui ce travail n'aurait pas été,
mon directeur de recherche Mathieu Trachman,
les enseignants des séminaires que j'ai suivis à l'EHESS,
et aussi les proches avec qui j'ai échangé autour de ce sujet.

Sommaire

Introduction.....	5
-------------------	---

PREMIERE PARTIE

LA PLACE DE LA BISEXUALITE ENTRE LES DEUX MONOSEXUALITES : HETEROSEXUALITE ET HOMOSEXUALITE.....	29
---	----

1 Vers une définition de la bisexualité.....	29
2 Des bisexualités à la pansexualité.....	37
3 Vers une société de la diversité sexuelle.....	43
4 Sommes-nous toutes et tous bisexuel-le-s ?.....	48
5 Pour la visibilité bisexuelle.....	53
6 Des différences selon le genre.....	60

DEUXIEME PARTIE

LES PRINCIPALES FORMES DE LA BIPHOBIE, ENTRE NEGATION ET STIGMATISATION DE LA BISEXUALITE.....	71
---	----

<i>A La bisexualité niée en tant qu'orientation sexuelle.....</i>	73
---	----

1 La bisexualité n'existerait pas.....	74
2 La bisexualité serait une transition vers l'homosexualité ou une homosexualité non assumée.....	78
3 La bisexualité serait une erreur de jeunesse ou un effet de mode.....	82
4 Il faudrait choisir entre l'hétérosexualité et l'homosexualité.....	87

<i>B La bisexualité dénoncée comme une composante de l'homosexualité.....</i>	92
---	----

1 Les caractéristiques de l'homophobie.....	93
---	----

2 L'homophobie et la biphobie de la part de la famille.....	97
3 L'homophobie et la biphobie dans les autres contextes.....	102
4 Biphobie ou homophobie ?.....	111

C La bisexualité condamnée comme une trahison envers l'homosexualité.....

1 La bisexualité traîtresse dans la guerre des sexes, des genres et des sexualités ?	116
2 Les conflits au sein du féminisme autour de la sexualité.....	123
3 L'invisibilisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+.....	127
4 La stigmatisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+.....	129
5 La nécessité du collectif bisexuel.....	134

TROISIEME PARTIE

LA BISEXUALITE AUX PRISES AVEC LA NORME DE L'EXCLUSIVITE SEXUELLE ET AMOUREUSE.....

1 La biphobie « hygiénique » ou le dégoût envers la bisexualité.....	143
2 La bisexualité déconsidérée par la norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse	148
3 La bisexualité et les différentes formes de liberté sexuelle et amoureuse.....	157
4 L'exploitation de la bisexualité féminine au profit de la domination masculine	167
5 Contrepoint : Les violences sexuelles envers les femmes.....	175

Conclusion.....

Annexes.....

Introduction

Présentation :

Le sujet de cette recherche en sociologie du genre et de la sexualité est né du double constat que des femmes ont des rapports sexuels et / ou amoureux avec des personnes de deux sexes ou de deux genres ou bien de plus d'un sexe ou plus d'un genre, et que certaines d'entre elles subissent ou ont subi des formes de violence, ayant un lien avec l'affirmation ou l'exécution de cette sexualité spécifique.

Plusieurs interrogations viennent à l'esprit à l'annonce du sujet dont il est nécessaire de définir les termes au préalable. Cerner le concept allant apparemment de soi de femme. Identifier celui de bisexualité, moins évident. Enfin, voir sous quelles formes se présente la stigmatisation dont il est question, pour pouvoir définir la biphobie.

Il semblera sans doute à d'aucuns inutile de nous attarder sur le concept de femme, par opposition à celui d'homme. Le dictionnaire *Le Robert dico en ligne* définit en 2022 une femme au sens premier du terme comme un « *Etre humain adulte de sexe féminin* », se référant uniquement au critère du sexe biologique et pas du genre social. Il nous a paru important de prendre quelques distances avec cette acception, étant donné le décalage observé chez les individus transidentitaires entre, d'une part, le sexe constaté à la naissance et, d'autre part, l'identité de genre, ou le sentiment personnel d'être homme ou femme ; soit entre un donné biologique et un vécu social et psychologique. Sans parler des cas d'intersexualité, chez des personnes possédant des organes génitaux internes ou externes ambigus, ou alors des particularités génétiques ou chromosomiques, qui ont été assignées à tort à une catégorie binaire. La référence au sexe biologique permet effectivement de distinguer les êtres mâles des êtres femelles dans l'espèce humaine comme dans une partie des espèces animales, mais elle est devenue inopérante pour définir les hommes et les femmes, qui sont des catégories construites socialement et culturellement. Le lien entre un individu de sexe femelle et une femme n'est plus automatique, idem pour un être de sexe mâle et un homme. On peut être née femelle et se sentir homme ou non binaire et être né mâle et se sentir femme ou non binaire. Les études de genre, au début du XXI^e siècle, ont voulu se désolidariser de la pensée binaire et

essentialiste qui est issu de la tradition sexiste, et considèrent désormais que c'est le genre ressenti et non le sexe subi qui permet de définir un homme ou une femme.

Qu'est-ce que le sexe ? Qu'est-ce que le genre ? *Le Robert dico en ligne 2022* caractérise le sexe au sens premier du terme comme la « *Conformation particulière qui distingue l'homme de la femme en leur assignant un rôle déterminé dans la reproduction* » et il définit le genre au quatrième sens comme la « *Construction sociale de l'identité sexuelle* ». Selon un consensus en vigueur dans notre société, sexe et genre s'opposent comme le naturel et le culturel. Des chercheurs contemporains contestent cette distinction simple. Elsa Dorlin, dans *Sexe, genre et sexualités* décrit l'« *archéologie du genre* » (P. 33) ou comment les catégories différenciées et séparées « mâle » et « femelle », « homme » et « femme », ou « masculin » et « féminin » ont été construites, et ne sont donc pas biologiques. Ils sont les deux versants du système de sexe / genre, basé sur la différenciation sexuelle, et impliquant une sexualité, l'hétérosexualité. Le genre devient un concept critique qui révèle l'historicité et l'absence de naturalité du genre et du sexe. Néanmoins, cette pensée moderniste amène inévitablement son lot de critiques. Que le genre soit façonné par la société et apparaisse comme une fiction de l'identité est une évidence, mais en revanche, il reste ardu de dénaturer le sexe biologique ou de le nier, au risque d'aller à l'encontre des évidences scientifiques et médicales les plus élémentaires... C'est la binarité rigide des sexes qui peut être remise en cause, car elle exclut d'office les hermaphrodites, non la notion de corps sexué elle-même. Dans ce mémoire, nous posons que le sexe biologique inné et le genre psychologico-social acquis existent tous deux, sont deux notions distinctes qu'on ne peut remplacer l'une par l'autre, et nous les nommons, position qui nous semble la plus réaliste en même temps que la plus inclusive.

Dans la mesure où dans toutes les sociétés et à toutes les époques, il s'est établi une hiérarchie entre hommes et femmes, au détriment de celles-ci, les recherches féministes, tout au long du XXe siècle en Occident, ont été amenées à considérer les femmes, qui ne sont pourtant pas une minorité, comme une communauté d'opprimées. Suivant les courants du féminisme matérialiste, anti-essentialiste, le groupe des femmes par opposition à celui des hommes forme même une classe, parallèle à la classe sociale prolétaire par opposition à la classe bourgeoise dans la pensée marxiste. La perspective qui en découle est la lutte des classes de sexe. Les féministes analysent les rapports entre hommes et femmes comme des rapports sociaux de sexe, antagonistes.

Dans le cadre d'une société encore sexiste et hétérosexiste, c'est-à-dire basée sur la hiérarchie des sexes, des genres et des sexualités, ces formes de violence envers les personnes de sexe ou de genre féminin qui ont des relations avec les deux grandes catégories d'êtres

humains ont tout l'air d'être un rappel à l'ordre face à des revendications de liberté de la part de femmes qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'identifier comme hétérosexuelles, dérogeant ainsi aux normes de désirabilité sociale et sexuelle. Hormis le fait que ces femmes ne sont pas non plus des homosexuelles, elles partagent avec les lesbiennes une destinée commune.

A la suite de ces réflexions, nous entendrons le terme « femme » dans le sens le plus large possible. Cette étude est ouverte aux personnes de sexe biologique femelle ne se définissant pas comme des femmes, et aux personnes de sexe biologique mâle ne se reconnaissant pas comme des hommes, même s'ils sont assignés à ces catégories respectives. Elle est fermée, cependant, aux hommes cisgenres.

A propos de la bisexualité, nous consacrerons un axe de notre analyse aux problèmes de définitions qu'elle pose. D'ores et déjà, nous citons la courte mention du dictionnaire *Le Robert dico en ligne 2022* : « Bisexualité », « Fait d'être bisexuel » ; « Bisexuel, elle », « Qui est attiré sexuellement par des personnes de son sexe et des personnes de sexe différent ». Elle s'avère être incomplète. De plus, différentes acceptions de la bisexualité se distinguent selon les domaines d'étude : bisexualité psychique pour la psychanalyse, bisexualité sociale pour la sociologie. Nous étudierons la seconde.

La bisexualité présente diverses facettes. Elle est conçue comme un intérêt sexuel et / ou sentimental pour les femmes et pour les hommes, permanent ou momentané, avec des préférences potentielles pour les femmes ou pour les hommes ou sans préférence particulière, et qui peut s'ancrer dans de multiples possibilités relationnelles : bisexualité en couple de sexe / genre différent, bisexualité en couple de même sexe / genre, bisexualité sans couple, bisexualité dans l'abstinence, plans à trois, bisexualité en multipartenariat, bisexualité en polyfidélité, bisexualité dans l'échangisme, etc.

Elle peut être identifiée selon le critère de la pratique, de l'attirance ou de l'identité, trois éléments parfois additionnés, parfois dissociés, dans les trajectoires socio-sexuelles des bisexuel-le-s. Dès lors, lequel retenir pour une définition de la bisexualité ? Si nous ne pouvons pas livrer la bisexualité en une clé, c'est parce que son instabilité définitionnelle est centrale et est l'objet de ma recherche. Par conséquent, il se pourrait qu'il y ait plusieurs définitions possibles de la bisexualité, en réalité.

Pour creuser les implications de notre définition, nous mettrons en confrontation des positions essentialistes et constructivistes, qui se sont proposé d'expliquer la bisexualité, mais aussi l'homosexualité ou l'hétérosexualité. Existe-t-il une orientation bisexuelle ? Existe-t-il une catégorie bisexuelle ? Pour la discipline sociologique, la bisexualité est une identification

historiquement et socialement située. Pour les groupes politiques autour de la bisexualité, en revanche, elle est une évidence au cœur de l'être bisexuel, et la simple formule « je suis bisexuel-le » suffit à la rendre valide et visible. Cette position est la preuve d'une volonté des bisexuel-le-s de se réapproprier leur parole.

La bisexualité peut être élargie à toutes les sexualités non binaires, prises entre l'hétérosexualité et l'homosexualité : nous étudierons la pansexualité, l'omnisexualité, l'identité *queer*. Quel rapprochement, quel éloignement d'avec la bisexualité ? Après April Scarlette Callis, et son article *Bisexual, pansexual, queer : Non-binary identities and the sexual borderlands*, nous pouvons mobiliser l'expression de « régions limitrophes » que seraient ces identités non binaires, autour de la frontière entre les deux monosexualités. Ces sexualités, en plus de l'hétérosexualité et de l'homosexualité exclusives, participent de la diversité sexuelle, concept forgé par Gayle Rubin et repris par plusieurs auteurs.

Le regard social porté sur les homosexuel-le-s et les bisexuel-le-s a quelque peu changé au cours de la seconde moitié du XXe siècle, en Occident. Michel Bozon et Nathalie Bajos dans l'enquête quantitative en population générale CSF déjà mentionnée, ont rédigé un chapitre sur les sexualités homo-bisexuelles. Ils livrent un état des lieux sociologique de la question. « *Si l'acceptation sociale de l'homosexualité semble s'être accrue, les sexualités homo-bisexuelles restent stigmatisées dans de nombreux groupes sociaux, ce qui peut générer des troubles psychiques et des difficultés à s'inscrire dans une démarche préventive* » (P. 243), résumant-ils. L'enquête s'interroge sur les multiples aspects des sexualités homo-bisexuelles (pratique, attirance et identification) et sur le clivage binaire hétérosexualité / homosexualité. Ils chiffrent l'homo-bisexualité : 4 % des femmes et 4,1 % des hommes de 18 à 69 ans ont eu des contacts sexuels avec un partenaire du même sexe. Ces individus, notamment ceux qui ont eu ces rapports dans les douze derniers mois, ont généralement un niveau d'études plus élevé, vivent plus souvent seuls en ville, ont des répertoires sexuels plus diversifiés, et adoptent des styles de vie spécifiques avec normes, codes et espaces de socialisation. Quant à cette « *tolérance de principe* » (P. 258) qu'évoquent les auteurs, elle est validée par le fait que la majorité des gens voient l'homosexualité comme une sexualité comme une autre. Les personnes les plus âgées sont moins tolérantes que les plus jeunes, et les hommes le sont moins que les femmes. Les principales réticences portent davantage sur l'homoparentalité. Le rejet social rencontré occasionne des vulnérabilités psychologiques à une forte proportion d'homosexuel-le-s et de bisexuel-le-s.

Cette recherche se propose d'élargir le concept de bisexualité, pour y inclure les femmes auto-identifiées comme bisexuelles qu'elles aient eu ou non des rapports intimes avec deux

sexes ou plus, mais aussi les femmes non auto-identifiées comme bisexuelles mais qui ont ou ont eu des relations avec les genres féminin, masculin et autre, ainsi que les femmes en questionnement sur leur orientation sexuelle.

Quant aux formes de violence dont les bisexuelles sont ou peuvent être victimes, l'intitulé du sujet mentionne la stigmatisation. Avant de sélectionner ce terme, nous avons questionné d'autres vocables, à la signification assez proche.

En premier lieu, la discrimination. Sont compris comme de la discrimination, selon la définition, des traitements inégaux et défavorables appliqués à certaines catégories de personnes, et ce, dans les différents domaines de la vie publique et privée : espace public, travail, école, famille, cercle amical, voisinage, Internet, police, justice, santé, etc. Au sens plus élargi, la négation, l'infériorisation ou l'invisibilisation de l'orientation bisexuelle peuvent être conçues comme des discriminations spécifiques, directes ou indirectes. L'utilisation de ce concept est légitime en sociologie. L'article de Laure Bereni et Vincent-Arnaud Chappe, *La Discrimination, de la qualification juridique à l'outil sociologique*, montre comment la sociologie des discriminations s'impose aujourd'hui comme une nouvelle sous-discipline. Les auteurs plaident « *pour une appropriation sociologique de la catégorie de discrimination qui prenne pleinement la mesure de son marquage juridique.* » (P. 1). Mais cette acception juridique, appréhendable via des statistiques, nous est apparue un peu inadaptée à notre démarche. Nous l'avons laissée de côté.

En second lieu, la déviance. La déviance, mobilisant l'opposition entre le normal et le pathologique, suppose l'existence d'une norme, celle d'une transgression de cette norme et celle d'une réaction sociale subséquente. Consacrée par Merton et Parsons, elle apparaît d'abord dans la sociologie américaine des années 1950, dite « Ecole de Chicago », qui étudie la délinquance. La déviance, contrairement à la discrimination, semble impliquer une rupture volontaire d'avec l'environnement social, quelque chose de choisi et non de subi. C'est oublier que le sujet est désigné déviant, enfermé dedans, et que ce fait constitue une violence. En dépit de son emploi sociologique dans le cas des homosexuel-le-s, nous n'avons pas retenu ce concept.

Enfin, la stigmatisation. Selon le dictionnaire *Le Robert dico en ligne 2022*, la stigmatisation est le fait de recevoir des stigmates. Nous laisserons de côté l'évocation biblique, pour privilégier une acception plus scientifique : « *Dénoncer comme infâme, condamner avec force ; Chercher à déconsidérer une caractéristique, un groupe.* » Ervin Goffman a fait du stigmaté un concept sociologique. Celui-ci recouvre tout attribut dévalorisant au regard des autres : être handicapé, homosexuel, juif, etc. Toute personne hors norme peut être stigmatisée pour ce faire.

L'auteur qualifie de discrédité l'individu dont le stigmate est apparent ou connu et de discréditable l'individu dont le stigmate possède les caractéristiques inverses. L'individu stigmatisable contrôle le stigmate en le cachant ou en le révélant partiellement ; l'individu stigmatisé gère la tension provoquée par le décalage entre sa personne et les attentes de la société. Didier Eribon, dans *Réflexions sur la question gay*, s'empare du terme de stigmatisation : il révèle qu' « *un gay apprend sa différence sous le choc de l'injure et de ses effets, dont le principal est assurément la prise de conscience de cette dissymétrie fondamentale qu'instaure l'acte de langage : je découvre que je suis quelqu'un dont on peut dire ceci ou cela, quelqu'un à qui on peut dire ceci ou cela, quelqu'un qui est l'objet des regards, des discours, et qui est stigmatisé par ces regards et ces discours. La 'nomination' produit une prise de conscience de soi-même comme un 'autre' que les autres transforment en 'objet'.* » (P. 30). Si la stigmatisation peut décrire la réalité des personnes homosexuelles, elle le peut également des personnes bisexuelles. La condamnation, la dénonciation, le blâme à l'encontre de la bisexualité nous ont paru parfaitement résumés par ce substantif.

La stigmatisation recouvre un vaste champ sémantique, composé de synonymes divers et variés, dont nous aurons à cœur de cerner les différentes nuances. Seront intégrées comme relevant de ce rejet les formes de crainte ou de mépris, et dans le cas extrême, de haine, que sont les clichés, les préjugés, soit des jugements hâtifs et négatifs ou bien des généralisations abusives commençant par « les bisexuels-le-s sont » et se terminant par l'emploi de qualificatifs peu enviables : « infidèles, ils jouent double jeu » ou « indécis, ils ne savent pas ce qu'ils veulent » en sont deux exemples caractéristiques.

Les remarques désagréables et déplacées, les moqueries, les médisances, ou bien les mises à l'écart, bien que jugées sans réelle gravité en général, sont une attitude d'hostilité pouvant avoir des répercussions psychologiques. Les agressions verbales, dont les injures, les insultes, les menaces, représentent un degré de plus dans la violence psychique. Les agressions physiques (coups, viols, meurtres...) ou sexuelles (harcèlement sexuel, attouchements, viol...) sont des formes bien entendu beaucoup plus brutales, mais plus rares. Nous nous sommes penchées, au cours de notre enquête, sur les différentes manifestations de la stigmatisation, des formes les plus ténues aux plus lourdes.

Enfin le déni de la stigmatisation ou de la discrimination, ou leur retournement est lui-même une violence. Selon des lieux communs alimentés par certaines personnalités d'extrême-droite, le racisme, le sexisme et l'homophobie auraient disparu ou presque, dans le cadre contemporain des pays Occidentaux. Voire, le seul racisme serait devenu le racisme anti-blanc, le seul sexisme celui des femmes envers les hommes, et l'« hétérophobie » aurait remplacé l'homophobie.

Nous pouvons rapprocher ces sophismes de la négation du fait qu'il existe un réel rejet envers les bisexuel-le-s.

A propos des auteurs de ces violences envers les bisexuel-le-s, nous pouvons affirmer que, comme les gays et les lesbiennes, comme les personnes transidentitaires, et d'autres populations appartenant à ce que l'on désigne communément par l'expression de « minorités sexuelles », les bisexuel-le-s peuvent être victimes d'hostilité de la part d'hétérosexuel-le-s, et ce dans une société hétéronormative, c'est-à-dire où l'hétérosexualité est considérée comme normale, naturelle et supérieure. Judith Butler dans *Trouble dans le genre* a défini comme suit l'hétéronormativité : « *Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable* » (P. 24).

De plus, les bisexuel-le-s peuvent être soumis aux stéréotypes de personnes non hétérosexuelles. C'est le cas de gays et lesbiennes, en particulier. Cependant, si hétérosexuel-le-s et homosexuel-le-s peuvent potentiellement rejeter la bisexualité, ce n'est pas dans les mêmes contextes ni pour les mêmes motifs. Dans des cas moins ordinaires, une biphobie intériorisée, parallèle à l'homophobie intériorisée, pourrait être à l'origine d'opinions dégradantes de personnes bisexuelles contre elles-mêmes et leurs semblables. Mais ce concept est à discuter, car l'homophobie intériorisée d'où vient-elle, sinon de l'homophobie sociale, située à l'extérieur, ressentie par l'individu et intégrée à l'intérieur de lui ?

Alors qu'en est-il de la biphobie ? Tout comme pour la bisexualité, nous n'imposerons pas non plus une définition stricte du concept de biphobie. Les associations de bisexuel-le-s et de lutte contre les discriminations à caractère sexuel en ont fait la trouvaille et l'ont mis en circulation, comme palliatif au manque de notions pour qualifier et analyser les sexualités non conventionnelles. Ainsi, nous avancerons que la biphobie peut être appréhendée comme une attitude d'hostilité, de discrimination envers la bisexualité et les bisexuel-le-s, sachant que le mot « biphobie » est un dérivé de « homophobie », défini comme une « *attitude d'hostilité, de discrimination envers les homosexuels, l'homosexualité* » par *Le Petit Robert 2013* et comme une « *crainte et un rejet des homosexuels, de l'homosexualité* » par *le Robert dico en ligne 2022*. Or « biphobie » tout comme « gayphobie » n'a pas (encore) fait son entrée dans le dictionnaire ; seuls « lesbophobie » et « transphobie » y figurent. Ces néologismes sont utilisés par l'association SOS Homophobie, qui les détaille sur son portail Internet : « Association nationale de lutte contre la gayphobie, la lesbophobie, la biphobie et la transphobie ». Ils

entendent désigner les discriminations qui visent respectivement les gays, les lesbiennes, les bisexuel-le-s et les transgenres. « Biphobie » figure dans les statuts de la nouvelle association Bi'Cause en 1997 : l'invention du terme est plus ancienne que sa réutilisation par SOS Homophobie.

Si le mot est neuf, la réalité de la biphobie l'est beaucoup moins. Dans ses manifestations, elle recoupe pour une grande partie l'homophobie. Mais lorsque l'on détaille les origines et les motifs de cette discrimination, on s'aperçoit qu'elle n'est pas identique ou superposable à la gayphobie ou à la lesbophobie. L'auteure de l'article « Biphobie » du *Dictionnaire de l'homophobie*, Catherine Deschamps, explique en une phrase la ressemblance et la différence entre homophobie et biphobie : « *Si la biphobie s'explique par un substrat commun à l'homophobie et à la hiérarchisation entre les sexes et les genres, elle s'appréhende aussi au travers de modalités de rejet qui lui sont propres.* » Il nous reste, dans la suite du mémoire, à rendre compte de ces modalités propres à la bisexualité : le déni de son existence en est l'élément essentiel, mais aussi le soupçon d'instabilité émotionnelle et d'infidélité sexuelle.

Dans quelle mesure les expériences des bisexuel-le-s rentrent ou sortent du cadre de ces catégories politiques que sont la bisexualité et la biphobie ? Etudier le rejet et la stigmatisation envers les femmes bisexuelles, c'est mobiliser une réflexion critique sur le sexisme – puisque l'objet de notre recherche porte sur les atteintes envers des femmes –, sur l'homophobie – qui concerne potentiellement toute personne non exclusivement hétérosexuelle –, et sur la biphobie – rejet propre à la bisexualité ; et ce serait croiser ces trois facteurs pour expliquer les violences subies par les bisexuelles. Dans quelle mesure ces dommages relèvent du sexisme ou de l'homophobie ou de la biphobie ? Ou de la combinaison des trois ? Comme la lesbophobie envers les lesbiennes, la biphobie envers les bisexuelles serait un mélange de sexisme et d'homophobie. Comment les différencier alors ? Au sexisme et à l'homophobie est ajouté un ingrédient supplémentaire, composant proprement biphobe, émanant d'homosexuel-le-s comme d'hétérosexuel-le-s, qui sera observé dans cette étude avec des lunettes de sociologue. A cette vue, la biphobie s'éloigne de l'homophobie. Au-delà de la biphobie, nous soumettrons à l'examen le concept d'homophobie, et ses implications plus psychologiques que sociologiques, en le comparant à d'autres, tels que l'hétérosexisme.

La société française du début du XXI^e siècle est en majorité hétérocentrée. Face à elle, et en opposition à elle, une minorité encore opprimée constituée principalement, mais pas exclusivement, de gays et de lesbiennes s'est regroupée, au point que l'on parle de « milieu », au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle a développé des associations pour

sa défense, a revendiqué et gagné des droits, dont les derniers en date sont le droit au mariage et à l'adoption pour les personnes de même sexe, le 17 mai 2013, ainsi que la PMA pour toutes les femmes, le 29 juin 2021. Et surtout, cette minorité a entrepris l'immense travail de déconstruction des normes sexuelles dominantes. Elle a dû résister aux attaques impétueuses, portés par des personnalités du monde politique, médical, judiciaire, dont on peut citer les figures médiatisées de Christine Boutin, dans la croisade anti-PaCS, Frigide Barjot puis Ludovine de la Rochère dans celle contre le mariage pour tous puis la PMA pour toutes.

Entre ces deux blocs traditionnellement antagonistes que sont l'hétérosexualité et l'homosexualité, et alors que l'égalité n'est pas encore achevée entre hétérosexuel-le-s et homosexuel-le-s, on peut se demander quelle est la place de la bisexualité et des bisexuels-le-s, face à l'hétéronormativité, tout comme face à une forme d'« homonormativité ». Nombre d'hétérosexuel-le-s et d'homosexuel-le-s se posent invariablement la question : « De quel bord sont les bisexuel-le-s ? », comme si l'on devait être obligatoirement de l'un ou de l'autre. Sans intérêt et inutile, cette question entretient une dangereuse confusion entre les luttes pour l'égalité des droits de tous les individus quelle que soit leur sexualité et les luttes que le commun prétend intrinsèques entre des sexualités différentes. Peu entendus et peu défendus, si ce n'est par les rares associations de bisexuel-le-s et par quelques associations solidaires Lesbien, Gays, Bisexuel-le-s, Transidentitaires, Queer, Intersexes, Asexuel-le-s et plus (LGBTQIA+), les bisexuel-le-s peinent à se faire accepter en tant que tels, d'autant plus que le gros de leurs troupes est non-identitaire et invisible.

Vus comme conformistes pour les uns, d'après le préjugé des bisexuel-le-s non assumés et « planqués », et à l'opposé, vus comme dissidents pour les autres, d'après le cliché des bisexuel-le-s libertins « chauds lapins », nous pouvons nous demander comment qualifier cette catégorie de gens. En réalité, ces derniers se dérobent à toute définition et à toute classification. Ce qui est sûr, c'est que refusant le monosexisme, c'est-à-dire l'approche binaire des orientations sexuelles et amoureuses suivant laquelle les êtres humains ne devraient avoir un comportement sexuel qu'envers un seul sexe / genre, et pour certains, la structure double du couple, les bisexuel-le-s échappent ou cherchent à échapper aux contraintes de deux systèmes sexuels normatifs.

S'engager pour la bisexualité et contre ce que les organisations concernées nomment la biphobie est une activité délicate, difficile, parce que doublement polémique. Polémique au regard de la société hétéronormée, dont, aux côtés des homosexuel-le-s, des bisexuel-le-s contestent l'hégémonie. Et surtout, et c'est une nouveauté, polémique vis-à-vis de la communauté gay et lesbienne. Comment peut-on jeter la pierre aux homosexuel-le-s qui sont

des minorités fragilisées de notre société ? risque-t-on de nous reprocher. Or, au cas où on l'oublie, les personnes bisexuelles sont elles aussi une minorité à protéger. En effet, il apparaît impossible de démontrer correctement et efficacement les préjugés envers les bisexuel-le-s, sans dévoiler que ces clichés sont véhiculés par des homosexuel-le-s, en plus des hétérosexuels-le-s. Il se peut que certains homosexuel-le-s soient vus sous un jour peu gratifiant, dans cette recherche.

Loin de n'être qu'une attitude isolée d'individus pas très éduqués, que d'aucuns pourraient juger excusables de ce fait, la stigmatisation anti-bisexuelle a découlé de l'histoire du militantisme gay et lesbien, qui a invisibilisé cette sexualité, voire l'a condamnée. La création du Groupe Bi puis de Bi'Cause au sein du Centre LGBT en 1995 et 1997, puis la réunion des associations LGBT sous la houlette de l'Inter-LGBT en 1999 ont marqué l'aube d'un changement. Mais avant, un courant des lesbiennes radicales, porté par Monique Wittig, avait jeté un discrédit sur les relations matrimoniales, amoureuses et sexuelles entre femmes et hommes, conçues comme une marque de soumission à la domination masculine, et avaient tenté de les rendre illégitimes au nom du féminisme. Cela a eu pour impact la mise à distance des bisexuelles par les lesbiennes, mais ne doit pas nous faire oublier le soutien d'une frange d'homosexuelles. Au cours de notre enquête, nous avons rencontré des exemples de biphobie de la part de lesbiennes, non de gays, en raison des rapports intimes avec les bisexuelles, qu'ils soient concrétisés ou de l'ordre de la possibilité, et de la peur qu'ils inspirent aux femmes n'aimant que les femmes.

Au-delà des actions militantes, politiques, c'est également la recherche en sciences humaines et sociales qui a oublié la bisexualité. Mises à part les grandes enquêtes quantitatives sur la sexualité, la plupart des ouvrages traitant de l'homosexualité ou de l'homophobie la passent sous silence. Nous avons été surprises de lire des livres entiers sur l'homosexualité sans aucune mention de la bisexualité, dont des références pourtant récentes, postérieures à 2010. Comment peut-on n'identifier que deux orientations sexuelles présentées comme antithétiques et antagonistes, l'hétérosexualité et l'homosexualité, sans passer par tous les degrés intermédiaires de la bisexualité et sans problématiser cette dernière ? Les frontières sont pourtant peu étanches entre les sexualités. On pourrait supposer que les auteurs mentionnés n'avaient pas ou peu connaissance de l'existence de la bisexualité. Or ils ne pouvaient pas ignorer les découvertes révolutionnaires d'Alfred Kinsey dans les années 1950 aux Etats-Unis, qui portent sur les pratiques homosexuelles et bisexuelles. De surcroît, ceux-ci reprennent les chiffres de Kinsey sur les « pratiques homosexuelles » et semblent en détourner le sens, pour les mettre au compte de « l'homosexualité ». Qui a des pratiques homosexuelles en même temps que des pratiques

hétérosexuelles n'est-il pas a priori davantage « bisexuel » qu' « homosexuel » ? Rappelons-le, le célèbre scientifique avait œuvré pour démontrer l'ampleur de la diversité sexuelle, homosexualité et bisexualité assemblées. Si l'hétérosexualité a incontestablement invisibilisé l'homosexualité, il semble bien que l'homosexualité ait invisibilisé la bisexualité.

Or au cœur du monde de la recherche, comme au sein du mouvement LGBTQIA+, anciennement gay et lesbien, des évolutions apparaissent. Si la bisexualité était ignorée, proscrite et discriminée dans les années 1980, de nos jours, la position officielle de l'inter-LGBT, c'est-à-dire d'un nombre croissant d'associations homosexuelles et féministes, est l'acceptation de cette sexualité et l'inclusion des bisexuelles aux côtés des lesbiennes. La biphobie de la part des personnes LGBT est donc en passe de devenir une posture condamnée. Sans adopter une attitude prophétique, nous pourrions assister à un renversement idéologique, dans les prochaines décennies.

L'épidémie du sida a naturellement abouti à développer des recherches sur la sexualité en général et sur la bisexualité en particulier. C'est pourquoi Rommel Mendès-Leité et Catherine Deschamps, les deux principaux auteurs sur la bisexualité en France, ont pu mener à bien leurs projets, lui s'attachant aux hommes bisexuels, elle aux femmes et hommes bisexuel-le-s confondus. Ils ont en commun, outre la volonté de faire reculer la maladie par la prévention, celle de prouver l'existence de la bisexualité, de contester la biphobie, et de montrer l'obsolescence du système binaire de sexualité, hétérosexualité opposée à homosexualité. Nous les suivons.

Problématique et plan :

A partir de notre documentation et de notre enquête de terrain, nous tenterons de donner des éléments de conceptualisation et de définition de la bisexualité et de la biphobie, considérées comme des catégories construites, mais qui échappent à la stabilité et à l'homogénéité. Nous essaierons de comprendre les mécanismes qui sous-tendent la biphobie envers les femmes bisexuelles pour ensuite la combattre : pour quels motifs, variés, et selon quelles modalités, différenciées, inspirent-elles du rejet ou du mépris, aux hétérosexuel-le-s et aux homosexuel-le-s à la fois ? Qu'est-ce qui à la fois rapproche et éloigne la biphobie vécue par les personnes de sexe et de genre féminin d'un simple mélange de l'homophobie et du sexisme ? Nous essayerons de montrer que la négation conjointe de l'existence de la bisexualité et de la biphobie, fréquente, est révélatrice de la conception qu'ont nombre de monosexuel-le-s de cette sexualité, et nous verrons ses conséquences sur les bisexuel-le-s. Au-delà des attitudes de mises

à l'écart individuelles, la stigmatisation de la sexualité double ne consiste-t-elle pas en une conception des sexualités duale, réductrice et normative, dans laquelle la bisexualité fait figure d'hybride, donc de bâtarde ? En réponse à cette interrogation, nous pourrions reconnaître et faire reconnaître la diversité sexuelle humaine.

Pour faire le point sur la biphobie en France au début du XXI^e siècle, et pour répondre à la problématique posée, nous développerons trois parties : dans une première partie, nous analyserons quelle place la bisexualité occupe entre les deux monosexualités que sont l'hétérosexualité et l'homosexualité ; dans une deuxième partie, nous étudierons les principales formes de la biphobie, entre la négation et la stigmatisation de la bisexualité, de la part des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s ; et dans une troisième partie, nous verrons que la bisexualité est aux prises avec la norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse qui prévaut pour le plus grand nombre.

Dans notre grand I, nous amorcerons notre réflexion par la définition de la bisexualité, nous la poursuivrons par la mise en perspective des bisexualités et de la pansexualité, par la mise en évidence de la notion de diversité sexuelle. Puis nous observerons le manque de visibilité de la bisexualité, enfin nous terminerons par une approche genrée pour distinguer bisexualité féminine et masculine ainsi qu'ouvrir notre étude à la non-binarité de genre. Dans notre grand II, nous verrons que la bisexualité est niée comme orientation ou identité sexuelle, qu'elle est condamnée pour sa composante homosexuelle par les hétérosexuel-le-s, et pour sa composante hétérosexuelle ou comme trahison par les homosexuel-le-s. Dans notre grand III, nous nous attacherons à développer le dégoût de la bisexualité, puis le soupçon d'instabilité émotionnelle et d'infidélité sexuelle comme formes du rejet de la sexualité double. Nous montrerons des expériences de liberté sexuelle et amoureuse mises en pratique par les femmes bisexuelles, et leurs limites, à savoir leur exploitation par la domination masculine. Comme contrepoint, nous présenterons deux cas de violences sexuelles envers les femmes bisexuelles, n'ayant pas de rapport de causalité avec leur bisexualité.

Ayant compris les principales motivations et modalités de la biphobie, par voie de conséquence, ce seront autant d'armes contre cette stigmatisation et cette discrimination.

Méthodologie de l'enquête :

Avant d'exposer la méthodologie de l'enquête, je voudrais présenter les circonstances qui ont abouti à cette recherche sur la stigmatisation envers les femmes bisexuelles.

Pourquoi les femmes ? Parce que je me sens féministe et que j'ai le souhait de développer les études sur les femmes, en particulier celles des minorités sexuelles, dans le contexte d'une société toujours inégalitaire entre les sexes, les genres et les sexualités. Les recherches précédentes sur la bisexualité ont été très androcentrées, avec la question centrale du sida, et la bisexualité au féminin a été la grande oubliée. Nous ne nions pas, bien au contraire, que les hommes bisexuels sont victimes d'une discrimination forte, si ce n'est plus que les femmes bisexuelles, du moins autrement. Nous reviendrons sur ces différences, notamment l'invisibilisation et la stigmatisation envers ces hommes opposée à la bienveillance illusoire envers ces femmes, vues comme des objets de séduction au bénéfice des hommes hétérosexuels.

Pourquoi la bisexualité et pourquoi la biphobie ? J'ai eu le désir de travailler sur la biphobie parce qu'il s'agit d'un sujet neuf : aucun ouvrage, à ma connaissance, n'a encore été publié sur la biphobie, tandis que plusieurs portent sur la bisexualité, dans le contexte national. Initialement, j'avais apprécié l'idée de faire figure de précurseur de ce domaine. Or nous ne sommes jamais les premiers : d'autres chercheurs, professeurs ou étudiants se sont penchés sur la question, posée différemment, dans notre pays ou dans d'autres pays.

Dans cette recherche, comme dans beaucoup d'autres, une part importante de subjectivité intervient. Femme bisexuelle cisgenre moi-même, ayant adhéré à et fréquenté l'association bisexuelle parisienne Bi'Cause avant cette étude, j'ai étudié en terrain connu et il m'a fallu me reculer pour mieux regarder. A celles et ceux qui pourraient déplorer un manque de distance critique, je répondrai que cette connaissance préalable de la bisexualité et des bisexuel-le-s s'est combinée avec une exigence d'objectivité. La documentation étudiée, les entretiens décryptés, c'est-à-dire la mobilisation, faite avec le plus de rigueur possible, des sources et de la méthodologie de la sociologie protègent l'impartialité de cette recherche. Bien sûr, la neutralité absolue est un mythe. Néanmoins cette étude est une enquête sociologique problématisée.

J'ai voulu donner la parole à des femmes comme moi, à qui on l'a longtemps refusée ou que l'on a déformé, dans la société hétérosexiste et dans la communauté LGBTQIA+. S'enchaînent ici des parcours de vie de femmes que des hommes et que d'autres femmes ont voulu mettre au pas. Ainsi, en sortant et en faisant sortir les bisexuelles du silence imposé, j'ai eu l'impression de poursuivre mes activités militantes. Les objectifs et les méthodes différents du travail militant et du travail sociologique m'ont été indiqués par mon université, et j'ai appris progressivement à les séparer. Peut-être qu'ils se retrouvent à la fin.

Au fil des entretiens, l'utilité de ma recherche s'est confirmée : les femmes bisexuelles interrogées ont été victimes de rejet ou de discrimination. Elles ont été nombreuses à exprimer une tristesse de vivre dans une société où leur bisexualité est invisibilisée et infériorisée, et où,

en 2015-2017 lors de leurs interviews par moi, elles n'avaient pas encore les mêmes droits pour concevoir un enfant selon qu'elles étaient en couple hétérosexuel ou en couple homosexuel. Pour certaines d'entre elles leur bisexualité a été difficile à accepter ; pour d'autres, leur vie amoureuse a été perturbée à cause de leur sexualité ; pour d'autres encore, le sentiment d'un manque de légitimité en tant que bisexuelles, face au milieu LGBTQIA+ en particulier, les a marquées. Aucune tentation misérabiliste de ma part. Nombre d'expériences intéressantes de reconnaissance de la bisexualité par les proches sont là pour prouver que la tolérance n'est pas un vain mot pour tout le monde. Au cours d'une vie entière, le vécu du refus de sa bisexualité par les autres se trouve être assez minoritaire.

J'aimerais décrire de manière succincte un épisode de ma vie personnelle, car il est à mon sens l'élément déclencheur de ma décision de m'impliquer dans la lutte contre la biphobie. En 2014, étant allée dans le milieu LGBT, je me suis rendue à un festival de films lesbien et féministe. Au cours de la projection d'une vidéo documentaire, une femme bisexuelle est passée à l'écran et a été interviewée. A ce moment, j'ai entendu une des participantes dire tout fort : « salope » dans la salle. Dans les jours suivants, j'ai prévenu la direction de l'événement qui a assuré être contre toutes les formes de « phobies ». J'ai publié un témoignage de cet incident sur le forum de l'association Bi'Cause. Plus tard, j'eus connaissance de la réponse d'une lesbienne, cachée derrière un pseudo, adressée à moi, véritable pamphlet haineux envers les bisexuelles, posté sans complexe sur le site des bisexuel-le-s. Ces pièces seront fournies et analysées en documents annexes (P. 179). J'ai été si choquée je pense, non pas d'être prise à parti, mais heurtée par la haine à caractère biphobe, que cela a suffi à me convaincre de m'engager pour la cause bisexuelle...

Dans ce mémoire, mon ambition n'est pas seulement de présenter un état de fait, soit des expériences de stigmatisation envers les femmes bisexuelles, même problématisé et explicité. Elle est bien de proposer une sortie qui livre des pistes pour lutter contre la biphobie. Car, à mes yeux, il n'est pas concevable de produire une étude sur les « phobies » sans tenter de les endiguer. Les sociologues qui ont œuvré sur l'homophobie n'ont pas fait différemment, donnant à la fin de leurs ouvrages ou articles des consignes pour la faire reculer : mobilisation de la législation, concertation des associations de lutte contre les discriminations, éducation, etc. Nous poursuivrons en cela leurs traces. Mais avant d'en arriver à cette conclusion, avant de chercher à combattre la biphobie, nous chercherons à la comprendre.

A présent, je vais exposer la méthodologie de l'enquête sur les femmes bisexuelles et leurs expériences de stigmatisation.

La documentation :

La première étape de ce modeste travail a été la consultation d'une vaste documentation sur le genre, la sexualité, l'homosexualité et bien sûr la bisexualité. Je reporte le lecteur à la bibliographie non exhaustive citée dans ces pages et dressée en annexe à la fin du mémoire (P. 182).

D'abord, des ouvrages généraux. Sur la bisexualité, quelques livres ont été publiés en France, la plupart étant relativement récents, datant d'après l'an 2000. Dans le monde anglo-saxon, en avance sur l'hexagone en ce qui concerne les thématiques LGBTQIA+, la production livresque est beaucoup plus importante. Les réflexions théoriques sur la bisexualité ont été initiées bien après celles sur l'homosexualité, celles sur la diversité sexuelle opérant la transition. Quant à l'homophobie, la documentation livresque est prolixe sur le sujet. Croiser les références sur la bisexualité et celles sur l'homophobie a été une bonne façon d'appréhender la biphobie. Entre les ouvrages sociologiques et les ouvrages de vulgarisation, sur ces différentes thématiques, la différence qualitative a été observée.

Je souhaite m'arrêter sur quelques ouvrages rédigés en français sur la bisexualité, que j'ai cités, pour les présenter. Le livre phare est *Le Miroir bisexuel* de Catherine Deschamps, issu d'une thèse de doctorat en socio-anthropologie et publié en 2002. L'auteure y analyse la naissance et le fonctionnement de l'association bisexuelle française Bi'Cause, ainsi que les expériences des personnes qui la fréquentent. Partant de l'invisibilisation de la population bisexuelle dont l'identité est sans cesse mise en doute, elle fait de la bisexualité, « *délatrice de l'invisible* » (P. 12), bien plus qu'une orientation sexuelle au même titre que les autres. Elle l'érige en « miroir », c'est-à-dire en un observatoire critique de toutes les sexualités, pour en déconstruire les normes. L'autre ouvrage majeur de socio-anthropologie est *Bisexualité, le dernier tabou*, publié en 1996 et dirigé par Rommel Mendès-Leite avec la collaboration de Catherine Deschamps et Bruno-Marcel Proth. Il porte avant tout sur la bisexualité masculine, puisque cette recherche avait alors comme fil directeur la gestion du VIH par les hommes à pratiques bisexuelles, mais ses analyses plus larges permettent d'appréhender toute la bisexualité au-delà des catégorisations de genre. Karl Mengel signe en 2011 avec *Pour et contre la bisexualité : Libre traité d'ambivalence érotique* un essai original qui sait avec brio mêler réflexions sérieuses sur la bisexualité et considérations érotiques grivoises. *Osez... la bisexualité* de Pierre Des Esseintes en 2006 et plus encore *La Bisexualité féminine* de Françoise Allain-Sanquer en 2008 sont davantage des guides coquins pour des personnes en recherche d'expériences bisexuelles, bien qu'ils présentent à grands traits la bisexualité comme sexualité.

Assez pauvres sur le plan documentaire, ils ne sont cités ici que de manière illustrative. Les deux premiers ouvrages se distinguent donc nettement des deux derniers : l'objectif n'étant pas le même, le contenu non plus. Les deux ouvrages de sociologie et d'anthropologie avaient un intérêt primordial pour moi, étant donné que la discipline est la même que la mienne. J'ai laissé de côté les livres consacrés à la bisexualité psychique, dans les domaines de la psychologie et de la psychanalyse, qui n'abordent pas la bisexualité sociale et sexuelle traitée dans cette étude.

La lecture de la presse a été éclairante ; elle est très diversifiée. Tous deux consultables soit sur support papier soit sur support Internet, une distinction a été opérée entre les articles de presse et les articles de recherche. Cette différenciation est importante car le contenu de l'information n'y est pas traité de manière identique. Les articles de recherche, bien documentés, réalisés par des spécialistes et validés par la communauté scientifique, malgré leur intérêt majeur, présentent le désavantage d'être présents en faible quantité sur la bisexualité, un peu plus sur l'homosexualité. Les articles généraux sur la sexualité ont pu être utilisés comme cadre à la recherche. A côté, il existe un florilège d'articles de presse populaire quand ce n'est pas de presse people, mais leur consultation oblige à plus de rapport critique, étant donné le risque du manque de rigueur dans la constitution des données et la rédaction. Cependant, ils sont un marqueur de l'évolution de l'appréhension de la bisexualité par le grand public et je n'ai pas souhaité les exclure de ma recherche.

Internet est une source d'information très riche, en ce qui concerne la bisexualité, la biphobie et l'homophobie, source dont je me suis emparée. J'ai pu y trouver tous types de textes, des plus au moins sérieux : des articles de presse, des débats en ligne. Des puits d'information fiable sont les sites d'information spécialisés sur la sexualité, l'homosexualité, la bisexualité ou la lutte contre l'homophobie ; ainsi que les sites des associations de bisexuel-le-s. Il est à noter que sont présents des rapports produits par des organismes institutionnels sur la sexualité ou contre l'homophobie. Les forums de discussion ouverts à tous peuvent nous renseigner sur l'évolution des mentalités face à la bisexualité : commentaires bienveillants ou malveillants font florès. Sans oublier les sites de rencontres qui peuvent nous informer sur la place des bisexuel-le-s dans les interactions amoureuses ou sexuelles. Néanmoins la consultation complète de ces deux dernières sources s'avère impossible, vu leur densité et leur peu d'intérêt documentaire. Rappelons enfin qu'Internet représente un des principaux contextes de biphobie et d'homophobie.

Je désire jeter un éclairage particulier sur l'association SOS Homophobie, qui est à l'initiative d'une documentation rare et précieuse sur la biphobie. En effet, SOS Homophobie publie, chaque année, depuis l'an 2000, un rapport sur l'homophobie en France. Depuis 2013,

une rubrique biphobie a été ajoutée dans les rapports. Elle expose ce qu'est la biphobie, quelle est l'évolution de la biphobie par rapport aux années précédentes, et elle présente une sélection de témoignages. En 2012, SOS Homophobie, avec trois autres associations, Bi'Cause, le Mag Jeunes LGBT et Act-Up Paris, a lancé une vaste enquête quantitative sur la bisexualité, où plus de 6000 personnes ont été interrogées, de tous les genres et de toutes les orientations sexuelles. Elle a abouti à *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*. Premier rapport chiffré sur ce sujet conçu en France, il a été publié le 23 septembre 2015, pour la journée de la bisexualité (JIB). Le travail inter-associatif continue et une nouvelle enquête quantitative sur la biphobie est en préparation. Les premiers résultats issus des questionnaires auxquels ont répondu 3 625 personnes ont été publiés le 23 septembre 2018, pour la JIB également. Les chiffres contenus dans ces deux documents seront bien sûr développés dans le mémoire, comme données de cadrage. De plus, notons que l'association SOS Homophobie recueille les témoignages de victimes ou de témoins d'homophobie, de transphobie et de biphobie, sur la ligne d'écoute, sur le chat'écoute ou en ligne. J'avais d'abord pensé à demander aux responsables de l'association de me transmettre l'ensemble des témoignages reçus sur la biphobie, mais cette démarche de collecte n'a pas été la mienne au final, puisque j'ai privilégié les entretiens.

La deuxième étape de ce travail a été la préparation de l'enquête, l'enquête elle-même, puis le décryptage du matériau d'enquête.

Le choix d'une enquête qualitative :

J'ai choisi la technique de l'analyse qualitative par entretiens comme méthode principale d'enquête. Je n'ai pas fait d'observation ethnographique ni d'enquête quantitative, en raison d'un manque de temps et de moyens, à cause de mes contraintes professionnelles puisque j'ai continué à exercer un emploi à plein temps en parallèle à la mise en œuvre de ce mémoire en reprise d'études sur deux ans entre 2015 et 2017. Mais il y a d'autres raisons à cela.

Si je n'ai pas développé d'étude quantitative, c'est aussi parce que des études statistiques sur la bisexualité ont été produites par les sociologues Nathalie Bajos et Michel Bozon dans *Contexte de la sexualité en France* (CSF), puis par le « Groupe Bi » de SOS Homophobie dans *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*. Je vais employer ces chiffres en un usage secondaire d'une enquête existante.

Si je n'ai pas réalisé d'ethnographie, c'est aussi parce qu'un certain nombre d'études sur le terrain de groupes bisexuels ont déjà été effectuées. Sur Paris, l'observation participante de Bi'Cause a été menée par Catherine Deschamps dans sa thèse en 2001, puis par Yen-Hsiu Chen

dans sa thèse soutenue en 2020. Notons la difficulté de trouver d'autres groupes bisexuels que Bi'Cause à Paris ou To bi or not to bi à Toulouse, à part les associations LGBT telles SOS Homophobie, Contact, où le « B » de « Bi » révèle une ouverture à la bisexualité, mais de manière minoritaire.

Sans nier l'intérêt des deux méthodes d'enquête non utilisées, pour répondre à mon sujet, le choix des entretiens qualitatifs était le plus pertinent. La priorité a été donnée à transcrire des parcours de vie de femmes bisexuelles avec des expériences vécues de rejet et de stigmatisation. J'ai privilégié des entretiens longs menés auprès d'un petit nombre de personnes, ce qui me permettait de bien recentrer les expériences de biphobie dans le parcours de vie des enquêtées. J'ai conçu la parole de ces personnes comme devant être le pivot de ma recherche, d'où l'importance du dialogue en tête-à-tête. Il s'agit certes d'un choix personnel. Et c'est leur voix qui sera écoutée, analysée et restituée, et pas celle des autres. De ce fait, les actes biphobes ne seront pas comptabilisés de manière factuelle comme dans les enquêtes sur les violences, par exemple Violence et Rapports de Genre (VIRAGE) lancée en 2015, mais compris dans plusieurs parcours de vie bisexuelle, difficilement appréhendables par des statistiques.

Entre l'exploitation de chiffres utilisés comme données générales d'introduction et de présentation sur la bisexualité, et la production textuelle issue de mes entretiens, il m'a paru que les matériaux d'enquêtes étaient plutôt complets, pour mon mémoire de Master 2.

L'entrée en contact avec les enquêtées :

Après le choix de la méthode d'enquête a suivi la collecte des contacts, pour les entretiens sociologiques. Je disposais de plusieurs pistes pour ce faire : me présenter à des réunions entre bisexuel-le-s, poster des appels à témoignages via les associations, prendre des contacts via les réseaux sociaux ou les sites de rencontres, entre autres.

La Journée Internationale de la Bisexualité (JIB) du 23 septembre 2015, pour laquelle je me suis investie, a été pour moi l'opportunité de recueillir l'accord de presque toutes les femmes qui ont témoigné pour mon étude. Les événements autour de la JIB se sont répartis sur deux jours : il y a eu un débat sur la bisexualité au centre LGBT suivi par un pot, la veille, le mardi 22 septembre 2015 ; et une marche de Nation à République, dans les petites rues de Paris, le jour même, mercredi 23 septembre 2015. J'ai fait une annonce au début du débat, en présentant le thème de mon enquête. Puis, je suis allée parler à des femmes au hasard, chacune pendant quelques minutes, lors du pot, puis lors de la marche.

Les femmes que j'ai abordées lors de la JIB ont accepté de participer à mon enquête sans exception. J'avoue avoir été surprise pour deux raisons. D'une part, de n'avoir essuyé aucun refus. D'autre part, que toutes soient en mesure de s'exprimer sur des expériences de stigmatisation. Aucune n'a argué qu'elle ne pouvait pas témoigner du rejet car elle n'en avait jamais été victime ; j'ai été forcée de comprendre qu'elles avaient toutes subi des formes de biphobie. Elles m'ont dit oui et m'ont donné leurs coordonnées téléphoniques ou mails : j'en ai compté onze en tout. J'aurais pu en relever davantage ; mais j'ai décidé de commencer avec cette dizaine. Je les ai contactées à tour de rôle afin de fixer un rendez-vous pour un entretien. Elles ont répondu présentes. Il n'y en a eu qu'une seule qui n'a pas donné suite, et trois autres que j'ai dû relancer mais avec lesquelles les entretiens se sont effectués au final.

Cette réactivité lors de la JIB s'explique par le contexte de la rencontre et par le statut de ces personnes. Concernant la première occurrence, sans faire l'ethnographie complète de la JIB, je voudrais donner quelques éléments d'information : la mobilisation a été forte, autour du slogan « les bi-e-s existent, la biphobie aussi », et autour de *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*. Notons la présence importante d'associations LGBTQIA+ solidaires qui ont défilé avec Bi'Cause : SOS Homophobie, Contact, Mag jeunes LGBT, notamment. S'étaient rassemblées plus de 200 personnes, plus que les années précédentes. Il était manifeste que la bisexualité, auparavant souterraine, *underground*, commençait à émerger. S'agissant de la seconde occurrence, ces femmes sont pour la plupart des militantes, actives ou moins actives, qui fréquentent les associations bisexuelles et ont côtoyé le milieu LGBT. Elles sont des bisexuelles identitaires. J'imagine qu'elles comptent sur mon initiative, parmi d'autres, pour promouvoir la bisexualité et lutter contre la biphobie.

Le contexte de la prise de contacts m'a permis de m'interroger sur le public d'enquêtées que je recherchais. Car n'interviewer que des bisexuelles inscrites dans des cercles associatifs ou militants risquait de donner une vision partielle de cette sexualité. Dans l'idéal, dans le cadre d'une étude globale et complète de la bisexualité féminine, il aurait été pertinent de trouver d'autres contacts, dans un circuit différent, afin de toucher les bisexuelles invisibles, pas forcément politisées ni éduquées à leur propre sexualité, et qui représentent la plus grande part. Il aurait été intéressant également d'interroger plusieurs personnes non bisexuelles, hétérosexuelles ou homosexuelles, qu'elles soient biphobes ou *bi friendly*, pour recueillir leur opinion sur la biphobie et la bisexualité, évaluer leur confiance ou leurs réticences envers les bisexuel-le-s. Je n'ai interrogé qu'une personne lesbienne non biphobe, qui appartient à mon cercle de proches, et dont l'entretien n'est pas traité dans le corps du mémoire mais en

documents annexes, pour prendre le contrepied du témoignage anonyme d'une lesbienne biphobe déjà évoqué.

Cette étude de master n'est pas une thèse, et même une thèse n'est pas synonyme de tout dire. Dans les consignes, il nous est demandé de nous focaliser sur un aspect d'un sujet ; l'optique choisie par moi est précisée et problématisée. J'ai jugé valable de circonscrire ma recherche aux femmes auto-identifiées comme bisexuelles et qui fréquentent les associations bisexuelles. Le tableau ne sera pas représentatif de toutes les femmes qui ont des rapports avec plus d'un sexe ou d'un genre, mais il le sera du moins davantage des bisexuelles que l'on dit identitaires. J'analyserai dans mon étude la récurrence d'un discours politique sur la bisexualité, construit par la fréquentation des cercles bisexuels ; et je ne gommerai pas, au contraire, les voix discordantes qui apportent de la richesse à la réflexion.

La réalisation des entretiens :

Quinze entretiens qualitatifs ont été effectués en définitive. Les entretiens des dix femmes rencontrées dans le contexte de la JIB. J'ai eu l'opportunité d'interroger une bisexuelle étudiante en sociologie générale, excellent exercice pour me confronter au regard d'une apprentie sociologue. J'ai réalisé aussi deux entretiens de personnes assignées hommes mais de genre fluide / neutre que je connaissais déjà via l'association Bi'Cause, afin d'ouvrir ma problématique à la non-binarité de genre. Plus l'interview, annexe, de mon amie lesbienne.

Dans ce mémoire figure en plus mon entretien personnel. En effet, je me suis interrogée moi-même, me trouvant légitime à m'exprimer dans cette étude en tant que femme bisexuelle. J'ai utilisé un pseudo, j'ai enregistré l'entretien et je l'ai retranscrit en intégralité. C'était le premier. Cette démarche se rapproche de l'autoanalyse, tout en étant une analyse sociologique. Cela a constitué une bonne préparation pour les entretiens ultérieurs, malgré l'impression d'étrangeté à parler toute seule pendant des heures : préparation psychologique, didactique et technique à la fois, car je n'avais jamais fait cet exercice auparavant. Cet entretien a été disséqué et exploité dans le mémoire de la même façon que les autres, ni plus ni moins. Quinze interviews, le compte y est donc.

Après avoir recueilli les coordonnées des enquêtées, je les ai contactées. Dans le message envoyé aux femmes bisexuelles, après avoir voulu donner toutes les informations possibles sur l'organisation de la rencontre (enregistrement et confidentialité, présentation des questions, etc.), j'ai décidé de laisser plus de place à la spontanéité, et de donner ces éléments-là en direct,

pas à l'avance, pour éviter que l'enquêtée ne sente trop de pression. J'ai juste livré le thème de mon sujet et rappelé le contexte de la rencontre.

Malgré mes contraintes horaires, les créneaux ont pu être fixés avec facilité, sauf pour une enquêtée avec enfants. En ce qui concerne le lieu, j'ai estimé que je ne pouvais pas l'imposer, qu'il était préférable de me déplacer plutôt que les enquêtées, car la demande d'entretien émanait de moi et non d'elles. Quant à la durée de l'entretien, j'ai suggéré une base d'une heure, quitte à ce que cela dure plus, si l'enquêtée en a le temps et l'envie, ce qui a souvent été le cas.

L'entretien le plus court a duré une demi-heure mais a été complété par mail, l'entretien le plus long a duré trois heures, la moyenne tournant autour d'une heure et demi. Les entretiens ont été en majorité faits via une rencontre réelle, dans des cafés parisiens, au centre LGBT (pour deux personnes), à l'université (pour une) ou au domicile des enquêtées (pour trois d'entre elles). D'autres entretiens ont été réalisés de manière virtuelle, via Skype, en raison du lieu de résidence éloigné des enquêtées (pour deux d'entre elles). Enfin, deux entretiens ont été rendus par écrit, via la messagerie Internet. Etre au calme n'a pas de prix pour assurer la meilleure qualité de l'enregistrement possible et s'épargner bien des peines lors de la retranscription. Ainsi, faire des entretiens à domicile a été perçu comme la meilleure solution, à condition qu'il n'y ait pas d'oreilles indiscretes dans la maison.

Tous les entretiens enregistrés avec un enregistreur numérique ont été retranscrits en intégralité. J'ai fait ce travail au fur et à mesure, une tâche longue et fastidieuse, mais indispensable pour avoir le parcours complet de l'enquêtée. Pour une heure d'entretien, il faut compter environ trois heures de retranscription, selon le débit de la personne et la densité des informations. Les enquêtées ont, pour la plupart, accepté sans problème d'être enregistrées. Seules deux ont refusé d'être enregistrées, pour protéger leur vie privée et professionnelle. J'ai pris des notes à la place, mais l'inconvénient a été un volume d'informations réduit.

Cela nous donne l'occasion d'aborder la problématique de la confidentialité, qui a été un vrai casse-tête. En 2015-2017, j'ai proposé aux femmes interviewées de choisir un prénom autre que le leur, un pseudo, pour assurer leur anonymat. Une enquêtée, qui a pourtant accepté d'être enregistrée, a voulu renforcer son anonymat, arguant qu'un pseudo n'était pas suffisant comme protection. Elle a souhaité que je dissocie sa biographie du nom de son groupe militant, où elle est connue, par peur que des aspects de son parcours soit reconnus dans le mémoire. En vue de la publication permanente de ce mémoire sur Internet, j'ai appliqué cette consigne à toutes les personnes enquêtées participantes ou militantes à une association autre que Bi'Cause. De plus, j'ai enlevé à la fois le vrai prénom et le pseudo d'enquête pour décrire les deux situations de viols et violences sexuelles, en les nommant « Cas 1 et 2 », afin d'invisibiliser encore plus les

enquêtées sur ce sujet ultra-sensible. L'inconvénient est de ne pas pouvoir rattacher ces violences sexuelles aux violences biphobes subies, nous perdons donc un peu en information utile. Quatre enquêtées sur les quinze ont une nationalité autre qu'européenne et / ou une origine extra-européenne, l'une est de couleur blanche, les trois autres pas. Donner le nom de leur pays d'origine ou décrire leur phénotype précis n'a pas été possible pour moi, de peur qu'elles soient identifiées en raison de ces critères, nous restons donc vagues. Je n'ai bien entendu pas fait mention du lieu d'habitation ni du lieu de profession, ni même de l'emploi précis des enquêtées. Les deux personnes interviewées qui n'ont pas accepté d'être enregistrées ont avancé la même justification pour leur refus. Sans surprise, nous voyons que, pour une telle recherche sur une sexualité non conforme, les enjeux liés à l'anonymat sont forts. Ils le sont d'autant plus que les enquêtées sont intégrées à des cercles politiques LGBTQIA+, car bien qu'étant visibles dans leur vie en tant que bisexuelles, elles ne veulent pas pour autant que leurs pairs se partagent tous les détails de leur vie privée.

Mon questionnaire comporte dix-sept questions, abordant : le contexte familial, la définition de la bisexualité, la découverte de la bisexualité, le parcours sexuel passé et actuel incluant pratiques et préférences, la sortie du placard ou *coming-out*, les expériences de rejet et leurs conséquences psychologiques, le rapport à la pornographie, l'accueil dans le milieu Lesbien, Gay, Trans, Queer, Intersexe, Asexuel et plus (LGTQIA+), l'accueil dans les cercles bisexuels, l'opinion sur l'invisibilisation et la discrimination envers les bisexuel-le-s et la biphobie.

Mes entretiens sociologiques ont été voulus semi-directifs. J'ai proposé aux enquêtées de s'exprimer en toute spontanéité avant de leur demander de compléter les aspects non traités par elles, via la grille d'entretien. Certaines personnes préféraient la première solution, plus libre, d'autres la seconde, plus directive. Je me suis adaptée. On relève des différences entre des femmes qui ont plein de choses à dire, bavardes, que je dois dès fois réorienter sur les questions pour éviter des digressions, et d'autres qui ont moins d'idées, hésitent, se taisent, reprennent, et que je dois aiguillonner. Des entretiens d'une heure ont pu être aussi riches en informations que d'autres entretiens de deux heures. Le contenu est très variable.

Après chaque retranscription d'entretien, j'ai pris l'habitude d'en dresser un petit résumé. Une fois la période des interviews achevée, et avant la rédaction, un travail d'analyse des textes a été réalisé. La relecture minutieuse des échanges, la construction d'une grille d'analyse des entretiens dégagant les grandes idées-forces, la collecte de citations, telles ont été les principales phases de cette tâche. Le choix des passages relevés et décryptés dans le mémoire a été le fruit d'une bonne connaissance et d'une bonne compréhension des parcours de vie des enquêtées. Sur les quinze entretiens faits, tous ont été exploités dans mon texte final.

Pour clore la description de l'enquête, je dirais que des remerciements de ma part, complétés par la distribution d'un petit cadeau symbolique et sans valeur, ont été systématiques à l'adresse des enquêtées, qui ont été de bonne volonté pour m'aider et surtout pour aider la cause bisexuelle. De leur part, j'ai eu le plaisir de recevoir trois remerciements par message texte les jours suivants les entretiens, ces trois femmes avançant que notre discussion leur avait permis de mieux comprendre leur sexualité et leur intimité. Ainsi les bénéfices de l'entretien peuvent être réciproques, entre enquêtrice et enquêtée.

Des informations complémentaires sur le déroulé des entretiens, sur les facilités ou les difficultés rencontrées, ainsi que sur l'évolution de ma perception de la bisexualité et de la biphobie au fil de l'enquête seront données en conclusion.

Les biographies socio-sexuelles des enquêtées :

Voici les pseudos avec les âges des quatorze bisexuelles interrogées : Alice (40 ans), Amanda (32 ans), Camille (60 ans), Dany (41 ans), Georgette (27 ans), Géraldine (50 ans), Inès (62 ans), Laurence (44 ans), Léna (26 ans), Lune (37 ans), Mandala (37 ans), Marianne (22 ans), Roxane (20 ans), Yel (37 ans).

Je présente donc les quatorze enquêtées d'orientation bisexuelle dont les extraits d'entretien constituent l'ossature de ce mémoire et qui sont cités dedans. La quinzième personne lesbienne ne sera citée qu'en annexes. Pour plus d'informations, je vous reporte aux documents annexes, où figurent le tableau récapitulatif sur les caractéristiques biographiques des enquêtées, suivi par les quatorze pages présentant les portraits résumés des femmes bisexuelles. Ces portraits présentent le parcours sexuel et sentimental, le coming-out et les expériences de biphobie.

Presque toutes les enquêtées bisexuelles, sauf une, ont déjà pris contact avec l'association Bi'Cause, certaines ne l'ont fréquenté qu'exceptionnellement, d'autres plus régulièrement. Au moment de l'enquête entre 2015 et 2017, trois femmes étaient adhérentes à une association de lutte contre l'homophobie, deux à une association LGBT incluant un groupe de bisexuel-le-s, une autre était adhérente auprès d'une association bisexuelle étrangère, toutes associations que je ne nomme pas par désir de confidentialité.

A propos des caractéristiques générales des personnes enquêtées, si l'on venait à croire que ces femmes étaient toutes plus ou moins identiques, ce serait une erreur. Leurs parcours de vie sont variés, de même que les manières de concevoir leur bisexualité : en célibat ou en couple, avec des enfants ou pas, ayant eu des trajectoires plutôt hétérosexuelles ou plutôt homosexuelles, respectant les codes de la fidélité sexuelle ou pas.

J'ai mis un point d'honneur à toucher presque tous les âges, de 20 à 62 ans, et à ne pas me cantonner dans une tranche d'âge précise, afin de repérer les évolutions de la perception de la bisexualité au fil des générations. Toutes les femmes interrogées sont majeures. Par contre, un point commun entre elles : le niveau social et culturel moyen ou supérieur qui a pour corollaire un niveau d'études élevé, généralement à bac + 5. Cet aspect est à mettre en lien avec l'éducation et la politisation autour de la bisexualité. Et autre élément de convergence : l'origine géographique et ethnique. Une majorité de ces femmes étaient de type européen, sauf trois. Cela n'a pas été un choix de ma part mais un état de fait. Je n'ai rencontré que peu de personnes étrangères et / ou de type africain, oriental ou asiatique sur mon chemin. Cependant, en conclure que les rapports avec plus d'un sexe ou plus d'un genre ne concernent que ou presque que les femmes blanches serait bien sûr totalement faux.

De nombreux extraits des entretiens des enquêtées illustrent les thèses de ce mémoire. Ils sont cités entre guillemets et écrits en petit, suite à la mention du pseudo de la personne interviewée. Des portions différentes d'entretien sur le même sujet peuvent être citées dans le même paragraphe mais séparées par des points-virgules. Les questions de l'enquêtrice figurent en gras et les réponses des enquêtées en non gras.

Pour les trois personnes non binaires dont il est fait mention, j'utilise le pronom « elle » dans un but d'inclusion de ces personnes à l'enquête qui porte explicitement sur les femmes, bien que les formules « il / elle » ou « iel » puissent davantage convenir à mon avis.

Première partie

La place de la bisexualité entre les deux monosexualités : hétérosexualité et homosexualité

1 Vers une définition de la bisexualité :

a) De l'ignorance à l'affirmation de la bisexualité :

Si nous ne pouvons pas livrer le secret de cette sexualité en une seule et simple phrase, c'est que la définition de la bisexualité est flexible et nomade. Les différents groupes et / ou auteurs qui ont tenté de la situer ont été parfois en concordance, parfois en contradiction. Cette variabilité et cette instabilité définitionnelle est au cœur de ma réflexion. Malgré tout, nous avons livré quelques pistes de cogitation. Les parcours de vie des enquêtées, développés et décryptés au fil de notre mémoire nous aiderons à appréhender la notion de bisexualité.

Par exemple, Inès, qui a la soixantaine, ne s'est définie comme bisexuelle que sur le tard. Elle explique a posteriori qu'elle a toujours été bise, mais qu'elle ne l'avait pas compris. Durant sa jeunesse, elle a développé de grandes amitiés romantiques et platoniques avec des amies, qu'elle a assimilées à de l'amour après coup. Mais la notion de bisexualité ou d'homosexualité, elle ne l'avait pas.

D'autres enquêtées témoignent de l'ignorance ou de l'incompréhension de la bisexualité, qui les a empêchées de mettre ce mot sur leur sexualité : Laurence et Géraldine, qui sont d'âge moyen. Elles ont connu leurs premiers émois envers les femmes et les hommes à une époque où il n'existait pas de théorisation de la bisexualité. Elles expliquent avoir vécu ces attirances sans les comprendre ou avec le désir de comprendre une notion énigmatique. La notion de bisexualité est au départ obscure et se doit d'être éclaircie.

Laurence : « Mais le mot bisexualité, je ne l'avais pas encore, je ne sais pas. Je n'avais pas connaissance de cette identité-là. Ça aurait été beaucoup plus simple... »

Géraldine : « **Tu te considères comme bisexuelle ?** J'ai eu une relation bisexuelle, donc il a fallu que je discute sur le sujet. »

Yel explique qu'à l'adolescence, elle avait déjà des fantasmes sur les filles et les garçons, mais qu'elle n'y avait pas fait attention. Elle a eu une première petite amie, puis quelques années de célibat, et elle s'est documentée sur Internet au sujet de la bisexualité, suite au ressenti d'une attirance envers un homme qui se terminera par une aventure avec lui.

Yel : « A 25 ans je me pose de questions. Holà qu'est-ce qui se passe ? Suffisamment pour que ça fasse kling kling. C'était les débuts d'Internet. Google venait à peine de naître. Tiens l'homosexualité ça existe, qu'est-ce que c'est ? La bisexualité ça existe, qu'est-ce que c'est ? »

A la suite, elle a poussé la porte de Bi'Cause.

Yel : « Ça me confirme dans ma bisexualité. C'est-à-dire que la bisexualité c'est d'être attiré par les garçons et les filles. OK Jackpot c'est bon. Quel que soit le nombre de relations qu'on ait avec l'un et l'autre. Jackpot. Même si on ne pratique pas. Jackpot. OK c'est une définition qui me convient. **Très large**. Il y a des discussions sympas. »

Marianne : « **Tu te considères comme bisexuelle ou d'une autre orientation sexuelle ?** Bie. Je suis bie, et pas je me considère. »

Pour cette enquêtée, au contraire, sa bisexualité est affirmée avec netteté : « Je suis bie », et toute forme de minimisation ou de distanciation est rejetée : « et pas je me considère ». Il s'agit d'une façon d'évacuer les doutes planant sur cette sexualité. Marianne, jeune militante, n'a pas le même parcours que les enquêtées précédentes : des groupes bis existaient déjà quand elle a amorcé sa sexualité, et elle les a fréquentés. D'où cette affirmation énergique.

Une autre enquêtée de 40 ans, militante, plutôt que de donner une explication personnelle, s'efforce de se souvenir de la définition « officielle » dans son association et de me la livrer.

Alice : « Etre bisexuel, c'est "Quelqu'un qui peut être amoureux, ressentir du désir ou de l'attrance pour une personne du sexe opposé ou du même sexe. Pas forcément en même temps. Cela peut impliquer une préférence pour l'un ou l'autre sexe." »

Les échos des enquêtées prouvent que la bisexualité est loin d'aller de soi : elle semble nous échapper, quand on l'ignore ou quand on la juge complexe. Même les verbalisations et les affirmations, positives, de la bisexualité prouvent en creux qu'elle n'a jamais été donnée comme une évidence, mais qu'elle a été construite par des groupes politiques ou des personnes militantes, ce que nous allons développer. Un consensus s'est néanmoins établi autour d'une définition souple et large de la bisexualité, qui est le fait d'être attiré sentimentalement et / ou sexuellement par les deux principaux sexes et genres, ou par plus d'un sexe d'un genre.

b) Les théorisations de la bisexualité :

Pour cerner les concepts clés de notre étude sur la stigmatisation envers les femmes bisexuelles, nous nous devons de commencer par définir la bisexualité. Nous ne prétendons pas donner une acception parfaite du terme « bisexualité », étant donné sa complexité ; nous nous limiterons à trois pistes d'interprétation.

Prenons comme point de départ la définition du dictionnaire *Le Petit Robert 2013*. Nous y apprenons que le nom commun féminin « bisexualité » recouvre trois principaux sens : « 1

Caractère des plantes et des animaux à reproduction bisexuée » ; « 2 Bisexualité psychique : disposition sexuelle du psychisme, à la fois masculine et féminine, inhérente à tout individu » ; « 3 Conduite des bisexuels ». Les deux premiers sens, s'ils sont éclairants, sont un peu distants de notre sujet : le premier est d'origine biologique, botanique et zoologique ; le second, psychanalytique. Intéressons-nous au troisième sens, ce qui nous oriente vers la définition de l'adjectif « bisexuel, elle », la troisième signification étant : « *Qui a des relations sexuelles aussi bien avec des hommes que des femmes ; qui est à la fois hétérosexuel et homosexuel.* » Dans le registre familier, pour désigner cette sexualité double, on dit être « *à voile et à vapeur* », « *bique et bouc* », « *à poil et à plume* », précise notre dictionnaire. L'angle choisi est ici behavioriste, car il porte sur le comportement bi, non sur l'auto-identification bie.

Cela étant, nous opèrerons un retour sur une autre conceptualisation de la bisexualité. En effet, nous évoquerons l'hypothèse d'une bisexualité originelle chez l'être humain, développée par le père de la psychanalyse, Sigmund Freud, au début du XXe siècle. Telle est l'idée phare de ce grand homme autrichien dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Dans la première partie « *Les aberrations sexuelles* », il s'attache à décrire ce qu'il considère comme des « *déviation par rapport à l'objet sexuel* ». (P. 34) Parmi elles, le phénomène de l'inversion. « *Le nombre de ces personnes est très considérable, bien qu'il soit difficile de les recenser avec précision* » (P. 34), dit-il des « *sexuel-le-s contraires* » ou inverti-e-s. Parmi ces individus, il distingue les « *invertis absolus* » (P. 35), dont l'objet sexuel ne peut être qu'homosexuel ; les « *invertis amphigènes (hermaphrodites psychosexuels)* » (P. 35), dont l'objet est indifféremment du même sexe ou de l'autre sexe ; et les « *invertis occasionnels* » (P. 35), qui le sont sous certaines conditions (parmi lesquelles l'inaccessibilité de l'objet sexuel habituel). On l'aura compris, les inverti-e-s absolu-e-s sont les homosexuel-le-s, et les deux autres catégories d'inverti-e-s peuvent être identifiées à des bisexuel-le-s. De l'observation de ces différent-e-s inverti-e-s, il tire une conclusion audacieuse : sachant qu'« *un certain degré d'hermaphrodisme anatomique appartient en effet à la norme* » (P. 46), la conception qui découle de ces faits anatomiques depuis longtemps connus est celle d'une disposition bisexuelle originelle qui se modifie au cours de l'évolution [...]. » (P. 46) Plus loin, il déclare que cette bisexualité originaire est centrale dans la compréhension des « *manifestations sexuelles [...]* chez l'homme et chez la femme. » (P. 162)

Les analyses de Sigmund Freud s'inscrivent dans une logique patriarcale, androcentrée et hétérocentrée, distinguant le « *normal* » et l'*anormal* » et rendant pathologique l'homosexualité et la bisexualité. Selon lui, les individus adultes et matures normaux doivent avoir abandonné

au cours de leur développement leur bisexualité originare afin de pratiquer une sexualité aboutie avec un choix d'objet du sexe opposé, et ce, pour répondre aux impératifs procréatifs de la société. Cette logique a été critiquée à partir des années 1970 dans les milieux féministes et homosexuels. Toutefois, la découverte de la bisexualité psychique originelle se révèle moderne et révolutionnaire, relativement à son époque. Grâce à Freud, la bisexualité biologique a fait le lit de la bisexualité psychologique qui a fait celui de la bisexualité sociale, celle qui nous intéresse ici. D'attitude déviante, la bisexualité deviendrait disposition inhérente à tous les êtres humains, orientation dont l'existence est avérée, mais dont le refoulement est imposé par la société.

A partir de ces deux sources, nous progressons dans notre compréhension de ce que peut être la bisexualité : nous apprenons qu'elle est la sexualité d'une fraction de l'humanité qui entretient des pratiques avec les femmes et avec les hommes, et que ce fait résulterait d'une disposition psychique double, masculine et féminine, qui serait universelle. L'universalité de la bisexualité psychique, même si cette thèse ne fait pas l'unanimité ni dans la psychanalyse ni dans les autres sciences, serait propre à donner une légitimation, ou du moins une normalisation à la bisexualité sociale, quoique que Freud ne soit pas allé jusque-là.

Si les approches comportementales et psychanalytiques sont incontournables pour cerner la bisexualité, nous ne pouvons pas faire l'économie du critère de l'identification bisexuelle. Il nous apparaît d'entrée de jeu que l'acception psychologique est un peu abstraite, et que la définition du dictionnaire est un peu incomplète : si elle n'est pas entièrement fausse, elle n'est pas complètement juste non plus... Elle est laconique.

Nous analyserons d'autres conceptions de la bisexualité, celles que donnent les associations militantes bisexuelles et nous les comparerons à cette définition synthétique. Dans le *Manifeste bisexuel*, rédigé par l'association Bi'Cause le 17 mars 2002, promouvant la défense de la bisexualité, dans le premier paragraphe intitulé « *De l'identité bisexuelle* » il est écrit dès la première ligne : « *La bisexualité existe. Elle existe parce que nous, bisexuel(le)s, déclarons l'être.* » Cela implique : d'une, que la bisexualité est prise comme une « identité » ; de deux, que cette identité repose sur une existence, celle de la bisexualité et des bisexuel-le-s ; de trois, que cette existence est le résultat de la parole des personnes concernées sur leur intimité. A l'opposé du dictionnaire, le critère central pour définir la bisexualité est bien celui d'« identité », non celui de pratique. La personne bisexuelle est conçue comme telle dans son être, son moi profond. Cette conception pourrait paraître essentialiste, si ce n'était l'affirmation de l'existence plutôt que de l'essence de cette sexualité. Que cette identité verbalisée soit simple

énonciation ou revendication, elle est une tentative pour récupérer et réaffirmer la parole bisexuelle. Car ce qui est commun aux dominés est qu'on parle d'eux plus qu'ils ne parlent d'eux-mêmes. Didier Eribon développe une analyse sur les gays transposable aux autres minorités sexuelles, dans *Réflexions sur la question gay* : « *Je me suis donc intéressé à ces processus de "subjectivation" ou de "resubjectivation", par quoi j'entends la possibilité de recréer son identité personnelle à partir de l'identité assignée. Ce qui signifie, par conséquent, que l'acte par lequel on réinvente son identité est toujours dépendant de l'identité telle qu'elle est imposée par l'ordre sexuel. On ne crée rien à partir de rien, et surtout pas des subjectivités. Il s'agit toujours d'une réappropriation, ou, pour employer l'expression de Judith Butler, d'une "resignification"*. » (P. 18) Cette parole bisexuelle est l'origine et le ciment du collectif. Mais ces théorisations politiques ne lèvent pas le doute : suffit-il de se dire bisexuel pour l'être ? La vision bi'causienne de la bisexualité n'est qu'une des possibilités de concevoir la bisexualité, et non l'ultime définition.

Entre la bisexualité du début du XXe siècle et celle du début du XXIe siècle, nous ne pouvons que repérer le passage du « faire » à l'« être ». Pour l'homosexualité, et non pour la bisexualité, ce passage s'est réalisé à la fin du XIXe siècle, comme l'explique le philosophe Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*. Avant, on avait des pratiques sodomites. Puis, sous l'influence de la création des taxinomies médicales de la sexualité, dont la catégorie de l'homosexualité, le point de focalisation s'est décentré des pratiques vers l'essence de l'être ; et le personnage dégénéré de l'« homosexuel » s'est affirmé. Dans la seconde moitié du XXe siècle, le groupe des homosexuels s'est rassemblé et s'est forgé une identité positive, pour contrer celle, négative et pathologique, qui lui avait été imposée. A la fin du XXe siècle, l'identité homosexuelle en vis-à-vis de l'identité hétérosexuelle était affirmée et acceptée, tandis que la bisexualité était encore considérée comme un ensemble de conduites sexuelles avec les deux genres ou les deux sexes, sans plus. Suivant les homosexuel-le-s, leurs aîné-e-s, les militants qui ont fondé le premier collectif bi ont eu à cœur de poser leur identité bisexuelle et de rassembler les bisexuel-le-s, ce qui a aussi impliqué de les séparer des homosexuel-le-s.

Nous pouvons opérer un retour réflexif sur cette notion d'identité. Dans les recherches sociologiques et anthropologiques récentes, émerge la vision de l'identité sexuelle comme une construction individuelle et sociale : là, les constructivistes s'opposent aux essentialistes. D'après l'article de Christophe Broqua et de Fred Eboko, *La Fabrique des identités sexuelles* : « *Parler de "fabrique" des identités sexuelles, c'est envisager les logiques de production sociale (ou politique, religieuse, etc.) des catégories sexuelles, c'est-à-dire des catégories de*

*genre et de sexualité, en même temps que les modes individuels ou collectifs de réappropriation ou de rejet de ces catégorisations. » (P. 5) Les auteurs restent fixés sur la notion d'identité comme « compromis entre une définition sociale et une définition personnelle ». Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch appliquent ce mode de pensée à l'homosexualité, dans *Sociologie de l'homosexualité*. Ils affirment que, pour la sociologie, la catégorie homosexuelle est une construction historique, dont les spécialistes doivent retracer la genèse. « Mais ces catégories ('lesbienne', 'homosexuel', 'bisexuel', 'actif / passif', etc.) ne sont pas uniquement des principes de perception : elles sont aussi des formes d'expérience du monde social, des manières de désirer, des styles de vie et de présentation de soi, un ensemble d'institutions : c'est de leur articulation que se propose de rendre compte cet ouvrage. » (P. 9) Ils indiquent par là que cette catégorie, faite pour donner du sens à des façons de ressentir ou de vivre, cristallise un faisceau de discours et de pratiques, hétérogènes. L'identité bisexuelle, sur le modèle de l'identité homosexuelle, apparaît donc comme une construction historique et sociale, liée au contexte politique et militant bi, que se sont appropriés des individus, motivés par leur parcours socio-sexuel, avec ou contre les normes environnantes. En créant cette classe, ils se sont efforcés de rationaliser et d'unifier discours et pratiques, mais ils sont impuissants à les uniformiser. Ces taxinomies sexuelles sont sans cesse mouvantes et instables. Cette analyse constructiviste, en dénaturant la sexualité, ne menace pas et ne minimise pas l'identité bisexuelle, même si elle en a l'air, mais elle l'objective.*

Là où réside la spécificité de la bisexualité en comparaison avec les deux autres monosexualités, et c'est précisément l'idée phare de la spécialiste Catherine Deschamps dans *Le Miroir bisexuel*, est que la bisexualité peut se concevoir comme un miroir : parce qu'elle est fréquemment appréhendée comme une interface, peut-on se permettre de déclarer qu'elle renvoie hétérosexualité et homosexualité face à face. Si elle ne les oppose pas, du moins elle les confronte ; cette mise en relation est riche d'enseignements. « Un révélateur du social » (P. 160), mettant en lumière des « mécanismes sociaux transversaux » (P. 10) à toutes les sexualités, voilà ce que constitue la sexualité bi pour l'auteure. Parce que neuve, vierge si l'on ose dire, donc relativement neutre, d'un point de vue culturel et politique, elle n'impose pas de paradigmes préétablis. « Promontoire privilégié d'observation » (P. 161), elle est une lunette zoomant à l'intérieur, une jumelle voyant à l'extérieur de ses frontières. Soit un outil de contestation des impératifs normatifs, tant produits par les bisexuels que par les hétérosexuels et les homosexuels.

c) Trois critères de définition : identité, pratique et attirance :

D'éminents auteurs du domaine de la sociologie ont apporté leur contribution intellectuelle pour aller vers une définition de la bisexualité. Catherine Deschamps, dès l'introduction de son livre *Le Miroir bisexuel*, répond au stéréotype comme quoi « *Les bisexuels, ça n'existe pas !* » (P. 9) : « *Pourtant, que les bisexuels existent, au moins deux acceptions du mot l'indiquent : on parle de 'pratiques bisexuelles' et les enquêtes sur la sexualité montrent qu'elles sont loin d'être quantité négligeable ; et, par ailleurs, certaines personnes s'autodésignent comme bisexuelles.* » (P. 9) Elle présente ainsi les deux critères principaux permettant de cibler la bisexualité, sans les hiérarchiser entre eux, pour tenter de définir cette orientation. Celle-ci serait ainsi une identité bisexuelle et / ou des pratiques bisexuelles. L'auteure laisse toutefois de côté la question de l'attirance. Michel Dorais, quant à lui, dans son *Eloge de la diversité sexuelle*, évoque plusieurs éléments, associés ou non, pour expliquer le ressenti bisexuel, pouvant inciter les personnes à se définir comme bisexuelles : l'histoire sexuelle, l'attirance, le désir et le fantasme. Nous remarquons que l'attirance et ses corollaires est ici mise en parallèle avec le parcours socio-sexuel.

Cependant, ces deux dimensions que sont les actes et l'auto-désignation bisexuelles peuvent se superposer ou bien se dissocier, dans les déclarations des êtres humains concernés. Ainsi une portion importante de personnes à pratiques bisexuelles ne se présente pas comme relevant d'une identité bisexuelle, alors que des personnes qui se pensent comme telles, qui affirment des désirs et des pulsions dirigés envers les femmes et les hommes, ne sont jamais passées à l'acte sexuel. Rommel-Mendès Leité le formule de cette façon dans son ouvrage *Bisexualité le dernier tabou* : « *Ces exemples nous montrent bien la complexité qu'il y a pour certains à gérer simultanément pratiques, comportements et identité sexuelle. Il existe manifestement un décalage entre le vécu et les rôles formulés socialement. [...].* » (P. 31) Cet écart entre pratiques et identité est mesuré, comme le révèlent les tris croisés de l'enquête quantitative *Contexte de la sexualité en France* (CSF) : « *Tableau 1. Expériences avec une personne du même sexe selon l'âge et le niveau d'études : attirance, pratique et définition.* » (P. 248) Les auteurs résument ces données chiffrées et dévoilent que se définir comme homosexuel-le ou bisexuel-le, apparaît beaucoup moins récurrent que le fait d'avoir eu des pratiques homo-bisexuelles au cours de sa vie. Les raisons qu'ont les potentiels bisexuel-le-s de dissocier pratiques et identité peuvent être diverses : ces pratiques restent pour eux marginales, ils ne sont pas à l'aise avec leur bisexualité, ils jugent qu'il faut s'étiqueter hétéro ou homo... Se rencontre, dans certains cas, un déni des attirances pour les différents genres.

Dans deux principales situations, la pratique bisexuelle n'a pas été source de satisfaction sexuelle, mais au contraire de frustration. C'est le cas de certaines personnes hétérosexuelles qui par curiosité ou contrainte (par exemple dans le milieu libertin) ont tenté une aventure avec quelqu'un du même sexe ; c'est également le cas des très nombreuses personnes homosexuelles qui ont essayé une expérience avec quelqu'un du sexe opposé, victimes de la pression sociale à l'hétérosexualité en début de parcours sexuel. Pour ces deux catégories d'individus, le test de la bisexualité a pu s'avérer non concluant, c'est-à-dire insatisfaisant. La pratique bisexuelle est ici nettement dissociée du désir et du plaisir. C'est pourquoi nous pensons qu'il est nécessaire de préciser le critère de la pratique, pour le rendre plus pertinent : pour définir la potentialité à la bisexualité, nous prendrons en compte les pratiques satisfaisantes, afin d'évacuer les pratiques non satisfaisantes qui, elles, sont de nature à rattacher les personnes concernées à une orientation monosexuelle, hétérosexuelle ou homosexuelle. L'inconvénient de cette dénomination est par contre qu'elle resubjectivise le seul concept des trois qui était factuel et objectif. Or la caractérisation de l'orientation sexuelle est véritablement subjective.

Les décalages notoires qui ont été remarqués entre les déclarations de pratiques satisfaisantes et celles de l'auto-définition de soi que se choisissent et verbalisent les individus soulèvent d'évidents questionnements à valeur éthique. Faudrait-il cumuler les trois critères de pratique, de désir ou d'identité pour être un bisexuel accompli ? Saurait-on désigner comme bisexuel-le-s des gens qui le nient ou ne devrait-on considérer comme bisexuel-le-s que celles et ceux qui le clament ? Il n'est pas toujours facile d'y répondre ! La formule : « Comment peut-on avoir des pratiques satisfaisantes bies sans se dire bi ? », et celle en inversé : « Comment peut-on se dire bi sans avoir des pratiques satisfaisantes bies ? » sont de nature à interroger. Pour résumer, tout indique que la bisexualité, réprouvée, reste difficile à identifier, à cause d'une propension d'une partie de ses pratiquants à cacher sa réalité. Nous plaidons, pour notre part, pour faire primer le critère de l'identification sur les autres critères, comme le font les associations de bisexuel-le-s, en mettant l'auto-détermination des individus au cœur de la problématique et en insistant sur la liberté individuelle de se dire ou pas bi. Néanmoins, nous considérons les personnes à pratiques (satisfaisantes) bisexuelles et / ou ayant des désirs bisexuels mais non-identifiées ainsi comme des bisexuel-le-s en devenir, car il est toujours possible qu'ils et elles finissent par revendiquer cette sexualité.

2 Des bisexualités à la pansexualité :

a) Le continuum des bisexualités :

Si trouver une définition de la bisexualité est ardu, le débat est complexifié par le fait qu'il existe, comme nous l'avons vu, moins une bisexualité unique et uniforme, que des bisexualités, plurielles, étant donné la diversité des fantasmes et des pratiques.

Nous avons vu qu'un écart était manifeste entre les bisexuel-le-s qui se revendiquent bi-e-s et celles et ceux qui ne le font pas, mais qui ont des rapports avec plus d'un genre ou d'un sexe. Cette sexualité se trouve être mise en œuvre, de manière régulière ou pas, par un grand nombre d'individus ne se déclarant pas bisexuel-le-s, mais exclusivement hétérosexuel-le-s ou homosexuel-le-s. Les orientations sexuelles n'ont pas toutes la même assise dans notre société : vis-à-vis de l'hétérosexualité hégémonique s'oppose l'homosexualité ; et la bisexualité reste dans l'ombre des deux monosexualités. Face à ces inégalités, les prises de position des personnes quant à leur orientation sexuelle sont « orientées ». Suivons l'analyse de *Bisexualité le dernier tabou* : « [...] On peut observer que les personnes interrogées ont plutôt tendance à se placer à l'une des deux extrémités d'une échelle qui irait de l'hétérosexualité à l'homosexualité. La revendication d'une identité bisexuelle est moins présente, même si, dans la trajectoire de chacun, des pratiques sexuelles simultanées ou alternées avec des partenaires de l'un et l'autre sexe ont eu lieu. » (P. 31)

Or, entre les deux pôles sexuels dont parle Rommel-Mendès Leité, il existe toute une gradation dans les désirs hétérosexuels et homosexuels, chaque être humain étant plus ou moins hétéro ou homo. Ou disons un « continuum », selon l'expression du célèbre biologiste américain Alfred Kinsey, dont la théorie s'appuie sur des expériences répertoriées dans les deux immenses volumes sur la sexualité masculine et féminine, publiés respectivement en 1948 et 1953. Selon ces rapports exhaustifs qualifiés de « révolutionnaires », un homme sur deux admettrait trouver de l'érotisme chez son sexe, un homme sur trois aurait eu une expérience avec au moins un de ses semblables, et 20 % des êtres masculins aurait une attirance continue pour les deux genres. Les proportions seraient peu ou prou similaires dans le cas des femmes.

Ce continuum est précisément la bisexualité à différents degrés. Celle-ci ne serait pas qu'une attirance identique et permanente pour les femmes et les hommes, mais en élargissant son champ, elle constituerait une attirance pour plus d'un sexe ou d'un genre, même avec une préférence pour l'un, même de manière provisoire. Rommel-Mendès Leité livre les conclusions d'Alfred Kinsey : « Mais l'enquête montre aussi que la vie sexuelle d'une fraction considérable

de la population est un mélange d'expérience homosexuelle et d'expérience hétérosexuelle et/ou celui de correspondances psychiques homosexuelles et hétérosexuelles. Chez certains, les expériences hétérosexuelles l'emportent, chez d'autres ce sont les expériences homosexuelles et, chez d'autres enfin, on trouve une participation égale de ces deux types''. » (P. 34-35)

Ces résultats spectaculaires, qui ont été minimisés par la suite par certains autres chercheurs, invitent toutefois à relativiser la notion d'orientation sexuelle hétéro- versus homo-. C'est pourquoi Alfred Kinsey a élaboré une échelle du même nom, la KHHS (*Kinsey Heterosexual-Homosexual Scale*), fondée sur les réactions psychologiques et sur les expériences sexuelles, pour mesurer la sexualité humaine tout au long de la vie. Cette échelle va de l'hétérosexualité exclusive (0) à l'homosexualité exclusive (6), la tranche médiane (3) indiquant que la bisexualité est partagée à égalité entre les sexes ; mais les autres tranches (1, 2, 4, 5) appartiennent elles aussi à cette sexualité bise. Fritz Klein élabore à sa suite une autre grille plus précise et complète, la KSOG (*Klein Sexual Orientation Grid*), qui comprend sept variables (attirance, comportement, fantasmes, styles de vie, préférence émotionnelle, préférence sociale, auto-identification), qui sont autant de dimensions de l'orientation sexuelle, appliquées par chaque individu au présent, au passé et en tant qu'idéal. De ce fait, ces études ont prouvé que les cloisons entre hétérosexualité et homosexualité sont peu étanches, la bisexualité permettant un mouvement de va et vient de l'un à l'autre, selon ce système de classification.

Camille : « Moi j'ai fait la grille de Klein qui elle est aussi un peu binaire, puisque c'est homme et femme, homosexuel et hétérosexuel. Et elle est vraiment bien. Et il était bisexuel Fritz Klein. J'ai fait, et je me suis retrouvé pile poil au milieu ! [rires] Et dans le présent ? Oui oui. Et dans le futur ? Oui oui. Et dans le passé ? Oui oui. Au final, ça s'équilibre. »

Si un grand nombre de personnes auto-identifiées comme « hétérosexuelles » ont ou ont eu des rapports bisexuels, c'est aussi le cas de celles auto-identifiées comme « homosexuelles ». Comme le résume Michel Bozon dans *Sociologie de la sexualité*, « *Chez les personnes qui ont des rapports homosexuels, la bisexualité, c'est-à-dire le fait d'avoir (eu) des expériences sexuelles également avec des personnes de l'autre sexe, est une expérience très commune et pas seulement pendant la jeunesse.* » (P. 60) Pour les femmes, des « lesbiennes » et des « bisexuelles » se trouvent avoir des parcours socio-sexuels très similaires, bien que s'auto-identifiant différemment. Une écrasante majorité des homosexuelles a déjà expérimenté les relations hétérosexuelles et une minorité revendique des pratiques bisexuelles régulières, tout en se présentant comme « lesbienne ». Natacha Chetcuti, l'explicite dans sa thèse *Se dire lesbienne* et s'interroge : « *On peut toutefois se demander dans quelle mesure les périodes de*

bisexualité vécues par les plus jeunes générations traduisent le poids de la contrainte hétérosexuelle ou, au contraire, s'insèrent dans une sexualité résolument diversifiée. » (P. 279)

L'auteure évoque en introduction trois types de parcours, que les récits de vie des lesbiennes lui ont permis de cerner : les parcours exclusifs (inexistence totale de rapports sexuels avec des hommes au cours de la vie entière), ceux-ci étant très minoritaires ; les parcours simultanés (existence des rapports sexuels avec des hommes) ; et les parcours progressifs, ces derniers étant majoritaires. Dans ce cas de figure, les « lesbiennes » ont une carrière socio-sexuelle caractérisée pour commencer par des conjugalités avec le sexe masculin, pour continuer par une mise en couple lesbien ; sans oublier parfois des périodes où les deux expériences coexistaient. Nous voyons l'étroite proximité de certains parcours « lesbiens » et de certains parcours « bisexuels ».

Pour cerner au mieux la réalité, il est plus juste de parler en termes de continuum ouvert que de catégories fermées, suivant Alfred Kinsey. Face à la diversité des expériences vécues au sein d'une même sexualité et à leur proximité au sein de sexualités différentes, nous prenons conscience que « la bisexualité » au singulier peut être une notion imprécise et imparfaite, qu'il serait plus judicieux de remplacer par celle « des bisexualités » au pluriel. Le phénomène est le même pour les autres sexualités, par exemple, pour l' « homosexualité » à laquelle certains savants ont préféré l'expression « les homosexualités », ces homosexualités comprenant d'ailleurs la bisexualité.

Les catégories sexuelles que sont l'homosexualité, l'hétérosexualité et la bisexualité échouent à découper des limites précises qui soient complètement étanches les unes aux autres. La bisexualité en particulier, étant médiane, a des liens resserrés avec les autres sexualités, dont elle est un condensé. Lucie Lembrez, dans sa thèse de doctorat de philosophie « *Mécanismes de la sexualité en France, bisexualité et enjeux sociétaux : l'essor d'une nouvelle révolution sexuelle* », présente la bisexualité comme une sexualité double, qui se distingue autant qu'elle se confond pour partie avec les deux autres monosexualités. « *La bisexualité, même singulière et originale, ne peut absolument se substituer à une conceptualisation à travers les deux sexualités qui la composent et qui en sont par là les générateurs : l'hétérosexualité et l'homosexualité. Mais elle garde toutefois sa propre théorisation et elle peut [...] se révéler parfaitement indépendante de ces deux autres sexualités la constituant. Elle est donc double : à la fois composée de deux sexualités définies et aussi indépendante de ces deux dernières.* » (P.18) Selon l'auteure, elle peut même à cet égard être considérée comme sexualité parasite, qui s'approprie des éléments qui ne lui appartiennent pas exclusivement...

b) La pansexualité :

Au-delà de ces différentes formes de bisexualité, de nouveaux concepts récents ont été forgés, par et pour les personnes qui s'en revendiquent, tel que celui de pansexualité. Elle a pu désigner le fait d'être attiré sexuellement et / ou sentimentalement par une personne de tout sexe ou de tout genre, ou bien sans considération de son sexe ou de son genre, cette dernière occurrence étant la définition de l'association Bi'Cause. Bi ("deux" en latin) renvoie à la binarité des genres, tandis que Pan ("tous" en grec) la récuse. Car reprochant à la bisexualité de prendre la différence des sexes et des genres comme point d'ancrage de sa définition, celles et ceux qui voulaient s'en distancier ont élaboré et se sont approprié la pansexualité, faisant ainsi un pas de plus dans la déconstruction des orientations et des identités monosexuelles. La pansexualité inclut de fait les attirances en direction des personnes transidentitaires et intersexes. Le concept d'être humain, indifférencié, remplacerait les notions différencialistes de femme et d'homme.

Les partisans de cette catégorie militent pour qu'elle soit, elle également, reconnue comme une orientation sexuelle à part entière, aux côtés de l'hétérosexualité, de l'homosexualité, et de la bisexualité. En attendant, vu leur proximité, et au vu du résultat identique (bisexuel-le-s comme pansexuel-le-s cultivent l'art d'aimer plus d'un sexe et plus d'un genre) la pansexualité est regroupée avec la bisexualité. En France, il n'y a pas d'association pansexuelle seule, mais des associations bisexuelles et pansexuelles, Bi'Cause de Paris, To bi or not to bi de Toulouse et les Bi'loulous de Strasbourg, ces derniers n'étant plus actifs. Cette orientation, encore mal connue du grand public, et dénotant une culture sur les questions de genre et de sexualité que tout le monde ne possède pas, est mobilisée par une minorité. Par exemple, dans *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*, lors de la présentation de l'orientation sexuelle des répondants, il est précisé que les bisexuel-le-s représentent un quart de cet ensemble, les hétérosexuel-le-s un quart, les homosexuel-le-s femmes et hommes la moitié. Et comparativement, « 4 % de la population définit autrement son orientation sexuelle : pansexuelle, queer, indéterminée, sans étiquette, asexuelle, etc. » (P. 7)

Cependant, le succès de la pansexualité est croissant depuis 2015 : d'une part davantage de bisexuel-le-s s'auto-intitulent pansexuel-le-s, en plus ou à la place du premier terme ; d'autre part les débats dans les groupes bis lui donnent une place plus large, l'enjeu principal étant de le conceptualiser en vis-à-vis de la bisexualité. Peut-être pourra-t-il *in fine* supplanter le concept de bisexualité, mais c'est encore prématuré. La stigmatisation touchant les personnes

pansexuelles se nomme la panphobie, sur le modèle de la biphobie, terme lui aussi promis à un avenir.

Les femmes enquêtées lors de ma recherche ont été questionnées au sujet de la pansexualité. Nous allons présenter quelques-unes de leurs réactions à cet égard, réticentes, étonnées ou enthousiastes.

Camille : « J'ai déjà dit une fois, et c'est un petit peu provocateur : "La bisexualité est un mal nécessaire." C'est un mal parce que c'est un peu restrictif : bisexualité c'est l'un et l'autre. Donc c'est une orientation homosexuelle et une orientation hétérosexuelle. Et non, pour moi c'est autre chose. »

Camille : « **Et la pansexualité ? Toi tu te vois plus pan ou plus bi ?** Si la pansexualité c'est ce qu'on m'a donné comme définition, parce que là aussi il y a autant de définitions de pansexualité que de pansexuels, c'est "je m'en fous du genre", et bien moi je ne m'en fous pas du genre. » ; « C'est-à-dire que j'ai une attirance envers les femmes, une complicité, un feeling, qui est plus important qu'envers les hommes cisgenres. J'ai une attirance pour certains attributs masculins, j'ai une attirance pour les trav-trans : j'ai des attirances genrées. Donc je ne vais pas dire je m'en fous du genre ! **Oui oui.** »

Camille se considère comme bie, mais certainement pas suivant une conception trop binaire de la bisexualité qu'elle trouve critiquable. Pourtant elle ne se retrouve pas non plus dans le concept de pansexualité, bien que de nombreuses personnes pan se définissent ainsi en réaction à la binarité.

Georgette : « Oui je suis bisexuelle, parce que je m'intéresse à la fois pour des femmes ou des hommes. » ; « Et j'ai dit bisexuelle parce que je m'intéresse à des personnes cis, je ne sais pas comment dire ça, mais ce sont des femmes et des hommes qui ont le sexe biologique en tant que femme et homme. **C'est ça, femme cisgenre et homme cisgenre, c'est-à-dire pas trans.** » ; « Déjà pour moi ce n'était pas évident de m'assumer en tant que bie, donc ça va être encore plus dur de sortir du cadre homme / femme. Il faut être très ouvert d'esprit. Peut-être que je ne le suis pas assez, je ne sais pas... »

Une autre des enquêtées a exprimé sa bisexualité en même temps que son refus de la pansexualité. En effet, elle dit n'être attirée que par des personnes cisgenres et non transgenres. Elle reste et veut rester dans le cadre de la binarité des sexes et des genres. Jeune femme élevée dans la religion évangéliste, elle reconnaît elle-même en toute modestie n'avoir pas une ouverture d'esprit maximale, sur certains sujets, en raison de son éducation.

Léna : « C'est plus simple de se dire bie. »

Léna, militante, jeune, est perplexe face au terme de pansexualité ou face à d'autres termes comme « Queer ». Elle préfère celui de bisexualité, simplifié, moins intellectualisé. A sa demande, je lui ai donné ma définition de la pansexualité, et elle m'a confié ne pas savoir si elle était cela ou pas, après.

Marianne : « **Tu te considères plus comme bisexuelle que comme pansexuelle ?** Non j'utilise exclusivement le terme bisexuelle. Je pourrais, compte tenu de la manière dont je vis ma bisexualité, de mes expériences ect, je

me reconnais aussi dans le terme pansexuel. C'est un choix que j'ai fait d'utiliser le terme bisexuelle pour me définir et pour parler aux autres, pour visibiliser cette orientation-là et déconstruire tous les clichés qui y sont reliés. »

Pour une autre enquêtée, Marianne, l'auto-désignation bisexuelle est stratégique. Directe, elle privilégie l'efficacité, avec un mot que tout le monde connaît, dans un but militant de visibilité et de déconstruction des clichés. Mais elle pourrait se dire pansexuelle.

Lune : « S'il faut choisir une case, je dirais que je me définis comme pansexuelle. Pour moi, la pansexualité, c'est le fait d'être potentiellement attiré émotionnellement, sentimentalement et sexuellement par des personnes de tout sexe et de tout genre, ou le fait d'aimer, de désirer des personnes en tant que telles, indifféremment de leur sexe ou de leur genre. Au sens littéral, c'est un terme moins binaire que la bisexualité. »

Enfin, Lune explique sa répugnance à mettre des étiquettes, à elle et aux autres. Elle aspire à un monde qui en serait dépourvu, ce qui n'est pas encore advenu, loin s'en faut. Mais elle trouve que le terme de pansexualité lui sied, encore mieux que celui de bisexualité.

Nous remarquons que l'ensemble des enquêtées, en 2015-2017, qu'elles s'en revendiquent ou s'en distancient, s'accordent sur le caractère un peu hermétique et pas encore très répandu du concept de pansexualité et préfèrent mobiliser celui de bisexualité, dans un but politique. Mais il est notable qu'un nombre non négligeable d'enquêtées du panel caractérisent leur sexualité comme étant pansexuelle, en même temps que bisexuelle.

Un florilège d'autres termes existe pour désigner les sexualités tournées vers les différents genres. Karl Mengel, dans son petit livre grivois *Pour ou contre la bisexualité*, les passe en revue et n'oublie pas de les tourner en dérision dans le chapitre au titre évocateur « *Le lexique en partouze* ». Nous apprenons que la « polysexualité » s'oppose à la monosexualité, la « trysexualité » serait la découverte aventurière de la sexualité, la « pomosexualité » serait une sorte de sexualité postmoderne. Quant à l'« omnisexualité », « omnivore » selon la métaphore alimentaire, l'auteur écrit à son propos : « *Pourtant, l'ombre de la voracité demeure, tel un membre fantôme [...].* » (P. 91) Pour lui, la panacée est bien le terme de « pansexualité » : il a de l'avenir. Et il a raison !

Quelques enquêtées ont employé certains de ces mots rares, pour se décrire, et pour enrichir ou saturer l'analyse à souhait. Il s'agit d'enquêtées qui se plaisent à s'éloigner des normes hétérosexuelles mais aussi homo-bisexuelles et recherchent l'originalité. Comme les y pousse leur niveau d'études élevé, elles intellectualisent le débat sur les sexualités.

Amanda : « Actuellement je me considère plutôt comme omnisexuelle ou polysexuelle. C'est-à-dire que ça regroupe tout, toutes les orientations sexuelles. L'omnisexualité ou la polysexualité, c'est de la bisexualité bien évidemment. Mais ça n'exclut pas une part d'hétérosexualité et une part d'homosexualité. Donc ce sont des termes

plus complets, plus originaux, plus rarement utilisés. Et moi j'aime bien me définir pas comme tout le monde, avoir ce côté original, du coup ces termes je trouve qu'ils me correspondent bien. »

Une enquête, qui se définit comme bisexuelle et pan-romantique, m'a appris à ma grande satisfaction un nouveau terme, lors d'un entretien. Le terme « allosexualité » synonyme de sexualité non asexuelle. Hétérosexuel-le-s, homosexuel-le-s, bisexuel-le-s et pansexuel-le-s, nous aurions tous un point commun en dépit de nos différences : nous serions allosexuel-le-s. L'asexualité est l'exact contraire de la bisexualité : là où le ou la bisexuel-le aime plus d'un genre ou d'un sexe, l'asexuel-le n'en aime aucun.

Roxane : « **Tu as employé le terme altersexuel ou j'ai mal compris ?** Allosexuel. Allo le téléphone et sexuel. On peut juste dire sexuel. C'est le terme opposé à asexuel. C'est comme cisgenre et transgenre. C'est pour éviter de dire les asexuel-le-s et les gens normaux quoi. **Oui je comprends.** C'est peut-être plus anglophone. »

Nous apercevons un tableau plus complet, plus entier des différentes formes de bisexualités ou de catégories de bisexualités. Il constitue la diversité sexuelle.

3 Vers une société de la diversité sexuelle ?

a) Le concept de diversité sexuelle :

La synthétisation et la catégorisation sont une exigence de l'esprit humain qui s'est efforcé, pour rendre le monde intelligible, de le réduire par l'invention de couples d'opposition de noms ou d'adjectifs simples et schématiques : jour/nuit ; chaud/froid ; haut/bas ; extérieur/intérieur ; public/privé ; sciences/lettres ; droite/gauche ; blanc/noir ; Dieu/diable ; bien/mal ; homme/femme ; masculin/féminin ; hétérosexuel/homosexuel, etc. L'un de ces termes (ici le premier) est considéré comme supérieur et l'autre inférieur. Mais il existe des milieux, que sont pour chaque oui et non, le « peut-être », pour chaque noir et blanc, le « gris », et pour chaque chaud et froid, le « tiède ».

Comme nous l'avons compris, les catégories binaires « hétérosexualité » et « homosexualité » sont impuissantes à décrire l'étendue des désirs humains. Nous avons réalisé que la division hétéro / homo n'était pas le fait de la nature mais celui de la société. Créées dans un contexte médical, au siècle dernier, ces rubriques relèvent de la pensée abstraite plus que de la réalité concrète. Pour preuve, un auteur, Jonathan Ned Katz, livre ses lumières sur ce qu'il nomme « l'invention de l'hétérosexualité », non en tant que pratique ou désir sexuel, mais en tant que catégorie sexuelle, dans l'ouvrage du même nom. « *Cependant, je parle de l'invention historique de l'hétérosexualité pour contester avec vigueur notre acception commune d'une*

hétérosexualité éternelle. » (P. 18) « *Nous imaginons l'hétérosexualité essentielle et immuable, en un mot anhistorique.* » (P. 19) Or, pour l'auteur, au contraire : « *L'idéal érotique officiel et dominant entre sexes différents – une éthique hétérosexuelle – n'a rien d'ancestral, mais est une invention moderne.* » (P. 19) Il condamne l'absence de problématisation de l'hétérosexualité, alors que le « problème de l'homosexualité » est si souvent évoqué dans nos sociétés hétérocentrées.

Au-delà de ces catégories sexuelles, ce sont les catégories binaires de genre et de sexe qui sont contestées par certains auteurs, tels Michel Dorais dans son *Eloge de la diversité sexuelle*. Il dénonce « *l'emprise d'une logique binaire* » (P. 8), refuse de voir comme antagonistes les entités « homme » et « femme », « masculin » et « féminin », « hétérosexuel » et « homosexuel », récuse l'obligation de faire concorder homme – masculin – hétérosexuel et femme – féminine – hétérosexuelle, et enfin nomme « *intégrisme identitaire* » (P. 14) cette vision dualiste et essentialiste. « *S'il est une conviction que je n'arrive plus à taire, c'est que notre façon dualiste de concevoir la sexualité est étriquée, réductrice, désuète. Les catégories de sexe bricolées par nos ancêtres et reprises tant bien que mal par nos contemporains n'arrivent plus à rendre compte de la diversité humaine.* » (4^e de couverture) Pour s'opposer à cette idéologie dominante, l'auteur fait la promotion de la notion de « diversité sexuelle ». La diversité sexuelle intègre toute la sexualité humaine, au-delà des catégorisations simplistes et réductrices d'hétérosexualité et d'homosexualité. Refuser de la reconnaître est une forme de discrimination. Pour ce qui est de l'orientation sexuelle, elle implique la reconnaissance de la bisexualité et / ou de l'« ambisexualité », jouant sur l'ambiguïté de la sexualité, comme il l'appelle dans son chapitre « Ni l'un ni l'autre ou les deux à la fois : (am)bisexualité ». (P. 137) « *Les bisexuels et les ambisexuels font figure de passeurs de frontières. Par leur existence même, ils soulignent l'inanité des théories essentialistes sur l'homosexualité.* » (P. 138) Pour ce qui est du sexe biologique, la diversité sexuelle intègre et respecte les personnes au sexe indéfini (intersexes) ou en changement (transsexuel-le-s). Pour ce qui est du genre, donnée sociale et culturelle, elle fait de même pour les personnes dont le sexe et le genre sont discordants, au regard des attentes normatives : personnes transgenres, de genre fluide et non binaires, hommes féminins et femmes masculines. Avec l'expression « diversité sexuelle », c'est l'héritage de Gayle Rubin dans *Surveiller et jouir* qui est récupéré. La théoricienne propose une anthropologie politique de la diversité sexuelle.

Le mouvement *Queer* va dans le même sens d'une plus grande reconnaissance de la variété. Le terme anglais qui signifie « bizarre » devint vite synonyme de « gay ». « *Queer* » s'oppose à « *straight* » qui n'est pas exactement symétrique d'« *heterosexual* », mais désigne

l'appartenance affirmée à la norme sexuelle dominante. Ce mouvement du début des années 1990 aux Etats-Unis, autour de Judith Butler, Eve Kosofsky Sedgwick et Teresa de Lauretis, qui se veut anti-conformiste et contestataire, entend faire éclater les catégories usuelles de sexe, de genre et de sexualité, « *en prenant le point de vue des marginaux et des 'anormaux' (sens du mot queer), travestis, folles, intersexes ou lesbiennes sadomasochistes* » (P. 106), ainsi que le présente Michel Bozon, dans sa *Sociologie de la sexualité*. Le mouvement *Queer* s'oppose aux courants réactionnaires, et dans une moindre mesure, à certaines tendances des mouvements gays, lesbiens ou féministes, dont il est l'héritier. Il prône le rassemblement : « *Homosexuels, bisexuels, hétérosexuels, hommes ou femmes non conformistes, androgynes, hermaphrodites, transsexuels et transgenrés forment dans cette perspective une grande famille contestataire. Leur union fera leur force* » (P. 154), explicite Michel Dorais dans sa présentation de la dissidence *Queer*. Irions-nous vers une société sans barrières, où les frontières de sexe, de genre et de sexualité seraient abolies ?

b) Les différentes typologies de bisexuel-le-s :

Cette diversité est perceptible dans la multiplicité des façons de concevoir sa bisexualité. L'auteur anglo-saxon David Halperin, dans le chapitre *Qu'est-ce qu'un/e bisexuel/le ?* de l'ouvrage *Chérir la diversité sexuelle*, s'interroge sur la définition de la bisexualité. Selon lui, elle a révélé avec plus d'acuité l'état de confusion des catégories sexuelles. « *Les problèmes de construction, d'identification, de conceptualisation, d'organisation, de relations et de consolidation des classifications de sexe et de genre continuent de nous troubler : ils n'ont pas été résolus.* » (P. 87) Remarquant que « *le mot signifie différentes choses pour des personnes différentes* », il a mis en évidence treize définitions différentes de « bisexuel », tout en précisant que plusieurs se recoupent. De la première définition, la plus commune : « *Ainsi, on définit les bisexuels comme des personnes qui sont sexuellement attirées à la fois par les hommes et par les femmes* », il passe en revue toutes les possibilités : bisexuel au présent ou au passé, personnes en couple de sexe différent, personnes en couple de même sexe, désirs ou rapports sexuels avec telle ou telle catégorie de personnes selon leur sexe, leur genre et leur orientation sexuelle, etc.

L'auteur Félix Dusseau a proposé une typologie des bisexualités, dans son article *Les Bisexualités : un révélateur social de l'Amour*. Il définit « *La bisexualité de pensée* » (P. 9) qui ne s'est pas concrétisée malgré des attirances pour des raisons telles que le manque d'opportunités, la pression sociale ou l'appréhension. Puis « *La bisexualité à dimension*

sexuelle » (P.9) marquée par des pratiques sexuelles dissociées de désir de conjugalité, les personnes concernées préférant sur le plan sentimental un des genres, le plus souvent le genre opposé. « *La bisexualité sexuelle avec mise en couple* » (P.9) a débuté par des rapports sexuels et s'est terminée par la mise en couple. Enfin « *La Bisexualité totale* » (P. 9) qui correspond des rapports sexuels et amoureux avec des personnes de plus d'un sexe ou de plus d'un genre. Cette représentation idéalisée de la bisexualité reste néanmoins peu courante. Cette typologie reprend principalement l'opposition bisexualité sexuelle / bisexualité sentimentale, en y incluant la bisexualité dans l'abstinence qui n'intègre aucun de ces deux critères et la bisexualité complète qui en inclut les deux.

Les deux principaux auteurs français sur la bisexualité, Catherine Deschamps et Rommel-Mendès Leité, se sont efforcés eux aussi de classer les bisexuel-le-s pour mieux les cerner. Ils ont livré des typologies de bi-e-s. Comme l'auteur masculin s'est centré sur les bisexuels masculins, nous préférerons nous référer à sa collègue, qui a étudié les hommes et les femmes à la fois. Les typologies de Catherine Deschamps dans *Le Miroir bisexuel* classent les personnes bisexuelles selon leurs expériences et leurs motivations. La première typologie, en ce qui concerne l'aspect temporel, dissocie les « *bisexuels du ponctuel* » et les « *bisexuels de la durée* ». (P. 92) Les bisexuel-le-s du ponctuel ont des profils variés : la bisexualité ne débouche pas toujours sur l'homosexualité, parfois sur l'hétérosexualité. Les bisexuel-le-s de la durée, à l'opposé d'une idée bien ancrée, ne sont pas toujours des couples de sexe différent à l'hétérosexualité mise en avant comme « *alibi à des pratiques homosexuelles clandestines* ». (P. 93) La deuxième typologie, celle des motivations, s'intéresse aux pratiques croisées aux identifications. On en dénombre quatre : une « *bisexualité politique ou culturelle* », une « *bisexualité sexuelle ou commerciale* », une « *bisexualité sociale ou alibi* » et une « *bisexualité sans importance* ». (P. 94) La troisième typologie met en vis-à-vis une « *identité sexuelle individualiste ou distinctive* », où l'individu cherche à sortir de la masse, et une « *identité sexuelle collective* », où l'individu aspire à s'y fondre. (P. 99) Celui-ci pourra « *jouer les caméléons* » (P. 100) pour mieux s'intégrer. Ces différentes typologies de Catherine Deschamps tentent d'aller au-delà des catégorisations habituelles opposant bisexualité davantage tournée vers l'hétérosexualité ou vers l'homosexualité, ou bisexualité sexuelle versus bisexualité sentimentale. Elle intègre aussi le sens que les personnes mettent derrière leur bisexualité, qu'elle soit une véritable identité politique, des expériences de consommation sexuelle ou qu'elle n'ait pas de signification particulière. Elles permettent de qualifier l'engagement des bisexuel-le-s dans leur propre sexualité.

c) Les préférences des bisexuel-le-s :

La diversité sexuelle est présente dans les entretiens, en particulier à travers le thème des préférences de sexe ou de genre, dénotant une bisexualité tournée tour à tour vers l'hétérosexualité ou vers l'homosexualité ou une bisexualité positionnée à l'indice médian sur l'échelle de Kinsey. Les enquêtées m'ont révélé leurs préférences concernant le genre de leurs partenaires. Elles se classent en trois grandes catégories. Celles qui aiment autant les hommes que les femmes, celles qui préfèrent les hommes et celles qui préfèrent les femmes. Mais cette apparente simplicité classificatoire est un leurre. Beaucoup d'enquêtées disent aimer autant les hommes et les femmes, mais pas de la même manière : parfois sexuellement, parfois sentimentalement, sans établir nécessairement de hiérarchie entre les deux critères.

Lune, Léna ou Roxane expliquent apprécier globalement autant les hommes que les femmes, ou ne pas savoir si elles préfèrent l'un ou l'autre. Lune est en couple avec une femme depuis plusieurs années, mais a connu des histoires avec des hommes auparavant. Léna n'a jamais eu de relation amoureuse ni sexuelle avec une femme. Et Roxane n'a été en couple qu'avec des garçons mais a eu des amitiés sexuelles avec des filles. Malgré leurs trajectoires très différentes, elles se retrouvent sur l'idée d'une certaine égalité dans leurs préférences.

Lune : « J'aime autant les deux. »

Léna : « Je ne sais pas si j'ai une préférence pour les filles ou les gars. »

Roxane : « **Est-ce que tu sens une préférence pour les hommes ou pour les femmes ?** Mon attirance est genrée mais ça ne veut pas dire que j'ai une préférence. Ca peut être par périodes. Il y a des périodes où je vais plus pencher vers le masculin ou le féminin. »

Pour une enquêtée, une préférence est marquée, et correspond à sa trajectoire socio-sexuelle. Inès préfère les hommes. Durant sa longue vie, elle a été mariée trois fois et elle a vécu davantage en couple avec des hommes qu'avec des femmes. Ses relations homosexuelles n'ont été que très éphémères.

Inès : « Je ressens le fait d'être bisexuelle comme étant une ambivalence, une double orientation, qui n'est pas non plus égalitaire. C'est pas 50-50. » ; « Il m'arrive d'être attirée par des femmes, même si je sens bien qu'il y a une préférence pour les hommes. »

Pour d'autres enquêtées, des préférences sont verbalisées, mais elles s'inversent par rapport aux trajectoires socio-sexuelles des femmes. Si l'enquêtée vit ou a vécu principalement avec des hommes, elle affirmera donner sa préférence aux femmes, et inversement. Nous n'y voyons pas de contradiction. Ces cas de figure peuvent illustrer la tendance fréquente suivant laquelle on désire toujours davantage ce que l'on n'a pas.

Georgette explique les raisons pour lesquelles elle est plus intéressée par les femmes que par les hommes, raisons liées à ce qui est permis et interdit dans son couple avec un homme. Elle n'a jamais eu de relation amoureuse sérieuse avec une femme, et cela la tenterait peut-être.

Georgette : « **Préférence pour les hommes ou pour les femmes. Tu m'as dit que ça avait changé pour toi, que ça c'était un peu inversé, c'est ça ?** Oui. Là tu dirais que tu es **bie plus vers homme, vers femme, ou au milieu ?** Je dirais que je suis plus vers les femmes, d'une part parce que je suis dans une relation avec un homme où je n'ai pas le droit de sortir avec d'autres hommes, [...] donc je ne perds pas mon temps en train de penser à ça. » ; « Mais je pense que je me suis retrouvée dans cette idée de la sororité avec des femmes. »

Géraldine, 50 ans, et Alice, 40 ans, qui ont surtout vécu de longues relations lesbiennes, disent pourtant que leur bisexualité est ou a été plus axée vers l'hétérosexualité, traduisant le fait que les hommes ont pu leur manquer, à certaines périodes de leur vie.

Pour un dernier groupe d'enquêtées, les préférences pour les hommes ou les femmes sont déclinées suivant les critères de la sexualité ou de la sentimentalité. Tandis que Marianne aime autant les deux sentimentalement, elle a un faible pour les hommes sexuellement. Au contraire, tandis qu'Amanda apprécie autant les deux charnellement, elle se trouble pour les femmes amoureusement. Ces réactions apparaissent indépendantes de leurs relations de couple.

Marianne : « **Préférence pour les hommes ou pour les femmes. Tu m'as dit que tu les aimais différemment ?** Je considère que c'est des attirances assez différentes. [...] »

Amanda : « Sexuellement j'aime autant les deux je pense, et j'adore vraiment. Sentimentalement, c'est pas pareil. J'ai beaucoup plus vécu en couple avec des hommes et c'était sympa ; mais j'ai été beaucoup plus amourachée de femmes. Les femmes provoquent en moi une passion amoureuse que les hommes sont incapables de produire, du moins ça ne m'est pas encore arrivé jusque-là, peut-être que ça arrivera un jour, j'en sais rien. »

4 Sommes-nous toutes et tous bisexuel-le-s ?

a) La potentialité à la bisexualité :

La libération sexuelle dans une société de consommation où « *la satisfaction immédiate du désir est érigée en art de vivre* » (P. 48) selon Nadine Cattani et Stéphane Leroy dans *L'Atlas mondial des sexualités*, l'usure progressive du mariage basé sur l'hétérosexualité monogame à visée reproductrice, ainsi que la prégnance de cette diversité sexuelle via les expériences bi-curieuses croissantes, a posé une interrogation, que reprennent tous les journaux à sensation : « Allons-nous toutes et tous devenir bisexuel-le-s ? » Et derrière cette incertitude (ou cette inquiétude ?), il faut comprendre : « Sommes-nous toutes et tous bisexuel-le-s ? »

A la question : « *Les bisexuels sont-ils de plus en plus nombreux ?* », dans l'article en ligne grand public de *Marie-Claire*, *Sommes-nous tous bisexuels ?*, la sociologue Janine Mossuz-Lavau répond : « *Il n'existe pas de chiffres fiables sur la question. En fait, tout simplement, on en parle plus. Du coup, c'est mieux accepté et on ose davantage s'affirmer comme tel. Sans doute aussi passe-t-on plus facilement à l'acte.* » (P. 4) Selon elle, sortir la bisexualité de l'invisibilité permettrait, au final, de la banaliser, et de donner envie de la tester. Cette spécialiste de la sociologie démontre donc l'évolution des représentations en matière de sexualité, qui autorise une plus grande expérimentation de la bisexualité. Nous pouvons nous référer également à *L'Atlas mondial des sexualités*. Les auteurs nous expliquent que : « *Si l'on admet que le but d'une relation sexuelle est la quête d'un ensemble large de plaisirs, procurés par l'excitation de nombreuses zones érogènes du corps, alors on doit reconnaître que tous les humains sont prédisposés à être bisexuels.* » (P. 34) Ceux-ci reprennent les théories freudiennes pour expliquer la prédisposition naturelle à la bisexualité ; et ils décryptent la répression de cette tendance largement partagée par le modèle social patriarcal, inspiré des religions monothéistes. De même, l'ouvrage *Enquête sur la sexualité en France* consacre, dans la préface, un passage à la notion de bisexualité et à son possible succès à venir, grâce à une mise à distance de l'hétérosexualité imposée, et à la différence de l'homosexualité qui n'aurait pas la même capacité. « *Pour certains auteurs, tout individu est à la naissance bisexuel et c'est la pression sociale qui oriente ensuite massivement la sexualité des individus vers l'hétérosexualité. [...] Dans cette perspective on pourrait imaginer que l'évolution future de la sexualité dans les pays occidentaux ira beaucoup plus vers un plus grand nombre d'individus des deux sexes ayant des pratiques à la fois homosexuelles et hétérosexuelles, sans que le nombre d'individus s'affirmant exclusivement homosexuels n'augmente dans les mêmes proportions.* » (P. 13)

Le pédopsychiatre Stéphane Clerget part de la question : « *Sommes-nous tous bisexuels ?* », dans l'article cité ci-dessus, pour en arriver à expliquer que l'orientation sexuelle n'est pas innée, mais en quelque sorte fabriquée. « *Mais non, bien sûr. Ce qui est commun à tous, c'est la potentialité de l'être, ou plutôt de le devenir. Car la bisexualité, comme l'homosexualité et l'hétérosexualité, cela s'acquiert. A la naissance, nous disposons tous de toutes les variétés de préférences sexuelles.* » (P. 3) Pour lui, ce qui motive nos préférences sexuelles est le plaisir. Très tôt dans l'enfance, nous sexualisons ce que nous ressentons. Plus tard, nous pouvons devenir bisexuel à tout âge, car nos envies évoluent. « *Et précisément, cela s'apprend en fonction du vécu de chacun, de ses modèles, de ses rencontres...* » (P. 3) Finalement, nous sélectionnons tout simplement ce que nous préférons. « *Même si ce n'est pas un raz-de-marée*

sur la planète sexe, la tendance bisexuelle est bien là. » (P. 1) résume l'article. A partir d'une potentialité commune à une sexualité multiforme, ce spécialiste de la psychologie prouve que l'orientation sexuelle est construite par l'expérience vécue.

Mais de deux choses l'une : être prédisposé à ne signifie pas être. Il est probable que nous sommes tous des bisexuel-le-s potentiel-e-s, comme nombre de scientifiques versés dans la psychanalyse le prétendent, mais que les normes sociales nous ont imposé la sexualité la plus utile à la procréation à savoir l'hétérosexualité, comme les chercheurs en sociologie le démontrent (preuve de l'interaction nécessaire entre ces deux champs de discipline). Or tout le monde n'est pas bisexuel-le dans sa vie sociale et sexuelle et tout le monde ne souhaite pas devenir bisexuel-le. Rappelons que dans le cadre de la liberté de pensée, de paroles et d'actes des individus, il n'y a aucune obligation et il ne devrait y avoir aucune pression à se dire bisexuel-le ou à avoir des pratiques bisexuelles, en un mot à être bi. Ne tombons pas dans la « binormativité » après l'hétéronormativité et l'homonormativité... En résumé, nous ne sommes pas toutes et tous effectivement bisexuel-le-s, mais notre sexualité est plus souple et fluide que nous le croyons, ce qui rend possible la bisexualité pour le plus grand nombre.

b) Les chiffres de la bisexualité :

Cette réflexion autour du fait que toute l'humanité pourrait à l'avenir devenir bisexuelle ou que nous serions toutes et tous peu ou prou bisexuel-le-s amène une discussion sur le nombre de celles-ci et de ceux-ci. Entre l'invisibilisation des bisexuel-le-s conduisant à les minimiser voire à les nier, et la prophétisation alarmiste ou enthousiaste du « toutes et tous bisexuel-le-s », entre le rien et le tout, où est la vérité ?

Il est ardu de comptabiliser les pratiquants d'une sexualité réprimée. Dans les statistiques, les données récoltées sur les pratiques homo-bisexuelles ne sont pas fiables à 100 %. Comme le remarquent les auteurs du chapitre « Les sexualités homo-bisexuelles » de la vaste recherche, publiée en 2008, *Enquête sur la sexualité en France*, issue de l'enquête réalisée en 2006, *Contexte de la sexualité en France* (CSF) : « *Il faut rappeler que les expériences avec une personne du même sexe restent réprimées par nombre de personnes et que les estimations issues d'une enquête quantitative auprès d'un échantillon aléatoire de la population représentent donc [...] des estimations minimum. L'enjeu n'est pas ici de fournir des fréquences "exactes" de ces expériences, mais de saisir les logiques sociales qui structurent les différentes expériences sexuelles.* » (P. 246)

Nous avons l'impression d'assister à une guerre des chiffres : car ceux-ci peuvent être très variables d'une enquête à l'autre selon la date, le lieu, les critères retenus (pratiques ou identité), ou encore la méthodologie. D'éventuelles manipulations de chiffres ne sont pas à exclure, selon le sérieux des travaux. Ainsi vouloir connaître le nombre exact et précis de bisexuel-le-s (comme d'homosexuel-le-s ou d'hétérosexuel-le-s) relève du fantasme comptable. Les chiffres avancés prouvent que la bisexualité reste de nos jours en Occident une expérience minoritaire et ils montrent en décalque le poids lourd de la norme hétérosexuelle.

Cependant, nous pouvons au moins confronter les données chiffrées de quelques études fiables. Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch, dans *Sociologie de l'homosexualité*, s'appuient sur les chiffres de l'enquête *Contexte de la sexualité en France* (CSF), menée auprès de 12 364 personnes âgées de 18 à 69 ans. Ils déplorent d'abord la faiblesse des effectifs homo-bisexuels qui empêche d'approfondir certaines analyses sur ces populations. Le premier indicateur utilisé est la pratique : « *Selon l'enquête CSF de 2006, 4 % des femmes et 4,1 % des hommes de dix-huit à soixante-neuf ans ayant eu des rapports sexuels déclarent avoir déjà eu des pratiques sexuelles avec un partenaire du même sexe.* » (P. 40) Le second indicateur utilisé est celui de l'identité : « *Sur le plan de l'identité, 0,5 % des femmes et 1,1 % des hommes se définissent comme homosexuel-le-s, tandis que 0,8 % des femmes et 1,1 % des hommes se disent bisexuel-le-s.* » (P. 40) Nous avons ajouté le critère de l'attraction et relevé pour ce faire les données de l'enquête CSF. Au total, sont attirés par le même sexe 6,2 % des femmes (dont 9,4 % dans la tranche 25-34 ans, ce qui est le chiffre le plus élevé recueilli) et 3,9 % des hommes. 3,7 % de ces femmes et 1,5 % de ces hommes qui ont été attirés n'ont jamais pratiqué la sexualité avec le même sexe. Notons l'écart entre les genres pour ce critère, les hommes paraissant beaucoup moins enclins à déclarer leur attrait pour leurs semblables.

Nathalie Bajos et Nathalie Beltzer dans l'ouvrage *Enquête sur la sexualité en France* de l'étude CSF mobilisent le concept d'« homo-bisexualité » de manière préférentielle à celui d'« homosexualité », ce qui a le mérite de ne pas invisibiliser la sexualité double. « *La faiblesse des effectifs dans le cadre d'enquêtes aléatoires justifie souvent un regroupement des homosexuels et des bisexuels [...] sans que cette limite méthodologique ne s'accompagne d'une réflexion sur les enjeux d'un tel regroupement* » (P. 247) regrettent les auteures, qui critiquent la catégorisation binaire. Le chapitre « *Les sexualités homo-bisexuelles* » de cette grande enquête nous apprend également que les femmes et les hommes qui déclarent avoir eu des contacts charnels avec quelqu'un du même sexe reconnaissent, sauf exception, avoir eu aussi des pratiques sexuelles avec des individus de l'autre sexe ; et qu'une grande partie des personnes qui ont eu des rapports homo-bisexuels dans leur vie n'en ont plus actuellement. « *Se*

définir comme homosexuel-le ou bisexuel-le, terme utilisé dans la suite du texte comme un indicateur d'identification, apparaît systématiquement moins fréquent que le fait d'avoir eu des pratiques homo-bisexuelles au cours de la vie, mais plus fréquent que le fait d'en avoir eu dans les douze derniers mois. » (P. 250) L'enquête pointe un effet de génération : les personnes les plus âgées sont moins nombreuses et semblent plus réticentes à déclarer des rapports homo-bisexuels ; et elles soulignent une influence socio-culturelle : ces rapports sont plus souvent plébiscités dans les classes moyennes et supérieures, diplômées.

Nous pouvons comparer ces données avec celles d'une autre recherche : l'enquête IFOP pour *Têtu*, réalisée en 2011 sur un panel de 8 000 personnes, femmes et hommes. 3,5 % des interviewé-e-s se déclaraient homosexuel-le-s et 3% bisexuel-le-s. L'échantillon de 7841 personnes est représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus. La représentativité de l'échantillon a été assurée au moyen de la méthode des quotas (sexe, âge, catégorie socio-professionnelle). Les chiffres avancés, qui concernent l'auto-identification sexuelle ne correspondent pas aux chiffres livrés dans l'enquête CSF. D'une part, le nombre des individus homo-bisexuels identitaires a progressé, voire explosé : il se rapproche du nombre des pratiques homo-bisexuelles de la précédente enquête. D'autre part, les homosexuel-le-s identitaires seraient un peu plus nombreux que les bisexuel-le-s identitaires, contrairement à ce que nous avons vu pour les femmes, dans le cadre de CSF.

Une nouvelle enquête statistique de l'Institut national des études démographiques (INED), datant de 2015, l'enquête *Virage (Violences et rapports de genre)*, dont les résultats sont résumés par Mathieu Trachman et Tania Lejbowicz dans la brochure *Population & Sociétés* parue en décembre 2018, porte sur les violences interpersonnelles subies dans les douze derniers mois et au cours de la vie, auprès d'un échantillon représentatif de 27 268 personnes âgées de 20 à 69 ans. Parmi celles-ci, 135 femmes se définissent comme bisexuelles, 94 comme homosexuelles, 94 hommes se définissent comme bisexuels, 180 comme homosexuels. « *Les personnes qui ont déclaré des attirances pour les deux sexes au cours de leur vie représentent 2,7 % de l'échantillon (3,4 % des répondantes et 2,0 % des répondants), alors que celles qui ont déclaré des pratiques sexuelles avec les personnes des deux sexes ne représentent que 1,9 % de l'échantillon (2,2 % des répondantes et 1,6 % des répondants).* » (P.1) Parmi les personnes attirées par les deux sexes, la plupart se définissent comme hétérosexuelles : 65 % des femmes et 45 % des hommes. 17 % des lesbiennes et 9 % des gays se déclarent autant attirés par un genre que par l'autre.

D'après les auteurs, choisir l'identification bisexuelle se fait dans des proportions différentes selon le genre. 0,9 % des femmes contre 0,6 % des hommes se disent bi-e-s. Les femmes déclarent plus souvent des pratiques avec le même sexe que les hommes, mais celles-ci s'identifient moins fréquemment comme bisexuelles que ceux-ci. « *Une majorité des personnes qui se disent bisexuelles ont eu des pratiques sexuelles avec des personnes des deux sexes, mais pas toutes : 89 % pour les hommes, et 76 % pour les femmes. Et une majorité se déclare attirée par l'autre sexe plus que par le même sexe (58 % des femmes et 47 % des hommes) quand environ un tiers seulement (34 % des femmes et 29 % des hommes) se disent attirés également par les deux sexes.* » (P. 3) La brochure mentionne que les femmes bisexuelles sont jeunes, elles sont près de la moitié à avoir moins de 30 ans. On peut y voir le signe d'une identité davantage acceptée parmi les personnes jeunes, mais moins bien tolérée au fur et à mesure que ces femmes gagnent en âge. L'effet de génération est à relever. On irait alors vers un accroissement de l'autonomie féminine, sur le plan de la sexualité.

Dans cette dernière étude, les chiffres de la bisexualité pour les trois critères de pratique, d'attraction et d'identité sont beaucoup plus faibles que ceux de l'enquête IFOP (qui sont les plus élevés des trois enquêtes pour l'identification), mais aussi plus faibles que ceux de l'enquête CSF, deux études qui sont pourtant antérieures de plusieurs années à celle de 2015. Ces comparaisons nous amènent à penser que la quantification de telle ou telle sexualité est dépendante des classifications, mais aussi d'autres critères, comme le nombre total de personnes interrogées, le lieu et la date, etc. Les chiffres ne sont pas figés dans le temps, mais au contraire évolutifs : de cette décennie aux suivantes, la donne pourrait changer dans le sens logique d'un accroissement des pratiques et des identités bisexuelles. Les statistiques sur la sexualité sont un enjeu de lutte.

5 Pour la visibilité bisexuelle :

a) Un manque de visibilité collective :

Selon une idée reçue, les bisexuel-le-s seraient quasi inexistant-e-s. En tout cas, pas plus inexistantes que les homosexuel-le-s, selon nos informations... Les bisexuel-le-s ne sont pas peu nombreux/ses ; en revanche, ils sont peu visibles. La bisexualité pourrait être beaucoup plus répandue que ne l'indiquent les chiffres donnés plus haut. Ceux-ci ne désignent pas l'ensemble des personnes étant bisexuelles : ceci est difficile à identifier, à cause de cette propension à cacher la réalité de sa sexualité. Ils désignent celles qui se réclament bisexuelles. De ce fait, la

bisexualité est encore très invisibilisée. Ce qui est certain, c'est qu'il y a bien plus de bisexuel-le-s qu'il n'y paraît !

Bisexualité et visibilité semblent dichotomiques. Mettre en image la bisexualité est difficile. Le couple bi est invisible de facto. Car rien ne distingue un couple bi de sexe différent d'un couple hétéro, ni un couple bi de même sexe d'un couple homo. Pour être reconnu comme bi-e-s, ses membres devraient verbaliser leur orientation bisexuelle, ce que n'aura pas à faire un couple hétéro ou homo se tenant par la main dans la rue ou en soirée, par exemple.

Catherine Deschamps dans sa thèse consacrée à la bisexualité, analyse les tenants et les aboutissants de la visibilité / invisibilité bie. Elle rappelle « *les effets à double tranchant de la visibilité* » des minorités sexuelles (P. 187) : le fait d'être visible permet des identifications et des significations, cependant elle expose à la disqualification sociale. Pour élucider l'apparente antithèse entre la sexualité bie et la visibilité bie, elle livre l'intuition que le recours au manque d'expérience du mouvement bisexuel n'est pas suffisant pour cerner « *la difficulté à rendre perceptible et médiatique la bisexualité* ». (P. 188) « *Cette quasi-incompatibilité de la bisexualité avec la visibilité n'est pas sans renforcer un des clichés les plus prégnants attachés aux bisexuels : ils sont des invisibles, donc des 'planqués', donc des traîtres.* » (P. 190) Et ce, même si cette invisibilité n'est pas de leur fait ni de leur faute.

Menant des vies très variées, les bisexuel-le-s sont partagé-e-s et peu rassemblé-e-s, ce qui les rend transparent-e-s. Le *Rapport moral* de l'association Bi'Cause du 9 février 2015 déclare : « *Souvent, ils et elles sont à la charnière des communautés, un peu en marge, habitué-es à se fondre un peu dans la masse, semblant ici mener une vie hétéro plutôt classique, ou militant activement sans se distinguer des gays ou des lesbiennes* ». Lorsqu'elle n'est pas masquée par l'hétérosexualité, la sexualité bie l'est par l'homosexualité.

La visibilité collective des bisexuel-le-s est faible. L'absence de communauté de référence est révélatrice : il n'y a pas encore de « milieu bi » comme il y a un « milieu gay et lesbien ». *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* livre quelques témoignages sur la faible politisation de la bisexualité en France. « *Une femme hétéro donne son avis : 'leur difficulté à faire groupe les éloigne de la communauté gay comme hétéro'. Une lesbienne apporte un écho voisin : 'Les bi-e-s n'ont pas encore d'identité politique, ce qui les exclut du milieu trans-pédé-gouine'. De l'avis d'un homme bi : 'Il n'existe pas vraiment de communauté bie, nous sommes entre hétérosexuels et homosexuels'.* » (P. 31) L'auteure du *Miroir bisexuel* a rappelé les conditions de la création de Bi'Cause au milieu d'un vide politique et culturel. Conséquence de quoi, « *la*

diversité, la construction par la négative, l'absence relative de culture spécifique : trois éléments incontournables auxquels doit s'affronter l'association bisexuelle. » (P. 128)

S'il n'existe pas de « milieu bi » il existe des « groupes bis ». Nous pouvons compter trois associations bisexuelles en France en 2022 : Bi'Cause à Paris, To bi or not to bi à Toulouse et les Bi'loulous à Strasbourg, ces derniers n'étant plus actifs. Le nombre d'adhérents des associations bisexuelles, assez faible, n'est pas représentatif de l'ensemble des bi-e-s. Peu militants, les bisexuel-le-s sont invisibilisé-e-s et parfois, ils s'invisibilisent d'eux-mêmes. Nous pouvons relever d'autres associations LGBT qui incluent le B de bisexualité : SOS Homophobie, Le MAG Jeunes LGBT, Contact, FièrEs, etc. Internet a eu un impact très important, car la toile a permis de faire émerger la bisexualité, comme toutes les autres minorités. Nous sommes en mesure de répertorier les principaux sites d'information sur la bisexualité (Bisexualité.info, la Cité bisexuelle), les sites des associations bisexuelles, des forums de discussion entre bisexuel-le-s (sur Facebook ou sur les sites cités) et des sites de rencontres entre personnes LGBT.

Bi'Cause, principale et plus ancienne association bisexuelle sur le territoire, s'est fait une priorité de se mobiliser pour la visibilité des bi-e-s, qui va de pair avec la lutte contre la biphobie. Le *Rapport moral* déjà cité décrit : « *Parce que les bi ont l'habitude de "ramer à contre-courant". Ils et elles ont l'habitude d'être peu visibles, peu sollicités, peu compris, même et surtout si des progrès notables ont lieu au sein du mouvement LGBT* ». C'est aussi l'avis émis dans le *Manifeste bisexuel* : « *A cette fin, par notre visibilité et par la valorisation de modèles bisexuels, nous nous employons à prévenir le désarroi des plus fragiles d'entre nous* ». L'*Enquête nationale sur la bisexualité 2015*, qui se fait l'écho de l'association Bi'Cause et d'autres associations LGBT, surenchérit : « *Face à ce constat il nous semble indispensable de lutter pour la visibilité de cette orientation sexuelle* ». (P. 34) L'organisation annuelle de la Journée Internationale de la Bisexualité (JIB) le 23 septembre, de même que la participation solidaire de Bi'Cause aux autres marches pour la visibilité et l'égalité des droits des personnes LGBTQI, comme la Marche des Fiertés, sont des actions fortes permettant de faire progresser la visibilité de la bisexualité sur le territoire français.

Dans la presse, la radio et la télévision, la bisexualité est peu évoquée, même si elle l'est davantage depuis les années 2000. Ainsi le confirme le *Rapport sur l'homophobie 2014*, au chapitre « Biphobie », dans la rubrique « *La bisexualité à la radio, tout un art ?* » : « *Les occasions de parler de bisexualité dans les médias sont rares. En tout cas, les médias ne semblent pas très enclins à dédier des espaces de débat à la question en dehors de toute actualité.* » (P. 57) Les débats sur le mariage pour tous ou la PMA pour toutes n'ont pas mis en

lumière la bisexualité, alors que ces lois concernent également les bisexuel-le-s en couple de même sexe, et pas seulement les gays et les lesbiennes. Au niveau de la loi, c'est le couple, première cellule sociale, (de sexe différent ou de même sexe) qui est reconnu, pour l'accès aux droits ouverts par le PaCS, le mariage, ou l'adoption. Le décalage entre, d'une part la pénurie d'articles de presse et d'émissions de radio ou de télévision sérieux consacrées à la bisexualité en tant qu'orientation ou identité sexuelle, comme si cela ne devait intéresser et ne concerner personne ou presque, et d'autre part l'explosion de la bisexualité (féminine) dans la presse à sensation dès qu'il est question d'érotisme ou de pornographie, est flagrant. Ainsi, il apparaît nécessaire de sortir la bisexualité du « sexe » pour la faire entrer dans la sociologie des sexualités...

Nous avons interrogé nos enquêtées sur leur opinion à propos de la visibilité des bisexuel-le-s en général puis sur leur propre visibilité. Le détail des différents *coming-out* des enquêtées sera étudié dans d'autres parties, en vis-à-vis avec les éventuelles réactions de rejet. Mais là nous voudrions donner un cadre général.

Les enquêtées s'accordent sur le fait que les bisexuel-le-s sont invisibilisé-e-s dans notre société. Cependant, deux enquêtées mettent à jour des inégalités face au *coming-out* : tandis que l'une s' imagine que les homosexuel-le-s sont plus concerné-e-s par la visibilité que les bisexuel-le-s (sous-entendu celles et ceux en couple de sexe différent), une autre pointe les dangers du *coming-out* et déplore que les hétérosexuel-le-s n'aient pas cette lourde tâche à faire. Effectivement, le fait pour une personne homosexuelle ou bisexuelle d'avoir à se déclarer pour être considérée pour ce qu'elle est véritablement, d'avoir à espérer des réactions positives ou neutres ou à redouter des réactions négatives, est en soi une forme de violence.

Alice : « Les bi-e-s sont invisibilisé-e-s. »

Roxane : « Tu penses que les bisexuel-le-s sont encore invisibilisé-e-s ? Vraiment. [...] »

Pour Georgette, la question de la visibilité se pose de manière accrue pour les homosexuel-le-s. L'enquêtée est en couple de sexe différent et elle ne se sent pas obligée de se rendre tout le temps visible en tant que bie.

Georgette : « Peut-être pour eux c'est plus difficile de se cacher. Je ne sais pas. Tandis que quand tu es bi, sauf si tu es dans une relation homo, la question ne se pose pas. »

Pour Amanda, le *coming-out* doit être réfléchi, pas irraisonné. Pour elle, c'est une corvée.

Amanda : « Je suis pour le *coming-out*. C'est bien de visibiliser les personnes LGBT face à la société. Mais il ne faut pas se mettre en danger. Ça dépend auprès de qui on le fait. » ; « Moi, j'avais une petite appréhension, et puis je trouvais ça injuste que les homos et les bi-e-s doivent faire un *coming-out* et pas les hétéros. Parce que c'est comme un examen, ça passe ou ça casse. Et c'est un peu le stress. »

A l'opposé de la plupart des autres enquêtées pour qui l'invisibilisation des bisexuel-le-s qu'elles reconnaissent comme une réalité, est une mauvaise chose, une enquêtée âgée trouve que la visibilité n'est pas forcément un avantage et l'invisibilité pas forcément un inconvénient. Elle a conscience d'aller contre les valeurs du collectif auquel elle appartient en particulier, et contre celles du milieu LGBT en général, en prenant cette position.

Inès : « La question de la visibilité m'interpelle un peu. Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'être plus visible moi. Pour quoi faire ? **Après individuellement c'est sûr, mais collectivement ?** Même collectivement, au bout du compte, ça sert à quoi ? » ; « Il y a eu des discussions là-dessus à Bi'Cause. J'ai dit : "je ne suis pas pour le *coming-out*." De quel droit on obligerait quelqu'un ? **On n'oblige personne.** » ; « Ben moi je dirais que l'invisibilité a des avantages non négligeables. Mais là je sais que je vais contre mes copains bi'causiens. **Non mais c'est vrai quelque part !** [rires]. »

b) Un manque de visibilité individuelle :

Cette visibilité collective de la bisexualité, le fait que des associations bies ou LGBTQI existent, aient un local de réunion, aient un site Internet, organisent des débats, des événements culturels ou festifs, distribuent des tracts, manifestent, est complétée par une visibilité individuelle des personnes bisexuelles elles-mêmes. Elle passe par ce que l'on nomme le *coming-out*, c'est-à-dire le fait de se révéler à son entourage comme appartenant à une sexualité non conforme à la norme : famille, amis, collègues de travail, voisins, etc. Le *coming-out* a un impact positif important pour la communauté LGBTQI, car en sortant en masse de l'invisibilité, dite familièrement le placard, les minorités sexuelles en sont valorisées et renforcées. Mais pour les personnes qui se révèlent aux autres, cette démarche est à double tranchant : si l'homosexualité ou la bisexualité s'avère être bien accueillie par les proches, elles se sentiront plus vraies et plus libres dans les relations humaines, n'ayant plus à se cacher ; dans le cas contraire, elles seront exposées à l'homophobie et à la biphobie. Les risques sont à mesurer.

C'est pour rompre avec une habitude de double vie chez les homosexuel-le-s qui s'apparentait à une honte de soi que les mouvements de libération gays et lesbiens, à la fin des années 1960, ont promu le *coming-out*, stratégie individuelle et collective de conciliation entre vie privée et publique. Paul Parant, dans son guide pratique grand public *Osez... faire votre coming-out*, y invite : « *Les homosexuels sont de plus en plus visibles dans les médias et la société en général. Des personnalités comme Bertrand Delanoë ou Amélie Mauresmo ont révélé leur homosexualité et poursuivi une belle carrière. Pour autant, le moment de "la" révélation constitue toujours un tournant dans la vie des gays et des lesbiennes. Ce livre vous mènera pas à pas de l'acceptation de votre orientation sexuelle à l'ouverture vers les autres.* »

(4^e de couverture) Cet extrait illustre les injonctions à la visibilité de la part des médias LGBTQI.

Eve Kosofsky Sedgwick dans son essai *Epistémologie du placard* livre un développement sociologique plus fin sur les tenants et les aboutissants du couple d'oppositions visibilité / invisibilité homosexuelle. Il n'y a pas d'un côté l'invisibilité totale de ceux qui sont dans le placard et de l'autre la visibilité absolue de ceux qui sont sortis du placard. Dans un cadre hétéronormatif, au sein duquel nous sommes toutes et tous présumé-e-s hétérosexuel-le-s, sauf avis contraire, les homosexuel-le-s doivent constamment évaluer qui sait et qui ne sait pas qu'ils le sont. Certains s'en doutent, d'autres non. De nouvelles rencontres occasionnent de nouveaux placards. Pour Arnaud Lerch et Sébastien Chauvin qui reprennent cette réflexion dans *Sociologie de l'homosexualité*, « *En fin de compte, pour Kosofsky Sedgwick, on n'est jamais ni complètement dans le placard ni complètement sorti du placard : le coming-out commence avant d'avoir commencé et n'est jamais vraiment terminé.* » (P. 37)

Parmi les femmes, les bisexuelles sont peu visibles ; elles le sont bien moins que les lesbiennes. L'*Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie 2015*, à l'initiative de SOS Homophobie, le note : « *Nous constatons que les lesbiennes discutent plus facilement que les bies. Près de 60 % des lesbiennes en parlent à la majorité ou à toute-s les membres de leur famille alors que 40 % des bies ne le font qu'avec quelques membres, et un quart avec personne. Le fait que la bisexualité puisse être perçue comme "une phase d'indécision" ne doit pas aider les répondantes à communiquer avec leur famille sur ce sujet.* » (P. 22) Cela est vrai aussi auprès des autres proches : amis, collègues, etc. Les lesbiennes s'engagent plus dans l'associatif et fréquentent plus la communauté LGBTQI que les bisexuelles, selon la même brochure.

Synthétisons les différentes réactions des enquêtées, au sujet de leur propre visibilité. Dany déplore ce qu'elle juge être une invisibilité forcée. Pour Géraldine, on est passé, du début à la fin de sa vie, d'une bisexualité cachée à une bisexualité affichée. Lune a fait un *coming-out* ciblé au milieu LGBT, mais pas dans les autres sphères, où elle invoque le respect de la vie privée. Amanda a fait un *coming-out* partiel : comme pour beaucoup d'autres, dans le milieu professionnel on se doit de se protéger. Roxane ne le cache pas, même si tout le monde ne peut pas savoir si elle en est ou pas... Yel, elle, a fait son coming-out y compris au travail.

Dany : « Oui, je me sens totalement invisible. Soit avec les hétéros soit avec les homos, je sens toujours qu'il y a une partie de moi qui n'est pas totalement reconnue. »

Géraldine : « Moi ma sexualité je l'ai caché pendant très longtemps à tous mes ami-e-s, je ne l'ai pas dit. » ; « Maintenant tout le monde le sait. » ; « Au plus j'en parle au plus je considère que s'il y a un problème, ça ne

vient pas de moi. Ça vient de l'autre, qui ne m'accepte pas et il n'est pas obligé de m'accepter. Mais s'il ne m'accepte pas, c'est pas mon problème, c'est le sien. »

Lune : « Pour l'instant, je suis plutôt à l'aise pour me présenter comme pansexuelle ou bisexuelle uniquement dans les milieux militants LGBTQI. » ; « Je n'ai jamais fait mon *coming-out* auprès de la famille, des collègues de travail, ou des voisin-e-s, car j'estime que la sexualité est quelque chose de privé et cela ne les concerne pas. Je n'aime pas non plus que l'on colle une étiquette sur moi. »

Amanda : « J'ai fait mon *coming-out* presque partout sauf au travail. Je ne veux pas le faire au travail. Ça craint l'éducation nationale, surtout là où je suis, en banlieue parisienne. »

Roxane : « Je ne le cache pas du tout. Je ne l'ai pas tatoué sur mon front non plus. »

Yel : « Dans mon travail, quasiment tout le monde, sauf ceux qui veulent se mettre des œillères, tout le monde sait que je suis, au minimum militant LGBT ou alors militant bi. **Mais ils savent que t'es bi ? Tu as fait ton coming-out à ton boulot ?** Oui. Tout simplement, c'est "Avec mon copain ce weekend"... Certains savent que je suis militant, certains savent que j'ai un copain. »

La visibilité des enquêtées, sauf dans le dernier cas, n'est pas totale. Elles négocient leur visibilité selon le contexte, en mesurant les effets et les risques. C'est le fruit d'une réflexion mûrie, comme en témoignent les diverses explications et justifications des femmes. Nous pouvons souligner un effet de génération. Pour les enquêtées les plus âgées, comme Géraldine, la révélation s'est faite à partir du moment où les normes de la société vis-à-vis de la bisexualité se sont assouplies et l'ont permise, depuis le début des années 2000 : avant, elle se taisait ; après, elle s'est livrée. Pour les enquêtées les plus jeunes, comme Roxane, le principe du *coming-out* semble être acquis.

Nous pouvons aussi remarquer que certaines sphères restent taboues : la sphère du travail, selon le domaine concerné, pour Amanda et Lune ; celle de la famille, pour Lune. Cette enquêtée avance un double discours : elle est *out of the closet* auprès du réseau LGBTQI, a priori non malveillant envers sa bisexualité ; elle est *in the closet* auprès du reste de ses proches, et là, elle invoque le respect de la vie privée pour s'excuser. Le respect de la vie privée apparaît alors moins comme un mode de vie qui lui est personnel que comme une norme imposée par un entourage traditionaliste non occidental.

Observons avec plus d'acuité un cas particulier, celui de Marianne.

Marianne : « **Quelle est la raison principale pour laquelle tu as voulu te révéler auprès d'un grand nombre de personnes ?** C'était pour donner une visibilité et aider les gens à faire leur propre *coming-out*. »

Elle s'est révélée pour visibiliser les bi-e-s, au niveau collectif, et elle le revendique. Au niveau personnel, cette jeune enquêtée dit ne plus supporter d'être mise dans la case hétéro ou homo, et elle veut montrer sa bisexualité « au monde entier ». Cela lui permet de faire le tri dans ses contacts et d'évacuer les gens homophobes et biphobes. Marianne a fait son *coming-out* pour se sentir plus à l'aise dans ses rapports avec les autres. Presque toute sa vie a été reliée

à des causes LGBTQI et elle explique que ses conversations seraient très restreintes si elle n'en parlait pas ou si elle le cachait. Elle fait son *coming-out* en parlant d'elle et de sa vie, car cela fait partie d'elle.

En tant qu'apprentie sociologue, nous avons voulu décrypter les enjeux principaux autour de la visibilité des personnes bisexuelles. L'obstacle principal à la reconnaissance de la bisexualité par la société est l'invisibilité ; du coup, d'un point de vue politique, il est nécessaire de la visibiliser pour la banaliser. Le collectif bisexuel lutte pour cette cause. Aujourd'hui, la bisexualité est cachée par l'hétérosexualité et par l'homosexualité à la fois. L'invisibilisation de la bisexualité est une forme de biphobie. Si la bisexualité est invisibilisée, par conséquent, la biphobie l'est, elle aussi.

Pour conclure cette partie, cette enquêtée livre un message plein d'espoir pour la bisexualité...

Georgette : « La révolution viendra pour les gens qui sont bis. »

6 Des différences selon le genre :

a) Les différences entre bisexualité féminine et masculine :

Yel : « Genre, genre... 'On ne naît pas femme, on le devient' Simone de Beauvoir, c'est intéressant. Je réfléchis sur mon parcours, sur la sociologie du genre et compagnie. »

Les préférences quant au sexe / genre des partenaires de la part des personnes interrogées dans notre étude ont été l'opportunité de recueillir des représentations genrées, sur l'image qu'elles se font des femmes et des hommes en général. Certaines enquêtées rappellent des stéréotypes essentialistes et différentialistes associant la femme à la douceur et l'homme à la dureté. D'autres au contraire entendent établir une similarité hommes / femmes, dans le domaine de la personnalité et du caractère.

Géraldine semble traduire à première vue une vision différenciée typique d'une génération plus ancienne : elle dit rechercher chez les femmes de la douceur. Pourtant, nous pouvons modérer ce propos, du fait que l'enquêtée se perçoit elle-même en tant que femme plutôt masculine et non pas féminine, dérogeant ainsi aux attentes sociales.

Géraldine : « Pour moi [les femmes] c'était de la douceur, de l'harmonie, de l'épanouissement, de l'accomplissement. Il y a des mots comme ça, sexuel, charnel, intellectuel, de douceur, que je n'ai pas encore découvert chez un homme ; je ne dis pas qu'il n'y a pas ça chez un homme, mais je n'ai pas encore découvert ça chez un homme. »

Elle admet que les qualités traditionnellement attribuées au genre féminin puissent se retrouver chez des personnes de genre masculin. En théorie, mais pour elle pas en pratique...

Marianne et Roxane, de la jeune génération, sensibilisées envers les clichés sexistes, revendiquent une égalité dans la similarité, et recherchent des qualités morales identiques chez les femmes et chez les hommes.

Marianne : « Et après au niveau qualités, je recherche la même chose en général chez les deux genres. Au niveau de la personnalité. »

Roxane : « **Est-ce que tu recherches des qualités physiques et morales différentes entre hommes et femmes ou plutôt identiques ?** Morales non. [...] Pour coucher avec quelqu'un, les qualités morales que je demande c'est de ne pas être raciste, sexiste, homophobe, transphobe, ect. Pour l'instant, j'ai couché qu'avec des gens que je connaissais bien. »

Les rapports entre femmes et hommes, en France, au début du XXI^e siècle, sont marqués par davantage d'égalité, en ce qui concerne la sexualité. Les résultats de l'enquête *Contexte de la Sexualité en France* (CSF), publiés en 2008, dans le chapitre « *La sexualité à l'épreuve de l'égalité* » (P. 545), dressent un bilan contrasté. Ils notent, entre les sexes et les genres, des pratiques de plus en plus similaires, mais des représentations toujours contrastées. La vision dominante de la différence radicale des sexes, corollaire de leur place respective dans la reproduction, persiste. Dans la sous-partie au titre informatif « *La différence 'naturelle' des sexes : le socle des représentations de la sexualité* » (P. 547), les auteurs pointent la croyance, chez le plus grand nombre, en la naturalité de la maternité mais pas de la paternité, celle en la sentimentalité des femmes opposée à la sexualité des hommes, et celle en des besoins sexuels naturels masculins plus grands. La dissociation entre sexualité et procréation permise par la contraception n'est pas achevée. L'hétérosexualité et sa norme pénétrative, la monogamie, sont les horizons indépassables en matière de sexualité, qui, pour les femmes, demeure inscrite dans la conjugalité. En dépit des aspirations de plus en plus fortes à l'égalité, ces représentations différenciées peuvent justifier le maintien de pratiques inégalitaires.

La question des différences entre bisexualité féminine et masculine mérite d'être posée, à l'aune de ces représentations encore différenciées entre hommes et femmes dans la société. Catherine Deschamps, dans son ouvrage phare *Le Miroir bisexuel*, y consacre un passage. Dans les échanges sur ce point lors de la création de l'association Bi'Cause, les bisexuels se sont trouvés aux prises avec « *des perceptions différentielles des genres* » (P. 135), même si d'aucuns ont prétendu être indifférents au sexe et au genre de leurs partenaires, mettant en avant que c'était « *une affaire de personne* » (P. 136). Les femmes se trouvaient convoitées pour leur féminité, leur douceur. Avec elles, on imaginait s'engager dans la durée, plus qu'avec eux.

Quant à la sexualité des hommes, jugée dénuée de sentiment, à l'opposé de celle des femmes, elle a pu être présentée soit comme un avantage, soit comme un inconvénient. Notons que les femmes bisexuelles ne décrivaient pas les êtres de sexe féminin de manière aussi caricaturale que les hommes bisexuels.

Cette vision différenciée n'a pas été sans conséquences sur la façon dont des bisexuels ont géré leur multipartenariat. En effet, les femmes bisexuelles s'avéraient, dans l'ensemble, davantage attachées à la fidélité et à l'exclusivité que leurs homologues masculins, et étaient davantage en proie à la culpabilité lorsqu'elles avaient commis un « écart ». Alors que les messieurs adoptaient une conception de la fidélité restrictive, essentiellement d'ordre sentimental, pour les dames, celle-ci devait idéalement être amoureuse et sexuelle à la fois. Catherine Deschamps note que « *la perception différentielle de la fidélité par les femmes et par les hommes est révélatrice des différences sociales encore largement répandues entre les deux sexes* » (P. 242).

Pas aussi « libérées » que les hommes, les femmes bisexuelles, mais plus que les femmes hétérosexuelles et lesbiennes, sans nul doute. Comme le développe l'auteure, « *Devant se constituer "contre" des politiques lesbiennes auxquelles elles ont précédemment collaboré* » (P. 153) les femmes bisexuelles ont privilégié « *un identitaire largement ancré dans le sexuel* » (P. 153) : plus que les lesbiennes, elles disent défendre la séparation entre sexe et sentiments, l'utilisation de gadgets sexuels à forme phallique, et elles ne renient pas la pornographie. Cette sexualité active « *renvoie à l'image d'une sexualité masculine* » (P. 154).

Il manque, dans cet ouvrage de Catherine Deschamps, des éléments sur l'acceptation inégale des hommes bisexuels et des femmes bisexuelles par le reste de l'humanité.

Cette réflexion sur les représentations différenciées entre hommes et femmes appliquées à la bisexualité amène la question suivante : les femmes auraient-elles plus que les hommes une propension à la bisexualité ? Une enquêtée a exprimé cette thèse. La femme serait bisexuelle ou du moins beaucoup de femmes seraient bisexuelles, pense-t-elle.

Géraldine : « **Je voulais te demander ce que tu pensais de la représentation des femmes bisexuelles dans notre société, en général.** Je pense que pour les femmes, que l'essentiel des femmes sont bisexuelles. **Tu as connu pas mal de femmes qui se disaient hétéros et qui sont tombées amoureuses de toi ? Donc qui sont quelque part bisexuelles.** Je crois qu'elles le sont. La femme est bisexuelle. Non, il faut que tu enlèves ça. C'est beaucoup de femmes sont bisexuelles. »

Il est intéressant de remarquer que l'enquêtée s'est laissée aller à dire que « la femme est bisexuelle », sous-entendu toutes les femmes. Puis, elle s'est reprise, par prudence, refusant de

généraliser. Elle a ensuite développé une analyse inspirée de la psychologie pour étayer ses dires : les mères mettent au monde des enfants filles et garçons ; du coup, elles auraient des potentialités pour chérir les femmes et les hommes, que ce soit dans le domaine maternel, amical ou amoureux. Cette idée reçue est très répandue, souvent par les femmes elles-mêmes.

La distinction est nette entre bisexualité féminine et masculine, quant à la visibilité et à l'acceptabilité en société. Dans un article plus récent, *Les Bisexualités : Un révélateur social de l'Amour*, Félix Dusseau constate : « Si la bisexualité, par les stéréotypes véhiculés à son sujet, est souvent perçue avec méfiance car potentiellement contraire aux valeurs communément admises sur l'Amour, le *distinguo* s'opérant entre bisexualité masculine et féminine montre également des inégalités genrées. Nous pouvons faire l'hypothèse d'une définition normative de l'Amour, ne s'appliquant pas de la même façon selon les genres. » (P. 5) « À l'inverse, les femmes interrogées lors de notre étude semblent plus facilement vivre leur bisexualité ou assumer leur attirance pour une personne de même sexe que les hommes. La question qui se pose alors est de savoir ce qui rend plus faciles ces attirances, ces pratiques et ces désirs. Si les préjugés de genre sont tenaces concernant les hommes, ils le sont tout autant, si ce n'est plus, concernant les femmes. » (P. 6)

Les femmes semblent assumer plus facilement leur bisexualité que les hommes, en effet. La faculté qu'on leur impute à cultiver la tendresse, la gentillesse, l'empathie, rend plus facile l'intimité affective en même temps que plus excusables les amitiés amoureuses entre femmes, accompagnées de gestes charnels, qui débouchent parfois sur des rapports sexuels. De surcroît, la sexualité entre femmes reste vue comme un ensemble d'actes préliminaires avant la pénétration par un phallus. Les hommes hétérosexuels essaient donc de détourner à leur profit la bisexualité féminine qui est un objet d'attraction. En règle générale, ils ne se sentent pas menacés par ce qui n'est pas une « vraie sexualité » selon les préjugés, pas plus que par ces amitiés particulières entre personnes du beau sexe, à condition bien sûr que la conjugalité reste hétéronormée. La situation est inversée en ce qui concerne les hommes. Dans les groupes de sociabilité, ces derniers sont sommés par leurs pairs d'afficher une masculinité et une hétérosexualité agressives, pour être crédibles en tant qu'hommes dignes de ce nom. Sous-entendre que d'autres mâles sont déviants et pervers est une stratégie courante qui permettrait de renforcer sa propre image virile. Deux hommes ensemble ne possèdent pas le capital fantasmatique qu'ont deux femmes ensemble, elle est au contraire une source de répulsion.

En résumé, selon le point de vue hétérosexiste, la bisexualité remettrait en cause la masculinité des hommes, tandis qu'elle ne remettrait pas en cause la féminité des femmes. La bisexualité chez elles est jugée moins grave, parfois assimilée à des formes d'émancipation et

de séduction, tandis que la bisexualité chez eux est dénigrée, d'autant plus niée et réduite à une homosexualité refoulée. C'est le groupe dominant des hommes hétérosexuels qui, nous nous en apercevons au fil de l'analyse, dicte ce qui est licite ou pas, bien considéré ou pas, attrayant ou pas, donc ce qui doit être montré ou caché, en matière de sexualité.

La moindre disqualification des rapports entre femmes comparés aux rapports entre hommes a une incidence sur la meilleure visibilité de la bisexualité féminine par rapport à la masculine, visibilité qui elle-même tend à provoquer une meilleure acceptation, selon un cercle vertueux. Les bissexuelles ont plutôt tendance à s'afficher et les bissexuels à se cacher. C'est pourquoi on croit remarquer davantage de femmes bis que d'hommes bis. Pourtant, il n'existe pas de réelle disproportion numérique entre les deux groupes, les chiffres cités dans ce mémoire issus des grandes enquêtes quantitatives en population générale en témoignent. Les femmes ne sont donc pas plus bissexuelles que ne le sont les hommes : en revanche, elles se rendent plus visibles et sont mieux perçues.

b) Ouverture sur la non-binarité de genre :

La non-binarité désigne les identités de genre autres qu'homme et femme. Les non-binaires peuvent se sentir ni homme ni femme ou les deux. La non-binarité inclut les identités en liaison avec la fluidité des genres. Les personnes non-binaires pouvant s'identifier comme trans ou pas, il existe bien une distinction entre la non-binarité et la transidentité.

On regroupe sous le terme parapluie « transidentité » les personnes transsexuelles / transsexes, transgenres et travesti-e-s. Transgenre s'oppose à cisgenre. « Transgenre », adjectif et nom, est défini par le dictionnaire *Le Robert dico en ligne 2022* comme une « *Personne dont le genre ne correspond pas à celui qui lui a été assigné à la naissance* ». Pour être plus précis, « le genre assigné à la naissance » est en fait le sexe. On peut être mâle et femme ou femelle et homme. Une différenciation est opérée entre le sexe biologique constaté à la naissance et inscrit à l'état civil d'un côté, et l'identité de genre psychologique et sociale ressentie par la personne d'un autre côté. Les transgenres modifient voire rejettent leur identité sexuelle d'origine, leur apparence extérieure ne correspond pas au sexe / genre inscrit au départ sur leurs papiers d'identité. On nomme habituellement MtF les trans assignés homme qui sont devenues femmes et FtM les trans assignés femme qui sont devenus hommes. Parmi toutes les personnes transidentitaires, seules les personnes dites anciennement transsexuelles passent par une opération de réassignation sexuelle : « Transgenre » est aussi utilisé par opposition à « transsexe » pour distinguer celles et ceux qui n'ont pas fait l'opération génitale de celles et

ceux qui l'ont faite. L'ouvrage dirigé par Karine Espineira, *La Trans-yclopédie : Tout savoir sur les transidentités*, définit ces concepts dans sa première partie dictionnaire. Les personnes non binaires ou transidentitaires sont particulièrement exposées à la transphobie.

Trois des personnes interrogées par nous s'identifient comme non binaires. Nous verrons dans le développement qui suit si elles se désignent comme transgenres ou pas, et quel sens elles mettent derrière ce mot, selon leur propre vécu. L'enquête porte explicitement sur les femmes bisexuelles. Dans un but d'inclusion de ces enquêtées à l'étude qui est la nôtre, nous avons fait le choix d'utiliser le pronom « elle » pour décrire la personne assignée femme et les deux autres personnes assignées homme, qui sont toutes de genre fluide / neutre. Nous reconnaissons néanmoins que la formule « il / elle » ou le nouveau pronom « iel » auraient été plus adaptés d'un point de vue théorique.

Marianne :

Marianne : « Après je ne suis pas une femme, donc je suis entre les deux, sur le plan du genre. »

Marianne s'est présentée à nous comme n'étant pas une femme. Bien qu'elle soit de sexe biologique femelle, elle ne se reconnaît pas comme appartenant au genre féminin. Elle se dit non binaire et de genre fluide.

Marianne : « **Et dans ce cas-là qu'est-ce qui te fais dire que tu n'es pas une femme ? Quel sens tu mets dans le mot femme pour dire que ?** C'est juste que je ne me l'explique pas en fait, je le sais. Je parle de moi au masculin. Ça ne s'explique pas trop. **C'est pas par rapport à un donné biologique particulier, c'est plus psychologique. Tu te reconnais pas dans le mot femme ?** C'est ça. C'est une identité personnelle. Et je sais que je ne suis pas une femme. Et voilà. »

Elle précise bien ne pas être dans une voie de transition de femme à homme. Elle se rattache à l'étiquette trans, au sens de transgenre, pas de transsexe. Elle explique être trans non binaire par opposition à trans binaire, dans le sens où elle ne part pas d'un pôle sexuel pour aller au pôle opposé, mais se situe au centre. Elle n'envisage pas de modification corporelle, pas d'opération génitale ni de prise hormonale.

Marianne : « Je suis une personne trans. Je ne suis pas non plus trans binaire, c'est-à-dire que je ne suis pas dans une transition pour être un garçon. Mais je suis dans ce milieu entre deux. » ; « Non non, je ne suis pas dans une voie de transition. Parce que j'aime bien mon corps comme il est. Après je ne sais pas comment je vais évoluer par la suite. **Tu n'envisages pas prochainement de changer de sexe ?** Non non. »

Elle emploie un prénom masculin choisi par elle en plus de son prénom féminin de naissance, qu'elle dit ne plus beaucoup utiliser.

Camille :

Camille : « J'ai une personnalité qui mêle les deux genres. » ; « **Mais ni masculine ni féminine c'est ça ?** C'est ça, avec des bouts de masculin et des bouts de féminin. **Ou un peu des deux à la fois ?** C'est ça, un peu des deux à la fois. » ; « Je ne suis pas partie d'un point pour arriver à un autre point. Il y aurait demain un genre neutre, je le prendrais de suite. »

Camille est assignée homme à l'état civil, mais elle ne se sent ni homme ni femme ou un peu les deux. Elle se dit de genre fluide / neutre. Elle utilise son prénom masculin de naissance et également un prénom féminin choisi par elle. Mais elle ne demande pas qu'on l'appelle tout le temps au féminin.

A l'inverse de Marianne et de Yel, elle ne se définit pas comme transgenre, car pour elle c'est le passage du masculin au féminin, et elle n'est pas dans cette voie de transition-là. Elle veut rester au milieu. Elle se dit aussi travestie.

Camille : « **Et travesti ?** Mais travesti est jugé en général négativement, et par les transgenres et par les cisgenres. Le côté artificiel. Alors que pour moi, il peut être connecté positivement. **Donc tu te considérerais comme travesti au sens positif du terme, ça c'est bon ?** Oui. »

Elle évoque son attirance ancienne pour des ambiguïtés de genre. L'enquêtée a eu le désir de se travestir dès l'adolescence, mais elle a attendu longtemps avant de l'assumer dans sa vie. Elle est travestie les 95 % du temps, dit-elle. Les 5 % restants, c'est quand des personnes proches, par exemple dans sa famille élargie, lui demandent, si ce n'est de se présenter comme un homme, du moins de porter des vêtements féminins moins voyants. Elle est encore l'homme biologique pour ces personnes-là.

Elle porte le plus souvent des vêtements féminins, y compris au travail. Les jupes et les robes sont plus esthétiques que le pantalon pour Camille. Elle n'est pas ostensible sur le maquillage par contre, car cela prend trop de temps.

Camille : « **Tu aimes les jupes, les robes ?** Oui. **C'est pas seulement le pantalon ?** Le pantalon est plus ambigu masculin féminin. Le canon social du vêtement masculin est d'une tristesse à pleurer. La féminité par la jupe et la robe est plus ostensible. »

Camille envisage de se faire greffer des prothèses mammaires. En attendant, elle porte des soutien-gorge rembourrés. Mais elle ne souhaite pas subir d'opération génitale. Elle ne désire pas prendre d'hormones non plus, à cause de son âge avancé et des risques d'effets secondaires. Sa voix est restée masculine.

La prend-t-on pour un homme ou une femme ? Plutôt pour un homme, détaille-t-elle.

Camille : « **Mais justement les gens qui ne te connaissent pas, quand ils te voient, ils pensent que tu es une femme ?** Plutôt pas. **Ou ils ne font pas attention. Ils pensent que t'es un homme ?** Plutôt. » ; « Dans les magasins je trouve que ça se fait de plus en plus de m'appeler madame. Soit parce que ça m'arrive, mais c'est pas

souvent, qu'on me dise : "Oui madame, oh excusez-moi monsieur !" C'est peut-être 10 % des cas. 20 autres % des cas on me sort du madame. Et le reste du monsieur. »

Sa place est-elle parmi les trans ? Oui.

Camille : « Je vais aux apéros transgenre du Centre LGBT, parce que les copines trans ont dit : "Il faut que tu viennes, ta place est là." **Et toi tu trouves que ta place est là ?** A partir du moment où on m'inclut, bien sûr. »

Dans son milieu professionnel, par rapport à sa non-binarité, Camille n'a pas eu d'expérience négative, même des réactions positives.

Camille : « J'ai eu plusieurs fois des réactions positives. Plutôt par rapport au look. Il y a des personnes qui m'ont dit : "Ah je voulais te dire, bravo pour le courage..." **Mais c'est vrai ! Je trouve ça courageux.** C'était à 90 % des nanas qui disaient ça. Parce que les hommes ils ne savent pas dire ça, les hommes cisgenres. »

Par contre, elle fait attention dans son univers syndical quand elle distribue des tracts, elle a déjà eu des réflexions.

Une fois, un petit beur lui a demandé si elle était un homme ou une femme. Ce n'était pas par méchanceté, mais par curiosité.

Camille : « Un jour un petit beur comme ça me dit : "Euh je peux vous poser une question ? Vous êtes un homme ou une femme ?" Ecoutez, on peut considérer que je suis un peu des deux. Moi je me sens à la fois... "Ah bon ?" Il y a des moments où je me sens plus femme et des moments où je me sens plus homme, et s'il y a dans la personnalité... Mais biologiquement je suis un homme. Je suis né homme. Je suis déclaré homme état civil. "Ah bon. Ah bien bon. Ben je comprends mieux." Voilà. Ça, ça vaut tous les coups d'œil de travers, les réflexions à la con. C'est génial un truc comme ça. **Oui parce que là, il a été tolérant, il a mieux compris.** »

Camille a vécu trois épisodes d'agression dans l'espace public.

Le premier est une agression verbale en forme de moquerie : « Mi-homme, mi-femme, mi-chimpanzé ». Le terme « chimpanzé » était particulièrement connoté.

Camille : « Une fois j'ai fait un signalement à SOS [...]. Puisqu'en 2013, il y a un beauf, bien français, bien tout ce qu'on veut, à 11h du soir du côté du métro Châtelet, qui m'a croisé, en disant : "Hein c'est quoi ça ?" Et en me dépassant, il a dit : "Mi-homme, mi-femme, mi-chimpanzé." »

Le second est un geste fait sur la tempe de Camille, avec le mot associé, qui sonnait comme une menace de mort.

Camille : « Il m'est arrivé une fois, un gros taré, un jeune, je ne sais plus s'il était black ou pas, peu importe, sur une banquette du métro, un peu dans le couloir, je devais être en train de bouquiner, je n'avais pas de place pour mes jambes. Le mec il se pointe, il fait des bruits comme ça pour attirer mon attention, à la façon du film, il fait sur ma tempe : "Pan". Puis il se barre. »

Le troisième épisode, une agression physique, a été particulièrement grave.

Camille : « Et une fois je me suis fait agresser pour me faire tirer mon sac, et mon étui à ordinateur portable sans ordi dedans, et là c'est l'inverse. Le mec qui m'a agressé, qui m'a foutu par terre, qui m'a donné des coups de pied : "Lâche ! lâche !" **Mais là c'est une agression physique.** [...] J'ai fini par lâcher, il s'est barré avec. "Et en plus c'est un trav !" » ; « Et là rétrospectivement, je me suis dit que c'était presque valorisant pour moi.

C'est-à-dire que j'étais par terre, et s'il avait été homophobe, il voyait que j'étais pas la vieille dont il tirait le sac mais le vieux habillé en vieille, si vraiment il avait été homophobe, je ne serais peut-être plus là pour parler... »

Il est notable que les motivations de cette agression, la plus violente de toutes, soient sans rapport avec la non-binarité de l'enquêtée, alors que les deux autres épisodes étaient sans aucun doute liés au port de vêtements féminins par un personnage assigné par la société au genre masculin. L'agresseur a juste constaté le travestissement de l'agressée à la fin. Mais avant, il y avait eu vol d'effets personnels, et, comme l'homme violent lui avait donné des coups de pied, Camille a eu quelques séquelles de l'agression physique. Elle minimise néanmoins, en disant que ce n'était pas grand-chose... La personne interviewée dans notre étude a porté plainte à la police contre X.

Yel :

Yel : « Je ne me ressens pas du tout dans l'identité garçon. **D'accord.** Je ne serai jamais une fille. Je ne ferai pas de parcours de transition. Donc plutôt quelque part entre les deux. »

Yel, assignée homme à l'état civil, se dit de genre fluide / neutre, ni garçon ni fille ou un peu les deux. Elle utilise un double prénom, masculin et féminin, sauf au travail où elle garde son identité de garçon. Le double prénom est une nécessité dans le cadre du travestissement, car Yel se travestit volontiers en femme. Elle ne prévoit pas de faire un parcours de transition.

Mais à la différence de Camille qui avait une conception restreinte du terme, elle se revendique transgenre, car elle en adopte au contraire une définition large. La famille transgenre inclut pour l'enquêtée à la fois les transsexes, les transgenres au sens strict, les travestis et aussi les personnes non binaires.

Yel : « C'est-à-dire comme je ne suis pas cisgenre, je suis dans la famille, dans la grande nébuleuse aux contours très flous de transgenre. Je ne suis pas l'archétype ultime du transsexualisme... Je m'identifie aux personnes qui se revendiquent sans genre, genre fluide, bigenre. »

Elle fait un parallèle entre la bisexualité et la transidentité au sujet des petites différences de définition. Tout comme pour la bisexualité, pour la transidentité on peut trouver plusieurs acceptions de certains termes.

Yel : « **Et dans transgenre tu mettrais quoi ?** Tout. [...] C'est comme les bisexuels. Avec Bi'Cause on n'est pas tous d'accord sur les subtilités. Même chose sur la question trans. Tout le monde ne mettra pas exactement la même chose dedans. Moi j'ai tendance à mettre le maximum de personnes dedans. »

L'enquêtée a commencé à se travestir dès qu'elle en a eu l'envie, et elle est sortie ainsi sans complexes dans l'espace public. Cela fait sept ans qu'elle se travestit.

Yel : « Dès que je suis sortie, je me suis travestie. A la différence de gens qui vont se travestir pendant 10, 20 ans cachées chez elles, quand elles sont toutes seules, il ne faut surtout pas que leurs femmes soient au courant... » ;

« **Tu n'avais pas à te cacher.** J'ai fait dès le début : "je sors en fille". Je vais me balader dans la rue en fille. On va se faire un resto, on va se faire un concert. »

Elle fait varier sensiblement ses looks en fonction des situations : dans la rue c'est juste féminin, en soirée c'est très féminin. Elle fait remarquer qu'il existe de multiples manières de se travestir.

Yel : « Après quand je me ballade dans la rue, c'est un peu plus soft, il ne faut pas exagérer. **Donc là ça sera quelques attributs.** Je peux sortir dans la rue maquillée, en jupe, avec des prothèses, des talons, etc. Et plus classique, une tenue que n'importe quelle femme peut mettre. » ; « Et au quotidien, j'ai toujours des attributs féminins. **Comme là, collier...** Là je sors du travail. Sauf que ce matin, j'ai oublié de mettre mes boucles d'oreilles. Je me balade avec du vernis. »

Habillée en fille, en soirée trav-trans, elle dit se comporter comme une lesbienne.

Yel : « Parce que quand je suis travestie en fille, avec toutes les apparences d'une fille, et que je suis avec un autre travesti, en fille aussi, on est entre filles. **Vous êtes deux hommes biologiques mais avec une identité de genre de femmes, donc...** Donc on est dans une relation lesbienne. On est entre filles, on se gouine. »

On lui pose parfois la question de son genre. Est-elle une fille ou un garçon ? Elle en joue parfois et déclare « Je ne sais pas »...

Yel pense avoir eu peu d'expériences de rejet liées à sa non-binarité.

Au travail, un collègue a créé une petite difficulté. Celui-ci a fait remonter à son directeur que ce n'était pas bien de mettre du vernis noir et l'enquêtrice n'a pas su si ce qui lui était reproché était le côté féminin du vernis ou le côté gothique de la couleur noire.

Au niveau familial, ses frères et sœurs ainsi que son père l'ont acceptée avec ses fantaisies vestimentaires. La mère un peu moins.

Yel : « **Et je voulais te demander par rapport à ton identité de genre, dans ces différents cercles, famille, amis... ils ne t'ont pas embêté par rapport à ça ?** La famille un peu plus. **Un peu plus ah oui ?** Les amis je ne leur laisse pas le choix. Vous prenez ou vous ne prenez pas. Vous prenez, donc c'est bon je reste. »

Yel : « **Et ils ont commencé à te poser des questions là-dessus ?** Mes frères et sœurs, je leur en ai parlé. Je me suis pointé en jupe et il y avait mon père. Ça s'est très bien passé. Il en a parlé à ma mère, parce qu'ils se parlent beaucoup. » ; « **Et ta mère ?** Plus... Elle est plus réservée dans l'expression. **Elle a plus de mal ?** Je pense. Elle m'a demandé que moi et mon ami, quand on vient à la maison, on ne soit pas en fille. »

L'enquêtrice fait remarquer que "Ne viens pas habillé en fille" ce n'est pas pareil que "Viens habillé en garçon", entre les deux il existe une marge de manœuvre. Marge qui permet de porter quelques bijoux...

Dans la rue, Yel est catégorique. Elle se désintéresse des réactions des passants à son égard.

Yel : « Au quotidien, j'en ai rien à foutre. » ; « **Et dans la rue ça va ?** Dans la rue c'est très drôle. [...] Quand je suis comme ça, ils ne font pas attention. On a l'avantage d'être en région parisienne, à Paris, où on est tellement nombreux les uns les autres qu'on ne se voit pas. **Ça protège quelque part.** Voilà. »

Elle note cependant qu'il y a quelquefois des regards surpris ou moqueurs quand elle est travestie en fille.

Yel : « Et puis je ne sais pas si c'est pour moi ou pas, mais quand je passe devant un groupe de jeunes, régulièrement il y a des éclats de rire. Je sais que ce n'est pas forcément que moi. Il y a pleins de raisons. Mais je suppose que la moitié c'est : ''T'as vu le look bizarre ?'' Rire con des gamins qui n'ont pas envie de réfléchir. Pré-ados, ados, très cons à cet âge. Ou ''T'es pas normal ; t'es un mec pourquoi t'es habillé comme ça ?'' **Ah on te l'a dit de vive voix ?** Ils disent et ils passent leur chemin. »

Dans l'espace public, l'enquêtée est dans sa bulle comme elle dit. Elle s'est créé un espace protecteur pour faire abstraction des autres, pour ne pas faire attention aux réactions déplaisantes. Elle explique aussi ne pas aller dans certains endroits, qu'elle juge un peu dangereux pour elle.

Yel : « **Mais c'est pas allé plus loin que ça, il y a jamais eu d'agressions verbales, d'insultes ou de trucs comme ça ?** Non. Mais comme j'ai toujours les gros écouteurs sur les oreilles, la musique à fond, je passe mon chemin. Dans la série j'en ai rien à foutre de vous, je vis ma vie, je suis très bien comme ça. Je vais à telle manifestation ou à tel concert, il se trouve que je prends les transports comme vous. Je serais habillé en garçon, on ne se parlerait pas, je suis habillé en fille non plus. »

Les trois personnes non binaires de l'enquête adoptent une identité de genre fluide ou neutre. Deux d'entre elles se revendiquent transgenres, car elles en donnent une acceptation large réunissant toutes les personnes non cisgenres, qu'elles soient agenres ou transsexes ; l'autre enquêtée non, en raison de sa conception plus restreinte de la transidentité. Les personnes ayant une identité de genre non conformes à celle assignée à la naissance sont exposées au rejet, en particulier dans le cas des hommes biologiques. En effet, en dérogeant à la norme de la cisgenrité, les personnes de sexe mâle sont plus sanctionnées que celles de sexe femelle, comme les difficultés auxquelles ont été parfois exposées Camille et Yel dans l'espace public le prouvent. Cela illustre le rapport de domination hommes / femmes : une femme qui s'approprie des attributs masculins remonte dans l'échelle sociale, tandis qu'un homme qui s'approprie des attributs féminins régresse, et ce dernier fait n'est pas toléré. Dans une société encore patriarcale, la masculinité des hommes est survalorisée, conséquence de quoi elle est considérée comme perpétuellement menacée dans sa prétendue supériorité par des groupes jugés déviants et / ou hostiles : personnes transidentitaires, homo-bisexual-le-s, femmes féministes. Du point de vue hétérosexiste, la réponse à cette menace est la sanction sociale.

Deuxième partie

Les principales formes de la biphobie,

entre négation et stigmatisation de la bisexualité

La biphobie recouvre de multiples réalités que nous allons aborder point par point. L'Enquête nationale sur la biphobie, en cours, à l'initiative de cinq associations Act-Up Paris, Bi'Cause, Fières, SOS Homophobie, Le Mag Jeunes LGBT, nous fournit au préalable quelques données de cadrage. Les premiers résultats de cette grande enquête statistique qui a permis d'interroger 3 625 personnes sont sortis le 23 septembre 2018 pour la Journée Internationale de la Bisexualité (JIB). Les personnes du panel s'auto-définissent comme bi-e-s à 49 % et comme pan à 29 %, 60 % se caractérisent comme femmes, 26 % comme hommes et 14 % comme autre. Elles sont jeunes, 60 % d'entre elles sont âgées de moins de 24 ans. Un article de la revue *Têtu* daté du 21 septembre 2018 qui reprend les principaux éléments de cette enquête mentionne que 86 % des personnes bisexuelles ont été agressées au moins une fois dans leur vie, chiffre très élevé, qui légitime une étude sur cette forme de stigmatisation qu'est la biphobie. « *“Remplir un grand vide.” Voilà l'objet de cette enquête, une première en France, pour “permettre une prise de conscience publique sur la biphobie bien réelle”, comme le souligne Fanny Van Exaerde, membre de l'association SOS Homophobie qui a contribué à la rédaction du rapport. Donner aussi une base de travail au milieu associatif et, surtout, visibilité aux personnes bisexuelles et pansexuelles.* » (P. 2) La plaquette de l'enquête aborde cinq parties : une vue d'ensemble des enquêtés, la visibilité, la discrimination ou les agressions en raison de l'orientation sexuelle, la santé et enfin le lien entre la biphobie et d'autres oppressions. Dans la partie trois, nous apprenons que 69 % des personnes ont été ou se sont senties agressées sur le plan verbal en raison de leur bisexualité, dont 83 % qui expliquent que cet incident est survenu après une discussion sur cette sexualité. Une personne sur dix aurait été agressée physiquement durant les deux dernières années, violences jugées biphobes pour 21 % d'entre eux et elles. Enfin, sur 3 625 individus enquêtés, 1 336 révèlent des formes d'agressions sexuelles et / ou des viols, dont 97 en raison de la bisexualité ou de la pansexualité. Ces épisodes d'agressions ou de stigmatisation ont eu des répercussions sur le moral ou la santé mentale, pour 67 % des répondants.

Ces résultats statistiques sont éclairants. Ils nous permettent de confirmer des données déjà analysées par nous sur le profil des bi-e-s et des pan : que les pansexuel-le-s sont moins

nombreux que les bisexuel-le-s, mais sont loin d'être quantité négligeable, la pansexualité étant une orientation de plus en plus populaire et plébiscitée ; que les femmes se déclarent plus facilement bisexuelles que les hommes pour lesquels un tabou persiste, et qu'un effet de génération est net pour cette orientation sexuelle davantage revendiquée par les jeunes. Dans le domaine des violences subies, l'enquête distingue, comme nous l'avons fait, violence verbale, physique et sexuelle, les violences verbales étant les plus nombreuses mais les moins graves, situation inversée pour les violences physiques et sexuelles. Environ un tiers des personnes interrogées ont subi des agressions sexuelles à échelle variable, de la main aux fesses au viol : une analyse plus fine serait nécessaire pour distinguer les formes d'agressions mineures du crime qu'est le viol. Dans tous les cas, c'est la visibilité des personnes bies qui expose à la violence, notamment verbale.

Catégoriser les différentes formes de violence pour les quantifier est une démarche intéressante pour décrire la biphobie. Mais celle-ci, propre aux statistiques, n'est pas la nôtre dans cette étude. Nous désirons analyser selon quelles motivations et d'après quels stéréotypes les personnes biphobes ou panphobes expriment du rejet envers les personnes bisexuelles et pansexuelles, et comment ces dernières y font face. Pour cela, l'enquête qualitative par entretiens est la méthode sociologique la plus indiquée. Nous avons classé les représentations négatives sur la bisexualité constituant la biphobie en trois grands ensemble : la négation de la bisexualité comme orientation sexuelle véritable, la dénonciation de la bisexualité pour sa composante homosexuelle ou au contraire hétérosexuelle, selon que le groupe oppresseur est hétérosexuel ou homosexuel.

A La bisexualité niée en tant qu'orientation sexuelle :

La bisexualité n'est pas toujours reconnue comme une orientation sexuelle à part entière, à l'opposé de l'hétérosexualité, sexualité hégémonique, et de l'homosexualité, sexualité dominée, qui s'est parfois posée comme une incarnation de la résistance au modèle dominant. Dans cette partie, nous allons dévoiler les principaux préjugés niant ou minimisant la sexualité bis comme orientation sexuelle véritable, les expliciter puis les réfuter.

Mais auparavant, nous nous proposons de sonder les ressorts du concept d'orientation sexuelle. L'expression « orientation sexuelle » apparaît pour la première fois en 1973 aux Etats-Unis dans un texte législatif destiné à sanctionner les discriminations à l'égard des homosexuel-le-s. Elle est inscrite dans le droit européen depuis 1997 et dans le droit français depuis 2001. Nous pouvons l'entendre comme une inclination sexuelle qui nous porte vers un choix d'objet classé selon le sexe ou le genre, et rapporté à notre propre sexe ou genre, femme ou homme. Selon la théorisation qui en a été faite, notre orientation sexuelle peut être l'hétérosexualité, l'homosexualité, la bisexualité. Nous observons les limites de cette classification lorsque nous rapportons cette notion d'orientation aux asexuel-le-s, aux transgenres ou aux intersexes.

L'orientation sexuelle et l'identité sexuelle se rapprochent et s'éloignent à la fois : l'identité sexuelle, plus englobante, en plus de l'inclination susmentionnée, ferait l'individualité de la personne, en constituerait un caractère permanent et fondamental. Dès le milieu du XXe siècle, les sciences sociales l'arrachent au domaine biologique pour l'intégrer dans le social. Il n'y a pas eu de toute éternité des homosexuel-le-s, des hétérosexuel-le-s, et des bisexuel-le-s, dans le sens où les êtres humains ne se sont pas toujours pensés ou classés en fonction du critère récent de l'orientation sexuelle. Nous pouvons relever, avec Eve Kosofsky Sedgwick dans *Epistémologie du placard* qu'« il est plutôt étonnant de constater que, parmi les très nombreuses dimensions par lesquelles l'activité génitale d'une personne peut être différenciée de celle d'une autre (dimensions qui incluent la préférence pour certains actes, certaines zones et certaines sensations, certains types physiques, une certaine fréquence, certains investissements symboliques, certaines relations d'âge ou de pouvoir, certaines espèces, un certain nombre de participant(e)s, etc.), un seul, le genre du choix de l'objet, soit apparu au tournant du siècle et soit resté la dimension dénotée par la catégorie désormais omniprésente de l' « orientation sexuelle » (P. 30). L'orientation sexuelle et l'identité sexuelle sont des représentations intéressantes pour comprendre la construction individuelle et relationnelle, mais sont bel et bien des créations culturelles, qui ont été mises en évidence par la sociologie.

Cette discipline mobilise la notion d'orientation sexuelle, mais la questionne voire la conteste, comme nous venons de l'expliciter. Les domaines psychologiques, juridiques et politiques l'utilisent davantage encore. Pour éclairer les termes de ce débat autour de la bisexualité comme orientation sexuelle, nous devons cerner les contours de son concept central. La bisexualité peut être identifiée, non à une orientation, mais à une construction, dans une perspective constructiviste et non essentialiste. Si l'on considère que l'hétérosexualité et l'homosexualité sont des orientations sexuelles à part entière, la bisexualité l'est aussi en théorie. Or, c'est ce que mettent en doute les détracteurs de la bisexualité, qu'ils se positionnent du côté de l'hétéronormativité ou de l'homonormativité.

1 La bisexualité n'existerait pas :

Toutes les personnes enquêtées dans ma recherche se sont présentées comme bisexuelles. Aucune n'a émis de réserve à ce sujet, au moment de l'entretien, même si l'enquête était ouverte aux personnes en questionnement. La grille d'entretien débutait par l'auto-identification sexuelle, après des éléments biographiques généraux. Cette simple donnée confirme que la bisexualité existe, au moins comme identification revendiquée.

Laurence : « Et il y avait une femme à qui je plaisais, et j'avais rencontré un homme à qui je plaisais. Mais je n'étais pas amoureuse, ni de l'un ni de l'autre. C'était à égalité. **Tu avais quel âge ?** La trentaine. Peut-être 35 ans. Et à ce moment-là, j'ai passé une nuit avec elle, et le lendemain avec lui. Parce que ça s'est trouvé comme ça. Je m'étais dit : "Au moins je vais tester empiriquement". Puisqu'ils sont à égalité affective. Et finalement, dans les deux mondes j'étais bien, j'étais moi. Et à partir de ce jour-là, je me suis dit : "Je suis bie". »

Face au doute qu'elle éprouvait, ou plutôt que son entourage lesbien lui a fait éprouver concernant sa bisexualité, après avoir été attirée par des hommes puis par des femmes, Laurence l'a testée et l'a prouvée par l'expérience. Elle a eu à cœur de réunir toutes les conditions pour cet examen : un temps rapproché (deux nuits qui se suivent) ; une égalité affective (elle était attirée par les deux mais pas amoureuse). Elle a apprécié les deux situations et elle a eu l'impression d'avoir réussi le test. Aux yeux de l'enquêtée, la bisexualité a été confirmée, c'est-à-dire la sienne. Enfin, l'enquêtée s'est affirmée et elle a cessé de renier ou de refouler sa bisexualité.

C'est ce message que Léna a entendu aussi.

Léna : « Lors d'un pot de SOS Homophobie, un militant m'a demandé si j'étais lesbienne ou bie. Je lui ai dit ouvertement, car je savais qu'on ne me jugerait pas. Il m'a dit : "Que ça soit chez les hétéros ou chez les LGBT, tu tomberas sur des gens biphobes, mais il ne faut pas que tu renies qui tu es, mais que tu sois fière de ce que tu es". Deux jours après, j'ai fait mon *coming-out*. »

En premier lieu, il arrive que la bisexualité soit niée en tant qu'orientation sexuelle, comme le révèlent les témoignages ci-dessus. Elle ne serait pas à égalité avec l'hétérosexualité et l'homosexualité, et seules ces deux sexualités auraient droit de cité, selon celles et ceux qui n'imaginent pas et n'acceptent pas que l'on puisse sortir du cadre de la monosexualité, c'est-à-dire le fait d'aimer un seul sexe. D'où le préjugé comme quoi la bisexualité n'existe pas. Or la première phrase du *Manifeste bisexuel* n'est-elle pas « *La bisexualité existe* » ? Si cette affirmation ne suffit pas à prouver l'existence de la bisexualité, elle montre cependant que des membres d'un collectif de défense de la cause bisexuelle le certifient. La négation de la bisexualité est la principale et la première cause de ce que les organisations de lutte contre les discriminations sexuelles reconnaissent comme de la biphobie.

La brochure intitulée « *Enquête nationale sur la bisexualité 2015* » est le résultat d'un vaste sondage statistique auprès de 6107 personnes de tous âges, de tous genres et de toutes orientations sexuelles, sur l'ensemble de l'hexagone, mais non représentatif. La première question était : « *Pour vous, la bisexualité c'est* », avec six propositions à sélectionner. Les résultats, globalement favorables à la bisexualité, indiquent que 85 % des individus interrogés conçoivent la bisexualité comme « *une orientation sexuelle comme une autre* ». Deux grandes tendances se dégagent, quant à l'image de la bisexualité : une, très majoritaire, la conçoit de manière positive (90 %), comme « *orientation* » (85 %) ou « *identité* » (5 %) ; une autre, très minoritaire, la voit de manière négative (10 %). Parmi ces représentations, « *ça n'existe pas* » emporte 2 % des voies, « *un effet de mode* » 2 %, « *quelque chose de passager* » 5 %, et « *une déviance* » recueille 1 % des voies. Ainsi « *Cela est donc considéré, pour une grande majorité, comme une caractéristique réelle, une manière de ressentir et de concevoir son orientation sexuelle en fonction de ses attirances* » (P. 10)

La position la plus radicale des déclarations méprisantes est l'énonciation que la bisexualité n'existe pas. On n'affirmerait pas des Noirs ou des Arabes, qu'ils n'existent pas, d'après Catherine Deschamps. Mais même lorsque le stigmate n'est pas inscrit sur son front, comme dans le cas des gays et des lesbiennes, on ne le dit pas ou on ne le dit plus. Alors pourquoi l'affirme-t-on des bi-e-s ? Pour contrer cette représentation, nous ne pouvons que nous remémorer l'exergue de l'auteure dès la première page, dès les premiers mots de son ouvrage « *Les bisexuels, ça n'existe pas !* », aussitôt exprimée et aussitôt démentie par son double argument : il existe d'une part des pratiques bies et d'autre part des auto-identifications bies. Le fait de commencer une étude sur la bisexualité par l'expression de ce cliché courant et par son invalidation indique bien que l'expression ultime de la biphobie se niche là. L'auteure en fait part dans l'article « *Biphobie* » du *Dictionnaire de l'homophobie* : « *Car la principale*

violence faite aux bisexuels réside dans ces affirmations régulièrement affirmées, avec acharnement, selon lesquelles *“la bisexualité n'existe pas”*, et donc, en filigrane, qu'ils n'existent pas, qu'ils n'ont aucune légitimité [...]. » Ce qui est visé ici est bien la bisexualité comme orientation sexuelle.

La spécialiste de la bisexualité invoque deux motifs principaux pour expliquer cette accusation de non-existence, que nous rappelons. D'une part, la difficulté à représenter la bisexualité : *« Cette difficulté à croire en l'existence de la bisexualité est évidemment liée à ses casse-tête de mises en images et de mises en mots »* (P. 191). D'autre part, l'inertie politique des personnes à pratiques bisexuelles, le petit nombre de bisexuel-le-s identitaires, et le caractère récent et fragile de l'histoire collective bie. Elle relève cet écart entre pratique et politique : *« Les pratiques bisexuelles ont toujours existé, alors que l'identité sociale bisexuelle est récente. »* (P. 255) Les catégorisations hâtives et fausses que subissent les bi-e-s de la part des hétéros et des homos en sont la conséquence directe. Le *Rapport sur l'homophobie 2013*, à la rubrique *« Biphobie »* livre cette information-clé : *« En effet, plusieurs témoignages relatent qu'à partir du moment où la victime a eu, ne serait-ce qu'une relation sexuelle avec une personne de même sexe, elle est tout de suite catégorisée gay ou lesbienne, en dépit de sa bisexualité affirmée. »* (P. 41)

Corollaire des incertitudes à l'égard de la véracité de l'existence de la sexualité double, la demande de preuves. Dans la sous-partie du même nom de son livre phare, Catherine Deschamps remarque : *« La conséquence immédiate des doutes quant à la réalité de la bisexualité tient dans la demande constante de preuve. Des trois orientations sexuelles nées au XIXe siècle, la bisexualité est aujourd'hui la seule à qui l'on demande perpétuellement de se justifier et de se prouver. C'est là un des traits singuliers de la bisexualité : à défaut de se donner à voir, et précisément en raison de ce défaut de visibilité et de visibilisation, elle doit se répéter sans cesse. Pour beaucoup, quelqu'un n'est jamais bisexuel ad vitam eternam. »* (P. 192) Prenant l'exemple des personnes hétérosexuelles ou homosexuelles célibataires, elle constate qu'auprès d'elles on n'exige pas que soit certifiée la validité et la pérennité de leur inclination, tandis que l'identité bie demande d'être confirmée par la pratique régulière et ininterrompue des relations intimes avec les femmes et les hommes.

Nous avons évoqué le fait que, alors que l'hétérosexualité et l'homosexualité étaient déjà définies et acceptées comme identités ou orientations sexuelles, la bisexualité ne bénéficiait pas de la même assise : elle restait limitée à un ensemble de pratiques sexuelles, voire coquines, avec les sexes féminin, masculin et plus. A cet égard, les propos ou au contraire les silences des

bisexuel-le-s n'iraient pas toujours dans le sens de la reconnaissance de la sexualité bise, puisque nombre d'entre eux et elles ne s'identifient pas ainsi. Plutôt que d'y voir de la mauvaise foi, voyons-y une « *fiction de l'identité* » (P. 98), comme le fait l'auteur du *Miroir bisexuel*. Elle rappelle que la plupart des gens ayant des pratiques bisexuelles sont « *perdus dans la masse* » (P. 11), et que, a contrario, se dressent les bisexuel-le-s identitaires, minoritaires, rallié-e-s ou non au collectif bi.

Pierre des Esseintes, dans son guide osé, *Osez la bisexualité*, a interviewé un couple de libertins, eux-mêmes auteurs de *Libertinage, Mode d'emploi*. Laurine et Vincent Chatel se sont exprimés sur leur propre bisexualité, et voici un extrait de ce qu'a déclaré la femme du couple : « *Les gays revendiquent une identité à travers leur sexualité. Les bisexuels, eux, ne revendiquent rien. Ce n'est pas leur problème. Ils sont la plupart du temps rejetés à la fois par les homos et par les hétéros. Un bisexuel, c'est une personne libre. Quelqu'un qui a su surmonter les catégories dans lesquelles on a voulu l'enfermer. Et en même temps, dans la vie, c'est Monsieur ou Madame-Tout-le-Monde.* » (P. 76) Analysons cet extrait : nous nous apercevons qu'il valorise les bisexuel-le-s, « *personnes libres* », et également qu'il les banalise comme des personnes ordinaires. Or en insistant trop sur l'au-delà des taxinomies, on oublie que la bisexualité aussi est une catégorie et que celle-ci est nécessaire à l'affirmation de la sexualité double comme identité. De fait, la question de la revendication nous interpelle : en gros, ce serait pour les gays, pas pour les bi-e-s. Cet extrait est en réalité le discours commun tenu sur la bisexualité : il semble la nier comme catégorie et il la cantonne aux pratiques sexuelles, qui plus est libertines.

Cette vision de la bisexualité comme simple pratique mais identité nulle est en train de périlcliter au profit d'une autre, calquée sur la revendication de l'identité / orientation bisexuelle, à égalité avec les identités / orientations hétérosexuelles et homosexuelles, l'action des associations bies faisant tremplin. La brochure « *La bisexualité existe, se manifeste, s'exprime* », à l'initiative de plusieurs associations LGBTQI, reconnaît que la négation ou la minimisation ordinaire de la bisexualité est réelle, et s'inscrit en faux contre cette vision de la sexualité bise : « *Seulement, elle est souvent traitée 'à la légère', ou par le mépris, par le déni, ce qui peut être difficile à vivre à tout âge. Il faut que, toutes et tous, hétéros, homos, bi-e-s (ou autres...), nous ouvrons et garantissons l'espace pour que la bisexualité ait droit de cité.* »

L'association de défense des bisexuel-le-s, Bi'Cause, s'est battue pour faire reconnaître cette sexualité comme une orientation sexuelle. Dans le *Manifeste bisexuel*, rédigé par l'association Bi'Cause le 17 mars 2002, il est dit, nous le répétons : « *La bisexualité existe. Elle existe parce que nous, bisexuel(le) s, déclarons l'être.* » Depuis, les institutions l'ont reconnue. Selon

l'article 1 de la résolution 1728 du Conseil de l'Europe, datant de 2010, intitulée *Discrimination sur la base de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre*, il est écrit : « *L'Assemblée parlementaire rappelle que l'orientation sexuelle est une fraction profonde de l'identité de chaque être humain et qu'elle englobe l'hétérosexualité, la bisexualité et l'homosexualité.* »

2 La bisexualité serait une transition vers l'homosexualité ou une homosexualité non assumée :

Chez les femmes interrogées lors de mon enquête, l'expérience de plusieurs d'entre elles est intéressante pour comprendre ce phénomène, comme quoi la bisexualité serait une transition vers l'homosexualité.

Mandala : « Et c'est en fréquentant le milieu lesbien que je me suis rendue compte qu'il y avait quand même des préjugés sur les bisexuel-le-s. » ; « Moi je me disais : 'Il faut être honnête'. Je me présentais directement comme bisexuelle. Et déjà j'avais des regards, pas de désapprobation mais... **Ouais. C'est-à-dire ?** Des remarques comme : 'Ah bon ? ça existe la bisexualité ?' » ; « **Et donc comme remarques, tu as eu droit à ?** Ou 'Ah avant aussi j'étais comme toi, mais ça m'est passé. Je suis lesbienne. C'est comme les papillons. Les chrysalides. Tu n'es pas encore devenue un papillon'. »

Se sentant bisexuelle, et ayant le désir de nouer des relations avec des femmes après avoir eu des liaisons avec des hommes, Mandala a décidé de fréquenter le milieu lesbien. Là, elle s'est déclarée bisexuelle. Elle a fait face à des obstacles, de la part des lesbiennes. L'une d'elles, d'âge mûr, lui a imposé sa vision de la sexualité bis, via une parabole : celle de la chrysalide qui n'est pas encore devenue papillon. Cette métaphore pour qualifier la bisexuelle qui n'est pas encore devenue lesbienne, est dénigrante et offensante, c'est du moins ce qu'a ressenti l'enquêtée et ce qu'elle m'a expliqué. Au fond, la bisexualité ne serait qu'une zone larvaire, inaccomplie, entre la non-existence et l'existence véritable, celle de la beauté, de la pureté et de la liberté du lesbianisme. Cet épisode illustre le poncif de la bisexualité transitionnelle, en même temps qu'elle nous éclaire sur la hiérarchie des sexualités en milieu lesbien.

Mandala n'est pas revenue sur l'énonciation de son orientation. Elle s'est défendue comme elle a pu. En revanche, beaucoup des femmes bisexuelles que j'ai questionnées ont expliqué avoir douté, à un moment ou à un autre de leur vie, de leur bisexualité : elles se sont crues lesbiennes, avant d'en venir ou d'en revenir à leur identification bis.

Laurence, après une longue vie commune avec un homme, a découvert son attirance pour les femmes et s'est mise à fréquenter des lesbiennes dans un café LGBT de province. Elle ne s'est présentée ni comme bis ni comme hétéro ni comme homo. Mais pour ces femmes homosexuelles, elle ne pouvait pas être autre chose que lesbienne, cela allait de soi, au point

que Laurence s'est demandé si ce n'était pas vrai. Pour elles, elle devait assumer son homosexualité, et la bisexualité leur semblait un obstacle dans cette voie.

Laurence : « J'étais assez paumée. » ; « Moi j'ai douté, je ne savais même plus qui j'étais. Elles sont arrivées à me faire douter. » ; « Et les femmes lesbiennes, non, elles n'aiment pas ça. Parce qu'on est un peu traîtres, pour certaines, on est des lesbiennes qui ne s'assument pas. »

Alice a eu une histoire d'amour avec sa meilleure amie du lycée, lesbienne, à 18 ans. Alice aimait les hommes, en plus des femmes, et elle l'a toujours dit à son amie. Celle-ci, jalouse, l'a harcelée à cause de ses penchants sexuels, qui ne se trouvaient pas être comme elle aurait voulu qu'ils soient. Elle aurait voulu qu'Alice se revendique 100 % lesbienne comme elle. Dans ce cas-là, ce n'est pas que le lesbianisme était évident, mais c'est qu'il était obligatoire.

Alice : « Elle était lesbienne et elle voulait que je le sois aussi. » ; « C'était une prison d'être comme elle voulait que je sois. »

Lune a été rejetée à cause de sa bisexualité par une lesbienne dont elle était éprise à la faculté, sa camarade de chambre. Suite à cette expérience désagréable et déroutante qui l'a déstabilisée, elle s'est efforcée d'être « une vraie lesbienne » alors qu'elle ne l'était pas, ce qui révèle une mise au pas de l'enquêtée par la violence. Cela ne l'a pas empêchée de nouer des relations amoureuses avec des garçons au début de sa vingtaine, puis avec des filles à la fin. Elle s'est enfin affirmée comme « une vraie bisexuelle ».

Lune : « Cette mauvaise expérience m'a empêchée de réfléchir sur la bisexualité, et d'en parler pour un temps. » ; « En revanche, pendant quelques années, je me suis forcée à penser et à me comporter comme une vraie lesbienne pour intégrer la communauté homosexuelle. Car à l'époque comme aujourd'hui, c'étaient toujours les gays et les lesbiennes qui bénéficiaient d'une meilleure visibilité dans le campus, surtout à la fac de sciences humaines et sociales. »

Ce que nous apprennent ces témoignages, ce sont, de la part de certaines lesbiennes, l'occultation de la bisexualité et la promotion de l'homosexualité comme seule alternative durable possible. Ces pressions ont pu avoir leur effet : des enquêtées ont douté (Laurence), y ont cédé un temps (Lune), ou ont occasionné un climat malsain dans le couple lesbienne / bie (Alice). Dans le milieu lesbien, il semble n'y avoir pas d'entre deux : on est soit lesbienne, soit hétérosexuelle, mais on n'est pas (pas souvent) bisexuelle.

L'interprétation de la bisexualité comme une transition vers l'homosexualité est une thèse qui a cours. « C'est un passage », entend-on dire. Elle nie la bisexualité, puisque celle-ci, au final, disparaîtrait.

Cette croyance est très ancrée dans les milieux gays et lesbiens, mais pas que. Une raison en est la forte proportion de personnes homosexuelles pour qui l'orientation sexuelle a été

l'aboutissement d'un processus d'évolution de l'hétérosexualité à l'homosexualité, en passant par la bisexualité comme phase ou stade intermédiaire. La bisexualité ne serait qu'une étape sur la voie de la déconstruction de la sexualité dominante et obligatoire, à partir de laquelle tout un chacun se positionne au départ. Pour certains, la case bi a été le fruit d'une incertitude ou d'un questionnement sincère quant à leur orientation sexuelle véritable, tandis que pour d'autres elle s'est avérée être une stratégie préméditée, visant à faire accepter son homosexualité petit à petit par son entourage. Se dire bi serait pour ces gays ou ces lesbiennes montrer qu'on a gardé un pied dans la norme. Cependant, étant donné les nombreux stéréotypes associés à la bisexualité, que nous tentons de critiquer dans cette étude, l'idée que la bisexualité soit mieux acceptée que l'homosexualité laisse assez circonspect. De ce fait, cette stratégie ne semble pas judicieuse, du moins si l'on considère que l'objectif à atteindre est la transparence quant à son identité intime.

Une autre explication est que l'existence de l'homosexualité, en particulier du lesbianisme, est elle aussi remise en question par l'hétéronormativité, et définie comme un passage ou une erreur. Ces stéréotypes ne sont donc pas propres à la bisexualité. Pour les lesbiennes comme pour les gays, s'« assumer », selon l'expression consacrée, c'est-à-dire accepter psychologiquement et socialement sa condition, a été semble-t-il un défi, et c'est ce défi qu'elles incitent toutes les femmes attirées par les autres femmes à affronter, pour suivre la même voie qu'elles. Selon Natacha Chetcuti dans *Se dire lesbienne*, « Presque toutes les interviewées ont employé le verbe 'assumer' pour parler de leurs premières expériences sexuelles. On peut supposer que si ce terme revient régulièrement en début de biographie, c'est qu'il signifie qu'être homosexuelle suppose d'« assumer » une marginalité, une a-normalité. » (P. 60) Dans ce cadre, l'orientation bisexuelle peut même être vue comme un danger pour l'orientation lesbienne. Puisque, pour nombre de femmes saphiques, le fait d'intégrer leur homosexualité a été ardu, le risque de retomber dans l'hétérosexualité a pu être redouté. Or la sexualité de l'entre deux serait propre à les conduire sur cette voie, du moins dans les représentations de certaines lesbiennes. Il peut en découler une agressivité de la part de l'individu à l'identité menacée.

Un des principaux stéréotypes envers les bi-e-s est donc qu'ils et elles n'auraient pas assumé leur homosexualité, qu'ils seraient des homosexuel-le-s refoulés. Or la différence est là : si les lesbiennes doivent pouvoir s'accepter en tant que lesbiennes, les bisexuelles doivent pouvoir s'accepter en tant que bisexuelles, et pas comme homosexuelles.

Le fait que beaucoup de gays ou de lesbiennes aient suivi ce schéma hétéro vers bi vers homo n'implique en rien que les bisexuel-le-s soient toutes et tous des homosexuel-le-s en devenir. Certaines personnes qui se disent bies à un moment donné ne vont pas le rester, mais d'autres vont le demeurer. Comme l'explique le *Rapport sur l'homophobie 2013*, dans la toute nouvelle

rubrique « Biphobie », (P. 42) « *Les témoignages expriment la difficulté à affirmer son orientation sexuelle lorsqu'elle est sans cesse définie comme une passade, un état intermédiaire avant que la personne s'assume pleinement gay ou lesbienne. Si l'on ne peut pas nier que la bisexualité est vécue par certain-e-s comme une étape préalable à l'homosexualité, pour nombre de personnes, c'est une orientation sexuelle qu'ils / elles garderont toute leur vie.* »

Certains gays et certaines lesbiennes calquent de surcroît le vécu des bisexuel-le-s sur leur propre ressenti. Ils s'imaginent que les couples composés de deux femmes ou deux hommes se conviennent mieux sexuellement et sentimentalement que des couples de sexe différent ; et que par conséquent, les bisexuel-le-s, ayant découvert les joies du même sexe, ne pourront qu'abandonner l'autre. Parmi les gays, le dénigrement des relations sexuelles et amoureuses qu'entretiennent les hommes bis avec les femmes est fréquent. C'est le fameux « bi now, gay later », que critique l'auteur caustique de *Pour ou contre la bisexualité* : « *On songe immédiatement à une autre antienne bien connue dans les milieux homosexuels, « bi maintenant, gay plus tard », négation identitaire boursouflée d'arrogance où le mépris le dispute à l'ironie pontifiante.* » (P. 13) Parmi les lesbiennes, la situation est similaire. Si les hétérosexuel-le-s normatifs ne jurent que par l'altérité, comme si celle-ci ne pouvait et ne devait être que sexuelle, des homosexuel-le-s paraissent ne pas concevoir que l'altérité puisse être troublante et attirante, du point de vue des bisexuel-le-s ou des hétérosexuel-le-s.

Alice : « Je me suis dit que je ne pouvais pas être non hétéro et non homo. Je n'avais pas le concept de bi. »
« Puis je me suis dit : 'Qu'est-ce qu'on s'en fout des étiquettes !' Il faut suivre ce qu'on ressent plutôt que de coller des étiquettes.' »

Le vécu d'Alice offre une synthèse de l'évolution des bisexuelles de l'incompréhension vers l'identification bie. La compréhension comme quoi on avait le droit d'être différente de la norme a été plus longue pour elle, à son avis, du fait qu'elle était bie. Quand elle est tombée amoureuse de sa meilleure amie, alors qu'elle savait aimer les hommes, elle n'a pas compris ce qu'elle était. Elle n'était ni hétéro ni homo. Alors qu'était-elle ? Elle a d'abord pensé que son amourette n'était qu'une exception à la règle. Puis, elle s'est détachée des étiquettes. Elle ressentait une attirance, avait une expérience, mais ce n'était pas suffisant pour s'identifier : elle avait besoin d'un concept, d'un mot clé : bi. Avec Alice, le parcours d'acceptation est venu au fil de l'eau. Maintenant, elle est bien dans ses baskets en tant que bie, comme elle dit.

L'expérience de Dany, 41 ans, est encore plus complexe. D'abord hétérosexuelle présumée, elle s'est ensuite considérée comme lesbienne, puis à nouveau comme hétéro, avant de se définir définitivement comme bisexuelle. Les allers et retours entre auto-identification hétérosexuelle

et homosexuelle correspondent à l'enchaînement de ses aventures hétéros et homos, avant de casser le jeu de va-et-vient, et de poser son orientation bisexuelle, permettant d'inclure les histoires amoureuses vécues avec les deux genres.

Beaucoup de femmes bisexuelles ont donc suivi un parcours en trois temps : elles se sont d'abord crues hétérosexuelles, puis elles se sont crues homosexuelles. Enfin, réalisant que leurs désirs les portaient à la fois vers l'un et vers l'autre sexe ou genre, elles se sont recentrées sur leur bisexualité. Ce cheminement a souvent été long et laborieux, pour elles, encore plus que pour les lesbiennes. Car il a été double : il a dû passer par une extrémité puis par l'autre, avant de se positionner au milieu, entre les deux. Nous employons l'image de cette position médiane de la bisexualité en référence à l'échelle de Kinsey.

Par conséquent, la transition vécue, si transition il y a, n'est pas similaire pour les bisexuel-le-s et pour les homosexuel-le-s. C'est lorsqu'ils ont intégré le fait que le système binaire, avec ses bornes hétéro et homo, ne leur correspondait pas que les bisexuel-le-s se déclarent bi-e-s. Nous comprenons donc pourquoi on compte moins de personnes qui se revendiquent de la bisexualité et pourquoi elles ne le découvrent souvent qu'à la maturité (entre 30 et 40 ans pour plusieurs enquêtées). De la bisexualité vécue comme une phase transitoire avant l'homosexualité par des homosexuel-le-s, nous évoluons vers l'homosexualité vécue comme une phase transitoire avant la bisexualité pour des bisexuel-le-s... Mais il est entendu que toutes les expériences sont différentes. D'ailleurs, la bisexualité transitionnelle, quand elle est avérée, ne se fait pas systématiquement au bénéfice de l'homosexualité, mais aussi en direction de l'hétérosexualité.

3 La bisexualité serait une erreur de jeunesse ou un effet de mode :

Voyons si certaines de nos enquêtées ont été confrontées à ce cliché, comme quoi la bisexualité serait une erreur de jeunesse.

Laurence s'est opposée à une copine hétéro qui voyait sa bisexualité comme une drôle d'idée, qui devrait disparaître. Elle est souvent passée pour une originale auprès de son réseau amical.

Laurence : « Il y a eu d'autres épisodes de biphobie ? Sinon, on dit que ça n'existe pas, que c'est une passade, que c'est un peu comme une lubie. Et le fait que ça ne soit pas compris. »

Roxane a fait son *coming-out* auprès de sa mère, à l'adolescence. Pas de réactions de rejet. Mais elle ne sait pas ce que sa mère en a pensé, si elle croyait que c'était passager ou pas.

Roxane : « Et elle l'a bien pris ? Oui, enfin... Qu'est-ce qu'elle t'a dit à ce sujet ? Bien, pas grand-chose. Je ne sais pas si elle prenait vraiment ça au sérieux, à l'époque. Ou si elle s'est dit que ça allait passer. »

Lorsqu'on s'accorde à reconnaître des formes de bisexualité, on la minimise en la traitant telle une transition vers une monosexualité, que ce soit au profit de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité. Dans les deux cas, on l'évacue. « C'est une passade » entend-on dire. Voici de quelle façon *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* commente ce présupposé : « La bisexualité est alors vue comme une recherche qui permettra à la personne de savoir si, finalement, elle est hétérosexuelle ou homosexuelle. Dans cette optique, être bisexuel-le ne peut ni être définitif ni être revendiqué comme une orientation ou une identité à part entière. » (P. 10) Selon Catherine Deschamps, « la transition n'est pas retenue comme support d'identité » (P. 194) et « Selon les représentations du plus grand nombre, l'identité fixe de l'âge adulte ne peut être la bisexualité. » (P. 194) Pourtant, même si la sexualité double fait figure de phase pour une certaine proportion d'individus, on ne voit pas pourquoi, si cette période bie a été riche en découvertes et propice à la satisfaction, la bisexualité en serait invalidée pour autant.

Nous constatons que la bisexualité transitionnelle vers l'homosexualité est plébiscitée par les homosexuel-le-s, tandis que la bisexualité transitionnelle vers l'hétérosexualité l'est par les hétérosexuel-le-s, en général. Chaque groupe ne doute pas un instant que la ou le bi-e qui ne sait pas bien où elle ou il en est ne va pas tarder à rejoindre son camp. Nous remarquons également des visions différenciées selon le genre : le garçon bi aurait plus de chances de s'orienter à terme vers l'homosexualité, avec le cliché du gay refoulé, et la fille bie serait plus attirée vers l'hétérosexualité. Dans notre société à domination masculine, on choisit les hommes, toujours... C'est bien sûr faux.

5 % des répondants ont identifié la bisexualité comme « quelque chose de passager », dans *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* déjà citée. Les discours qui la décrivent comme une errance ou une erreur de jeunesse relèvent de cette catégorie. « Ça va passer » : ce dogme est largement mobilisé par les hétérosexuel-le-s. Pour ces derniers, la bisexualité est une forme de jeu sexuel, qui n'est pas fait pour durer, et qui doit se terminer par un retour salvateur à l'hétérosexualité, modèle du « droit chemin ». « Dans cette injonction à la preuve, un autre parallèle vient à l'esprit, rémanence des stéréotypes liés à la bisexualité : celui qui unit dans les représentations la transition, d'un côté, et la jeunesse, de l'autre, à la bisexualité » (P. 193), révèle Catherine Deschamps.

Evaluons si certaines de nos enquêtées ont vécu ce préjugé de la « mode bie ».

Amanda : « Ma mère, quand je lui ai révélé que j'étais bi, elle ne l'a pas mal pris. Mais elle m'a quand même sorti que c'était à la mode, d'un air de dire... »

2 % des répondants à l'enquête nationale que nous avons mentionnée ont assimilé la sexualité double à « *un effet de mode* ». Il est indéniable qu'il y a, à l'heure actuelle, une certaine influence ou tendance médiatique qui met en scène la bisexualité, via les chansons, les émissions, ou les comportements de certaines vedettes. On se souvient du baiser de Madonna et Britney Spears et du refrain « *I kissed a girl, I liked it* » de Katy Perry. Pierre des Esseintes dans *Osez la bisexualité*, le dit sans détours : « *Aujourd'hui, en Occident, la notion de bisexualité est à la mode. Est-ce un engouement passager relayé à outrance par les médias, ou un phénomène plus profond ?* » (P. 8)

Mais ne considérer la bisexualité que sous l'angle d'une mode médiatique est équivoque : qui dit à la mode, dit démodé, car les modes changent, chacun le sait. Et comme le lance avec humour Vincent-Viktoria Strobel, président-e de Bi'Cause, lors de l'émission de radio « *Cabinet de curiosité* », du 7 octobre 2015, sur la bisexualité : « *J'ai pas envie d'être un bisexuel démodé !* » L'*Enquête nationale sur la bisexualité 2015* explicite cette « mode bi » : « *Cela relève aussi d'une négation de cette orientation, car il s'agirait uniquement d'une influence externe. La bisexualité ne pourrait alors pas être partie intégrante de la personne. S'agissant de la sexualité d'une personne, d'une chose aussi intime et aussi personnelle, on peut comprendre qu'aucun bi-e n'ait l'impression qu'il-elle ne serait que victime de diktats extérieurs.* » (P. 10) Il paraît erroné de décréter que les bi-e-s ne le sont que pour suivre la mode. La bisexualité existe, elle a toujours existé, et elle existera toujours, qu'elle soit autorisée ou réprimée, qu'elle soit valorisée ou dépréciée, qu'elle soit à la mode ou pas.

Certains journaux à sensation se sont emparés du sujet et des scoops sur la bisexualité : qui est bi parmi les stars ? Bien sûr, leur contribution n'est pas du tout scientifique, mais les citer et les décrypter nous permet de nous représenter l'influence éventuelle de la « mode bi ». Par exemple, *Public*, dans un de ses numéros, titre : « *Bi ? Les filles assument !* » « *Elles n'hésitent pas à clamer haut et fort leur attirance pour les femmes. Nouvelle tendance ou véritable girl power ?* », s'interroge le magazine. « *To be or not to be ? Soit bi ! Afficher sa bisexualité est en effet très tendance à Hollywood ! Elles sont nombreuses à avoir cédé à la tentation... ou à la mode* », complète-t-il. A sa décharge, la revue a voulu faire les choses bien. Non contente de relever les témoignages des *peoples* clamant leur bisexualité, ainsi Angelina Jolie, Drew Bartymore, Cindy de Secret story, et bien d'autres, elle a interviewé le spécialiste de la sexualité, Stéphane Clerget. « *Public : Comment expliquez-vous que de plus en plus de stars se déclarent bisexuelles ? SC : Aujourd'hui, le regard de la société sur l'homosexualité a évolué.*

Ce n'est plus tabou, ce n'est plus un délit et, donc, cela ne nuit plus à l'image d'une star. Certaines peuvent effectivement s'en servir pour avoir une image un peu rock'n roll. »

D'où une interrogation. Quel est l'effet de cette visibilité de la bisexualité dans les médias ? Cette bisexualité médiatique n'a que peu de points communs avec la bisexualité identitaire, mais nous avons la volonté d'étudier toutes les facettes de cette sexualité multiforme. Sert-elle ou dessert-elle la cause bisexuelle ? D'innombrables hétérosexuel-le-s ou homosexuel-le-s se disent énervé-e-s par cette « mode bie », avec peut-être la peur d'être un peu démodé-e-s... Ce qui est plus marquant, c'est que beaucoup de bisexuel-le-s dits identitaires ne voient pas toujours d'un bon œil les confessions croustillantes des idoles dans les pages de papier glacé. Cela renforcerait l'impression que la bisexualité n'est qu'une tendance glamour. Dans l'article de *Public*, nous y apprenons que certaines vedettes elles-mêmes déplorent cet effet de mode, alors qu'elles symbolisent elle-même la « mode ». Ainsi la chanteuse Pink : « *On dirait un vrai phénomène de masse. Je ne crois pas aux tendances, je crois en moi-même. Je suis comme je suis et je suis bisexuelle.* » Pourtant, le pédopsychiatre, à la question : « *Doit-on se réjouir de la banalisation de la bisexualité ?* » dit du tac au tac : « *Oui, c'est très positif ! Grâce aux stars, on constate une vraie avancée de la tolérance. Et pour les ados qui se sentent concernés, c'est rassurant d'avoir des repères...* »

Il est probable que la médiatisation de la bisexualité ait une influence à double tranchant. D'un côté, elle participe de la banalisation de la bisexualité, ce qui la dédramatise, voire l'encourage. Elle offre des modèles pour des jeunes en questionnement. D'un autre côté, la manière dont y est traitée cette sexualité présente de nombreux travers : la bisexualité risque de n'être pas prise au sérieux, d'être hypersexualisée, manipulée, et in fine d'être récupérée par une forme de sexisme. En effet, les inégalités de traitement entre les bisexualités féminines (très tendance) et masculines (encore taboues) posent question. Cette bisexualité féminine est plus souvent vue comme un agrément au bénéfice d'hommes hétérosexuel-le-s, ces mêmes hommes hétérosexistes qui se sentent menacés dans leur virilité par la bisexualité masculine, comme nous l'avons vu. Enfin, la bisexualité va-t-elle passer pour un luxe de riches, le « bi chic » ? En résumé, des progrès sont nécessaires pour faire advenir la vision d'une bisexualité démocratisée, dans le sens où elle ne serait plus l'apanage des *people* chic et riches, voulant se faire passer pour sulfureux et un brin subversifs.

Étudions comment cette mode bie est accueillie par les adolescents, cible favorite des médias. Une brochure documentaire sérieuse du site casexprime.gouv.qc.ca, du Ministère de la santé et des services sociaux au Québec, propose ce thème en analyse : « *La "mode bi"* » :

ouverture d'esprit ou banalisation ? Mieux comprendre la bisexualité et les comportements bisexuels à l'adolescence. » L'article explique que les jeunes voient de plus en plus de comportements bisexuels dans les médias, dans la pornographie, et même dans leur entourage amical. Il serait populaire d'être bi. « *Il y a donc lieu de se poser la question suivante : cette présumée mode bi serait-elle une célébration de la diversité et de la liberté sexuelles ou simplement un moyen utilisé par les médias pour attirer les jeunes consommateurs hétérosexuels qui, depuis toujours, fantasment sur la sexualité entre femmes ?* » (P. 3) est la problématique de l'article. Les jeunes subiraient une sorte de contrainte autour de cette tendance, lors de fêtes alcoolisées en particulier. Devant cette pression, il est fondamental de distinguer les comportements bisexuels de l'orientation bisexuelle. Les études mentionnées dans ces pages prouvent que si une majorité de jeunes est attirée par ces comportements, ce n'est qu'une minorité qui est passée à l'acte. La conclusion est une invitation à la responsabilité et au respect : « *Il n'en tient donc qu'aux adolescents de décider de ce qu'ils souhaitent vivre tout en exerçant leur jugement critique par rapport aux pressions extérieures, de façon à agir dans le respect de leurs valeurs, de leurs désirs et de leurs choix personnels.* » (P. 14)

Outre les jeunes, les moins jeunes sont tentés par cette tendance. Puisque la société le permet et le propose, pourquoi ne pas tester la bisexualité ? Cette attitude est le plus souvent à l'initiative de personnes hétérosexuelles en recherche sexuelle ludique, sans attirance réelle, qui ont la fantaisie d'avoir des expériences coquines avec le même sexe qu'eux. D'après l'article sur la mode bie, « *On peut observer, depuis quelques années, une hausse de la popularité des comportements bisexuels chez les filles dans les médias. Que ce soit dans les vidéoclips, au cinéma, dans les publicités à la radio, à la télévision ou dans les comportements des adolescentes, il semble à la mode d'adopter des comportements bisexuels. Mais est-ce vraiment cela, être bisexuel ?* » (P. 12) Vraisemblablement non. Si ce n'est pas de la bisexualité au sens d'identité ou d'orientation, cela porte un nom : on parle de « bi-curiosité » ou d'« hétéroflexibilité », avec cette notion de découverte de plaisirs. Un peu différent, la « fluidité sexuelle » ou la « sexualité fluide », insistant sur la souplesse de la sexualité, est un concept annexe, pour lequel la caractéristique de la mode bie n'est pas présente. Selon la page Wikipedia de « Bisexualité » (assez complète malgré les circonstances de la publication des articles, rédigés par les internautes et non validés scientifiquement), qui détaille tous ces néologismes, il s'agit de : « *la variation des comportements sexuels dans le temps, en particulier le passage d'une sexualité primordialement hétérosexuelle à un comportement homosexuel et inversement. En anglais américain, le terme fluid ("fluide") a pu être utilisé pour remplacer le terme "bisexuel(le)".* ».

4 Il faudrait choisir entre l'hétérosexualité ou l'homosexualité :

Des enquêtées ont subi cette injonction au choix entre l'hétérosexualité et l'homosexualité : Alice, lors du *coming-out* auprès de sa mère, et Laurence, auprès de son fils adolescent.

Alice : « Ma mère m'a dit : 'ça veut dire que tu peux choisir'. J'ai dit : 'Non, c'est pas aussi simple' » ; « Et elle a dit : 'Fais quelque chose, choisis' ». »

Laurence : « 'Mais maman, tu ne peux pas te marier avec un homme et une femme. Tu dois choisir'. Et voilà la norme implacable qui revient au galop dans ma propre vie, de mon propre fils, alors que moi je m'efforce de faire sauter les verrous. »

Nous avons, exprimée par la famille des enquêtées, d'une part l'idée que les bisexuel-le-s, parce qu'ils et elles chérissent les êtres de sexe et de genre féminin, masculin et plus, auraient le choix, qu'en toutes circonstances et durant toute leur vie, ils auraient la possibilité de prendre une décision rationnelle quant à leurs sentiments. Ce peut être vrai pour certains, dans certains cas. Toutefois, comme l'exprime Alice, « ce n'est pas aussi simple » : les sentiments ne se commandent pas, nombre de bisexuel-le-s qui se sont trouvé-e-s épris/ses d'une femme ou d'un homme savent qu'ils et elles n'ont pas le choix, ne l'ont jamais eu, et ne pouvaient pas ne pas vivre leur passion. Et d'autre part, nous avons l'idée qu'il faut choisir parce que l'on ne peut pas tout avoir, que la société ne le permet pas ou alors que la morale ne le permet pas, comme paraît l'indiquer le fils de Laurence. « Le beurre, l'argent du beurre et le sourire de la crémière », est un proverbe que l'on renvoie souvent aux bisexuel-le-s, les accusant par là d'une forme d'excès ou d'abus.

Conséquemment, parce que la bisexualité n'est pas considérée à égalité avec l'hétérosexualité ou l'homosexualité, qui elles sont vues comme de « vraies » orientations sexuelles, les bisexuel-le-s sont sommé-e-s de choisir entre un genre ou un autre, entre une orientation sexuelle ou une autre. Or les bisexuel-le-s font le choix de ne pas choisir. Ils font le choix de la bisexualité. Ainsi l'analyse Catherine Deschamps : « *Derrière cette suspicion d'impureté qui pèse sur les bisexuels du fait de leur confrontation aux deux sexes, se joue un autre reproche, lié à la question du choix. [...] C'est que les hétérosexuels, comme les homosexuels et à l'inverse des bisexuels, sont perçus comme n'ayant pas eu le choix de leur orientation sexuelle. Selon cette optique, les bisexuels sont ceux qui, ayant le choix, refusent de le faire : c'est le mélange des sexes représenté comme volontaire qui est alors discrédité.* » (P. 184) Karl Mengel, sur la quatrième de couverture de son livre *Pour ou contre la bisexualité*, doute. Pas de la bisexualité ! Mais de la rumeur d'inexistence ou d'incertitude entourant cette

sexualité, qui a pour conséquence l'imposition d'un choix : « *Il paraît que la bisexualité n'existe pas – qu'elle est tout au plus l'expression d'une incertitude passagère, voire une simple posture. L'ordre érotique impose en effet de choisir un camp et de s'y tenir sagement. Dogme du plaisir, économie libidinale et politique du cul font ainsi du goût des deux genres une dérive menteuse, lâche et débauchée dont il vaut mieux ne pas se réclamer, notamment au masculin.* »

Cette problématique du choix forcé n'est pas spécifique aux bisexuel-le-s. Elle est à rapprocher de la question des femmes et d'une situation sexiste qui leur a été imposée tout au long du XXe siècle : le fait d'avoir à choisir entre leur travail et leur famille, les deux ayant été jugés incompatibles. Ç'a été une grande revendication féministe que celle de concilier les deux. Et de nos jours, en Europe, les femmes au foyer sont en diminution, preuve que cette proposition a été acceptée par l'ensemble de la population. Les adeptes du « choix » considéreraient-ils par là qu'il n'est pas possible de faire deux choses en même temps dans sa vie ?

Alors la bisexualité, et de manière générale la sexualité, est-elle un choix ou n'est-elle pas un choix, en définitive ? Qui considère la bisexualité comme un choix, et qui ne la considère pas comme tel ? Pour les membres de Bi'Cause, les bisexuel-le-s, à qui on reproche de n'avoir pas choisi leur camp, en ont déjà un : celui de la bisexualité. Il est possible de vivre sa bisexualité comme un choix ou non. Ainsi le rappelle le *Manifeste bisexuel* : « *Pour nous, certain(e)s vivent leur bisexualité comme un choix. Pour d'autres, cela va de soi. Ce que nous partageons, c'est la volonté de l'assumer.* » En cela les personnes bisexuelles ne diffèrent pas de leurs homologues homosexuelles : pour une majorité d'entre elles, la sexualité n'est pas vécue comme un choix mais est un état de fait ; pour une minorité, il s'agit d'une décision personnelle. Le graphique titré « *Pensez-vous être homosexuel par choix ?* », intégré dans le livre de Michel Dorais, *Etre homo en France*, le prouve : « *L'homosexualité n'est pas un choix, la très grande majorité des répondants en conviennent.* » (P. 61)

Du côté des militants homosexuels, les conceptions ont évolué. Depuis les années 2000, sans nier l'action des pressions nous poussant vers la sexualité dominante, des associations homosexuelles, telles SOS Homophobie, ont préféré juger que l'orientation ou l'identité sexuelle, quelle qu'elle soit, n'est pas un choix. Des brochures destinées aux adolescents sur l'homosexualité ou la bisexualité le répètent : la sexualité, prise au sens d'attirances et d'émotions sexuelles, ne se contrôle pas. « *En définitive, être homo ou bi est aussi normal qu'être hétéro : on ne choisit pas d'aimer une fille ou un garçon* » rassure la brochure de 2010 de l'association Contact, intitulée « *Homo, bi... et alors !* » Cette assertion peut avoir un rôle de protection envers les homosexuel-le-s, les bisexuel-le-s et les hétérosexuel-le-s contre

d'éventuelles discriminations. Car il n'y a jamais de choix neutre : il y en a toujours un bon et un mauvais. S'il est inutile de préciser que pour nombre d'hétérosexuel-le-s le mauvais choix est celui de l'homosexualité, il se pourrait que pour des homosexuel-le-s, ce soit l'inverse ou que ce soit la bisexualité (en raison du choix du non choix...). Ainsi, il existerait un danger sous-jacent à dire que l'on pourrait choisir sa sexualité. L'enquête sur la bisexualité de 2015 donne son point de vue engagé sur la bisexualité : elle rappelle, dans le chapitre « *La biphobie* », que les amateurs de la sexualité bie ne commandent pas leurs sentiments, et que le choix de leurs partenaires n'est pas l'objet d'une décision. Le véritable choix, s'il en est, serait d'assumer et d'accepter sa sexualité ou pas.

Quand des bisexuel-le-s ont expliqué qu'ils ne voulaient pas sacrifier la femme à l'homme ou l'homme à la femme, ils et elles ont été taxés d'immaturité et infantilisés. Etre adulte et mature, ce serait choisir. Il n'est pas rare que les psychologues ou les sexologues interviennent dans cette forme de mépris envers la sexualité double. Certains ont pu rentrer dans ce jeu, comme Michelle Boiron, au cours de l'émission Point G comme Giulia, du Mouv, du 22 septembre 2013 : « *La bisexualité, c'est un passage, on doit le régler, c'est l'œdipe, c'est à ce moment-là qu'on doit faire un choix sexuel.* »

Plusieurs enquêtées ont déjà consulté ou consultent des psychologues, psychanalystes ou psychiatres. Certaines ont expérimenté la biphobie ou l'homophobie de certains de ces professionnels soignants, d'autres non. Nous livrons quelques témoignages.

Géraldine, 50 ans, a vécu l'enfer des « psy » durant quinze années. Cela s'est avéré être la conséquence d'un fâcheux incident dont elle s'était rendue coupable à l'encontre de son ancienne compagne. Elle avait été envoyée au poste de police, puis transférée dans un hôpital psychiatrique. Elle se révolte aujourd'hui contre les hospitalisations forcées et les traitements forcés. Elle témoigne aussi de l'homophobie et de la biphobie du milieu psychiatrique français, qu'elle a subi et dont elle a souffert.

Géraldine : « Et ils m'ont fait hospitaliser en psychiatrie. La psychiatrie, c'est très homophobe. Biphobe aussi. » ; « Ils sont très en retard. La psychiatrie en France, et même dans le monde ils sont très très en retard. » ; « Ils te cherchent des maladies que tu n'as pas, histoire de justifier des hospitalisations. [...] J'ai été hospitalisée trois fois illégalement. »

Laurence, 44 ans, a vécu une double expérience, négative, puis positive, avec les psychologues qu'elle a consulté au sujet, entre autres, de sa bisexualité. Rappelons que Laurence a longtemps douté de sa bisexualité. La première psychologue a déconsidéré sa sexualité double, en la ramenant au choix obligé. La deuxième, elle, lui a révélé et lui a fait

accepter sa bisexualité. Elle ressent de la rancœur pour la première et de la reconnaissance pour la seconde.

Laurence : « Et le pire, c'est une psy qui m'a dit ça. Elle ne m'a pas dit texto : "La bisexualité n'existe pas", mais ça induisait ça. Elle m'a dit, alors que j'étais en période de doutes : "Vous devez vous déterminer. La vie c'est un choix. Vous devez vous déterminer côté homme ou femme. Sinon votre vie sera un enfer". »

Laurence : « Et c'est une psy qui m'a tout déverrouillé. Une autre psy. **Elle un peu réparé les dégâts de l'autre psy ?** Oui. Un jour, elle m'a dit : "Mais pourquoi vous voulez vivre comme les autres, vous n'êtes pas comme les autres, inventez votre vie". Et là elle a changé ma vie. »

Inès, 62 ans, quant à elle, dit avoir eu une bonne expérience avec un psychologue, qu'elle avait consulté, elle aussi au sujet de sa bisexualité.

Inès : « J'étais avec un psy. Il m'a dit : "Mais peu importe". Il a été adorable. [...] **Le psy, il a parlé avec toi de bisexualité ?** Non. **Mais là déjà tu en avais conscience de ta bisexualité ?** Il m'a aidé à dédramatiser. **Quoi ?** Quand je disais je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas quelle vie, je ne sais pas si j'ai envie. Il m'a dit : "C'est normal, prenez le temps". [...] Et je me suis dit : "Bon peu importe on verra bien". »

Enfin, Alice, 40 ans, a été confrontée à une psychologue qui n'était pas biphobe, mais qui ignorait ce qu'était la bisexualité. Elle a dû le lui expliquer. Dans les formations psychologiques ou psychanalytiques, la bisexualité psychique freudienne ne peut pas ne pas être abordée. C'est donc la bisexualité sociale qui a été laissée de côté. Preuve que ce sont deux domaines très distincts. Mais le mot « bisexualité », lui, est supposé être connu, si ce n'est compris.

Deux remarques. D'une, les enquêtées qui ont le plus consulté de psychologues ou de psychiatres sont les enquêtées les plus âgées, et cela ne nous semble pas anodin. Ces personnes interviewées ont eu du mal à s'accepter en tant que bisexuelles, en raison de leur génération et de l'époque durant laquelle elles ont vécu leur jeunesse, fermée à l'égard des problématiques touchant les « minorités sexuelles ». Elles ont toutes éprouvé un sentiment d'étrangeté, voire d'anormalité, en découvrant leurs désirs, et ont souhaité consulter un spécialiste pour clarifier leur identité. Les jeunes enquêtées du panel ne se sont pas trouvées dans la même situation. De deux, ces échos sur la plus ou moins grande ouverture d'esprit des professionnels de la psychologie à l'égard de la bisexualité ou de l'homosexualité, ne traduisent pas que des différences individuelles mais là encore des évolutions temporelles.

S'inscrivant en faux contre la tendance psychanalytique et psychologique homophobe et biphobe, certains professionnels de ces disciplines déclarent une ouverture et une tolérance envers les personnes LGBTQI. Nous citons en appui un extrait de la déclaration commune des associations Psy Gay et Bi'Cause, faite le 9 février 2015, publiée sur leurs sites Internet respectifs. Le constat est fait que la biphobie existe parmi les « psy » : « *Constatant que : - Selon certains courants de la psychanalyse et de la psychologie, la bisexualité est jugée de*

manière péjorative, notamment en étant considérée comme un signe d'immaturité affective ; - Des professionnels, experts ou thérapeutes (sexologues, psychologues, psychanalystes...), véhiculent encore un discours normatif voire excluant sur cette orientation sexuelle ; - Ces attitudes et les propos qu'elles sous-tendent peuvent avoir un effet néfaste sur des personnes en interrogation, en recherche d'identité, en demande d'aide, en souffrance ; - Qu'ils attisent la discrimination, la stigmatisation et contribuent à pousser la société à marginaliser certaines orientations sexuelles. » Psy Gay s'engage à y remédier en rappelant que la personne, quelle que soit sa demande, a besoin d'être accueillie dans son intégralité, quelle que soit sa sexualité.

Le mythe de l'inexistence de la bisexualité, qui n'est pas reconnue comme une véritable orientation sexuelle au même titre que les deux autres principales sexualités, ou bien la croyance erronée en sa disparition inéluctable et indispensable au profit d'une orientation monosexuelle (homosexualité refoulée ou non assumée versus erreur de jeunesse ou effet de mode avant le retour dans le droit chemin hétérosexuel), corollaire de l'obligation de faire un choix entre identité homo ou hétéro, dont nous avons développé, expliqué et contesté les diverses expressions et manifestations, trouve en vérité son origine dans la prégnance de la pensée bipolaire de notre société. Rommel-Mendès Leité, dans *Bisexualité le dernier tabou*, rappelle ainsi que : « *La 'pensée bipolaire' ou 'dichotomique' fait partie intégrante de notre manière de voir le monde. [...] Cependant, entre l'un et l'autre pôle, il existe toute une gamme de nuances souvent occultées par un raisonnement manichéen.* » (P. 32) « *L'acceptation sociale de la bisexualité est donc rendue doublement malaisée.* » (P. 33) Car les bisexuel-le-s représentent une altérité à la fois pour les hétérosexuel-le-s et pour les homosexuel-le-s, qui semble être problématique pour les deux camps. Dans ce système sexuel, les deux catégories complémentaires de l'hétérosexualité et de l'homosexualité se confirment l'une à l'autre, mais excluent tout autre tiers. De ce fait, la bisexualité « *vient immanquablement désorganiser l'ordre binaire établi* ». (P. 34) La négation et l'infériorisation dont les amateurs de la bisexualité se posent comme les victimes, sont de la biphobie.

B La bisexualité dénoncée

comme une composante de l'homosexualité :

La bisexualité peut être dénoncée pour les mêmes raisons que l'est l'homosexualité, de la part de personnes hétérosexuelles discriminantes. En tant que sexualité minoritaire, elle est exposée aux critiques et clichés des tenants de la sexualité majoritaire.

De ce fait, il n'est pas rare que des homosexuel-le-s déclarent qu'il est inutile de lutter contre la biphobie en tant que telle, puisque qu'elle ne porterait que sur la partie homosexuelle de cette sexualité, qu'elle serait le fait d'hétérosexuel-le-s et non d'homosexuel-le-s, et que s'engager contre l'homophobie de manière globale serait une démarche suffisante. Cette vision est réductrice et erronée. Mais il est indéniable qu'une des motivations principales de ce que l'on appelle la biphobie sur le modèle de l'homophobie tient, en effet, à la composante homosexuelle de la sexualité bisexuelle.

Nous avons précédemment mis en avant le chiffre de 1 % de personnes qui identifient la bisexualité à une déviance, selon les résultats de la *Première enquête nationale sur la bisexualité* de 2012. « *C'est un chiffre faible, mais c'est un terme fort* » (P. 10) résume bien *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* qui développe ces données. Elle poursuit : « *Il s'agit d'un terme qui pathologise la bisexualité ; davantage que simplement hors de la norme, la déviance nécessite d'être 'remis-e dans le droit chemin'. Il ne s'agit donc pas ici d'une négation de cette orientation, mais d'une attitude vivement hostile à son égard.* » (P. 10) Il est précisé que 1 % des bi-e-s s'estiment eux-mêmes et elles-mêmes déviants, c'est-à-dire pervers, révélant une biphobie intériorisée. Cette interprétation de la bisexualité rejoint celle, surannée, de l'homosexualité comme perversion sexuelle, un des divers points d'ancrage de l'homophobie.

Dans cette partie, nous ne pourrions pas développer toutes les facettes de l'homophobie, éclairées dans une littérature abondante et exhaustive par maints auteurs issus des domaines variés de la psychologie, de la sociologie, et du droit. Nous ne pourrions que faire quelques rappels. Nous souhaiterions nous recentrer sur deux aspects : montrer l'homophobie vécue par les enquêtées dans différents contextes, qui prouve que la violence au quotidien est similaire pour les bisexuelles en couple de même sexe ou de même genre que pour les lesbiennes, et analyser la biphobie par rapport à l'homophobie. Comment les deux concepts se définissent-ils et se distinguent-ils ?

1 Les caractéristiques de l'homophobie :

Nous opérerons un retour sur les causes, les caractéristiques et les conséquences de l'homophobie dans une société où règne la suprématie hétérosexuelle. L'invention du mot, on la doit à Georges Weinberg en 1972, grâce à son ouvrage *Society and the healthy homosexual*. L'homophobie désigne dans ce cadre une maladie, une pathologie envisagée en tant que caractéristique cognitive de la personnalité. Le renversement est désormais opéré, entre les bornes du début et de la fin du XXe siècle, entre la représentation de l'homosexualité pathologique et celle de l'homophobie pathologique.

Etudions d'abord comment cette notion est comprise, différemment, par quelques auteurs majeurs. Daniel Borrillo, dans son ouvrage *L'Homophobie*, analyse les principaux ressorts de la haine homophobe, dans un cadre marqué par une hiérarchie entre les sexes, les genres et les sexualités. L'auteur précise que si l'homophobie est d'abord un refus et un rejet irrationnel, voire une exécution envers les gays et les lesbiennes, elle ne s'y réduit pas. Elle apparaît comme un élément constitutif d'une identité masculine agressive et sexiste, elle est la gardienne du différentielisme sexuel hiérarchisé entre hommes et femmes, elle trouve une origine dans le fantasme d'une décadence psychique et sociale, ou bien elle est le résultat de l'homophobie intériorisée des homophobes. Ces causes éclairantes de l'homophobie peuvent s'appliquer aussi à la biphobie.

Des nombreuses analyses ont disséqué et examiné le terme « homophobie », en même temps qu'ils ont décrypté ses causalités. Pour les trois auteurs principaux de l'ouvrage collectif *La Peur de l'autre en soi : Du sexisme à l'homophobie*, l'homophobie, en élargissant son champ d'application, ne serait pas qu'une « phobie », une peur panique ou une haine profonde de l'homosexualité. Daniel Welzer-Lang l'identifie comme la déconsidération des qualités dites féminines chez les hommes et des qualités dites masculines chez les femmes, recoupant la discrimination liée au genre. Homophobie et sexisme serait indissolublement liés. « *L'homophobie entretient en effet la peur de l'autre en soi, c'est-à-dire de cette femme qui sommeille en chaque homme, de cet homme qui dort en chaque femme, de cet homosexuel ou cette homosexuelle qui, sait-on jamais, n'attend peut-être qu'à s'éveiller en nous. 'L'autre en moi m'inquiète.'* », dévoile-t-il dans l'introduction. (P. 8) Ce n'est qu'une interprétation, davantage psychologique que sociologique, qui a cours sur l'homophobie, mais elle nous a paru originale.

Christèle Fraïssé, quant à elle, ouvre une délibération sur les désignations lexicales de l'homophobie, dans son ouvrage *L'Homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*.

Elle distingue l'homophobie et l'hétérosexisme, deux termes qu'elle fait apparaître dans le titre de son ouvrage. *« De nombreux auteurs ont proposé de nouvelles définitions. Certains proposent de réserver le terme d'homophobie au domaine de la psychologie – où il peut continuer d'être défini soit comme un rejet, soit comme une phobie – et d'employer un autre terme pour exprimer la position sociale subordonnée de l'homosexualité dans la hiérarchie des sexualités. Le terme hétérosexisme semble alors plus approprié. »* (P. 29) Elle reprend à son compte cette assignation. Mais elle enrichit le lexique de l'homophobie de deux mots : « antihomosexualité » (décrivant l'ensemble des actions et paroles contre l'homosexualité) et « homoaversion » (désignant la force sociale qui sous-tend la première).

A partir de là, il nous apparaît que le terme d'« homophobie », répandu et médiatisé, est davantage plébiscité dans le domaine de la psychologie que dans celui de la sociologie, qui lui préfère celui d'« hétérosexisme ». Line Chamberland et Christelle Lebreton, dans l'article *« Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique »*, constatent la place hégémonique de ce concept tout autant que les réserves nombreuses qui lui ont été opposées. La principale critique est que l'homophobie est *« un concept psychologisant. »* (P. 29) Il est *« tributaire d'une vision de l'homosexualité comme caractéristique individuelle, la sexualité n'étant pas saisie en tant que structure participant à organiser les rapports sociaux de sexe »* (P. 29) Son articulation avec le genre n'est pas évidente. Dans une perspective féministe, il est ainsi préférable de mobiliser le concept d'« hétérosexisme » ou principe de hiérarchisation des sexualités, qui met en lien sexualité et genre. *« Le concept d'hétérosexisme est plus apte à rendre compte de l'idéologie inscrite dans les institutions, les pratiques sociales et les interactions quotidiennes, idéologie qui privilégie systématiquement l'hétérosexualité et la présomption de la normalité hétérosexuelle. »* (P. 31) Si toutes les personnes hétérosexistes ne sont pas automatiquement homophobes au sens d'une peur et d'une haine irrationnelle des homosexuel-le-s, en revanche, l'homophobie s'accompagne quasi systématiquement d'une pensée hétéronormée. Nous pourrions étudier ici l'homophobie et son dérivé, la biphobie, tout en ayant conscience des limites qu'il présente.

Au sujet de l'homophobie visant les femmes, lesbiennes, que l'on appelle lesbophobie, la spécificité de cette discrimination par rapport à la gayphobie est le mélange d'homophobie et de sexisme. Les lesbiennes sont exposées au sexisme, quelle que soit leur identité ou expression du genre. Nous précisons toutefois que l'on peut trouver des formes de sexisme à l'encontre des gays, eu égard au fait d'être pénétré ou d'opter pour une présentation de soi pas très masculine voire un peu féminine. L'invisibilité touche davantage les lesbiennes que les gays. Et enfin, la sexualité entre femmes n'a de cesse d'être minimisée, voire niée. Trois traits qui

sont communs aux lesbiennes et aux bisexuelles. « *On a tout fait à la mode gay, et encore presque rien à la mode lesbienne. Quand on parle des homosexuels, notre société pense d'abord aux gays ; quand on débat du mariage, c'est le "mariage gay" dont on parle. Pour la plupart des gens, aujourd'hui, l'homosexualité est avant tout masculine* » (P. 28), met en évidence Julien Picquart, dans le chapitre « *Où sont les lesbiennes ?* » de son livre, *Pour en finir avec l'homophobie*, afin d'exprimer l'idée que les lesbiennes sont invisibles dans notre société et aussi dans la sphère LGBT. L'*Introduction aux études sur le genre* résume les trois caractéristiques mentionnées de la lesbophobie : « *Enfin, paradoxalement, le lien entre sexisme et homophobie n'est jamais aussi flagrant que dans l'invisibilité de la sexualité lesbienne et dans sa plus grande acceptation sociale. En effet, l'idée même que deux femmes (sans « sexe » - lire « sans pénis ») puissent avoir ensemble une « sexualité » fait encore l'objet de doutes, de dénis ou, pour le moins, apparaît à beaucoup comme une possibilité inoffensive sans conséquences sociales.* » (P. 93) Les violences spécifiques que les lesbiennes peuvent subir (agressions verbales, agressions physiques, viols punitifs) sont emblématiques d'une tentative de remise au pas de femmes qui se sont mises hors de la norme.

Pourtant, les problématiques de la microsociété lesbienne peuvent concerner et faire progresser la société entière. Françoise Guillemaut, dans le chapitre « *Images invisibles : les lesbiennes* » de l'ouvrage commun *La Peur de l'autre en soi*, souligne l'intérêt et l'utilité d'intégrer les réflexions lesbiennes à celles sur le genre et la sexualité, ainsi que l'enrichissement qui peut en résulter : « *Dans l'analyse des rapports sociaux de sexe, les lesbiennes questionnent la bicatégorisation homme/femme. Elles jouent avec les genres pour les rendre obsolètes. Elles rendent inopérant le mythe de "La Femme" ; elles sont femmes et "non femmes", [...] elles sont finalement "partout".* » (P. 235) Mais le concept de lesbophobie s'attire le même reproche que celui d'homophobie, pour son réductionnisme psychologique. Des lesbiennes féministes radicales lui ont de plus reproché de dépolitiser le lesbianisme, de le présenter comme un mode de vie sans danger pour la société, alors qu'elles voudraient en faire une arme de guerre contre l'hétéropatriarcat.

Le rejet de l'homosexualité a des conséquences sur la vie et la psychologie des personnes homosexuelles. Il peut impliquer un sentiment d'être moins bien intégré dans la société, de surcroît quand l'égalité des droits n'est pas encore achevée. Les risques de subir des violences verbales, physiques et sexuelles sont accentués. Son incidence sur le bien-être est très nette. L'article datant de 2010, *La santé des adolescentes lesbiennes et bisexuelles*, et d'autres articles issus d'enquêtes, a prouvé que la moyenne des personnes homosexuelles est davantage exposée

que celle des personnes hétérosexuelles à la solitude, à la dépression, aux conduites à risque (abus de tabac et d'alcool, prise de drogue, risques liés au VIH et aux IST, etc.), et aux tentations du suicide. Les auteurs qui ont travaillé sur ce douloureux problème (qui n'est pas l'homosexualité mais la haine de l'homosexualité !), ont insisté sur le fait que ce n'est pas l'orientation homosexuelle en elle-même qui serait problématique, pathologique, et qui engendrerait des comportements autodestructeurs, mais bien le mépris ou le rejet de cette identité par autrui, qui minerait la confiance en soi et l'estime de soi des homosexuel-le-s et des bisexuel-le-s.

Eric Verdier et Jean-Marc Firdion, en raison d'une plus forte prévalence des idéations suicidaires, des tentatives de suicide et des décès par suicide, chez les homosexuel-le-s et les bisexuel-le-s que chez les hétérosexuel-le-s, ont consacré un livre entier sur ce thème : *Homosexualités & suicide*. « *Le suicide est l'une des deux premières causes de mortalité chez les jeunes de 15 à 34 ans. Les jeunes homo/bi-sexuels masculins ont 4 à 7 fois plus de risque de faire une tentative de suicide que les jeunes hétérosexuels. Pour les jeunes filles homo/bi-sexuelles, ce risque est accru de 40 %* » écrivent-ils (quatrième de couverture). L'article datant de 2011 *Risques suicidaires et minorités sexuelles : Une problématique récente* présente un tableau 1 (P. 37), titré « *Prévalences des tentatives de suicide en France métropolitaine (au cours de la vie)* », dont les données sont à relever. Pour les hommes : orientation homo = 12,5 % ; orientation bie = 10,1 % et orientation hétéro = 2,8 %. Pour les femmes : orientation homo = 6,8 % ; orientation bie = 10,3 % ; orientation hétéro = 7,0 %. Pour l'ensemble des deux genres : orientation homo = 10,8 % ; orientation bie = 10,2 % ; orientation hétéro = 4,9 %. Par conséquent, pour les hommes, ce sont les gays qui ont le plus fort taux de risque, et pour les femmes, ce sont les bies.

L'homophobie, c'est-à-dire des attitudes de rejet ou de refus de l'homosexualité, peut être à l'initiative de tout un chacun : il n'y a pas de profil type, même si certains individus ou certaines institutions sont plus conservatrices que d'autres, dans leurs conceptions sur la hiérarchie des sexes et des sexualités, encore présentes dans notre société. Par exemple, une situation, issue des révélations de nos enquêtes et éclairée dans les documents annexes, a été propice au déploiement de l'homophobie : c'est un épisode de l'histoire récente : les débats sur le mariage pour tous. A cette occasion, une parole homophobe décomplexée s'est libérée, liée à une vision hétérosexiste de la société.

2 L'homophobie et la biphobie de la part de la famille :

Dans cette partie, nous traiterons de l'homophobie et de la biphobie vécue dans le cadre de la famille, émanant du père, de la mère, des frères et des sœurs, et des enfants. De même que dans les autres contextes d'homophobie que nous étudierons, le rejet intervient le plus souvent lors de la révélation de son identité par la personne appartenant à une minorité sexuelle, via le *coming-out* ; plus rarement, par surprise ou par *outing*, c'est-à-dire lors de la divulgation forcée de l'homosexualité ou de la bisexualité par une tierce personne.

a) De la part de la mère :

Géraldine a vécu beaucoup de biphobie et d'homophobie dans sa famille, de la part de sa mère, et de ses frères et sœurs. Vu l'âge de l'enquêtée, nous pouvons expliquer ce phénomène par un effet de génération, les anciennes étant moins sensibilisées à l'égard de la diversité sexuelle que les nouvelles. Elle explique avoir 30 ans de non-dits dans sa vie.

Géraldine : « Après moi chez moi c'est de l'homophobie tout court dans ma famille. »

Jeune adulte, elle a été surprise par sa mère en train d'embrasser sa petite amie, en vacances. Sa mère l'a mal pris, et elle l'a ensuite mise en garde contre une vie dont elle jugeait qu'elle allait être compliquée pour sa fille.

Géraldine : « **Au début, elle l'a très mal pris, c'est ça ?** Oui mon amie on l'a remis dans le train quoi. Ma mère a dit : "Qu'elle s'en aille". **C'est ta mère qui a exigé que ton amie reparte, c'est ça ?** » ; « Elle nous a convoquées à la plage en Normandie avec mon amie. Et elle m'a dit que ça allait être compliqué ma vie, difficile. Elle ne venait pas nous séparer, elle voulait me mettre en garde. C'était un début d'évolution. Ça lui posait un problème parce qu'elle savait que je voulais des enfants. [...] En fin de compte, moi je n'ai rien pu dire à ma mère, et c'est mon amie qui l'a prise de front, et qui lui a dit : "Vous ne détenez pas la vérité" : c'est une phrase clé. On peut le dire à des hétéros qui sont homophobes, biphobes. »

Inès, la soixantaine, qui dit ne s'être jamais très bien entendu avec les femmes de sa famille, met en vis-à-vis l'ouverture d'esprit de son père et la fermeture d'esprit de sa mère.

Inès :

Avec son père :

« J'ai eu une énorme surprise avec mon père. Il faut aussi parler des choses bien. **Oui bien sûr.** » ; « Il me dit : "Oh elle est gentille ta copine". Il ne savait pas comment me faire comprendre qu'il avait deviné. "Deux femmes, ça ne me gêne pas". [...] "Le principal c'est que tu sois heureuse" me dit-il. "Mais t'inquiète pas, je ne dirai rien à ta mère !" »

Avec sa mère :

« **Et ta mère, elle a été au courant ?** Elle est irréductible. **Tu penses qu'elle ne pourrait pas comprendre ?** Ça a été prouvé. **Elle a déjà parlé en mal des homosexuel-le-s ?** Ah oui, oui. ... [...] "Si mon fils était comme ces gens-là, je le renierai". »

Laurence, la quarantaine, a eu des difficultés à faire comprendre à sa mère sa bisexualité, celle-ci la jugeant hétérosexuelle ou lesbienne au gré de ses partenaires. Avant tout, c'était que la fille ait une sexualité non conventionnelle qui a posé problème à la mère, au départ.

Laurence : « Ma mère, je lui ai annoncé, elle pensait que j'étais lesbienne. On m'a pensé lesbienne jusqu'à ce que je vive à nouveau avec un homme, et là, on a pensé que j'étais entre guillemets rentrée dans le droit chemin. Donc là, j'ai remis les pendules à l'heure en disant qu'il y aurait toujours une femme dans ma vie. » ; « Ma mère, il y a eu des années à prêcher, à lui expliquer. D'abord ça s'est mal passé. **Elle l'a mal accepté ?** Que je sois avec une femme, oh oui. [...] Et puis ensuite, finalement elle s'est excusée de son comportement, elle a accepté. Parce qu'elle s'est dit que l'amour c'était l'amour, et donc que c'était respectable. »

Léna, jeune femme, a eu droit à une parole malheureuse de la part de sa mère, lors de son *coming-out* : « Va voir un médecin ». Au sens fort, cela sous-entend qu'elle est malade, que la bisexualité n'est pas normale. Mais tout est rentré dans l'ordre, et l'entente mère-fille a triomphé. La maman a ensuite accepté les activités de Léna à SOS Homophobie, au point de s'y inviter. Nous rappelons que c'était suite à une conversation encourageante avec un militant de cette association que Léna avait décidé de révéler sa bisexualité à son entourage. L'engagement politique avait précédé la révélation de soi.

Léna : « Mais ma mère l'a mal pris. Elle m'a dit : "Si tu es perdue, va voir un médecin". Ma mère m'a dit quelques mois plus tard ne pas se souvenir d'avoir dit ça... Il m'a fallu quelques mois pour digérer ça. » ; « Ma mère est ensuite venue à une réunion conviviale de SOS Homophobie avec moi et elle m'a dit qu'elle ne m'avait jamais vu aussi épanouie. »

L'homophobie et la biphobie envers la fille est plus fréquente de la part de la mère. En revanche, l'homophobie et la biphobie envers le fils est plus courante de la part du père. La révélation d'une homosexualité ou d'une bisexualité chez leurs enfants peut en effet renvoyer les parents à leur propre sexualité, et les faire se sentir menacés par l'homo/bisexualité masculine (pour le père) ou féminine (pour la mère). Le vécu des enquêtées est exemplaire à cet égard. Le rejet du père envers sa fille n'a jamais été mentionné ; seuls ont été relevés les propos paternels contre les « pédés », entre autres noms d'oiseaux, énoncés comme des généralités, et condamnés par les enquêtées. Par contre, les réticences maternelles ont été évoquées avec régularité.

b) De la part d'autres membres de la famille proche :

Géraldine a été entraînée par ses frères et sœurs dans une histoire chaotique, remplie de péripéties dont l'enquêtée se serait volontiers passée. Pour faire court, son frère et sa sœur ont exploité le filon de l'homophobie et de la biphobie pour obtenir la maison familiale lors d'un héritage. Puis ils ont utilisé l'épisode du harcèlement qu'elle avait commis à l'encontre de son ancienne compagne pour la faire interner à l'hôpital psychiatrique. Géraldine déclare qu'ils ont inventé des mensonges sur elle. A cause d'eux, elle est sous curatelle ; et elle est en procès avec eux pour faire lever sa tutelle.

Les cas épineux d'ex-conjoints ou de membres de la famille qui essaient de retourner l'homosexualité ou la bisexualité d'un de leur proche contre lui, par intérêt, lors de procès, ne sont pas anecdotiques, dans les situations de divorce, d'héritage ou autre. Les rapports annuels de SOS Homophobie rapportent avec régularité ces cas.

Géraldine : « **Mais pourquoi tu es sous tutelle, qu'est-ce qui s'est passé ?** C'est une question d'héritage de famille. L'homophobie dans ma famille a surgi à ce moment-là. » ; « Ma sœur m'avait dit, quand ma mère avait découvert mon homosexualité : "Mais moi ça ne me gêne pas, je ne suis pas homophobe du tout". Et à la succession de mes parents, il y avait des maisons qu'elle voulait et moi aussi. Alors elle m'a dit : "Ecoute, ça c'est pour une famille avec des enfants". Et j'ai dit : "Et merci, c'est sympa". Ça c'est de l'homophobie. » ; « Donc ça a dérapé, depuis 20 ans ça a dérapé avec mon frère et ma sœur. »

En ce qui concerne Inès, les réactions de la fratrie de cinq enfants sont mitigées : positives ou négatives ; et certains frères ou sœurs ne sont pas au courant.

Alice a vécu de la biphobie de la part de son frère. C'était de la biphobie ou de la lesbophobie, précise-t-elle. Il s'agit d'une menace d'*outing* aux parents, à cause de sa relation amoureuse, rompue au moment de l'incident, avec sa meilleure amie, lesbienne, en dépression.

Alice : « Mon ex a voulu se suicider. Je l'ai recueillie chez moi. Et mon frère qui vivait en dessous l'a su. Il m'a menacé de le dire aux parents. "Si tu redors avec O je le dirai", il a dit. »

Auparavant, l'homosexualité lui restait en travers de la gorge, c'était le cas de le dire, au point qu'il n'arrivait pas à dire le mot. Maintenant, son frère est ouvert.

Un des enfants de Laurence, adolescent, n'était pas bienveillant envers la bisexualité polyamoureuse de sa mère, qui s'est assumée comme telle après moult incertitudes et difficultés. Désormais, la situation s'est améliorée.

Laurence : « Mon fils aîné qui a 19 ans est LGBT friendly [...]. Là, pour mon fils qui a 15 ans, ça va mieux mais malgré mon éducation ouverte, il a eu du mal à comprendre. [...] Alors c'est un vrai travail pédagogique. Et être bisexuelle, polyamoureuse et heureuse ça se mérite. Toute une action de sensibilisation s'impose. [...] Ils savent que ma vie de femme c'est mon choix, ma vie à moi. Ils ont le droit de ne pas approuver, en aucun jugement. »

Si l'on s'intéresse beaucoup, dans les ouvrages et articles sur l'homophobie, à celle émanant des parents, on s'intéresse peu, et à tort, à celle provenant des enfants. Or ceux-ci ne sont pas

exempts d'attitudes de stigmatisation, face à la vie sexuelle de leurs parents, qu'elle concerne les séparations, les recompositions familiales, les relations extra-conjugales, ou, dans ce cas, l'homosexualité ou la bisexualité d'un parent.

Résumons les réactions au *coming-out* ou au *outing* des enquêtées. Dans mon panel, sauf exception (Léna), ce sont les enquêtées les plus âgées qui ont vécu le plus d'homophobie dans le cadre familial : c'est la mère et non le père qui exprime ce rejet. Les motifs en sont soit l'incompréhension (Inès, Laurence), soit l'appréhension que sa fille ait une vie semée d'embûches et ne puisse pas réaliser ce qu'elle considère comme son destin d'épouse et mère (Géraldine). L'homophobie de la part des frères et sœurs (Alice, Géraldine) ou des enfants (Laurence), est bien présente, mais dans une moindre mesure et pour des motifs variables. Peu de cas de biphobie ou d'homophobie de la part des beaux-parents, des grands-parents ou d'autres gens de la parentèle ont été rapportés, ce qui ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas exister. Mais étant un peu éloignés, ces membres de la famille restent peut-être plus discrets et peu enclins à donner leur avis sur un sujet aussi intime.

c) De la négation à l'acceptation par la famille :

Si, au début, des expériences ont été marquées par la négativité des réactions, l'évolution a permis une progression, pour en arriver à l'acceptation. Avec le temps, les réticences des mères ont généralement été endiguées et ont laissé la place à la reconnaissance, voire à l'enthousiasme. Rares sont les conflits ou les non-dits familiaux qui ont persisté. Mais on note l'expression d'une forme de soulagement maternel lorsque la fille est en couple avec un homme et pas avec une femme. Non explicité, cela est considéré comme étant « pour son bien » : les risques d'homophobie sont minimisés, les possibilités de fonder une famille facilitées, etc. Ces observations correspondent aux données générales relevées.

La mère de Géraldine comme celle de Laurence a, bon gré, mal gré, finalement accepté la sexualité de sa fille, de même que celle de Léna, beaucoup plus jeune.

Géraldine : « Le problème d'homosexualité avec ma mère c'est réglé. Un jour elle m'a dit : "Je suis contente car je sais que tu sais aimer". **Ah donc elle a fini par accepter ?** Oui oui, elle l'a accepté. Elle a senti que moi c'était ma manière d'aimer et c'était à respecter. »

Laurence : « **Mais là, elle a intégré le fait que t'étais bie et non plus lesbienne ?** Oui. Elle sait que je suis bie. **Elle a intégré la bisexualité ?** Oui. Il a fallu des années. Et maintenant, elle est très fière de mon militantisme et de ce que je fais. **Ah oui, c'est bien, elle a bien évolué.** Je lui explique tout ce que je fais. Elle me dit : "C'est formidable". » ; « Parce que quand j'ai été [à nouveau] avec un homme, je l'ai sentie soulagée. »

Léna : « Maintenant, ma mère a accepté. Mais elle est contente que je sois en couple avec un mec en ce moment... »

Les parents semblent avoir besoin d'un temps, plus ou moins long, pour digérer la nouvelle, discuter, et se renseigner. L'association Contact est chargée de cette tâche. Dans la brochure « *Homo, bi... et alors !* » l'association se présente et expose ses missions : « *Contact est une union d'associations départementales ayant pour objectifs d'aider les familles et leurs amis à comprendre et à accepter l'orientation sexuelle de leurs proches ; d'aider les lesbiennes, gays, bisexuel-le-s, et en particulier les jeunes, à communiquer avec leurs parents ou leur entourage, en les aidant à assumer leur orientation sexuelle ; de lutter contre les discriminations, notamment celles dont peuvent être victimes les homosexuel-le-s, les bisexuel-le-s, ou les personnes considérées comme telles. [...]* »

Et parce qu'il n'est pas une fatalité que le *coming-out* à la famille se passe mal, nous verrons que dans certains cas, la révélation de la bisexualité s'est réalisée avec sérénité.

Marianne, étudiante, a eu plus de peur que de mal lorsqu'elle a dit à sa mère être bie.

Marianne : « La seule personne à qui je l'ai dit en me posant devant et en disant : 'Coucou je suis bisexuelle' c'est ma mère. Et elle m'a dit : 'Mais chacun fait ce qu'il veut', en gros, et elle m'a pris dans ses bras, parce que je pleurais. **Tu pleurais parce que c'était dur pour toi d'en parler ?** Oui, c'était dur. Et j'avais peur de sa réaction. »

Roxane, étudiante, a connu peu de biphobie. Selon elle, c'est dû au fait qu'elle a évolué dans un environnement tolérant.

Roxane : « J'ai eu de la chance parce que ma famille le vit très bien. Je n'ai pas eu d'homophobie ou de biphobie dans le milieu familial. J'ai eu de la chance de vivre dans un milieu ouvert, même parmi mes études. C'est plutôt un milieu assez aisé, assez littéraire et tout. C'est super cliché de dire tout ça, mais de mon expérience ce milieu-là est un peu plus ouvert que d'autres. »

La sœur de Roxane est bisexuelle aussi. Pour elle, c'est un pur hasard.

« Ma sœur est bie et elle a une copine. [...] **Et du coup, vous en avez parlé ensemble de la bisexualité ?** Ouais. Je crois que mes parents commencent à se sentir un peu en minorité. [...] **Tu penses que c'est toi, ton modèle qui a pu inciter ta sœur ou que c'est indépendant ?** Franchement je ne crois pas que ce soit mon modèle qui ait pu l'influencer. Même en dehors du fait que je ne pense pas que ce soit un modèle qui influence ça. »

Amanda, 32 ans, en a parlé à son père puis à sa mère, et le *coming-out* a bien fonctionné. Ses parents sont des gens de gauche, précise-t-elle, établissant une corrélation entre ces idées politiques et une tolérance envers l'homosexualité et la bisexualité.

Amanda : « Je pensais qu'il n'y aurait pas trop de problèmes, parce que mes parents sont ouverts d'esprit. Ce sont des gens de gauche. Mais on ne sait jamais... J'avais une petite appréhension. [...] J'ai voulu le faire en deux fois. Je l'ai d'abord dit à mon père. Puis je l'ai dit à ma mère. Je voulais me faire un allié de mon père au cas où

ça coince avec ma mère. Ma mère a eu une éducation catho, mon père non ; c'est aussi pour ça. Ils n'ont pas sauté de joie au plafond, mais il n'y a eu d'embrouille. Ils ont été cools. »

Il est remarquable que les *coming-out* réussis concernent les enquêtées les plus jeunes. En effet, durant les deux dernières décennies, l'homosexualité a été davantage médiatisée et les minorités sexuelles ont gagné en visibilité et en droits, avec successivement le vote du Pacs en 1999, la loi sur la pénalisation de l'homophobie en 2004, et le vote de la loi sur le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe en 2013. La pénalisation de l'homophobie a beaucoup joué en faveur de l'acceptation de principe de l'homosexualité et de la bisexualité ; disons du moins qu'elle a dissuadé nombre d'individus d'exprimer haut et fort leur désapprobation envers les sexualités non conformes à la norme, et donc a réduit les discriminations.

L'homophobie et la biphobie en contexte familial, en particulier de la part des parents, est celle qui a les conséquences les plus lourdes sur l'équilibre de la personne homosexuelle, surtout si elle est jeune et encore à charge. Même si les cas d'adolescents ayant été chassés de leur domicile sont exceptionnels, comme l'explique le livre *Etre homo aujourd'hui en France*, issu de l'enquête Le Refuge (organisme d'accueil des jeunes LGBTQI en souffrance et en errance), les jeunes peuvent redouter une détérioration des liens qui rendent leur vie au foyer insupportable. Comme cela est souvent souligné, à l'inverse du racisme, l'homophobie isole plutôt qu'elle ne rapproche, dans le cadre familial, l'entourage des homosexuel-le-s étant rarement LGBT. Cette donnée est un facteur de fragilité supplémentaire pour les personnes concernées. « *Chez les moins jeunes c'est dans le contexte familial que s'exprime le plus la biphobie, notamment au moment d'un grand changement dans leur vie comme une séparation ou une envie de vivre une autre orientation sexuelle.* » (P. 53), complète le *Rapport sur l'homophobie 2016*, à la rubrique « Biphobie ».

3 L'homophobie et la biphobie dans les autres contextes :

Dans ces autres contextes où se sont exprimées l'homophobie et la biphobie, nous comptons le cercle amical, le milieu scolaire et universitaire, la sphère du travail, l'espace public et enfin Internet, espace public virtuel. Les enquêtées ont pu être victimes ou témoins.

a) Le cercle amical :

Même si les relations avec les copains ou les connaissances paraissent plus décomplexées qu'en famille ou au travail, des préjugés peuvent s'exprimer à l'occasion d'un *coming-out* auprès du cercle amical. Des enquêtées y ont été confrontées.

Marianne évoque un rejet homophobe « classique ». Elle et sa petite amie ont été, lors d'une soirée, insultées et assimilées à des « gouines ».

Marianne : « Après j'ai eu droit aux insultes homophobes classiques. **Là de la part d'hétérosexuel-le-s ?** Du genre "C'est les gouines", ça ça m'est déjà arrivé. **Qui t'a dit ça ?** Un mec, des cons. C'était à une soirée avec des personnes de ma promo, des amis d'amis. »

Un hétérosexuel de l'âge d'Inès lui a lancé, lors d'une soirée, une insulte lesbophobe et biphobe : « brouteuse ». Il avait connaissance de sa bisexualité, même si elle ne le lui avait jamais dit directement. Elle pense qu'il l'a repérée sur Internet, à cause de ses activités d'écriture autour de la bisexualité. Il a essayé de confondre Inès auprès de son compagnon : c'est une forme d'*outing*. Par chance pour Inès, son partenaire était tout à fait au courant de sa bisexualité.

Inès : « Mais il y a un an, d'une manière inattendue, j'ai ressenti, c'était pas direct, c'était bizarre, je ne sais pas si c'est de la biphobie ou de la LGBT phobie, à un dîner, un ami d'amis qui nous invitait, un dîner un peu formel, un peu bourgeois, de province. » ; « Mais comme un cheveu sur la soupe, en me regardant d'un air très provocateur, je ne me souviens plus de la phrase, parce que ça m'a tellement choqué que je ne souviens plus de la phrase, il a dit : "Brouteuse". **Ah oui, c'est très vulgaire.** » ; « Cette espèce d'évocation gratuite m'a paru tellement irrespectueuse. » ; « **A ton avis, il a fait ça par méchanceté ou pour plaisanter ?** Non. C'était avec un sourire sous couvert de plaisanterie, mais le regard, l'attitude étaient vraiment : "Alors, qu'est-ce que tu vas répondre à ça ?" **C'était pour te piéger ?** Oui, pour me piéger. »

Inès n'était pas très sensibilisée à la question de la biphobie, qu'elle jugeait sans importance. Cet épisode l'a un peu réveillée, comme elle dit. Elle a compris que oui, il y avait de la biphobie, et que oui, elle pouvait en être victime. Même si elle reconnaît qu'il y a plus grave.

Mandala a vécu trois épisodes de biphobie, de la part d'ami-e-s. Premièrement, elle a parlé à un couple d'amis hétérosexuels de sa bisexualité. Ils n'ont eu aucune réaction et ont changé de sujet, gênés. Elle en a été blessée, en se disant que sa vie ne les intéressait pas. Deuxièmement, elle a évoqué sa bisexualité à des copines hétéros, et elle a été prise pour une lesbienne et pas pour une bisexuelle. Troisièmement, l'une de ses amies a cru que la révélation de Mandala était en fait une proposition...

Mandala : « Là c'était comme une non-information. "Ah c'est bon là ce que tu manges ?" »

Mandala : « Et puis quelque chose d'étrange, c'est que je comptais sortir avec mes amies hétérosexuelles qui m'ont dit : "On compte aller en boîte mais comme toi, t'as viré de bord, ça ne t'intéresse plus de sortir avec nous". »

Mandala : « Il y en a une qui m'a dit, comme si elle traitait l'information, avec un petit temps d'arrêt : 'Je ne suis pas du tout intéressée.' Mais je ne lui faisais pas de proposition, je lui disais juste que je venais de rencontrer une femme. [...] **Et tu lui as dit quoi quand elle t'a dit ça ?** Je lui ai dit : 'Non mais c'est pas une proposition, c'est une information'. **Et elle après ?** Elle, je la sens très mal à l'aise sur le sujet. »

Cette méprise est fréquente. Nombre de femmes hétérosexuelles, dans les représentations stéréotypées qu'elles se font des lesbiennes ou des bisexuelles, s'imaginent que ces femmes saphiques passent leur temps à essayer de les draguer, voire de les enrôler. De ce fait, elles se sentent menacées ou tentées...

Dans d'autres situations, ce n'est que de l'incompréhension. Laurence a une amie qui lui a dit qu'elle ne comprenait pas sa bisexualité. Ses autres amis l'ont intégré par contre.

Laurence : « Et même mes amis, il y a une amie qui me connaît bien, qui connaît ma vie, et qui me dit : 'Mais je ne comprends pas ce que tu cherches à avoir une relation avec une femme'. **D'accord, donc là c'est plus de la biphobie de la part d'une hétéro ?** Oui. Voilà. Mais elle ne se sent pas biphobe non plus. [...] Il a fallu que je lui réexplique. Et moi, quand c'est comme ça, je me sens assez atteinte dans mon identité. » ; « Dans l'ensemble ils ont bien réagi. Mais ils ont eu du mal à comprendre. Ils acceptent ça comme certainement mes fantaisies, parce que c'est moi, c'est dans mon caractère. »

Parfois des amis homophobes ou biphobes peuvent évoluer, voire changer du tout au tout. Léna, qui s'est révélée auprès de son meilleur ami, illustre cet exemple.

Léna : « J'ai fait mon *coming-out* à mon meilleur ami, le prototype du marseillais un peu macho : 'Je suis pas un pédé moi !'. Je le reprenais tout le temps. Maintenant il a changé et c'est lui qui reprend les gens qui disent 'pédé'. » ; « Quand je lui en ai parlé, il avait déjà évolué. J'avais un peu de crainte mais pas trop. Il m'a dit : 'Et alors ? A partir du moment où tu es heureuse ça va'. Puis il m'a même dit : 'Va dans une asso qui défend les gays'. »

Léna a vécu dans le sud de la France, avant de monter à Paris. Elle évoque, dans sa région d'origine, des copains garçons un peu machos et homophobes, auprès de qui elle a livré son identité, ainsi que sa vie associative LGBT. Ils n'ont rien dit, mais ils ne partagent pas ses idées et sa vision. Elle a rompu les liens avec eux.

Roxane, elle, rit. Elle n'a pas vécu de biphobie auprès de ses amis pour une simple et bonne raison : ils sont toutes et tous bi-e-s. Rappelons qu'elle juge avoir toujours évolué dans un environnement tolérant, familial, amical ou étudiant.

Roxane : « J'ai juste le don pour avoir que des ami-e-s bi-e-s en fait. » ; « **C'est des ami-e-s bi-e-s que tu as rencontré dans les associations comme le Mag Jeunes ou indépendamment ?** Il y a les deux. J'ai plein d'ami-e-s homos, bi-e-s, trans que j'ai rencontrés via le Mag Jeunes. » ; « Mais même en dehors de ça, je n'ai pas d'explication. Si c'est qu'en littérature toutes les filles sont bies ou presque, mais je ne pense pas que ce soit ça. Mais on se trouve entre nous en fait. C'est à moitié une blague, mais ma meilleure amie est bie, ma deuxième meilleure amie est bie. Mon autre amie bie. »

Ces nombreux témoignages expriment la variété des manifestations et des motivations de l'homophobie et de la biphobie de la part du cercle amical. Nous pouvons relever, de la part d'amies féminines, l'ignorance (Mandala), l'incompréhension (Laurence), la confusion entre homosexualité et bisexualité (Marianne, Mandala), la crainte de propositions sexuelles (Mandala). Et de la part de connaissances masculines, une tentative d'*outing* (Inès), ou des commentaires sexistes et homophobes. Les insultes sont présentes à deux reprises.

b) Le milieu scolaire / universitaire :

L'homophobie est présente à l'école.

Alice narre les LGBTQI phobies au lycée. Des rumeurs sur l'homosexualité d'une professeure ou des moqueries sur l'efféminement d'un élève sont des exemples parmi d'autres. Elle s'est sentie attaquée par cette homophobie, d'autant plus que c'est au lycée qu'elle est tombée amoureuse de sa meilleure amie. Elle y a subi un test, que l'on pourrait appeler de « normalité sexuelle ». Mais elle n'est pas tombée dans ce piège.

Alice : « Au lycée, on a vu des LGBT phobies. On n'en parlait pas ouvertement à l'époque. » ; « Les autres ont pensé que moi et une autre amie on était ensemble, et il y a eu des ricanements. Mais je ne l'ai compris qu'après. J'ai été testée par un mec qui m'a charmé, et le mec a compris que c'était bon, que j'aimais les mecs. Et après ça il n'y a plus eu de rumeurs. »

Amanda révèle les taquineries un peu biphobes mais pas méchantes de ses copines du collège. A l'époque, elle ne savait pas qu'elle était bie.

Amanda : « Au collège, il y avait une copine qui traitait toujours une autre copine de « bie », en lui disant qu'elle était une obsédée, pour plaisanter. Parce que la fille était très tactile, elle nous touchait, nous faisait des bisous. Et moi, à l'époque, j'étais loin de savoir que j'étais bie. Et maintenant, ça me fait bien rigoler cette histoire : parce qu'en fait, la 'bie', c'était moi... »

L'école est un environnement à risque pour les personnes LGBTQI. Les adolescents, qui ne sont plus des enfants et pas encore des adultes, se questionnent et s'inquiètent de leur « normalité » : tout écart par rapport aux autres semble accueilli avec alarme et angoisse. De plus, les jeunes ont l'habitude d'établir des codes pour régir leur vie amicale, amoureuse et sexuelle, au collège et au lycée, qui sont plus un carcan qu'un cadre favorisant l'équilibre et l'épanouissement, et qui se basent généralement sur le sexisme et l'homophobie. Dans ces conditions, le mal-être guette l'adolescent qui se sent différent et appréhende le rejet de ses pairs. Faut-il rappeler que « pédé » est l'insulte la plus usitée dans la cour de récréation ?

c) Le travail :

Voyons si, au travail, les femmes interrogées se sont révélées vis-à-vis de leur sexualité ou non ; et si elles y ont été confrontées à des comportements homophobes ou biphobes.

Marianne, informaticienne, a fait son *coming-out* partout, sauf au travail. Elle argue qu'elle a de mauvaises relations avec sa supérieure.

Marianne : « **Auprès de qui tu as fait ton *coming-out* bisexuel ?** Je l'ai fait auprès de ma famille. Le seul endroit où je ne l'ai pas fait c'est au travail. » ; « C'est juste que dans mon travail, ça ne se passe pas très bien et j'ai pas envie d'en rajouter. Peut-être que ça se passerait très bien, mais... Je travaille seule avec ma supérieure, je n'ai pas de collègues. »

Mandala, professeure des écoles, n'a pas fait son *coming-out* au travail. Il lui arrive de mentir pour sauver la face. Et elle a déjà été confrontée en tant que témoin à des propos homophobes : ceux-ci l'ont révoltée, mais sur le coup elle n'a pas osé répliquer.

Mandala : « Là ils ne savent pas grand-chose de ma vie. Ils ne savent pas que je ne vois plus mes parents. Là les questions c'était : "Avec qui tu passes les fêtes" et bien j'ai menti. Ça ne les regarde pas. » ; « Il y a une auxiliaire de vie scolaire, elle m'a dit : "Ah t'as pas remarqué que là dans les médias, on voit des lesbiennes, ah rien que d'y penser ça me dégoûte". Et en fait, je me suis dit : "Ben ça ne dégoûte pas tout le monde". Mais je n'ai rien osé répondre et j'ai changé de sujet. [...] Le soir, je me sentais hyper mal. »

Alice a annoncé sa bisexualité à son ancien travail, à l'occasion d'une remarque lesbophobe d'une collègue qui ne la visait pas. Elle a su convaincre sa collègue que l'homophobie était quelque chose de mal.

Alice : « Il y a eu de la lesbophobie. Une collègue a dit : "J'ai vu deux femmes s'embrasser, j'aime pas ça". Et j'ai dit : "J'aime pas ça quand des hétéros s'embrassent" pour rire. Alors j'ai fait mon *coming-out* à la collègue. La collègue a changé d'avis grâce à moi. L'autre collègue a été géniale. »

Dans son nouveau travail, elle n'a pas eu d'ennui avec ses collègues ni avec son chef par rapport à sa sexualité. Un jour, elle a envoyé à ce dernier son adresse mail de son association LGBTQI par erreur, ce qui constitue un *coming-out* involontaire très efficace... Mais elle n'a pas reçu de suite à cette étourderie.

La sphère du travail inspire des craintes aux personnes homosexuelles ou bisexuelles, même si les risques de licenciements ou de refus de promotion pour le motif affirmé (il reste les motifs déguisés) de l'homosexualité ou de la bisexualité des salariés sont réduits face aux lois strictes contre la discrimination au travail. Beaucoup assimilent à une preuve de sérieux la volonté de séparer loisirs et travail, arguant que patrons et collègues n'ont pas à connaître notre vie privée. Mais quand, autour de la machine à café, les langues se délient et narrent les weekends en amoureux, il peut être compliqué de ne rien révéler ou de s'isoler. Certaines enquêtées ont fait leur *coming-out* au travail, d'autres non. Mais le fait d'être au placard ne les a pas empêchées d'entendre des propos homophobes.

d) La religion :

Trois enquêtées ont fait part de réticences face à l'homosexualité ou à la bisexualité en provenance de personnes croyantes ou pratiquantes, dans les religions catholiques ou évangélistes.

Georgette a, au cours de l'entretien, évoqué son éducation évangéliste. Elle l'a assimilée à un frein vis-à-vis de ses désirs pour les garçons et surtout pour les filles, l'attitude attendue d'une jeune fille de son pays, dans sa famille, étant de se marier et de faire des enfants. Pour cause, elle n'a pas parlé de sa bisexualité à ses parents, persuadée qu'ils ne comprendraient pas.

Georgette : « J'étais à l'église évangélique, tu imagines que c'est aussi un frein très fort, donc cette question elle était interdite pour moi. »

Roxane se disait catholique avant, mais maintenant elle est agnostique. Jeune fille, elle fréquente le mouvement scout. Là, elle a déclaré sa bisexualité et elle a été exposée à l'étonnement un peu choqué des filles.

Roxane : « J'ai une expérience un peu de rejet, mais bon y a pire. Je fais du scoutisme. Et pendant un camp scout j'ai dit que j'étais bie. [...] Et là les gens l'ont pas forcément bien pris. C'étaient des filles hétéros qui étaient un peu en mode : "Ah mais c'est bizarre" ; "Comment ça t'es bie, mais c'est pas possible". Vraiment super surprises de l'annonce et pas prêtes à entendre ça. » ; « Et ça leur faisait un peu peur que je les regarde ou quoi, parce que bon en scout en est entre filles, on dort dans les mêmes tentes, on prend les mêmes douches. »

Un garçon scout est allé jusqu'à évoquer pour la bisexualité le « summum de la luxure », expression surannée et guindée qui a fait rire l'enquêtée et l'enquêtrice.

Roxane : « Sur Internet, dans un groupe de scouts, on avait une discussion un peu houleuse sur l'homosexualité dans le scoutisme. Et il y en a un qui m'a dit : "La bisexualité est le summum de la luxure". **C'est un terme fort luxure et c'est un peu rétrograde.** Très très rétrograde. Je l'ai noté parce que ça m'avait marqué. Il faut le faire quand même ! **Oui c'est sûr...** » ; « La bisexualité summum de la luxure, ça me fait plus rire qu'autre chose. »

Là on a une condamnation de la bisexualité un peu différente de celle, habituelle, de l'homosexualité : c'est selon le présupposé comme quoi les bi-e-s seraient hypersexuels que ce garçon a stigmatisé l'orientation bisexuelle.

Léna, quant à elle, travaille pour une association caritative religieuse depuis un an. Son emploi n'a pas été un choix mais le fruit du hasard. Elle est dans la crainte de rencontrer de l'homophobie parmi ses collègues et cela lui pèse. Elle s'est dit : « Tu vas serrer les dents ». Elle n'a pas préféré se révéler en tant que bie dans son travail, pour ces raisons.

Léna : Certains de mes collègues sont sans doute de la Manif pour tous, mais je préfère ne pas le savoir. Ça me bloquerait. » ; « Notre responsable n'a jamais émis son point de vue sur le mariage pour tous. S'il avait tenu des

propos contre, je ne serais certainement pas restée à mon poste. » ; « Mais sur l'homosexualité, il a dit : ‘‘Seul Dieu est là pour juger’’ ». »

Cette phrase, « Seul Dieu est là pour juger », a plu à Léna, car elle y a vu une grande tolérance, au-delà des désaccords sur la question des droits des personnes LGBTQI.

Les religions monothéistes condamnent généralement dans leurs textes sacrés l'homosexualité, surtout l'homosexualité masculine, bien que des intellectuels modernes aient tenté de critiquer cette vision et de transformer l'interprétation courante de certaines citations. De nos jours, dans les sociétés occidentales, une partie des croyants, en particulier les pratiquants et plus encore parmi eux et elles les traditionnalistes ou les fondamentalistes, ont encore des réticences sur les sujets liés aux sexualités non hétérosexuelles et/ou non monogames. Si la majorité d'entre eux et elles n'assimilent plus l'homosexualité à un péché, un nombre non négligeable s'opposent aux droits des personnes LGBT dans le domaine de la famille. La Manif pour tous, depuis 2012, a réuni beaucoup d'organisations religieuses, surtout catholiques mais aussi musulmanes et juives. Le niveau d'intolérance peut être très variable suivant les religions et les courants, ainsi que suivant les individus, chefs spirituels ou simples croyants : les religions musulmanes et évangélistes semblent être plus sévères que les religions catholiques et protestantes, vis-à-vis de l'homosexualité. Des groupes de croyants LGBT des trois religions monothéistes existent néanmoins et tentent de concilier leur foi avec leur orientation sexuelle.

e) L'espace public :

Des enquêtées ont dû gérer des épisodes anxiogènes d'homophobie dans l'espace public.

Amanda et sa petite copine ont été ennuyées avec régularité par un serveur qui faisait des plaisanteries déplacées sur les femmes entre elles.

Amanda : « Dans mon quartier, on va souvent dans un restaurant avec ma chérie. Comme on parle et qu'ils nous entendent, on a vite été repérée comme étant en couple. L'un des serveurs a commencé à nous embêter, à faire des blagues ou des gestes coquins. Soi-disant pour rire, mais ça ne nous a pas plu. On en a parlé. Depuis, il s'est un peu calmé, mais ce n'est pas gagné. Les autres, par contre, ont été très cools et corrects avec nous. »

Mandala : « Il y a le regard des autres. C'est sûr que c'est plus simple d'être avec un homme. **Oui c'est sûr.** [...] Ne serait-ce que pour s'embrasser. »

A Barbès, dans le métro, un homme les a reluquées, Mandala et sa petite amie, elle à moitié indienne et l'autre chinoise, en train de s'embrasser.

Mandala : « **Souvent t'as perçu des regards d'hommes un peu curieux ?** Oui, des coups de coude : ‘‘Mais regarde !’’ » ; « **Et ça t'as fait peur ?** Je trouve que c'est pas juste, c'est tout. » ; « **Est-ce que ça t'a incité à**

moins montrer ta tendresse en public ou est-ce que tu t'es dit : "Bon ben je m'en fiche, je le fais quand même ?" Là j'ai envie de dire : "Je m'en fiche, je prends des risques". »

Lune et sa partenaire ont été victimes de l'homophobie d'une dame âgée qui les a prises à parti, dans le bus.

Lune : « Je me souviens qu'une fois, ma copine et moi nous nous sommes embrassées dans le bus. Une femme d'âge mûr nous a lancé un regard furieux en nous reprochant que nous étions des anormales et des perverses : "Oh là là, c'est insupportable quoi ! N'avez-vous pas honte ? Pensez à ce que vos parents diront s'ils vous voient ainsi ?" Nous nous en sommes foutues. Nous l'avons ignorée et avons continué ce que nous avions commencé. On savait bien qu'il y avait des rétrogrades partout et il était temps qu'ils ouvrent leurs yeux sur la réalité du monde ! »

Yel, assigné homme, de genre fluide / neutre, tient la main de son petit ami dans la rue. Quelquefois, il essuie des réactions de rejet modéré. Une fois, un incident plus risqué s'est produit dans un bus.

Yel : « Un gars vraiment homophobe, vraiment : "Je ne veux pas de pédé dans mon bus". **Il a dit ça ?** Je ne sais plus comment il l'a dit. Mais c'était vraiment... **C'était un chauffeur de bus ?** Non un passager. **Et il vous a vus tous les deux ?** Oui ; il a réagi très mal : insultes, etc. »

Yel et son ami l'ont ignoré, et l'individu s'est calmé. Mais ça a quelque peu perturbé l'enquêtée, durant le reste de la journée.

Yel : « C'est-à-dire oui sur ce coup-là, il m'a fallu la demi-journée pour digérer. **L'histoire du bus.** L'histoire du bus. **Parce que ça blesse quand même.** Il était assez violent dans ses propos. **Ça t'a choqué, qu'est-ce que t'as ressenti ?** Qu'heureusement qu'on était dans le bus et qu'il y avait du monde. **Ça t'a pas d'autant plus révolté contre l'homophobie ?** ça m'a vraiment, il m'a fallu une bonne demi-journée pour faire descendre le coup de stress. Une semaine plus tard, j'avais oublié. Peut-être pas une semaine, mais un mois. Voilà ce que je veux dire. »

L'espace public est une zone de danger, pour les femmes mais pour les hommes aussi parfois, où s'expriment sexisme et homophobie. Ce qui apparaît notoire dans ces quelques expériences d'enquêtées, est que c'est en raison de la visibilité des femmes ensemble, lorsque les amantes se tiennent par la main ou se becquettent sur les bancs publics, qu'elles risquent d'être punies par des regards malveillants, des ricanements ou des mauvais mots en passant. Le voyeurisme est évoqué. Les agressions physiques ou sexuelles sont possibles, mais n'ont pas été répertoriées par les femmes interviewées. En plus de l'homophobie, le sexisme s'exprime par le harcèlement de rue, à l'initiative d'hommes seuls ou en groupes. Des enquêtées ont évoqué ce harcèlement ordinaire, qui les fait négocier leurs heures et lieux de déplacement et leur habillement. Désormais puni en France par loi Schiappa d'août 2018, le harcèlement de rue ne l'était pas au moment de l'interview des enquêtées.

f) Internet :

Présentons ici un exemple d'homophobie ou de biphobie sur Internet.

La jeune Roxane a découvert sa bisexualité à 14 ans, et s'est posé plein de questions sur sa sexualité. Avant d'adhérer au Mag Jeunes LGBT, elle s'est forgé une grande culture LGBTQI sur la toile. En effet, elle a passé du temps à se documenter, au moyen d'Internet, sur l'homosexualité et la bisexualité. Elle a été choquée d'y constater de l'homophobie et de la biphobie. Elle parle, en tant que témoin, de toutes les formes de discriminations.

Roxane : « Et j'ai surtout vécu de la biphobie sur Internet. » ; « Sur Internet, j'ai pu lire tout, vraiment tout. » ; « On peut confirmer qu'il y a des cons partout. » ; « En général, on n'a pas de biphobie de la part des trans. Mais ça doit exister puisque tout existe... »

Internet serait le premier contexte d'homophobie et de biphobie, selon l'association SOS Homophobie qui répertorie les témoignages. A cela, une raison principale : l'anonymat. En effet, s'il est facile d'y dérouler de belles idées, il est tout aussi accessible de débâter des propos irrespectueux et haineux sous le couvert d'un pseudo. La toile semble servir d'exutoire à l'agressivité. Sur les forums ou les blogs, les gens « se lâchent » : ils expriment dans le monde virtuel ce qu'ils ne pourraient pas dire dans le monde réel. Souvent, cependant, ce sont des personnes de l'entourage qui sont les agresseurs, et qui n'ont pas conscience ou n'attachent pas d'importance au fait qu'ils pourraient tomber sous le coup de la loi, si la personne agressée porte plainte. Le cyber-harcèlement est une problématique de premier ordre dans le monde scolaire. En effet, le harcèlement ainsi que les propos racistes, sexistes et homophobes sont interdits sur Internet, qui n'est pas une zone de non-droit. Pourtant les sanctions sont difficilement appliquées. Les grandes plateformes internationales du Web se sont engagées à surveiller les messages publics postés par les internautes : elles ont dit essayer de nettoyer régulièrement leurs pages des insanités et imbécilités publiées. Mais est-ce bien possible ? L'Internet est un puits sans fond...

« Avec 235 cas recensés en 2015, Internet demeure cette année encore le premier contexte de LGBTphobies parmi l'ensemble des témoignages reçus. » (P. 73) ; « Selon les graphiques du rapport annuel, Twitter recueille 40 % des témoignages LGBTphobes et Facebook 18 %. » (P. 74) ; « Facebook est quant à lui plus souvent le théâtre de harcèlement, de menaces ou encore d'outing, autant de règlements de comptes personnels et de violences reçues de la part d'un entourage souvent amical, professionnel ou même familial. » (P. 74), précise le Rapport sur l'homophobie 2016, à la rubrique « Internet ». Ce rapport a consacré un encadré « SOS Homophobie agit sur Internet » (P. 76), qui explique qu'une commission dédiée à la lutte

contre les LGBTphobies sur Internet a été créée au sein de SOS homophobie. Elle gère les signalements qui lui parviennent et essaie de faire retirer du réseau les contenus illicites. Voilà qui ramène à la problématique mal comprise de la liberté d'expression : « *Loin de se poser en censeurs, il s'agit pour nous de faire comprendre que la liberté d'expression, encadrée par des dispositions législatives, n'est pas un étendard à brandir pour propager la haine.* » (P. 75)

D'autres contextes de discrimination sont évoqués dans l'*Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie 2015*, à l'initiative de l'association SOS Homophobie : il s'agit du voisinage, des services publics, de la justice, de la police et de la gendarmerie, et du monde du sport. Dans notre étude, nous n'avons pas eu d'exemples de rejet dans ces contextes.

Ce bilan des différents cadres dans lesquels s'est exprimée la biphobie à cause de la composante homosexuelle de la sexualité des bisexuelles interrogées a été éclairant, par la diversité de ses manifestations : incompréhension ou étonnement, remarques ou moqueries, injure ou insulte, voyeurisme, etc. Ces expressions du rejet sont liées à la visibilité des enquêtées : en libérant leur gestuelle ou leur parole sur leur identité, elles se sont exposées aux sanctions de leur entourage ou des inconnus de l'espace public. Comme le dit la brochure mentionnée ci-dessus : « *Le risque d'être discriminée est, a priori, plus grand quand on se rend visible par la parole, les gestes, l'engagement militant et culturel ou encore le look.* » (P. 66) Certes, au plus on se cache, au moins on risque de subir de la lesbophobie ou de la biphobie. Mais cacher son orientation homosexuelle ou bisexuelle par peur des réactions hostiles fait le jeu de la société hétéronormative. « *Face à ces constats, SOS Homophobie ne conseillera pas de vivre cachées pour être heureuses* » (P. 75), conclut le document.

4 Biphobie ou homophobie ?

Géraldine : « **Mais du coup c'est de la biphobie, que ça soit le fait que tu aimes les hommes ou les femmes, c'est de la biphobie quand même...** Non je t'ai expliqué. De la part de ma mère il n'y avait pas de biphobie, il y avait de l'homophobie. Il y avait de la biphobie de la part de femmes lesbiennes [...]. »

Inès : « **Par exemple, deux femmes bies qui sont en couple, aux yeux de la société elles passent pour des lesbiennes, mais elles peuvent être discriminées aussi ?** En tant que lesbiennes, pas en tant que bies. **Mais elles sont bies, donc la discrimination touche aussi la bisexualité ?** » ; « **Oui mais si par exemple ces deux femmes en couple qui sont bies elles vont dans le milieu lesbien et qu'elles disent qu'elles sont bisexuelles ?** Là la biphobie me semble davantage, je n'ai pas de chiffres ni de vision pour extrapoler, mais je la perçois davantage du côté des homosexuel-le-s et des lesbiennes envers les bi-e-s. »

Un débat s'est imposé avec certaines des femmes interrogées, à propos de leur conception de la biphobie. Dans les dialogues précédents, Géraldine et Inès, les deux enquêtées, n'ont pas le même avis sur la biphobie que l'enquêtrice. Lorsque les personnes bisexuelles s'avèrent être rejetées ou discriminées en raison de la caractéristique homosexuelle donnée à voir, est-ce de l'homophobie ou de la biphobie en définitive ? La définition de la biphobie n'était pas claire pour toutes les enquêtées. La discussion était intéressante, enrichissante, et nous a permis de mieux creuser les termes du sujet. Les femmes interrogées apportaient une vision profane, du point de vue de la sociologie, contre notre vision de spécialiste, qui faisons la recherche et qui rédigeons le mémoire. Pourtant, en tant que militantes / participantes à des associations LGBTQI et même en tant que bisexuelles, leur position était légitime. A partir de la confrontation de ces points de vue, quelle place donner à la biphobie par rapport à l'homophobie ?

La biphobie recoupe l'homophobie sans la recouvrir en entier. L'homophobie combinée au sexisme ne représente qu'un seul des trois ingrédients de la biphobie envers les femmes. Pour obtenir la recette complète, il est nécessaire d'y ajouter la stigmatisation venant du milieu homosexuel, ainsi que des représentations fantasmées et clichés propres à la sexualité double elle-même. Remémorons-nous l'article « Biphobie » du *Dictionnaire de l'homophobie*, cité dans notre introduction, où Catherine Deschamps le formule. Elle ajoute que : « *Les attaques sont donc croisées et multilatérales* ».

Ce que l'on comprend dans la parole de ces deux enquêtées, qui ont la même interprétation de la biphobie, est que lorsque la discrimination porte sur la partie homosexuelle de la sexualité bis, ce ne serait pas de la biphobie mais de l'homophobie. Il s'agirait de la biphobie lorsque la discrimination porte sur la composante hétérosexuelle de la sexualité bis, dans le milieu gay et lesbien en particulier, ou sur des modalités liées à la bisexualité. Nous dirons que c'est à la fois de l'homophobie et de la biphobie, en réalité. Nous pouvons incriminer l'homophobie, puisque le motif de la stigmatisation porte sur l'homosexualité ; et nous pouvons incriminer la biphobie, dans la mesure où l'homophobie (ainsi que l'hétérophobie) constitue une fraction de la biphobie tout comme une part d'homosexualité (ainsi qu'une part d'hétérosexualité) compose la bisexualité. L'homophobie, à condition qu'elle puisse être déclinée en gayphobie, lesbophobie, biphobie et transphobie, a le mérite de visibiliser ces différentes sexualités et les discriminations à leur encontre. Tandis que le terme d'hétérosexisme, si prisé par certains auteurs en sociologie qui reprochent au concept d'homophobie d'invisibiliser la hiérarchie des sexes, des genres et des sexualités, l'hétérosexisme, quant à lui, risque d'invisibiliser la biphobie, entre autres.

Aucun mot n'étant parfait, une étude doit croiser ces notions plutôt qu'en exclure une au profit de l'autre.

La biphobie est souvent éclipsée par l'homophobie. De ce fait, si nous étudions les agressions rapportées par SOS Homophobie, nous constatons qu'elles sont davantage gayphobes ou lesbophobes que biphobes. Par exemple, dans le *Rapport sur l'homophobie 2014*, 33 témoignages de biphobie ont été rapportés, une infime minorité, contre 329 témoignages de lesbophobie (10 fois plus) et 943 témoignages de gayphobie (presque 30 fois plus). La disproportion numérique peut étonner. En 2015, l'association compte 23 témoignages biphobes et en 2016 elle en note 44. L'année 2017 marque une évolution notoire : SOS homophobie a reçu beaucoup plus de témoignages concernant la biphobie que les années précédentes : 112 témoignages. En 2018, 130 cas biphobes ont été répertoriés, ce qui correspond à 8 % des situations recueillies par SOS homophobie, pourcentage qui reste stable par rapport au total. En 2019, les personnes bisexuelles ont été ciblées par 485 cas, dont 106 spécifiquement biphobes et 379 manifestations de LGBTIphobie générale, nous apprend l'association, qui a choisi cette année de distinguer biphobie et homophobie subie par les personnes bisexuelles. Peut-être cette augmentation des témoignages biphobes durant ces cinq dernières années est-elle due à la plus importante visibilité de la bisexualité, ainsi qu'à une prise de conscience progressive de la biphobie, qui inciterait les bi-e-s à davantage témoigner de cette discrimination spécifique.

Aux yeux des homophobes, deux hommes ensemble sont des « pédés » et deux femmes ensemble sont des « gouines », pour reprendre le langage grossier utilisé ; pas des bi-e-s. Il est symptomatique qu'aucune injure ou insulte biphobe notoire ne circule, face au florilège de gros mots lesbophobes ou gayphobes qui noircissent des pages des dictionnaires d'argot, et dont nous vous épargnerons l'énumération intégrale. Loin de nous l'idée de nous réjouir et de nous imaginer que ce vide linguistique traduit une meilleure image de la bisexualité : à l'opposé, elle induit une absence, et le fait que la bisexualité est passée sous silence. Même dans les mauvais mots, elle semble ne pas exister.

Cependant, la stigmatisation envers les bisexuel-le-s est réelle, et ressentie comme telle par eux et elles, du moins une partie. Deux enquêtées ont expliqué que la découverte de leur bisexualité s'était ensuivie de celle de la discrimination envers les LGBT.

Marianne : « **Comment tu as réagi au moment où tu as découvert ta bisexualité ? Les toutes premières réactions, c'était plutôt positif ou pas ?** Non, c'était très négatif. Car c'est à ce moment-là où j'ai réalisé que oui je pouvais passer ma vie avec une femme et que oui ça pouvait être difficile, et oui je pouvais subir de

l'homophobie, et oui je pouvais ne pas être acceptée, et oui je pourrais ne pas me marier car à l'époque ce n'était pas proposé. »

Roxane : « Mais au niveau vraiment de mon orientation, je me suis vraiment dit que ça allait être difficile pour moi. J'ai vraiment eu peur de ce qui m'attendait dans le monde par rapport au fait que je n'étais pas hétéro. C'est au moment de ma prise de conscience, vers 14-15 ans. J'écoutais des chansons sur l'homophobie. Je me suis mise à regarder des courts-métrages contre l'homophobie : j'ai dû les voir 50 fois chacun. Et c'était vraiment un moyen de gérer ça. Je me renseignais beaucoup. »

Les deux enquêtées expriment des craintes de subir de l'homophobie, dans un monde hétérocentré. Cela amène deux remarques. D'une part, en début de parcours, c'est l'homophobie qui semble le principal obstacle ; en se documentant et en expérimentant leur bisexualité, ces mêmes enquêtées ont ensuite découvert de la biphobie venant du milieu LGBTQI, comme en témoignent leurs nombreux témoignages. D'autre part, ayant conscience d'être bies, les enquêtées ne se sont pas dit que leur situation allait être plus simple que celle des homosexuel-le-s, à l'opposé de ce que s'imaginent nombre de gays et de lesbiennes, elles se sont dit qu'elles allaient subir la même destinée. Elles ont ressenti le même sentiment d'injustice, voire de désespoir.

La bisexualité est dénoncée par une partie de la population hétérosexuelle majoritaire comme une composante de l'homosexualité. Dans ce cadre-là, la biphobie recoupe l'homophobie, et les personnes biphobes sont avant tout homophobes : les motifs de rejet ne diffèrent pas de ceux reprochés aux gays et aux lesbiennes. Les théoriciens ont distingué l'homophobie, qui désigne la peur et la haine irrationnelle envers les homosexuel-le-s et dont l'acception est psychologique, de l'hétérosexisme, qui est défini comme le système de hiérarchisation des sexes, des genres et des sexualités et dont la définition est plus sociologique. Nous avons eu à cœur de considérer la stigmatisation envers les personnes bisexuelles à cause de la partie homosexuelle de leur sexualité comme étant de la biphobie, même si cette biphobie-là est de l'homophobie. Dans un mémoire qui porte sur la phobie envers les bi-e-s, nous avons jugé préférable de ne pas invisibiliser le concept même de notre étude...

La biphobie a été analysée parmi les membres de la famille, et ce sont principalement les mères de femmes bisexuelles qui développent des inquiétudes souvent verbalisées sous la forme de reproches voire de menaces quant à l'avenir de leur progéniture, avant d'accepter au final la bisexualité de leur fille. De nombreux autres contextes de biphobie et d'homophobie sont détaillés, d'après les sources fondamentales que représentent les rapports de l'association SOS Homophobie : cercle amical, milieu scolaire et universitaire, travail, religion, espace public, Internet. Les expériences de biphobie et d'homophobie fragilisent les personnes homo-

bisexuelles et les conduisent souvent à essayer de cacher leur identité, ou bien les exposent à la dépression, voire à des pratiques à risques ou à des tentatives de suicide. Néanmoins, au cours d'une vie entière, ces situations difficiles de rejet restent peu nombreuses.

C La bisexualité condamnée

comme une trahison envers l'homosexualité :

1 La bisexualité traîtresse dans la guerre des sexes, des genres et des sexualités ?

a) Les bisexuel-le-s sont-ils et elles vraiment les traîtres ?

La bisexualité a pu être condamnée comme une trahison envers l'homosexualité, par celles et ceux qui se réclament de cette identité.

Une enquêtée, qui s'est documentée au sujet des causes LGBTQI sur Internet, témoigne à propos de cette accusation de trahison :

Roxane : « Mais sur Internet, j'ai lu plein de témoignages de personnes bies qui ont vécu beaucoup de rejet dans la communauté, auprès des lesbiennes ou des gays. Là tout y passe : traître à la cause ; on n'est pas des gens en qui on peut avoir confiance... »

Amanda : « Il y a eu une fille dans le milieu lesbien, je crois qu'elle avait des vues sur moi. Et quand elle a compris que je n'étais pas intéressée en amour mais en amitié, elle m'a vannée sur ma bisexualité. Soi-disant c'était pour rigoler, mais c'était plus pour se venger. Elle m'a dit "Oui les bies, c'est celles qu'on n'aime pas, c'est les traîtres". Elle venait d'une famille évangéliste, et elle était ambiguë sur les droits des personnes LGBT : le mariage, la PMA, on en a discuté et elle était toujours gênée. Elle n'a jamais dit qu'elle était pour, et je crois qu'elle n'était pas trop pour. Et en fait, c'est abusé sa remarque, parce que pour moi, c'est elle la traître ! »

Amanda, engagée pour la bisexualité, dit n'avoir pas apprécié d'être assimilée à une traîtresse en raison de sa sexualité. Elle expose deux idéologies différentes et deux images différentes de ce qu'est la trahison : pour l'enquêtée, c'est de ne pas soutenir les droits des personnes LGBTQI, tandis que pour sa connaissance, c'est le fait d'être bi.

Des gays et des lesbiennes ont développé la métaphore de la lutte, de la guerre, entre les sexes, les genres et les sexualités. Saisis entre deux identités rivales, les bisexuel-le-s n'auraient pas choisi leur camp. La brochure inter-associative, *La Bisexualité existe, se manifeste, s'exprime*, détaille les représentations stéréotypées autour de la bisexualité. L'une d'elle est : « *Les bisexuel-le-s sont incapables de "choisir un camp" !?* », la réponse ironique mais véridique de la brochure étant : « *Ils-elles en ont déjà un : celui de la bisexualité !* » C'est bien la posture de l'« entre deux », du « ni pour ni contre », qui s'expose à être taxée de trahison. Dans un chapitre au titre judicieux « Trahison du métis », issu de son livre, *Pour ou contre la bisexualité*, Karl Mengel fait un parallèle révélateur entre les approches de sexualité et de race. De même que le métis, le bi est pris entre deux systèmes normatifs, l'hétérosexisme, associé à

l'hégémonie blanche, et la sédition homosexuelle, comparée à la dissidence noire. « *Sale temps pour les métis, où le regard voit invariablement la couleur de l'autre.* » (P. 55) De même que pour les Blancs le métis est trop noir et que pour les Noirs il est trop blanc, le bi est trop homo pour les hétéros et trop hétéro pour les homos.

Si guerre il y a, elle ne se joue pourtant pas entre hétérosexuel-le-s et homosexuel-le-s, mais entre défenseurs et détracteurs de l'égalité des droits, sachant que des individus de différents sexes / genres et de différentes sexualités peuvent se retrouver dans les deux camps. Les débats sur le Mariage pour tous, ont montré que des hétérosexuel-le-s se sont mobilisé-e-s et sont allé-e-s manifester pour et quelques homosexuel-le-s contre. De surcroît, ce qui est considéré ou pas comme une trahison fait débat, parmi les homosexuel-le-s. Si une grande partie des homosexuel-le-s trouvent que leurs homologues qui ne soutiennent pas l'égalité des droits sont des traîtres à la cause, une autre partie au contraire juge comme tels celles et ceux qui voudraient imiter le modèle normatif hétérosexuel, en revendiquant le droit au mariage et à la famille, et dénaturer le modèle homosexuel d'une vie libre, sans enfants. C'est un peu la position, très controversée dans le milieu lesbien, de l'historienne Marie-Jo Bonnet, dans *Adieu les rebelles !*, qui clame son opposition à la loi sur le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe et à la procréation médicalement assistée (PMA). Cela nous incite à déclarer que la notion de « trahison » n'a aucun sens en soi, mais s'inscrit dans le cadre de combat d'idées, où celles et ceux de notre groupe sexuel qui ne partagent pas notre système de pensée sont assimilés à des félons, pour les disqualifier. Comme le confirme *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*, « *De fait, les bi-e-s n'appartiennent à aucun camp et ne sont traître-sse-s d'aucune cause, chacun-e milite selon ses convictions personnelles et ses propres affinités* ». (P. 32)

Au vu de la diversité des positions idéologiques dans le milieu LGBTQI, il nous apparaît que celui-ci n'est ni uni ni uniforme, il est même divisé. Nous nous référons aux descriptions d'Anne et Marine Rambach, dans leur ouvrage *La culture gaie et lesbienne* : « *Le monde gai et lesbien n'est pas un. Il est éclaté selon des divisions habituelles, principalement sociales et géographiques, ou plus spécifiques. Certains mondes ne se côtoient que très peu. [...] Les lesbiennes militantes qui se réunissent aux rencontres de Toulouse ne sont pas les lesbiennes qui militent à SOS Homophobie. Les gais qui militent à l'Inter LGBT (comité organisateur de la Gay Pride) ne sont pas les militants d'Act Up. Les lectrices de Lesbia ne lisent souvent pas Têtu, et réciproquement ; en tout cas, quand on aime l'un, on n'aime souvent pas l'autre. Les adhérents de David et Jonathan (homosexuels chrétiens) ne font pas réunion commune avec ceux du Gloss (jeunes activistes). Des territoires se dessinent, avec des frontières plus ou moins*

perméables, parfois quasi imperméables. » (P. 183) Les bisexuel-le-s participent de cette diversité au cœur de monde LGBTQI.

Tout comme les homosexuel-le-s, des bisexuel-le-s sont partisan-e-s de l'égalité des droits et d'autres pas, mais ces derniers sont minoritaires. De multiples bi-e-s, seuls ou via des associations LGBT, se mobilisent, soutiennent les lois favorables aux unions homosexuelles et à l'homoparentalité, et combattent l'homophobie et l'hétérosexisme aux côtés des gays et des lesbiennes. Emblématique, l'association Bi'Cause se porte solidaire des luttes pour les droits non encore acquis : elle a lutté pour le mariage et l'adoption pour tous, pour la PMA pour toutes les femmes et désormais elle combat pour la PMA en direction des hommes transgenres. Elle indique dans le *Manifeste bisexuel* : « *Nous luttons contre toute hiérarchie des genres et contre l'ordre normatif masculin qui impose la marginalité aux personnes homosexuelles, bisexuelles et transgenres* ». Précisons que la loi sur la procréation médicalement assistée pour toutes ne concerne pas que les lesbiennes, mais aussi les bisexuelles en couple de même sexe, et les femmes célibataires quelle que soit leur orientation sexuelle.

Nous avons mené notre enquête entre 2015 et 2017 au sujet des opinions sur le Mariage et l'adoption pour tous et la PMA pour toutes. A ces dates, la première loi était passée depuis 2013, mais pas la suivante pour laquelle il a fallu attendre jusqu'en 2021. Nous livrons quelques avis pour :

Mandala : « **Tu es pour le mariage pour tous ?** Je suis pour dans le sens où tout le monde a les mêmes droits. Tu n'es pas obligée d'exercer ce droit. Mais de se dire que si tu veux le faire, c'est possible. »

Léna : « J'ai défilé pour la PMA. [...] Je suis solidaire de ces luttes, qui peuvent concerner les lesbiennes et les bies. »

Dany : « Oui, je trouve la loi sur le mariage pour tous une belle avancée et je suis d'accord avec la PMA. »

Ce sont ses fréquentations qui ont ouvert les yeux à Alice, selon son expression, à la fois sur le mariage pour tous (grâce au dialogue avec une amie hétéro) et sur la PMA (grâce à l'échange avec un couple homoparental). Depuis, elle est pour et a lutté pour.

Parmi ces enquêtées, deux (Léna et Alice) sont des militantes actives d'une association LGBT et les deux autres (Mandala et Dany) sont des participantes occasionnelles aux activités d'une association bisexuelle. Elles s'accordent sur le principe que tout le monde devrait avoir les mêmes droits.

Marianne, militante dans une autre association LGBT, opère une analyse plus fine des ressorts de la loi Mariage. Elle en pointe les manques et espère qu'ils seront comblés par des lois futures : la PMA, la réforme de la filiation. C'est désormais chose faite.

Marianne : « **Qu'est-ce que tu penses de la loi pour le mariage et l'adoption entre personnes de même sexe ?** C'est cool je trouve. [...] Mais je trouve que c'est pas suffisant, qu'il manque encore des tas de choses. Notamment la PMA, la réforme de la filiation, puisque les couples homoparentaux sont obligés d'adopter leurs propres enfants. [...], et aussi que les couples soient obligés de se marier pour adopter leurs enfants. Car il y a encore cette histoire de filiation qui ne se fait pas automatiquement. »

Une autre enquêtée, adhérente à deux associations LGBT, est d'accord avec les deux propositions de lois. Toutefois, elle souligne l'intérêt d'une figure masculine qui pourrait évoquer la figure paternelle dans les familles lesbiennes (et d'une figure maternelle pour les familles gays).

Amanda : « Je suis pour la loi actuelle sur le mariage et l'adoption, et pour une future loi sur la PMA. Je suis pour l'égalité d'accès à la procréation et à la filiation entre toutes les femmes, quelle que soit leur orientation sexuelle ou leur statut matrimonial. Mais je trouve qu'un père n'est pas inutile non plus pour un enfant. Ça crée un équilibre. Après, on peut toujours trouver des figures paternelles dans l'entourage proche. »

Toutes les personnes que j'ai interviewées entre 2015 et 2017 se sont trouvées d'accord avec la loi adoptée sur le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe ainsi qu'avec le projet d'une loi sur la PMA, sauf une. Une femme a exprimé du scepticisme, sans être opposée à tout prix : il s'agissait de la plus âgée et d'une des moins mobilisées dans l'engagement militant.

Voici ce qu'elle déclare à propos du mariage pour tous :

Inès : « Moi j'ai signé la pétition pour le mariage pour tous en disant : "Oui mais je n'adhère pas complètement". » ; « Est-ce qu'on ne pourrait pas revendiquer de casser le mariage plutôt que d'être pour le mariage pour tous ? Pourquoi vouloir à tout prix rentrer dans le moule ? »

Et à propos de la PMA :

Inès : « **Et du coup qu'est-ce que tu penses d'une loi éventuelle pour la PMA ?** Ben je ne suis pas trop pour. » ; « [...] Moi je suis très méfiante sur cette question. Qu'est-ce que ça veut dire qu'un enfant à tout prix ? Ça ça me dérange plus. »

L'enquêtée, indépendante et solitaire, a la volonté d'affirmer une position subversive, au sujet du mariage et de la maternité. Vis-à-vis du mariage, le casser au lieu de l'offrir à tous. Cependant, elle a bénéficié de cette institution qu'elle juge rétrograde, étant donné qu'elle a été mariée trois fois, même si elle dit ne pas s'être épanouie dans ces unions. Vis-à-vis de la PMA, elle n'est pas trop pour que l'on donne ce droit aux femmes qui n'ont pas de partenaire hommes. Elle dit ne pas comprendre « l'enfant à tout prix », argument abondamment utilisé pour justifier que l'on refuse la possibilité d'avoir des enfants à des couples qui ne peuvent pas procréer. L'enquêtée n'a jamais voulu donner la vie, et en entretien, elle l'a exprimé avec la plus vive énergie. Alors est-ce le désir d'enfant « à tout prix » ou le désir d'enfant tout court qu'Inès n'appréhende pas ?

Dans notre corpus, il s'est trouvé une situation homoparentale, que nous voudrions développer.

Laurence : « Mais avec elle, j'ai élevé pendant les deux premières années mon fils qui était bébé et mon autre fils qui avait trois ans de plus. On avait une vie de famille. On était déjà une famille homoparentale. »

Après son divorce, Laurence a élevé les deux enfants qu'elle avait eus de son ex-mari avec une femme, lesbienne. Elle en garde un bon souvenir, dans sa vie personnelle ; et dans sa vie militante, elle défend l'homoparentalité. Elle est la seule des enquêtées à avoir connu l'homoparentalité au moment des interviews (entre 2015 et 2017), ce qui s'explique de deux façons : d'une, la natalité est très basse parmi les personnes interrogées dans notre panel (seulement trois sur douze ont des enfants), même si plusieurs ont exprimé leur désir d'en avoir ; de deux, nombre d'entre elles sont ou ont été engagées davantage dans des relations avec des hommes qu'avec des femmes.

b) Les bisexuel-le-s jouent-ils et elles les hétéros ?

Donc tous les bisexuel-le-s ne se désintéressent pas des causes portées par la communauté LGBTQI. Le reproche du manque de solidarité envers les homosexuel-le-s soi-disant spécifique aux bisexuel-le-s semble bancal. Nous voudrions aborder un autre grief : celui de « jouer les hétéros ».

Une enquêtée a été confrontée à cet amalgame :

Dany : « Je fréquente de temps en temps ces milieux et je trouve les gays et les lesbiennes pas assez ouverts envers les bi-e-s (surtout quand ils sont dans une relation hétérosexuelle comme moi). » ; « En général, les lesbiennes ont tendance à diminuer l'importance de ma relation avec mon mari, comme s'il s'agissait d'un masque. Si une femme me tient ce discours, je perds pas mal d'estime envers elle. »

« Jouer les hétéros » consisterait à éviter la visibilité LGBTQI, avec ce qu'elle peut impliquer en termes de stigmatisation et de discriminations, afin de se faire mieux accepter par la société : d'où l'injure « planqué-e-s » jetée aux bi-e-s, que l'on juge caché-e-s dans leur confort conformiste. Il permettrait aussi de profiter des avantages sociaux des couples de sexe différent, en ce qui concerne les droits de la famille. Dans le *Dictionnaire de l'homophobie*, à l'article « Biphobie », Catherine Deschamps confirme cette réprimande faite aux bisexuel-le-s : « *Les personnes bisexuelles semblent tout à la fois pactiser avec l'hétérosexualité et les avantages qu'elle peut offrir, et refuser de manifester leur appartenance à une minorité à travers les médias et leur action politique* ». La bisexualité semble conceptualisée par les gays et les lesbiennes comme un statut plus facile à tenir que l'homosexualité. Dès lors comment imaginer qu'il puisse être difficile d'être bi ?

Cette critique de conformisme ne peut concerner qu'une fraction des bisexuel-le-s, en couple hétéro, non en couple homo. Pour ces derniers, ils subissent la même situation et les mêmes

stigmatisations que les homosexuel-le-s. Pour les premiers, certains saisissent l'opportunité de s'affirmer comme bisexuel-le-s auprès de leur entourage, et ils risquent le rejet ; d'autres non. N'est-ce pas la même chose pour les homosexuel-le-s, certain-e-s ayant fait leur *coming-out* et d'autres non ? Ainsi que le souligne Catherine Deschamps dans *Le Miroir bisexuel*, bon nombre d'homosexuel-le-s vivent caché-e-s, sans être accusé-e-s : « *Dans leur cas, on invoque davantage le poids des conventions sociales plutôt que de les mettre en cause.* » (P. 220) Mais pas dans le cas des bi-e-s... Y aurait-il deux poids, deux mesures ?

Les bisexuel-le-s ont-ils vraiment le choix de leurs partenaires femmes ou hommes ? Car pour certains homosexuel-le-s, les bisexuel-le-s en couple hétéro ne le sont que par intérêt, non par affection. *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* met l'accent sur l'absence de choix, face au reproche qui est fait aux bi-e-s de sélectionner par calcul le « bon côté », c'est-à-dire l'hétérosexualité : « *Si effectivement leurs sentiments se portent sur une personne du sexe opposé, cela ne relève pas d'un choix, même s'ils-elles rencontreront probablement moins de difficultés que s'ils-elles formaient un couple homosexuel* ». Cette situation concerne les rencontres spontanées, non programmées via des sites de rencontres.

C'est vrai, les bisexuel-le-s, dont le gros des troupes est non-identitaire et invisible, sont majoritairement en couple de sexe différent. C'est le cas dans mon panel d'enquêtées, bien que ces femmes soient des bisexuelles identitaires. Les bisexuel-le-s comme tout le monde subissent la pression de la société hétéronormée ; de ce fait, ils sont poussés dans le sens de l'hétérosexualité, sans qu'ils en soient véritablement responsables. Aimant le genre opposé, ils résisteraient moins que les homosexuel-le-s à ces diktats, puisque ceux-ci leur permettent déjà de développer la moitié de leur érotisme. Un article de Slate intitulé *Pourquoi tant de bisexuels finissent dans des relations hétérosexuelles ?* l'explique. L'auteure donne le chiffre de 84 % des personnes bisexuelles qui finiraient en couple avec une personne de l'autre genre, d'après une grande enquête du Pew Center conduite en 2013. Premièrement, elle révèle que les personnes bisexuelles sont plus soumises à l'anxiété, aux conduites à risque et aux tentatives de suicide que celles qui sont hétérosexuelles ou homosexuelles, ce que nous avons vu plus haut. Il n'est donc pas trop compliqué de se représenter un désir d'un peu d'acceptation sociale comme gage de sécurité et de sérénité pour les bi-e-s. Deuxièmement, elle expose une loi mathématique, à partir de la faiblesse de l'effectif des personnes LGBTQI par rapport au reste de la population : « *Il n'est donc pas seulement plus probable statistiquement qu'une personne bisexuelle finira avec une personne du sexe opposé ; il est tout aussi probable (et même bien davantage) qu'elle va tout simplement finir avec quelqu'un issu des 96 % de la population qui se considèrent comme hétérosexuels.* » (P. 2) Troisièmement, elle souligne le rejet des

personnes bies par un grand nombre d'homosexuel-le-s, ce qui a pour effet de les orienter encore plus vers l'hétérosexualité. Ainsi le rejet des bies par les lesbiennes au prétexte qu'elles vont finir avec un homme a tendance à provoquer paradoxalement l'effet redouté : c'est entre autres raisons parce que nombre de bies ont été refoulées par des lesbiennes qu'elles se sont engagées avec une personne de genre et de sexe masculin.

Si certaines bisexuelles quittent leur amante pour aller avec un homme, d'autres bisexuelles quittent leur amant pour aller avec une femme. Partialité oblige, cette deuxième situation n'est pas du tout désignée comme inadmissible dans les milieux lesbiens à la différence de la première, et la réciproque est vraie dans le monde hétéro... Dans les clichés véhiculés par la littérature ou l'histoire du lesbianisme, ancrés dans les esprits, la bisexuelle est la briseuse de cœurs : celle qui ayant eu une expérience avec une homosexuelle, la quitte pour un homme, pour fonder une famille, pour se marier, pour se ranger. C'est celle qui va être heureuse et laisser derrière elle l'homosexuelle malheureuse. Le roman biographique *Le Puits de solitude* de Marguerite Radclyffe Hall paru en 1928 a marqué des générations de lesbiennes. Mais dans le livre, ce n'est pas aussi caricatural : l'héroïne lesbienne se sacrifie en laissant elle-même sa bien-aimée bie à un homme, parce qu'elle ne voulait la priver d'une vie de femme ordinaire, épouse et mère. De nos jours, les choses ont beaucoup évolué, puisque l'on peut être une femme en couple avec une autre femme et mère à la fois.

Enfin, en ce qui concerne les droits, être bisexuel est loin d'être la position la plus enviable : pour les bisexuel-le-s qui sont en couple en alternance avec des femmes et avec des hommes, leurs droits varient en fonction du sexe et du genre de leurs partenaires, créant une situation déséquilibrée et déstabilisante dans leur vie. Il ne semble pas que cela soit leur intérêt. Avec les acquis récents, la société française a progressé sur la voie de l'égalité entre les sexes, les genres et les sexualités. Cet objectif accompli, lorsque toutes et tous auront les mêmes droits, on dira sans doute moins que les bi-e-s sont des traîtresses et des traîtres qui profitent des avantages de la société hétérosexiste.

La solidarité entre les minorités sexuelles est la meilleure garantie pour aboutir à un recul des discriminations. Les oppositions internes en sont, au contraire, un frein. Le groupe des bisexuel-le-s en entier ne peut se voir infligé le stigmate de « trahison ». Mais au cas par cas, nous nous apercevons que des personnes bisexuelles peuvent se sentir plus ou moins concernées par les luttes LGBTQI, plus ou moins détachées vis-à-vis de la société hétérocentrée. Dans le cas de nos enquêtées, elles ont en très grande majorité affirmé leur solidarité avec les gays, les lesbiennes et les trans. Et pour conclure sur cette interrogation (est-ce que les bisexuel-le-s sont

des traîtresses et des traîtres à la cause ?), nous livrons la réponse véhémement d'une adhérente d'une association bisexuelle, qui milite pour toutes les actions LGBTQI.

Laurence : « Et toi, est-ce que tu penses que les bi-e-s sont des traîtres/ses à la cause LGBT ? Non, bien sûr que non. **Vu que tu milites, tu es bien placée pour le savoir.** Je défends, j'étais pas à Paris pour l'Existrans mais j'ai qu'une envie c'est d'y être et de la faire, toutes les causes LGBT. **Y compris les causes des lesbiennes, par exemple la PMA ?** Oui, exactement. **Qui concerne les bies d'ailleurs.** Le mariage n'est pas fait pour moi, parce que ça ne me correspond pas. Mais par contre, on s'est battu, j'étais pour, et je me battais pour. »

2 Les conflits au sein du féminisme autour de la sexualité :

Pour mieux comprendre l'accusation de « trahison » dirigée envers les femmes bisexuelles, nous devons opérer un retour historique dans les cinquante dernières années, au sein du mouvement féministe.

Dans l'*Introduction aux études sur le genre*, les auteurs exposent les idées du féminisme radical, matérialiste et marxiste, qui se développe à partir des années 1970. Les théoriciennes, en accord sur la dénonciation du patriarcat (l'« ennemi principal », selon le titre éponyme de Christine Delphy) sont en désaccord sur la méthode à suivre pour l'anéantir. La sexualité est au cœur du conflit. Elle trouve son origine dans la position marginale des lesbiennes radicales.

Monique Wittig se pose comme la figure de proue de cette tendance. Elle a été une des premières féministes, dans un recueil d'articles publié sous le titre *La Pensée straight*, à contester la naturalité de l'hétérosexualité, à dénoncer son action dans la domination des femmes par les hommes, ainsi qu'à lutter pour le lesbianisme au sens politique et non pas érotique du terme. Mais Monique Wittig va plus loin. Michel Bozon, dans *Sociologie de la sexualité*, synthétise sa théorie : « Une fraction des féministes, notamment certaines lesbiennes radicales, a développé une critique extrême de l'hétérosexualité, considérée comme l'institution centrale d'oppression patriarcale, en particulier à travers la soumission symbolique et réelle qu'implique selon la pénétration. La seule façon pour les femmes d'échapper à cette oppression et à cette humiliation est de refuser toute relation sexuelle avec un homme, qui équivaut à une « collaboration » avec l'ennemi. » (P. 66)

La proposition de ségrégation entre les sexes comme solution « radicale » à la domination masculine, a été très critiquée, autour de 1980, au point qu'elle a provoqué une rupture, au sein du mouvement féministe, entre des lesbiennes radicales et d'autres féministes, hétérosexuelles mais pas que. Celle-ci s'est concrétisée par la scission au cœur de la revue *Questions féministes*, refondée sous le titre *Nouvelles questions féministes* par la majorité hétéro. Dans l'éditorial du

numéro 1 de la nouvelle revue, les féministes radicales hétérosexuelles ont contesté l'injure « hétéro-collabo », qu'elles ont vécue comme une déclaration de guerre. La réponse adressée à leurs anciennes camarades ne manque pas d'être radicale, elle aussi : « *C'est le problème d'un mode de pensée terroriste et finalement totalitaire.* » (P. 7) Et elles se sont empressées d'opposer au concept witigien de « collaboration de classe » celui de « confrontation de classe ».

La devise trouvée par Ti-Grace Atkinson, « *Le féminisme est la théorie, le lesbianisme est la pratique* », sur laquelle se sont appuyées les lesbiennes radicales, pose un problème de fond : Le féminisme étant la bonne théorie, les rapports hétérosexuels et bisexuels ne seraient que de mauvaises pratiques, à abandonner, incompatibles avec les principes de l'égalité entre les sexes. Monique Wittig incite les femmes à la fuite collective hors du lit des hommes. Dans ces conditions, quelle place accorder aux femmes qui veulent rester hétérosexuelles et bisexuelles au sein du mouvement ? Selon elle, les lesbiennes constituent une avant-garde dans le mouvement féministe, ce qui implique d'emblée que les hétérosexuelles et les bisexuelles sont l'arrière-garde. Elle recrée de ce fait une hiérarchie des sexualités, inversée : le lesbianisme et l'abstinence trônent au sommet, et les autres formes de sexualités gisent au bas de la pyramide.

Etudions une des idées directrices du lesbianisme radical. Celle de l'« hétérosexualité obligatoire », concept d'Adrienne Rich repris par nombre d'auteurs. L'hétérosexualité obligatoire - le second terme n'étant pas à prendre au sens le plus littéral - est un non-choix, imposé par la société hétérosexiste qui n'offre que l'hétérosexualité comme perspective de réalisation personnelle sur le plan sexuel. C'est une expression qui nous a paru fondamentale ; nous la reprenons dans notre étude, et nous l'inversons. Il pourrait exister d'un côté une hétérosexualité obligatoire, à l'initiative de la macro-société, et de l'autre une homosexualité obligatoire, à l'initiative de la micro-société gay et lesbienne. Les injonctions du lesbianisme radical ne n'apparentent-elles pas en effet au dogme de l'hétérosexualité interdite, voire de l'homosexualité obligée ? Judith Butler en avait pressenti les risques dans son ouvrage majeur, *Trouble dans le genre* : « *Si devenir lesbienne est un acte, une façon de quitter l'hétérosexualité, une auto-désignation contestant les significations obligatoires qu'ont les femmes et les hommes dans le cadre de la matrice hétérosexuelle, qu'est-ce qui empêche que le nom de lesbienne finisse par devenir une catégorie tout aussi obligatoire ?* » (P. 246).

A la suite du lesbianisme radical, le féminisme a réalisé qu'il ne pourrait pas continuer son combat sans questionner l'hétérosexualité, ce qui a constitué un apport fondamental. Mais il a vite compris que ce courant n'était pas pour poser les bases de l'unité, de la solidarité et du respect entre toutes les femmes, quelle que soit leur sexualité. Ça a été davantage un retour de

bâton en direction des hétérosexuelles : pour Monique Wittig, l'hétérosexuelle (et la bisexuelle) c'est la « collabo », la femelle de l'homme, c'est-à-dire l'anti-modèle lesbien. Le féminisme des lesbiennes radicales est partisan et partial, conçu par et pour les homosexuelles exclusives. Pas plus qu'un point de vue hétérosexuel et hétérocentré, il ne saurait prétendre à l'universalité. L'auteure controversée a jeté un discrédit à la fois sur l'hétérosexualité comme norme hégémonique, mais aussi sur l'hétérosexualité comme simple orientation ou identité sexuelle parmi les autres. Si nous partageons le premier point de vue, nous critiquons le second. Il est indispensable de savoir distinguer l'hétérosexualité et l'hétéronormativité. Est ainsi nécessaire une critique « radicale » du lesbianisme radical.

Mettre à l'index des femmes à cause de leur sexualité au nom du féminisme ou des féminismes, n'est-ce pas la pire contradiction ? Or cette situation n'a pas cessé de se produire dans l'histoire du féminisme.

Les lesbiennes ont, durant les années 1970, souffert de l'invisibilisation et de la marginalisation dans les mouvements féministes marqués par la suprématie hétérosexuelle, non exempts d'homophobie, mais aussi dans les mouvements homosexuels à dominante gay, où l'on pouvait trouver des traces de misogynie. Isabelle Clair, dans son manuel *Sociologie du genre*, évoque cette double discrimination envers les lesbiennes : « *Ces dernières se décrivant finalement comme toujours exclues par les dominant-e-s de leurs groupes de sexe et de sexualité.* » (P. 52) C'est une des causalités principales du divorce entre féministes hétérosexuelles et féministes lesbiennes radicales, dont nous avons parlé. Celles-ci, au tournant de l'année 1980, ont fondé des collectifs lesbiens pour se réunir, dialoguer et élaborer une réflexion sur le lesbianisme, et ne plus être oubliées ou exclues. Les lesbiennes se sont émancipées mais au prix de l'isolement.

Aussitôt les groupes lesbiens érigés, de nouvelles dominations ont émergé, qui ont visé les femmes ayant des rapports avec les deux sexes. Une bisexualité, mais davantage tournée vers l'hétérosexualité que l'homosexualité, était verbalisée depuis l'époque de mai 1968, au sein des réflexions sur l'amour libre. Dans les années 1970, au cœur du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), il se trouvait trois catégories de femmes qui échangeaient entre elles : les hétérosexuelles, les homosexuelles, et les bisexuelles. Après la rupture de 1980, en France, les homosexuelles et les hétérosexuelles sont parties chacune de leur côté, et les bisexuelles ont été mises sur le fait accompli et sommées de choisir. Elles se sont réparties dans les deux groupes, mais leur bisexualité a gardé mauvaise presse dans les deux camps. Pour simplifier, ce que les lesbiennes avaient subi de la part d'une fraction des hétérosexuelles, une fraction d'entre elles

l'a fait subir ensuite aux bissexuelles : à savoir la mise à l'écart dans leurs regroupements. Et la solution a été la même : se constituer en groupe autonome.

Les premières politisations de la bisexualité se sont produites au début des années 1980, mais aux Etats-Unis, en avance sur la France. Pendant quinze ans, la bisexualité n'avait pas droit de cité et il n'existait aucune association bissexuelle dans l'hexagone. Pour cette période, nous pouvons parler de « *no man's land* » bi, selon l'œuvre de Catherine Deschamps (P. 52). Si les bissexuelles existaient, c'était incognito. La seule solution pour elles, pour se faire reconnaître en tant que bissexuelles (et non plus en tant que présumées hétérosexuelles ou homosexuelles), était de se déclarer telles au milieu de leurs collectifs, de les quitter et de créer un groupe bissexuel, comme leurs homologues américaines. Les femmes bies françaises ont fini par faire scission, pas en 1980, mais après le désert bissexuel, en 1995.

Loin d'être en contradiction avec la théorie lesbienne radicale, la pratique de la stigmatisation et de la marginalisation des bissexuelles dans les groupes lesbiens en a découlé, puisqu'il y avait dans les écrits susmentionnés tous les ferments de leur dénigrement futur. L'utopie de Monique Wittig, appelant les femmes à fuir le lit des hommes, a servi de prétexte pour rendre la sexualité bie illégitime. Les lesbiennes ont vite fait la différence entre « elles » et « nous », et ont réduit les bissexuelles au silence. Un texte satirique, *A Paris... les goudous... dou... doux... douces ?*, a paru dans les Cahiers du GRIF ; déjà en 1978, il y fustigeait les excès du lesbianisme et l'exclusion des bissexuelles. Nous en livrons des extraits éloquentes : « *Je crois en un seul sexe tout puissant sur la terre. Et mort aux autres ! Mort aux autres ! Je crois en un seul sexe, en une seule loi : ETRE LESBIENNE.* » (P. 27) ; « *Car ces femmes, qui aujourd'hui se pressent à nos portes, ne sont même pas homosexuelles ! [...] MAIS je le dis haut et clair, accueillir, ICI, des bissexuelles c'est tourner la dague vers nos cœurs ! [...] Aujourd'hui qu'on y succombe et demain LE GHETTO EST EN DANGER !* » (P. 26) On peut donc présenter les femmes bissexuelles comme des victimes collatérales des lesbiennes et des hétérosexuelles à la fois. Suite à ce conflit au sein du féminisme, elles ont été doublement déconsidérées : elles portent le stigmate des dégénérées sexuelles aux côtés des lesbiennes, et en plus, celui de femmes dominées aux côtés des hétérosexuelles.

Avec le terme de « collaboration », nous comprenons bien que celui de « trahison » appliqué aux femmes bies n'est pas loin. Gabrielle Desgagné, dans son étude *Le Mouvement bissexuel* a cité cette phrase en anglais, très nette sur la posture des lesbiennes radicales vis-à-vis des bissexuelles, et que j'ai traduite : « *Le féminisme lesbien argumente que le lesbianisme est un choix politique qui a peu à voir avec le désir sexuel. [...] Depuis que le féminisme lesbien assimile le fait de répondre aux besoins sexuels des hommes avec celui de soutenir la*

suprémie masculine, il considère les femmes bisexuelles comme des traîtresses par définition. » (P. 6) Nous pouvons reformuler cette assertion, et avancer que considérer les femmes bisexuelles comme des traîtresses est biphobe par définition.

Pour en revenir à un contexte contemporain, nous pouvons préciser que faire le procès des bisexuelles en tant que « collaboratrices » nécessite un bagage féministe que toutes les lesbiennes n'ont pas nécessairement. Celles qui déclarent que les bisexuelles sont des traîtresses pourraient davantage répéter des propos qu'elles ont entendu dans le milieu LGBT qu'opérer une analyse approfondie du féminisme et du lesbianisme radical. Cette accusation est donc généralement décontextualisée. Mais il nous importait de comprendre d'où elle est partie, comment elle s'est développée, et quelles en ont été les conséquences.

Les relations entre lesbiennes et bisexuelles ont été beaucoup plus conflictuelles que les relations entre gays et bisexuels hommes, sur fond de désaccord féministe. « *Entre lesbiennes et bisexuelles, le torchon brûle-t-il ?* » s'interroge l'auteure de romans lesbiens Julie Lezzie. Cette expression usitée a le mérite d'insinuer le rapport de domination à l'œuvre entre lesbiennes et bisexuelles, comme il l'est entre hommes et femmes.

3 L'invisibilisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+ :

Les bisexuel-le-s sont accoutumé-e-s au silence imposé sur leur sexualité double. Les enquêtées ont été interrogées sur leur opinion quant à leur invisibilisation et l'invisibilisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQI, pour l'opposer à la macro-société hétérocentrée. Elles s'accordent en général sur le fait que les bisexuel-le-s sont passé-e-s sous silence dans cette communauté, et que la situation devrait changer ou est en train de changer.

Marianne : « Clairement dans le milieu LGBT les B et les T sont les laissés pour compte, la plupart du temps. »

Georgette : « C'est au mouvement LGBT de mettre plus en évidence cette question-là. »

Si traditionnellement, le terme générique « homosexuel » désignait l'individu masculin au comportement homosexuel, dont bisexuel, pour l'individu féminin, le terme « lesbienne » s'arrogeait la même fonction. Aucune distinction n'était réalisée entre la lesbienne (homosexuelle exclusive) et la bisexuelle (homosexuelle et hétérosexuelle à la fois) jusqu'à la fin des années 1960. Voilà pourquoi dans l'histoire du XXe siècle, on désignait couramment sous le titre de « lesbienne » des femmes mariées et aimant leur mari, mais aux aventures féminines connues, telle l'écrivaine Colette. Plus qu'invisibilité de la bisexualité, il y a usurpation manifeste lorsque la confusion perdure aujourd'hui.

L'invisibilisation de la bisexualité par l'homosexualité s'est faite jusque dans les définitions. Et bien sûr au sein des associations. Nous pouvons interpréter l' inanité bisexuelle, pendant le « *no man's land* » bi, comme une attente : le temps que les homosexuel-le-s gagnent en visibilité, en compréhension et en acceptation, avant de compliquer la réflexion en opposant aux deux autres une troisième voie. Ceci s'est avéré propice. Les bisexuel-le-s et les homosexuel-le-s avaient besoin d'être rassemblé-e-s et non divisé-e-s pour gagner du terrain contre l'hétérosexisme. Mais à l'heure actuelle, les débats sur la sexualité ont bien avancé. Les bisexuel-le-s peuvent bien se faire reconnaître en tant que tel-le-s. Cette longue histoire du « placard bi » en contexte gay et lesbien ne s'est pas encore achevée.

A présent, nous nous proposons de jeter un éclairage sur les rapports entre les individus de différentes orientations ou identités sexuelles dans les associations LGBTQI, où, selon l'intitulé, tout le monde devrait avoir à égalité la possibilité d'être reconnu et respecté en tant que lesbienne, gay, bi, trans, queer, intersexe.

Marianne : « On savait qu'il y avait des bi-e-s, il y en a toujours eu. Mais sauf qu'ils ne le disaient pas. Ils ne se sentaient pas légitimes de le dire. Ou ils ne venaient pas à l'asso parce qu'ils pensaient que c'était juste pour les homos. » ; « **Tu penses que les bi-e-s devraient se rendre plus visibles, bien sûr.** C'est pas qu'ils devraient, mais je pense que c'est bien que certains le fassent. »

Militante bisexuelle, Marianne a adhéré dans une association LGBT et a plaidé pour davantage de visibilité pour les bisexuel-le-s. Elle explique que l'association était dirigée par les gays et que les bi-e-s étaient « complètement invisibles ». Puis un-e militant-e a créé un groupe réservé aux bisexuel-le-s. Depuis, celles-ci et ceux-ci peuvent se retrouver dans des réunions conviviales, sans avoir à mentir ou à se cacher, vis-à-vis de leur bisexualité.

Une habituée de la même association note aussi qu'il y a eu du rejet envers les bi-e-s.

Roxane : « Quand je suis arrivée là-bas, E. était déjà en train de faire le ménage dans l'asso et dans la biphobie de l'asso. J'ai eu de la chance de ne pas vivre de rejet parce que je fréquente une association qui est super *bi friendly* et que ceux qui la fréquentent maintenant sont *bi friendly*, [...]. Il y a sans doute encore des biphobes, mais ils ne s'assument pas comme tels on va dire. »

Un article d'Ané El du même nom s'intéresse au « placard bi », symétrique au « placard gay », au sein d'une association LGBT parisienne non nommée. Les mécanismes d'invisibilisation de la bisexualité par l'homosexualité sont tout à fait similaires à la situation décrite par Marianne. L'auteure de l'article jette un éclairage sur le placard bi, expression désignant une sexualité bie non dévoilée, donc ignorée par l'entourage : « *C'est ainsi que le silence qui entoure le fait d'être bisexuel-le dans l'association peut être lu à travers le prisme du placard, dans le sens où Kosofsky Sedwick l'entend ici. A l'existence dans le placard*

correspond également la sortie de ce placard, communément appelée coming-out. » (P. 6) Son étude entend montrer que le coming-out bi en milieu homo est similaire au coming-out homo en milieu hétéro.

L'auteure note au préalable la difficulté d'identifier les personnes qui seraient susceptibles de se définir comme bi-e-s. Mais assez vite, celle-ci réalise « *qu'il s'agissait non pas d'une absence bisexuelle, mais d'une invisibilité des personnes cernées par une orientation bisexuelle.* » (P. 3) Les membres de l'association ignorent globalement cette présence bie dans leurs rangs. Selon elle, la hiérarchie des sexualités en vigueur dans ce groupe, qui est en faveur des homosexuel-le-s, exerce des contraintes sur les bisexuel-le-s, suivant le présupposé selon lequel leurs membres sont et doivent être gays ou lesbiennes. « *Le fait ensuite, que l'on ne parle pas spontanément de sa bisexualité reproduit l'impression qu'il n'y a pas de bisexuel-les dans l'association.* » (P. 5) Les personnes bisexuelles déploient des stratégies d'évitement pour contourner l'énonciation de leur bisexualité ou la minimiser, et se soustraire au jugement négatif redouté : parmi elles, on compte, selon l'auteure, « [...] *le silence et la discrétion, la hiérarchisation des ses relations homo et hétérosexuelles, le refus de l'auto-identification à une catégorie identitaire, et la théorisation comme arme de légitimation.* » (P. 7)

Cette stratégie de contournement du mot « bi », terme qui fait si peur à tant de lesbiennes, cherche à éviter à la fois la catégorisation radicale définitive et l'assertion contraire à la vérité. Elle a été celle d'Amanda lorsqu'elle s'est mise à fréquenter le milieu lesbien, en espérant trouver une partenaire de même genre. Elle dit avoir privilégié l'ouverture au plus grand nombre, dans un but évident d'efficacité.

Amanda : « Je savais que j'étais bie, mais si je le disais cash, je savais que personne ou presque ne voudrait sortir avec moi. Sauf a priori d'autres bies. Je n'ai pas menti sur mon orientation sexuelle, mais j'ai clairement contourné le terme bi, en me disant en questionnement sur ma catégorie. J'expliquais juste que j'étais en couple avec des hommes avant, que j'avais voulu changer et que j'étais sûre d'aimer les femmes maintenant. Ce qui était vrai, ceci dit. »

Cette étude, éclairante sur les rapports de pouvoir à l'intérieur d'un espace LGBTQI nous indique que, contrairement aux idées reçues, les bisexuel-le-s sont bel et bien présent-e-s dans les collectifs non spécifiquement bisexuels, mais sont transparents, car ignorés voire stigmatisés.

4 La stigmatisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+ :

Nous avons questionné nos enquêtées au sujet de la stigmatisation et de la discrimination dans la micro-société LGBTQI. Les réponses convergent fortement pour affirmer que les homosexuel-le-s peuvent potentiellement discriminer les bisexuel-le-s.

Marianne : « Et est-ce que tu penses que les personnes bies peuvent être discriminées en fonction de leur orientation sexuelle ? Oui, clairement. **Au même titre que les homos** ? Ouais, au même titre que les homos. Et la différence avec les homos, c'est qu'ils sont discriminés par les hétéros et par les homos. »

Lune : « La biphobie, à savoir les préjugés, l'hostilité et la discrimination envers les bisexuel(le)s provient non seulement des hétérosexuel-le-s mais également des homosexuel-le-s. »

Dany : « Ces attitudes viennent soit des homosexuel-le-s soit des hétérosexuel-le-s. »

Une autre déplore le manque de solidarité entre toutes les sexualités, dans la communauté.

Roxane : « Ça, ça me déprime plus qu'autre chose de voir qu'on n'est pas capable d'être une communauté soudée. Les gens se discriminent entre eux dans la communauté LGBT. »

Une enquêtée ouvre la réflexion au contexte européen. En Hollande, comme en France, les bi-e-s sont mal vus par les gays et les lesbiennes. Le milieu n'est LGBTQI que sur le papier ; dans les faits, il est gay et lesbien. Ceci est propre à ce que des hétéros renvoient leur intolérance aux homos.

Mandala : « A Amsterdam, dans une soirée lesbienne j'ai dit : "Je suis bie". Et on m'a regardé... **Ah en fait il n'y a pas qu'à Paris**... Il y a pleins de LGBT mais c'est LG quoi. » ; « Et moi aussi quand j'en ai parlé à des amies hétéros, elles m'ont dit : "Ah ben bonjour la tolérance !" »

La stigmatisation envers les bisexuel-le-s dans la communauté LGBTQI est avérée par de nombreux témoignages et ouvrages. La situation peut étonner et faire douter. Comment les homosexuel-le-s pourraient-ils créer des discriminations à caractère sexuel puisqu'ils les subissent eux-mêmes ? Pourtant, les exemples historiques d'anciens dominés devenus des dominants ne manquent pas. Les relations d'oppression ne sont pas figées ; elles changent et se transforment avec le temps.

Contrairement à ce que le sigle LGBT pourrait laisser penser, toutes les lettres n'ont pas un statut d'équité : les bisexuel-le-s et les transidentitaires ont longtemps paru servir de faire-valoir aux gays et aux lesbiennes. Les B et les T seraient-ils les dernières roues du char LGBT ? De plus, nous pouvons supposer un sentiment d'impunité venant de quelques homosexuel-le-s, croyant que seule la discrimination sexuelle à l'encontre de l'homosexualité est pénalisée, alors que l'est celle à l'encontre de toutes les sexualités, y compris l'hétérosexualité.

L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015 ne laisse aucun doute quant à la réalité de la stigmatisation envers les bisexuel-le-s de la part d'homosexuel-le-s : « *La seconde particularité de la biphobie est qu'elle ne provient pas uniquement de personnes non-homosexuelles mais que les attitudes de rejet peuvent également provenir de la communauté gay et lesbienne.* » (P.

30) Les résultats de *La Première enquête nationale sur la bisexualité*, repris dans l'autre, révèlent que plus d'un quart des personnes de toutes orientations sexuelles interrogées pensent que les gays et les lesbiennes peuvent avoir des attitudes de rejet envers les bisexuel-le-s. Un quart, c'est trop peu. Toutefois, parmi les participants ou militants bisexuel-le-s, les avis sont plus affirmés et unifiés.

Dans les associations LGBTQI, du rejet vis-à-vis des bi-e-s peut se rencontrer chez les militants. Léna a rencontré une lesbienne anti-bie dans une association qui lutte contre l'homophobie. Cette dernière n'avait manifestement pas sa place là-bas, elle l'a compris puis est partie.

Léna : « Elle avait tous les clichés sur les bi-e-s. J'ai essayé de la piéger en lui renversant le truc, en lui ressortant tous les clichés sur les lesbiennes : 'Les lesbiennes sont comme ça, tu devrais être comme ça, mais tu n'es pas comme ça...' Ça n'a pas vraiment marché sur la fille. »

Inès a rencontré au Centre LGBT une lesbienne qui militait dans une association LGBT, et qui devait défendre, entre autres sexualités, la bisexualité. Elles se sont rapprochées, mais au moment où il a été question d'aller plus avant dans la relation amicale, la lesbienne a reculé et a exprimé des réticences envers la bisexualité d'Inès. Les motifs en étaient le rapport des bisexuelles aux hommes : attirance et absence d'hostilité.

Inès : « **Elle lutte dans une asso LGBT, mais elle ne se sent pas trop concernée par le B ?** Dans la vie réelle, il y a eu une réaction de peur de sa part. Ai-je dit quelque chose qui a pu susciter cette peur ? Je n'en sais rien. **T'as senti un décalage entre le discours qu'elle tient, officiel, pro LGBT, dont pro Bi, et après dans sa vie privée...** ? Oui il peut y avoir au niveau des idées, ce qui ne veut pas dire que c'est pas sincère, et en même temps les réactions au moment où pourrait s'amorcer une relation personnelle... Ça m'a d'autant plus choquée. » ; « **Qu'est-ce qu'elle t'a dit concrètement ?** Elle m'a dit, je me souviens : 'Oh tu sais les relations entre filles, c'est très spécial'. 'Oui mais enfin les bies, pour les femmes lesbiennes, c'est insupportable de savoir qu'elles pourraient aller vers un homme'. » ; « Je ne nourrissais bien sûr pas de haine ou de mépris envers les hommes, donc ça allait pas du tout. »

Les homosexuel-le-s qui militent passent pour plus politisé-e-s, plus éduqué-e-s aux questions de diversité que celles et ceux qui ne sont pas adhérent-e-s à des associations LGBTQI. Tous ne sont pourtant pas exempt-e-s de certains clichés sur les bi-e-s, y compris dans les associations de lutte contre les « phobies », même si cela est très peu fréquente. Ou bien ces gens tiennent à ce sujet un double discours et jouent double jeu : il y aurait alors l'image officielle, tolérante, et l'image officieuse, qui l'est moins.

De plus, des enquêtées ont relevé de la biphobie de la part de partenaires qui se présentaient plus ou moins en tant que bisexuelles.

Un ancien flirt au féminin de Mandala lui en a voulu d'être bie, sous prétexte que les bies, aux yeux de celle-ci, quittent toujours les femmes pour les hommes.

Mandala : « **Et pourtant elle se considérait comme lesbienne ?** Même comme bie. Elle me disait : ‘‘Je peux être attirée par les hommes’’. Mais elle n’avait jamais couché avec un homme. Flirter ou touche-pipi. Elle était médecin. Elle était vierge, en tout cas avec les hommes. ‘‘Peut-être que je le ferai avec un homme pour ne pas mourir idiote’’. » ; « Elle m’a dit : ‘‘On sera jamais ensemble parce que t’es bie’’. » ; « De toute façon elle m’a dit : ‘‘Toi tu vas finir avec un homme...’’ » ; « **Elle-même se disait bie et elle t’a reproché d’être bie ?** **Puisqu’elle t’as dit : ‘‘On ne sera jamais ensemble parce que t’es bie’’.** Parce que t’es bie et parce qu’il y a cet homme-là. »

Ces femmes, qui se sont dites bisexuelles et qui ont exprimé de la méfiance envers les bisexuelles, avaient des parcours socio-sexuels davantage lesbiens : peu ou pas de relations sexuelles avec les hommes, peur de la pénétration, etc. Cela soulève l’hypothèse d’une homosexualité non assumée ou refoulée, qui, répétons-le, n’est pas en soi propre au groupe des bisexuel-le-s mais qui peut toucher quelques personnes s’identifiant à un moment donné de leur vie comme bies. En tout cas, les enquêtées ne les ont pas considérées comme bies, du moins pas au même titre qu’elles.

Enfin, des gays et des lesbiennes sont dans le déni de l’existence de la biphobie.

Alice a relevé la remarque déplacée d’un collègue de son association sur la biphobie.

Alice : « Un gay m’a dit qu’il n’y avait pas de biphobie et je lui ai répondu : ‘‘Tu viens d’en faire de la biphobie’’. » ; « Et il m’a dit que les mecs bis n’existaient pas. » ; « A l’association, ce genre de remarques est heureusement rare. »

Georgette a navigué sur des sites féministes de son pays. Elle a remarqué que des lesbiennes répandaient l’idée que la phobie envers les bi-e-s n’existe pas : le prétexte en est que les femmes qui aiment les femmes ne pourraient pas s’opprimer entre elles, et que celles-ci seraient toutes victimes de lesbophobie, non de biphobie. Georgette s’est sentie atteinte en tant que personne bie.

Georgette : « C’est pour ça que je te dis que je trouve ça intéressant, parce que même si les gens disent que ça n’existe pas, ça existe puisqu’on se pose la question sur ce que c’est la biphobie. » ; « **Quels sont leurs arguments pour dire que ça n’existe pas ?** Ça c’est un peu compliqué, je ne sais pas si je vais me rappeler, mais elles disent que les femmes lesbiennes ne peuvent pas opprimer les femmes bies d’une part ; et après que les femmes qui sont avec les femmes, qu’elles soient bies ou pas, elles vont souffrir de la lesbophobie, les gens ne vont pas se demander si elles sont bies ou pas. » ; « **Et de manière générale, est-ce que tu t’es sentie victime de rejet par rapport à ta bisexualité ?** Pas personnellement, puisque ce n’était pas par rapport à moi, mais en lisant ces choses-là oui. **Tu as senti le rejet envers la bisexualité et les bisexuel-le-s ?** Oui. »

Après la négation de la bisexualité, vient celle de la biphobie. Ne pas reconnaître la biphobie est de la biphobie, de la même manière que ne pas reconnaître l’homophobie est de l’homophobie. Les arguments avancés sont que cette phobie contre les bi-e-s serait l’exact synonyme d’homophobie. Ce qui est nié ici est le fait que des homosexuel-le-s puissent discriminer les bisexuel-le-s. En faisant de la biphobie une chimère, des gays et des lesbiennes

déculpabilisent et innocentent a priori leurs homologues sexuels ; ils se protègent contre d'éventuelles accusations. Le raisonnement paraît bien rodé. Pourtant il s'avère problématique de nier qu'un groupe soit opprimé quand on n'appartient pas soi-même à ce groupe, et encore plus quand on l'opprime. Ce sont les personnes stigmatisées seules qui savent si elles le sont ou pas. Que dirait-on aujourd'hui d'un Blanc qui dirait que le racisme n'existe pas ? On dirait qu'il est raciste. Ou d'un homme qui dirait que le sexisme n'existe pas ? Qu'il est sexiste. Ou d'un hétéro qui trouverait que l'homophobie n'existe pas ? Qu'il est lui-même homophobe. De la même façon, un gay ou une lesbienne qui prétend que la biphobie n'existe pas est biphobe.

Dans le milieu LGBT, des attitudes de stigmatisation envers les bisexuel-le-s et les transgenres existent donc. Ce comportement est en régression, depuis les deux dernières décennies. Ainsi, selon la démarche déjà engagée, la communauté LGBTQI devrait évoluer petit à petit vers plus d'inclusivité de ses différents membres.

Mais la stigmatisation envers les bi-e-s a marqué au fer rouge celles et ceux qui l'ont subi. Plusieurs enquêtées, un brin découragées, ont expliqué s'être méfiées des lesbiennes, suite à des mésaventures avec elles.

Inès : « Les hommes homos ne m'ont jamais fait peur. Par contre les lesbiennes m'ont toujours foutu la trouille. »

Amanda : « Je n'avais jamais vu de lesbiennes de ma vie avant, et je suis d'abord tombée sur quelques nanas tarées alors ça m'a fait un drôle d'effet. D'ailleurs, j'ai parlé à des lesbiennes qui disaient elles-mêmes que c'était vrai, qu'il y avait pas mal de folles dans ce milieu... Par chance, j'en ai rencontrées d'autres qui sont très bien, des lesbiennes. »

Georgette : « Et je n'étais pas du tout sympathique envers les femmes lesbiennes qui n'aiment pas sortir avec les femmes bies. Et après j'ai compris que c'est leur droit aussi de ne pas vouloir. »

Mandala : « A un moment je me disais : "C'est elles qui ont un problème". »

Alice : « Le fait qu'il y ait eu de la biphobie a pu me faire avoir un peu de lesbophobie, car j'avais peur de tomber sur des lesbiennes biphobes. »

Les conséquences de la biphobie sont là : peur irrationnelle (Inès) ; jugement suite à des mauvaises expériences (Amanda) ; ressentiment vis-à-vis des lesbiennes biphobes (Georgette) ; retournement du stigmate (Mandala) ; conscience de ses propres stigmatisations à cause de celles des autres envers soi (Alice). Le rejet peut donc s'alimenter par la réciprocité. Dans ces témoignages, on n'est pas très éloigné de la lesbophobie venant de femmes bies, qui est plus inhabituelle mais existe aussi. Cependant, la plupart des enquêtées ont essayé de nuancer leur pensée pour se rattraper.

Deux enquêtées ont employé le mot « sectaire » pour qualifier des comportements excluants.

Géraldine : « Il y avait de la biphobie de la part de femmes lesbiennes de l'association que j'ai rencontrées à des discussions et qui ont eu un comportement sectaire sur une partie de ma sexualité. »

Amanda : « C'est encore en partie un peu sectaire le milieu lesbien. Même si ça évolue. »

Des auteurs œuvrant sur la diversité sexuelle ont accusé à mots couverts (ou pas) des individus ou des groupes homosexuels d'un certain sectarisme, dénonçant par là une pensée binaire et étroite. Ainsi Michel Dorais, dans son *Eloge de la diversité sexuelle* : « *De même, critiquer les tendances séparatistes et parfois sectaires des mouvements gais et lesbiens ne veut pas dire que l'on désavoue ces mouvements ni même les identités qui leur ont donné vie.* » (P. 155) Ou Karl Mengel, dans *Pour ou contre la bisexualité* : « *La situation est telle aujourd'hui que l'activisme homosexuel oppose à la normalité straight une anti-normalité gay [...]. Il n'y aurait donc plus d'extériorité possible aux deux grands ensembles ainsi formés, nul salut en dehors de la catéchèse schismatique des frères pédés et des sœurs gouines, ces missionnaires liberticides qui bâtissent une contre-église doctrinaire [...].* » (P. 55-56)

De l'accusation de trahison, proférée par des homosexuel-le-s en direction de la totalité des bisexuel-le-s, nous sommes passés, par un retournement de situation, à la mise en évidence d'une discrimination anti-bisexuelle, de la part d'une entité d'homosexuel-le-s.

5 La nécessité du collectif bisexuel :

La notion de bisexualité identitaire émerge en 1995, grâce au collectif bisexuel. La bisexualité identitaire entend réconcilier et réunir pratiques satisfaisantes bies, désir et identité bisexuelle. Le *Manifeste bisexuel* défend les bisexuel-le-s à la fois contre la suprématie hétérosexuelle et contre ce qu'il nomme la « nouvelle normativité gay et lesbienne ». On y affirme : « *Nous refusons également la nouvelle normativité gay et lesbienne qui voudrait réduire la sexualité aux deux seules catégories hétérosexuelle et homosexuelle* ». La mise à l'écart des bisexuel-le-s par les gays et les lesbiennes a conduit à la création du premier collectif bisexuel français, retraite pour des bisexuel-le-s rejeté-e-s des deux côtés, et ballotés de Charybde en Scylla. Nous devons notifier que la domination subie dans le milieu LGBTQI a joué un rôle fédérateur pour les bi-e-s, en les rassemblant autour de leur propre identité dominée. Dans plusieurs des parcours socio-sexuels des enquêtées, comme c'est le cas pour beaucoup d'autres bi-e-s, on a rejoint le collectif bi après avoir été maltraité dans d'autres associations LGBTQI. Autrement, ces personnes auraient très bien pu continuer à militer dans les autres associations LGBTQI, comme nombre de bisexuel-le-s le faisaient depuis des décennies. Sans invisibilisation ni stigmatisation, le besoin des groupes bis se serait fait moins pressant. Notre

hypothèse est donc que, en parallèle à d'autres groupes pointés du doigt ou mis à l'écart, l'oppression joue un rôle de premier plan dans la définition de l'identité bie. On se revendique d'autant plus juifs que l'on a été victime d'antisémitisme, d'autant plus musulmans que l'on a été victime d'islamophobie, et il en est de même pour les bisexuel-le-s, qui se sentent d'autant plus bi-e-s qu'ils et elles ont été sujets à la biphobie.

« *Existant dès 1995, Bi'Cause fut créée en association en 1997 par un groupe de femmes qui ne se reconnaissaient pas sous les dénominations "hétérosexuelle" ou "homosexuelle" et se trouvaient exclues des groupes gays et lesbiens en raison de leur bisexualité* » (P. 44) indique le *Rapport annuel sur l'homophobie 2013*, à la rubrique « Biphobie ». Comme le confirme l'article de Catherine Raynal, *Bisexualité dernier tabou*, sur la présentation de l'association Bi'Cause, « *L'association a été créée en 1997 par un groupe de femmes – existant depuis 1995 – qui militaient dans des associations lesbiennes, mais qui ne s'y sentaient pas à leur place.* » (P. 5) Le fait que ce soient des femmes bisexuelles qui aient créé le collectif a été une donnée cruciale, même si leur poids allait s'affaïsser au fil des ans.

L'anthropologue Catherine Deschamps, dans sa thèse *Le Miroir bisexuel*, développe sur la création du Groupe Bi, de Bi'Cause, et de leurs vicissitudes. Elle est elle-même une des créatrices de ce groupe. Comme elle le rappelle, le premier collectif n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide de femmes, lesbiennes et bisexuelles, responsables au CGL (Centre Gay et Lesbien) : Nathalie Millet et Anne Benssoussan. C'est donc grâce à la volonté de femmes bisexuelles mais aussi à la solidarité de femmes lesbiennes, que le groupe dédié aux amatrices de deux genres et plus a pu naître. Catherine Deschamps et Rommel Mendès-Leite ont animé une rencontre sur la bisexualité, dans ses dimensions préventives face au VIH. Réunion d'experts, donc, plus que de militants. Tel est le point de départ : « *C'est d'ailleurs à l'occasion de ce débat qu'elle [Anne Benssoussan] a annoncé la création du collectif bisexuel et qu'elle a proposé la première date de réunion, fixée au 11 décembre 1995* » (P. 110). Le nom de « Groupe Bi » date de cette occasion.

Mais la proportion majoritaire des lesbiennes fréquentant le CGL n'a pas été convaincue par le premier débat autour de la bisexualité : comme l'écrit l'auteure (P. 109) « *La rencontre du "Vendredi des Femmes" du 29 septembre 1995 a été assez houleuse : certaines des participantes semblaient volontairement montrer leur mauvaise volonté en parlant haut et fort entre elles [...] ; d'autres exprimaient leur rejet de la bisexualité et des bisexuelles de manière plutôt agressive, leurs argumentations étant davantage d'ordre épidermique [...] que réfléchies. Le point d'achoppement central portait sur la question de la fidélité. A la fin du*

débat ; la tension était moins forte cependant. » L'auteure évoque des rencontres ultérieures, un peu moins douloureuses, mais pas sans l'expression de doutes de la part des lesbiennes.

L'ensemble des lesbiennes, sauf exception, ont donc d'abord vu d'un mauvais œil la création du Groupe Bi, qui aurait pu être pour elles une opportunité de se débarrasser des bisexuelles, qu'elles jugeaient peu ou prou encombrantes. Au contraire, elles préféreraient garder ces femmes dans leurs groupes, pour grossir leurs troupes, sous le couvert d'une imposture, plutôt que de les voir acquérir leur identité véritable. En découle l'hypothèse d'une concurrence entre homosexualité et bisexualité au féminin, vécue comme un danger pour la cohésion des collectifs lesbiens. C'est ce que Catherine Deschamps nomme « *purification communautaire* » (P. 181) et dont elle nous met en garde dans son ouvrage : soit cette « *volonté [...] des minorités fondées en groupe de pression politique de solidifier et d'entériner les motifs de leur alliance* » sur le fantasme de l'intégrité d'une identité.

Yen-Hsiu Chen, dans un article de recherche, *Images et représentations des bisexuelles dans Lesbia Magazine des années 1980-1990*, revient sur l'évolution de l'opinion des lesbiennes au sujet des bisexuelles et résume : « *Toutefois, pendant les années 1980, seul le lesbianisme est considéré comme politiquement correct dans la déconstruction de l'hégémonie hétérosexuelle. Les images et les représentations des bisexuelles sont encore schématiques et contestées [...]. Mais les débats poussent progressivement les bisexuelles à affirmer leur sexualité et à assumer leur identité. Cette visibilité accrue s'accompagne d'une plus grande diversité de leurs profils et de leurs représentations, esquissés dans le journal, jusqu'à la fin des années 1990.* » (P. 23)

En ce qui concerne la collectivité bisexuelle française, le Groupe Bi a pris le nom de Bi'Cause, en 1997, lors de la formation du nouveau réseau en association loi 1901 ; et le mouvement bisexuel est apparu plus structuré et reconnu. L'identité bisexuelle est alors mise en avant, dans les statuts de l'association qui s'engage à favoriser les rencontres entre personnes bisexuelles, à informer sur la bisexualité, à lutter contre la biphobie, et à s'occuper de la prévention du Virus de l'Immunodéficience Humaine (VIH) et des Maladies Sexuellement Transmissibles (MST). Pour mieux cerner l'impact de la biphobie sur les bisexuel-le-s, nous pouvons souligner que le collectif a, dans les premiers temps, fait office de refuge et a eu une fonction curative pour des bi-e-s parfois en errance et en souffrance. La diversité d'opinion à Bi'Cause s'est d'abord imposée par l'absence d'idéologie de départ. Ensuite, un glissement s'est opéré d'une diversité de fait à une diversité théorique, politique. D'abord perçue comme négative, contre-productive, celle-ci est devenue paradigmatique. La pluralité est à l'origine d'une normativité moins marquée que dans les milieux gays et lesbiens.

Les rapports entre la nouvelle association bisexuelle et les anciennes, homosexuelles, sont ambivalents. Ces dernières ont été un modèle. Mais le collectif bi a dû gérer les crises tout en tentant de nouer des liens avec elles. Comme le déclare Catherine Deschamps : « *Ayant à la fois des liens et des conflits avec les hétérosexuels et les homosexuels, il était difficile pour les bisexuels identitaires d'en faire soit des ennemis irréductibles, soit des alliés immédiats.* » (P. 146) Avant l'association bie, des bisexuel-le-s avaient milité aux côtés des gays et des lesbiennes, sous le couvert d'une étiquette qui n'était pas la leur et en cachant une autre qui n'inspirait pas l'enthousiasme. Devenus indépendants, ils se sont retrouvés « *face au vide de leur passé* » (P. 179) et face à une diversité déconcertante, avant de fixer leur ligne idéologique. L'homosexualité est plus un thème de préoccupation des bisexuel-le-s que l'inverse. Car en termes de collectifs, les militants homosexuels disposent de relais plus nombreux et influents. En 1972 le militant et écrivain homosexuel Guy Hocquenghem exprimait dans *Le Désir homosexuel* : « *La bisexualité issue de l'homosexualité, politisée comme elle et selon ses règles, n'était pas advenue* » (P. 51). Nul Stonewall bisexuel n'a existé comme pendant au Stonewall gai et lesbien, en 1969. « *La visibilité politique bisexuelle* » était alors hors de proportion avec « *la visibilité politique homosexuelle* » (P. 33). Depuis la création des associations bies, la bisexualité politique existe bel et bien, mais il est notable qu'elle accuse un retard sur l'homosexualité politique.

Depuis leurs débuts balbutiants, le Groupe Bi, créé en 1995, puis Bi'cause, créé en 1997, ainsi que les individus qui les composent, se sont démarqués et affirmés. Ce qui ne signifie pas la fin de l'invisibilisation ou de la stigmatisation des bi-e-s dans la communauté LGBTQI, comme l'expriment les propos suivants.

Lune : « Oui. Je me rappelle de la première fois que j'ai déclaré l'attirance pour une fille. C'était une "butch" (lesbienne masculine), et ma camarade de chambre à la fac. J'ai été rejetée à cause du fait que j'ai eu des copains : "T'es bie alors ? Il vaut mieux aller chercher quelqu'un-e sur le forum de discussion destiné aux bi-e-s." » ; « A ce moment-là je me suis sentie exclue, blessée et humiliée, car elle a parlé des bisexuel-le-s avec un ton méprisant, comme si c'était un être bizarre, marginal. »

Lune a été confrontée à du rejet de la part d'une lesbienne, qui l'a renvoyée aux réseaux bis. Nous notons une ferme volonté de ghettoïser les bisexuelles entre elles. Or il se trouve que les réseaux bisexuel-le-s sont beaucoup moins fournis que les réseaux lesbiens, à cause, entre autres, de l'invisibilisation et de la stigmatisation que les lesbiennes font subir aux femmes bies. Il y a là une double violence qui provoque un cercle vicieux : d'un côté, on éconduit les bisexuelles qui s'affirment comme telles et on les oriente vers des réseaux spécifiques, bien

séparés des autres, et de l'autre côté, on affaiblit les groupes bis, d'où la difficulté pour ces femmes bis de se rencontrer. Elles risquent de se retrouver isolées.

Géraldine : « Et après moi j'ai rencontré l'association Bi'Cause pour en parler car l'ayant vécu. Du coup je ne savais pas que ça existait cette association, et j'ai adhéré. »

Une expérience similaire a été vécue par Géraldine. Elle est allée dans le milieu lesbien, a rencontré trois lesbiennes qui ont exprimé des réticences vis-à-vis de sa bisexualité, par rapport à la question de l'exclusivité en particulier. C'est suite à cet épisode de biphobie qu'elle a contacté l'association Bi'Cause. Elle dit s'y sentir à l'aise. Depuis, elle a adhéré à d'autres cercles.

Nous constatons, dans ce cas, que le collectif bi, contacté dans un second temps, permet d'accueillir les bissexuelles évincées des groupes lesbiens, fréquentés dans les premiers temps.

Pour Amanda par contre, le processus est inverse, allant des rencontres bis aux lesbiennes.

Amanda : « Je suis allée à Bi'Cause pour rencontrer d'autres bi-e-s. Et si possible une femme. J'ai bien aimé les discussions et tout, mais comme il y avait plutôt des mecs d'un certain âge, je me suis dit que je n'allais pas forcément trouver là le grand amour avec une femme de mon âge... Donc je suis allée voir un peu chez les lesbiennes. »

Elle exprime les limites du collectif bi avant 2015. En dépit de ses efforts d'accueil, d'activités diversifiées, il manquait à Bi'Cause un nombre d'adhérents plus important qui aurait pu permettre plus de choix dans les rencontres amoureuses et sexuelles et aussi une diversité plus accomplie, les participants étant souvent d'âge moyen ou avancé. Les deux enquêtées les plus jeunes de notre panel ont aussi évoqué l'âge qui leur a paru élevé des bi'causiens, étant donné qu'elles étaient post-adolescentes quand elles ont découvert l'association, ce qui les en a éloignées un temps. Mais la vocation de Bi'Cause semble moins de faire office de plate-forme pour les rencontres que de véritable espace de réflexion et de théorisation de la bisexualité.

De manière générale, les enquêtées sont satisfaites de l'association Bi'Cause. Beaucoup notent la grande ouverture d'esprit des adhérents ainsi que l'intérêt des activités et débats autour de la bisexualité et la pansexualité. Laurence résume son avis positif.

Laurence : « **Quand as-tu adhéré à Bi'Cause ? Quelles étaient tes motivations principales ?** J'ai adhéré [...] j'avais un peu plus de 40 ans. [...] L'existence même de Bi'Cause m'avait beaucoup apporté, le fait même que cette association existe avait été pour moi d'un réconfort certain. [...] A travers Bi'Cause c'était la preuve de l'existence de la bisexualité et ce simple fait avait aidé à ma construction. Nous existons, la bisexualité existe, je ne suis pas la seule ainsi [...]. »

Nous prenons donc en considération qu'en parallèle à l'évolution de la communauté LGBTQI pour organiser un meilleur accueil aux personnes bissexuelles, développer les réseaux exclusivement bis est indispensable. Nous avons demandé aux personnes interviewées ce

qu'elles pensaient de l'utilité des collectivités bisexuelles, indépendantes de leurs analogues lesbiennes. Cela leur a semblé nécessaire, bien que Bi'Cause, la première et la principale association, n'ait pas pu répondre aux attentes de toutes. Comme je l'ai déjà dit, beaucoup des femmes bies parmi les enquêtées sont d'abord allées dans le milieu lesbien pour rencontrer des femmes aimant les femmes. Puis, comme elles y ont vu ou vécu du rejet biphobe, elles se sont rabattues sur les groupes bis.

Pendant dix ans, de 1997 à 2007, en France, il n'y avait qu'un seul collectif bisexuel, Bi'Cause à Paris. L'offre, au niveau associatif, est restée longtemps assez lacunaire. Yen-Hsiu Chen résume dans sa thèse d'histoire « *De l'obscurité à la résistance : identité bisexuelle et mutations socio-culturelles* » le rôle de Bi'Cause dans l'affirmation de la bisexualité identitaire, lié à la ville de Paris : « *Nombre d'études démontrent que l'espace urbain joue un rôle essentiel dans la construction de l'homosexualité moderne – en lui servant notamment de décor –, tandis que très peu de recherches portent sur les liens entre la bisexualité et la ville, alors qu'elle est pourtant elle aussi la scène du développement du militantisme bisexuel contemporain. L'association Bi'Cause de Paris et le groupe Bi the Way de Taïpei, les premiers porte-paroles des bisexuel.le.s en France et à Taïwan, proposent des occasions de rencontre et de partage d'expériences à l'intention des bisexuel.le.s. Ils coordonnent aussi des activités de sensibilisation et de mobilisation en collaboration avec d'autres organisations locales de la communauté LGBTQIA+. Les rencontres, les réunions et les diverses animations permettent non seulement de faciliter les échanges entre les personnes bisexuelles et de créer un sentiment d'appartenance communautaire, mais aussi de favoriser l'expression et la visibilité d'une identité bisexuelle individuelle et collective.* »

Puis d'autres associations intégrant des bisexuel-le-s se sont créées, à Paris et en province. Du coup, les propositions sont plus diversifiées et peuvent se spécialiser en fonction de thématiques spécifiques : bisexualité et pansexualité comme les Bi'Loulous, lutte contre l'homophobie comme SOS Homophobie, féminisme radical comme FièrEs, etc., ou autour d'une tranche d'âge précise, tel le MAG Jeunes LGBT.

Roxane : « **Tu sens la nécessité d'avoir des groupes de discussion plus pour les bi-e-s, indépendamment des groupes LGBT ?** Franchement, quand je suis arrivée, je n'y croyais pas trop à ces groupes-là. Et maintenant je pense que c'est vraiment important. Ne serait-ce que parce qu'il y a des gens qui se sentent pas forcément à l'aise. Les bi-e-s peuvent être très effacés au sein des groupes LGBT. »

L'enquêtée indique l'importance de se construire une forme de communauté bisexuelle.

Nous ne dresserons pas la chronologie de la mise en place des différents événements qui ont fait ou font vivre Bi'Cause : les Ateliers écriture et les Groupe de paroles, par exemple. Les

Bi'causeries du lundi soir basées sur un thème de discussion autour de la bisexualité et des sujets connexes, les Bi'envenues du jeudi soir et les dîners BIP du vendredi soir, parmi d'autres, continuent aujourd'hui, et permettent de réunir les bi et les bi friendly autour de moments militants ou conviviaux.

Bi'Cause a été un modèle d'inclusivité, non seulement sur les questions liées au genre et à l'orientation sexuelle, mais aussi sur d'autres thèmes sociétaux. Toutefois, cet esprit d'ouverture dans les associations devrait être une source de réflexion permanente. Aujourd'hui en 2022, Bi'Cause adopte davantage d'initiatives envers la cause transgenre qu'auparavant, visibles dans les Bi'llets et les Pan'cartes mensuels de l'association, qui présentent le programme des activités. Vincent-Viktoria Strobel, longtemps président-e de l'association, livre sa biographie intime de bisexuel-le à la journaliste Giulia Foïs dans l'émission de France Inter du vendredi 11 décembre 2020, *Unique en son (trans)genre*. Il-elle, assigné homme à la naissance, exprime son identité de genre fluide et non binaire, et détaille son attrait pour les apprêts féminins. Il révèle son intérêt érotique pour les soirées trav et trans. Bi'Cause compte d'autres personnalités non binaires ou transgenres, dont plusieurs dans l'équipe dirigeante. Un glissement a pu s'opérer vers un point de vue de plus en plus trans-centré. La correction du *Manifeste bisexuel* en 2020 (manifeste datant de 2002, qui avait déjà été réactualisé en 2007 et 2017), avec la suppression de toute référence au mot « sexe » au profit du mot « genre », là où étaient auparavant mentionnés « sexe / genre » est symptomatique du tournant pris depuis le début de la nouvelle décennie. L'ancien Manifeste de Bi'Cause est toujours publié sur le site de l'association To bi or not to bi de Toulouse, par contre. Or l'avantage de l'ouverture aux deux termes était que tout un chacun pouvait s'auto-identifier, soit selon son sexe, soit selon son genre, soit selon les deux ou aucun des deux, en fonction de ses préférences personnelles.

Pourtant, Bi'Cause n'est pas la seule association concernée par ce changement progressif, loin s'en faut. De nombreux cercles LGBTQI ou féministes ont suivi la même voie, preuve que la sensibilité personnelle aux problématiques trans n'est pas la seule explication. Des associations comme SOS Homophobie contournent de plus en plus le mot « sexe » dans certains de leurs écrits et le remplacent par le mot « corps ». Cela occasionne une perte de sens, car le corps humain est un signifiant beaucoup plus large que le sexe biologique, qui n'en est qu'une composante. Parfois, les rédacteurs jugent bon de développer, dans un but de précision de leur pensée, une longue périphrase détaillant les caractères sexuels primaires, dont les organes

génitaux externes et internes, les chromosomes, les hormones, ainsi que les caractères sexuels secondaires. C'est-à-dire la définition exacte du sexe biologique sans écrire le mot... Il va sans dire que cette énumération alourdit le langage. Ne serait-ce pas plus efficace de dire « sexe » ou alors « corps sexué » à la place ? D'autres exemples caractéristiques de cette nouvelle tendance à la périphrase existent, certains ont suscité de graves polémiques, d'ailleurs.

Nous devons donc désormais nous référencer selon l'identité de genre et non plus selon l'identité de sexe, comme le font les personnes transidentitaires et intersexes. Pourtant, cisgenres et transgenres ne partagent pas le même rapport vis-à-vis de leur identité sexuée : les personnes trans sont en rupture avec leur sexe de naissance, là où les personnes cis y sont en harmonie. Il est pour le moins antithétique pour un ou une personne cisgenre de renier ou d'effacer son sexe biologique, puisque dans la définition même de la cisidentité, par opposition à celle de la transidentité, il est indiqué que le sexe correspond au genre. Pour des groupes de pensée qui prônent l'auto-détermination libre et entière des individus quant à la conceptualisation de leur identité intime, cela pose question. Pendant des décennies, les personnes trans et inter ont été livrées à la marginalité, dans les milieux gay, lesbien et féministe, où l'on a manifestement péché par manque de solidarité à leur égard. Par une sorte de renversement très ironique, une problématique qui se pose à l'avenir est celle de la ré-inclusion, non des personnes cisgenres en elles-mêmes, mais des notions utiles pour définir leur propre corps sexué selon leur ressenti, chose que l'on n'aurait pas cru possible il y a seulement cinq ans... Cependant, cette nouvelle pensée ne fait pas l'unanimité dans les milieux féministes, comme le révèle la création en 2022 du Front féministe, réunion d'associations internationales du même nom, courant critique du genre, qui, en rappelant que les femmes sont ou ont été exploitées et opprimées en raison de leurs différences biologiques avec les hommes, entendent lutter contre l'effacement du mot femme et du concept de sexe. Faudra-t-il bientôt remplacer le mot « bisexualité » par « bigenrité » ou pas finalement ? Telle est la question que nous nous posons...

La biphobie de la part des personnes LGTQIA+ n'est donc ni exceptionnelle ni anecdotique. A l'heure actuelle, celle-ci se déploie via l'invisibilisation des bisexuel-le-s au cœur du mouvement LGBT, via la discrimination que constitue le déni de la bisexualité et de la biphobie, et via la stigmatisation qu'est le maniement de clichés et de préjugés, sans oublier cette accusation de trahison que l'on accole aux amoureux de deux sexes / genres et plus, et dont on trouve l'origine, au féminin, dans les conflits du féminisme d'il y a bientôt un demi-siècle. Mais la trahison - si trahison il y a - ne viendrait-elle pas plutôt des gays et des lesbiennes non

solidaires du respect et de l'égalité entre toutes et tous, quelle que soit le sexe, le genre et la sexualité ? La violence conjointe des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s envers les bisexuel-le-s rend les collectifs bis requis. La construction progressive d'une communauté bisexuelle, qui est encore embryonnaire, suivant le paradigme de l'actuelle, gay et lesbienne, apparaît comme une arme préventive et défensive contre la biphobie.

Troisième partie

La bisexualité aux prises avec la norme

de l'exclusivité sexuelle et amoureuse

1 La biphobie « hygiénique » ou le dégoût envers la bisexualité :

De même que les pratiques homosexuelles, et par conséquent les personnes homosexuelles, peuvent inspirer du dégoût aux êtres humains hétérosexistes, les pratiques et les personnes bisexuelles peuvent susciter cette émotion négative, tant aux hétérosexuel-le-s qu'aux homosexuel-le-s. A l'encontre des bi-e-s, cette répulsion trouve de surcroît sa source dans l'addition des sexes que suppose la bisexualité ou dans l'illusion de l'hypersexualité - et du quota de partenaires sexuels supposé exponentiel -, de celles et ceux qui ont des rapports sexuels aussi bien avec les femmes qu'avec les hommes.

Un des principaux motifs invoqués de la condamnation de l'homosexualité est le dégoût envers les corps unis de deux hommes ou de deux femmes, ainsi qu'envers les pratiques sexuelles qu'on leur prête : sodomie pour eux, cunnilingus pour elles. Chez certains individus masculins, le refus de la sexualité entre mâles va de pair avec une peur panique d'être pénétrée. Mais généralement, la zone de l'anus inspirerait des haut-le-cœur à des hommes qui se posent comme hétérosexuels, et ils y associeraient automatiquement les homosexuels. L'ouvrage *L'Homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste* évoque la mobilisation des concepts du « cul » et de la « merde », récurrente pour dénigrer les homos hommes. A ce rejet hétéronormatif, certains gays ont répondu par la manifestation de leur répulsion, non dépourvue de misogynie, envers le corps et le sexe féminin. En définitive, le dégoût est une notion qui intervient avec une fréquence élevée dans un but de dénigrement de la sexualité d'autrui et de valorisation de la sienne.

S'agissant des bisexuel-le-s, indépendamment de la question de la fidélité, ils et elles sont mis en porte-à-faux face aux fantasmes de pureté d'hétérosexuel-le-s ou d'homosexuel-le-s. C'est ce que nous avons nommé la biphobie pour raisons épidermiques ou hygiéniques. L'addition des deux sexes serait dégoûtante. Ainsi, les ennemis de la bisexualité dissertent sur l'opposition entre la propreté, la pureté, qui serait monosexuelle, et l'impureté, qui serait bisexuelle. Corollaire des tabous sur le corps et le sexe, le champ lexical de la souillure est appelé à la rescousse de la biphobie. D'ordinaire, il appartient à l'intégrisme religieux ; et il est intéressant de remarquer que nombre d'individus qui ne se revendiquent pas de cette

tradition l'utilisent sans complexe. Voici comment Catherine Deschamps, dans *Le Miroir bisexuel* analyse ce phénomène : « *Pour certains membres d'autres orientations sexuelles, les bisexuels dans leur totalité s'opposent à l'idée de pureté, ils en sont l'antithèse. Et à cela une raison principalement, appréhendée à l'inverse de l'interprétation prosélyte bisexuelle et pourtant identique : toujours la multiplication des sexes.* » (P. 183)

Consacrons-nous aux femmes à la sexualité double et au dégoût qui a pu leur être renvoyé. Des hétérosexuelles et des homosexuelles ont exprimé, plus que leur non-attraction, leur répugnance envers la bisexualité et les bisexuelles.

Amanda : « Il y a un discours de femme hétéro de base qui a tendance à m'énervier. OK elles n'aiment pas les femmes, mais quand on leur dit qu'on est bie, elles te disent cash qu'elles, elles ne le sont pas. Mais ça ne s'arrête pas là. Elles se sentent obligées d'en rajouter, et de dire des choses comme : "Ah moi je ne pourrais jamais", "Rien que m'imaginer", quand ce n'est pas carrément : "ça me dégoûte". On ne leur a pas demandé des commentaires en plus ! » ; « Ce que je trouve très comique, c'est quand elles te sortent, comme une amie au lycée : "Je respecte, mais ça me dégoûte". Parce que justement, quand tu le dis comme ça, ça veut dire que tu ne respectes pas ! »

Les femmes hétérosexuelles, non attirées ni excitées par le féminin, peuvent rester dans une simple indifférence. Mais elles peuvent également ressentir et exprimer un malaise face aux pratiques sexuelles saphiques, en particulier le cunnilingus. Certaines hétérosexuelles ont même expliqué avoir tenté des expériences insatisfaisantes ou répugnantes avec d'autres femmes. Dans l'article *Sommes-nous tous bisexuels*, sont rapportées des histoires vécues. Une certaine Catherine, qui indique être « d'une hétérosexualité sans faille », raconte avoir été entraînée dans un club échangiste, et avoir essayé sans la moindre envie de lécher un sexe féminin. Ce fut un flop total. « *Et sans la moindre excitation. Du pur intérêt intellectuel. Comme en cours d'anatomie. (Rires.) [...] Pas la moindre révélation. Et j'ai quitté le lieu, fascinée par l'excitation apparente de toutes les autres livrées au même exercice.* » Bien entendu, dire que l'on n'aime pas ou que l'on n'aimerait pas avoir des pratiques bisexuelles n'implique pas que l'on soit biphobe. Tous les goûts sont dans la nature, comme dit l'adage ! Mais il y a des formes d'expression de son absence d'attraction qui ne sont pas neutres, de par les mots employés, le ton et les gestes, et qui marquent, avec leur désintérêt pour le même genre, l'hostilité ou les préjugés.

En plus des hétérosexuelles, des homosexuelles disent être dans le dégoût vis-à-vis des femmes bisexuelles, pour un motif autre. Pour elles, et à l'opposé des premières, c'est l'absence de mélange des sexes qui est synonyme de bien et de bon. Se fait jour une contradiction : aimant et désirant les femmes, les lesbiennes éprouvent de l'attraction envers les bisexuelles. Mais

quelques-unes disent être révoltées par le fait que ces femmes soient touchées, « souillées », par des mains d'hommes. La bissexuelle, pour l'homosexuelle, est une double figure au cœur de l'antithèse attraction-répulsion. Il n'est pas étonnant qu'un dossier de *Lesbia magazine* de 1986 ait titré « *Bisexuelles : anges ou démons ?* », aux évocations baudelairiennes et un brin sexistes. Nous nous référons à l'article déjà cité de Yen-Hsiu Chen. Si l'éviction des femmes bissexuelles a été invoquée au nom du féminisme, nous allons en évoquer maintenant les autres raisons qui paraissent beaucoup moins féministes.

Nous avons vu les conditions de la création du Groupe Bi, avec le désaccord de certaines lesbiennes. Nous citons de nouveau Catherine Deschamps : « [...] *d'autres exprimaient leur rejet de la bisexualité et des bissexuelles de manière plutôt agressive, leurs argumentations étant davantage d'ordre épidermique (dégoût pour le corps des hommes et, de là, dégoût pour le corps d'une femme ayant touché et ayant été touchée physiquement par un homme) que réfléchies.* » (P. 109) Cette impossibilité revendiquée, pour ces lesbiennes, d'échanger des caresses avec une femme qui a ou a eu des rapports charnels avec des hommes, ce qui équivaldrait à être touchée par un homme par contact interposé, en dit long sur leur blocage envers le sexe masculin. L'auteure du *Miroir bissexuel* dit plus loin : « *Les accusations contre les bissexuels, qui d'une différence biologique entre les sexes fait une différence essentialiste complète, sont portées majoritairement par les homosexuels, et en particulier par les lesbiennes. [...] Et si toutes les lesbiennes ne reprochent pas aux bissexuelles de se laisser "souiller" par des contacts avec "le" mâle, on est cependant en droit de s'inquiéter de la conséquence d'une distinction entre les catégories sexuelles fondée sur l'exploitation à l'extrême de différences entre les sexes.* » (P. 183) Ce qu'elle exprime en filigrane est la volonté, de la part de certaines lesbiennes, de ségrégation misandre entre femmes et hommes pour obtenir une sorte de purification sexuelle.

Roxane révèle la spécificité du rejet venant de lesbiennes.

Roxane : « Quand on essaie d'argumenter... Il y a deux grands types de biphobie chez les lesbiennes : c'est la biphobie de "C'est dégoûtant", "ça a touché un homme", "ça a touché un pénis", "Donc je ne veux pas y toucher". Et un truc qu'on trouve un peu chez tout le monde, pas que chez les lesbiennes, qui est vraiment le côté : "Je suis qu'une expérience, elle va me tromper, on ne peut pas lui faire confiance". » ; « Je pense que c'est une minorité de lesbiennes. Ce que j'ai lu dans les commentaires ne veut pas dire que c'est la majorité. »

Ces exemples de biphobie de lesbiennes sur Internet, livrés par des enquêtées, prouvent que quelques-unes rivalisent de recherche lexicale et de métaphores. Il y aurait comme une surenchère pour exprimer, avec le plus de violence possible, le dégoût que les bissexuelles leur inspirent, et à travers elles, les hommes. Ainsi, si la proposition « *Ah moi je ne veux pas avoir de rapport avec une fille qui a embrassé un mec* » (propos lu sur Internet par Georgette) n'a

peut-être pas une force d'évocation assez forte, celle-ci sera trouvée bien meilleure par d'autres : « *C'est ignoble, je ne vais pas embrasser une fille qui a sucé un pénis* » (propos lu sur Internet par Roxane).

Georgette : « 'Je veux être protégée', dans le sens où je ne veux pas avoir de MST. **Ah oui elles pensaient que les femmes bies transmettaient les MST ?** Parce que peut-être que le partenaire de la fille il n'est pas fidèle, du coup il va transmettre une maladie à la fille. Comme si l'infidélité n'existait que dans les couples hétéros... »

Georgette explique les réticences de lesbiennes envers les bisexuelles par la crainte des Maladies Sexuellement Transmissibles (MST). Pourtant, les femmes bisexuelles, si elles ne sont pas immunisées contre le sida ou d'autres MST, ne présentent pas les mêmes risques épidémiologiques que les hommes bisexuels ou homosexuels, fortement impactés. En utilisant des moyens de protection appropriés (préservatifs masculins ou féminins, carrés de latex, etc.), les risques sont considérablement réduits.

Georgette : « Par exemple, je vois sur Facebook des filles trans qui veulent sortir avec des filles lesbiennes, et les lesbiennes disent : 'Moi je n'ai pas de relation avec des bites'. Et les filles trans elles se sentent très très mal, car elles se définissent en tant que fille, mais elles ont ou elles ont eu un jour une bite. »

Elle compare aussi le refus des filles bies au rejet des trans Male to Female, opérées ou non opérées, rejet à l'initiative des lesbiennes. Est non souhaité le fait d'être confrontée à des attributs sexuels masculins, chez les trans non opérés, ce qui est logique et compréhensible vis-à-vis de l'orientation lesbienne. Mais est aussi repoussé ce qu'il reste de virilité réelle ou imaginaire, chez les trans opérés, devenus des femmes sur le plan génital. La masculinité apparaît alors traquée et rejetée dans ses derniers retranchements.

Pourtant les arguments épidermiques et hygiéniques des lesbiennes pour ne pas sortir ou coucher avec des bisexuelles sont bancals. Comme nous l'avons indiqué, la plupart des lesbiennes ont, dans leur passé, été touchées, « souillées » par les hommes, elles aussi. Les lesbiennes qui incriminent le contact masculin ne devraient dès lors rechercher comme partenaires que les femmes vierges de toute relation sexuelle avec un homme. Or ce n'est pas le cas. En somme, ce qu'il est reproché aux bisexuelles, c'est d'« aimer ça ». Seule une infime proportion des homosexuelles n'ont jamais eu de relations sexuelles avec des hommes, et dans le milieu, on les dénomme « lesbiennes goldstar » ou « étoiles d'or ». Ce sont des femmes qui ont toujours su qu'elles n'aimaient pas le sexe masculin, et qui ne se sont jamais compromises avec lui. Surtout, elles n'ont pas cédé à la pression hétéronormative. On les valorise à l'extrême, dans cette communauté, pour ces considérations. D'après l'appellation et ce qu'elle implique d'un point de vue lexical, elles semblent avoir une aura céleste. En effet, elles symbolisent ce fantasme de pureté lesbienne, qui est à l'origine de la biphobie.

Nous voudrions analyser deux extraits de témoignages, tirés des rapports annuels de SOS Homophobie. L'un est lesbophobe et vient d'une personne hétérosexuelle, l'autre est biphobe et hétérophobe et provient d'une lesbienne. Ils sont tout à fait similaires.

- « *Embrasser une gouine, c'est dégueulasse* » (phrase retranscrite sur la couverture du *Rapport sur l'homophobie 2015*).
- « *C'est une hétéro, zappe-la, elle est dégueulasse* » (phrase retranscrite dans la rubrique « *Biphobie* » du *Rapport sur l'homophobie 2013* [P. 42]).

Ce que l'on perçoit d'ores et déjà est la symétrie des deux extraits, avec la reprise du terme grossier « dégueulasse », pour exprimer le dégoût. Mais l'analyse des deux phrases fait apparaître d'autres éléments intéressants. D'une part, les rapports de domination entre sexualité hétérosexuelle et lesbienne. Si l'insulte « gouine » est fréquente pour inférioriser les lesbiennes, il n'existe pas d'insulte désignant les hétérosexuelles, puisque l'hétérosexualité est la sexualité dominante : « gouine » n'est pas l'égal d' « hétéro ». D'autre part, la négation de la bisexualité. Car l'« hétéro » désignée n'est autre qu'une bisexuelle à qui on dénie sa sexualité, par une parole biphobe : si elle fricote avec le mâle, elle est et elle ne peut être qu'hétéro. Elle est de l'autre bord.

De ces observations, nous pouvons faire l'hypothèse que, dans le cas des homosexuelles et des hétérosexuelles, mettre en avant la répugnance qu'elles éprouvent à l'encontre des bisexuelles est une manière de performer et de renforcer leur orientation sexuelle, à leurs propres yeux et aux yeux des autres, un phénomène parallèle à celui que nous avons constaté chez les hommes hétérosexuels à l'encontre de la figure repoussoir du « pédé ». Il s'agit d'une mise en scène de soi verbale et gestuelle, pour se poser comme appartenant à telle ou telle identité, et pour manifester le rejet de la sexualité de l'autre. Plus qu'une hypothétique répulsion physique et épidermique incontrôlable et irréprensible, cet aspect est simulé, c'est un rejet moral exprimé et exagéré. Le dégoût peut parfois être un sentiment réel, certes, mais il est surtout construit par les normes de la société hétérocentrée ou de la micro-société gay et lesbienne.

Nous n'avons pas trouvé d'exemples d'hommes hétérosexuels qui trouvent rebutantes les relations entre femmes, ce qui ne veut pas dire que cela ne peut pas exister. La biphobie et la lesbophobie des hommes hétérosexuels s'expriment davantage dans l'hyper-érotisation des relations saphiques, comme nous le verrons, que dans l'hypo-érotisation et le dégoût.

Quant aux bisexuel-le-s, peuvent-ils être dégoûté-e-s, écœuré-e-s et traumatisé-e-s à l'égard d'une autre sexualité que la leur ? Tout est possible. Mais on se représente mal le fameux « c'est dégueulasse » dans la bouche d'un-e bi-e. Les bi-e-s aiment les corps d'hommes, de femmes et aussi de personnes non binaires, ils ont des rapports homosexuels et hétérosexuels à la fois.

Comment pourraient-elles et pourraient-ils trouver un sexe ou une orientation sexuelle dégoûtante ? Cette disposition personnelle les rend de fait moins à même d'être intolérant-e-s sur cette question, sans que ce soit lié à un quelconque mérite.

2 La bisexualité déconsidérée par la norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse :

a) La norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse :

A propos de la bisexualité, le cinéaste Woody Allen a lancé un trait d'esprit : « *Il est incontestable que le fait d'être bisexuel double vos chances de rencontrer quelqu'un le samedi soir.* » Cependant, il semble que le fait d'être bisexuel-e double les chances d'être évincé-e le samedi soir... Nous allons l'expliquer.

Dans cette partie dédiée au couple opposé de la fidélité et de la liberté sexuelle, nous démontrerons d'abord comment la bisexualité a pu être discréditée au regard de l'exclusivité sexuelle et amoureuse, de la monogamie. Donc nous verrons qu'après l'hétérosexualité obligatoire et l'homosexualité obligatoire, nous sommes confrontés à une autre norme : celle de la fidélité amoureuse et sexuelle obligatoire. Félix Dusseau, dans son article *Les Bisexualités : un révélateur social de l'Amour*, explique que les bisexualités montrent le poids de la norme dans le domaine de l'Amour, ainsi que la disqualification du sexe quand il ne s'accompagne pas de sentiments. En effet, cette orientation sexuelle, tournée vers deux genres ou plus, donc peut-être tournée vers deux partenaires ou plus, remettrait en cause cet idéal. « *Fondée sur une attirance possible entre plusieurs partenaires de sexe et/ou de genres différents, la bisexualité brouille les grilles de lecture, donnant de multiples possibilités d'action à l'individu en matière sentimentale et sexuelle tout en perturbant un discours dominant sur l'amour par le potentiel dualisme des attirances, même de façon virtuelle et hypothétique.* » (P. 2) La spécificité de la biphobie dans ce cadre est qu'elle peut provenir du partenaire ou de potentiels partenaires des bisexuel-le-s. La structure du couple, qui est une cellule de protection dans le cas de l'homosexualité n'en est pas toujours une dans le cas de la bisexualité, sauf si les deux membres sont bis.

La fidélité sexuelle moderne est la descendante de la propriété sexuelle, point d'ancrage du mariage selon la tradition : la possession exclusive de la sexualité et de la fécondité de la femme par son mari a fait place, avec l'idée de l'égalité des sexes et des genres, à la norme d'une fidélité réciproque entre les deux conjoints. Depuis la révolution sexuelle de la fin des années 1960 et du début des années 1970, cette conception du couple exclusif a été remise en cause.

Néanmoins, de nos jours, cette forme de fidélité reste l'attitude attendue par défaut, dans la plupart des unions hétérosexuelles et lesbiennes, mais pas gays. Si la société a évolué vers plus de souplesse en ce qui concerne la sexualité, l'infidélité, bien que très pratiquée, reste pointée du doigt. Quant à la liberté sexuelle revendiquée, elle n'est pas près de se généraliser.

Au sujet de l'infidélité, *L'Atlas mondial des sexualités* a consacré une double page. Il synthétise : « Depuis quelques années le nombre de personnes qui mènent une double vie augmente. Estimer le nombre d'infidèles reste pourtant une mission presque impossible à cause du caractère clandestin qui entoure ces pratiques. » (P 42) Il explique que l'individualisme typique de nos sociétés nous axe sur l'épanouissement personnel, face aux contraintes de la famille et du travail. Une nouvelle vision de l'amour émerge, qui concurrence l'ancienne, et l'image de l'infidélité se modifie en conséquence de cause. En Europe, les hommes et les femmes seraient progressivement plus pragmatiques, conscients qu'on ne peut pas tout trouver chez son conjoint ou sa conjointe, et qu'on peut le tromper tout en l'aimant.

Ces problématiques sociétales autour de la sexualité, en tension permanente entre l'idéal de l'Amour et les désirs du sexe, font apparaître des asymétries persistantes entre les genres, malgré une relative uniformisation des comportements. En résumé, beaucoup d'hommes privilégient l'exercice de leur sexualité au détriment de l'affectivité ; et les femmes font l'inverse. Michel Bozon le dévoile dans *Sociologie de la sexualité* « Dans tous les pays où elles ont été menées, les enquêtes sur les comportements sexuels font apparaître des différences systématiques dans les déclarations des hommes et des femmes. » (P 68) « Elles (les femmes) intériorisent ainsi des attentes sociales contraignantes qui les poussent à donner d'elles-mêmes une image de personnes sélectives, s'intéressant à la création de relations ou de couples, plutôt qu'à la sexualité. » (P. 68)

Ces inégalités se retrouvent doublées dans les unions gays et lesbiennes. Sébastien Chauvin et Arnaud Lerch le découvrent dans *Sociologie de l'homosexualité*. Pour les gays : « Faisant de nécessité vertu, de nombreux gays ont longtemps revendiqué ce modèle du 'sexe sans lendemain' comme un choix de vie transgressif [...]. » (P. 68) Et pour les lesbiennes : « [...] Les relations sexuelles entre femmes se développent plus fréquemment dans le cadre sinon d'une relation, du moins d'un 'script conjugal'. [...] L'exclusivité amoureuse et sexuelle semble être la norme prédominante. » (P. 69) Ils l'expliquent par un conditionnement de genre ayant pour conséquence la séparation entre sexualité et conjugalité chez les premiers et la réunion de ces deux caractéristiques chez les secondes. Ces différences de normes relationnelles entre gays et lesbiennes sont très marquées. Un constat confirmé par Natacha Chetcuti dans sa thèse *Se dire lesbienne*.

b) Le rapport à la fidélité / l'infidélité chez les bisexuel-le-s :

Dans ce cadre, les bisexuel-le-s, étant attiré-e-s aussi bien par les femmes que par les hommes, sont soupçonné-e-s d'instabilité émotionnelle et d'infidélité sexuelle, quand ce n'est pas d'hypersexualité. Dans *Le Miroir bisexuel*, l'auteure décrypte cette crainte que génèrent les bisexuel-le-s : « *Assez rapidement au cours du terrain, j'ai eu le sentiment que ce qui gênait chez les bisexuels, ce qui dérangeait leurs détracteurs, avait partie liée au fantasme de fidélité, à l'utopie d'une fidélité perdue et absolue.* » (P. 167) Fidèles ou infidèles, les bisexuel-le-s sèment le soupçon dans les esprits et on leur en tient rigueur. La bisexualité est perçue comme l'identité sexuelle qui remet en cause la fidélité. Nombre de bisexuels vivent des histoires de couple à deux durables et exclusives ; et une partie des hétérosexuels ou des homosexuels ne sont pas monogames. Mais la bisexualité, à l'inverse des deux monosexualités, semble sous-entendre le non-respect de la monogamie. Catherine Deschamps pointe ici ce paradoxe, dans son ouvrage phare : « *Les bisexuels sont à la fois souvent critiqués pour leur multipartenariat, mais en même temps on ne reconnaît leur existence que par un multipartenariat bisexué ancré dans l'actualité. [...] Dans la demande de preuve, il y a demande de multipartenariat. Ainsi, la bisexualité se prouve par cela même qui déplaît.* » (P. 193) Aux yeux des monosexuel-le-s, les bisexuel-le-s fidèles seraient inexistantes et les bisexuel-le-s existants seraient infidèles... L'auteure nous apprend de surcroît que ces accusations d'adultère proférées à l'encontre du groupe entier des amateurs de plus d'un sexe révèle l'angoisse d'hétérosexuel-le-s et d'homosexuel-le-s de ne pas correspondre aux critères de l'idéal-type du couple. Karl Mengel, dans *Pour ou contre la bisexualité*, rassure et réconcilie tout le monde, à sa façon : « *Tous ces gens sont autant de cocus en puissance, comme chacun l'est sur cette planète, à vrai dire, si l'on décide qu'une envie charnelle insatisfaite conduit inexorablement à l'adultère.* » (P. 44)

Les enquêtées sont-elles des femmes chaudes comme la braise, selon l'expression populaire, dont l'insatiabilité conduirait à l'infidélité ? Nous avons vu des ressentis différents de la fidélité.

Mandala évoque sa liaison de six ans avec un homme, dans sa jeunesse. Ils ont été séparés durant deux ans par la distance, pour raisons d'études, et même durant ce temps, ils ne sont jamais allés batifoler ailleurs, même s'ils s'en étaient donné mutuellement la permission.

Mandala : « **Et toi tu es allée voir de ton côté ?** Non. **D'accord donc vous êtes restés fidèles.** Le fait qu'on ait été les premiers l'un de l'autre, ça m'aurait perturbé. **Donc c'est faux quand on dit que tous les bi-e-s sont infidèles et volages ? Les bi-e-s peuvent être fidèles comme tout le monde ?** Ouais. »

Alice a toujours été dans des relations exclusives, avec les femmes comme avec les hommes. Elle a voulu rester fidèle. Elle l'a bien vécu.

Alice : « Je n'ai jamais été infidèle. Comme tout le monde, j'ai pu avoir des désirs hors du couple, mais je ne l'ai pas concrétisé. »

La situation de couple était similaire pour Dany, jusqu'à sa rencontre avec son mari. Mais elle l'a mal vécu. Désormais, elle est en couple semi-libre.

Dany : « J'ai été en relation d'exclusivité avec tous mes partenaires, ce qui à la fin était frustrant pour moi (je me sentais comme si je reniais une partie de moi). »

Camille, née homme, a eu une longue vie conjugale de vingt ans avec une femme, avec qui elle partageait le refus réciproque de l'exclusivité sexuelle et amoureuse. Elle a eu des aventures sexuelles avec différents partenaires de différents genres, mais aussi une relation sentimentale de six ans avec une autre femme, en parallèle à sa compagne principale.

Camille : « **Tu penses que la non-exclusivité permet aux couples de durer plus longtemps ?** Moi j'en suis persuadé. Mais j'en suis persuadé parce que c'est mon expérience, c'est ma conviction. Maintenant, je suis respectueux de ce que les autres vivent et disent. »

A tort, le commun des mortels pense que les bisexuel-le-s vont se trouver insatisfaits et frustrés, avec des rapports sexuels et amoureux qu'avec un des sexes ou des genres. Or tous les bisexuel-le-s ne sont pas volages ou instables, comme on se plaît à les représenter. On peut être bi et monogame, et ce n'est pas parce qu'on est bi que l'on est nymphomane. « *Un cliché répandu est la sur-sexualisation des bisexuel-le-s, qualifié-e-s péjorativement de «partouzeur-se-s» etc., comme si la capacité d'éprouver désir et plaisir avec les deux sexes ne pouvait s'expliquer que par un appétit sexuel débridé.* » (P. 44) révèle la rubrique « Biphobie » du *Rapport annuel sur l'homophobie 2013*. Karl Mengel s'inscrit en faux contre cette croyance : « *Il en va de même pour la bisexualité, où les petits papes de machine à café s'acharnent à voir une propension perverse à la partouze totale, confondant allègrement les péchés de gourmandise et de luxure, alors que le sexe à plusieurs n'est évidemment pas corrélé au choix d'objet.* » (P. 43) Ce mythe de la sexualité débridée n'est pas cantonné aux bisexuel-le-s, assimilés à des libertins ou des « chauds lapins ». Les gays subissent le même stéréotype. De plus, selon les représentations sexistes traditionnelles, qui opposent la « femme honnête » et la « putain », toutes les individus de sexe féminin sont potentiellement des créatures dangereusement sensuelles et sexuelles.

Voyons les expériences éventuelles d'infidélité de la part des enquêtées. Certaines d'entre elles ont révélé, de manière honteuse ou non, avoir déjà été infidèles, mais il est manifeste que ce n'est qu'une minorité : deux. En revanche, deux d'entre elles ont dit avoir été victimes d'infidélité et elles ne l'ont pas bien pris. Ce que l'on oublie dans cette polémique est que les bi-e-s aussi peuvent être trompés ou quittés !

Georgette a été une fois infidèle envers son mari, au début de leur relation, alors qu'ils étaient éloignés, lui en France, elle dans son pays d'origine, et elle le regrette. Leur couple est semi-libre : si elle est autorisée à fréquenter des femmes, elle ne l'est pas vis-à-vis des hommes.

Georgette : « **Tu veux raconter ?** [...] Avec mon mari, au début de ma relation [...]. J'ai couché avec un mec. Mais je ne sais pas s'il l'a su. **Et tu ne lui as jamais dit ?** Non et je ne vais pas lui dire. **C'est secret ?** Mais je ne sais pas s'il l'a ressenti, parce que j'étais très mal après. J'étais vraiment très très mal. Je ne savais pas quoi faire. » ; « Et j'ai pris ma décision de ne plus jamais faire ça. »

Lune, après de longues années de fidélité, a été adultère envers son amante, mais elle ne regrette pas ces bons moments passés dans la clandestinité avec un homme bisexuel, qui lui ont fait changer sa perception de l'exclusivité et de la non-exclusivité.

Lune : « J'ai eu deux relations monogames avec un homme, et une relation monogame avec une femme. Mais je ne suis pas arrivée à être 100 % fidèle sentimentalement et physiquement que je l'aurais souhaité. » ; « En ce moment je suis avec une femme, on est ensemble depuis 9 ans. Deux ans avant, je croyais que je pouvais toujours être fidèle avec elle. » ; « Mais contre toute attente, lors de mon séjour ici et pour la première fois dans ma vie, j'ai rencontré un bisexuel qui m'a fait tourner la tête. [...] Cela m'est tombé dessus. Quoi qu'il en soit, je chéris les moments avec lui, et cette rencontre fait partie de mes plus beaux souvenirs. »

Marianne et Roxane ont été victimes de l'infidélité d'un partenaire, par contre.

Marianne : « Par contre, ouais, quand j'avais 18 ans, mon copain, ça faisait 1 an que j'étais avec lui, et il s'est mis à sortir avec quelqu'un d'autre en oubliant de me larguer. Du coup ça a duré deux trois mois, avant que j'apprenne la vérité, que quelqu'un me le dise d'ailleurs. Car il n'a pas jugé bon de m'en parler. »

Roxane : « **Ça avait quelque chose à voir avec la bisexualité ou pas du tout ?** ça avait quelque chose à voir avec l'adultère. Quand les gens disent : "Ah mais ton copain a pas peur que tu le trompes ?", je dis "Mais moi le dernier c'est lui qui m'a trompé". **Oui ça arrive aussi, j'ai eu d'autres cas. C'est pas forcément le bi qui trompe.** C'est pour ça que ça m'énerve. Les homos et les hétéros trompent beaucoup, tout le monde le sait. »

Marianne et Roxane manifestent une forme de révolte face à la mauvaise foi qu'implique la stigmatisation des personnes bisexuelles au motif de leur prétendue infidélité. Non, ce n'est pas toujours les bi-e-s qui trompent, affirment-elles. Et des hétéros et des homos, y compris ceux qui accusent les bisexuel-le-s d'adultère, eux aussi trompent leurs partenaires.

Etudions à présent les situations possibles de jalousie de la part des partenaires des enquêtées.

Georgette a embrassé des amies au lycée, alors qu'elle avait un petit copain. Pour elle, ce n'était qu'un bisou. Mais celui-ci a été jaloux. La bisexualité n'est pas a priori en cause, mais l'infidélité oui.

Georgette : « Je ne croyais pas qu'il allait s'embêter parce que bon c'était un bisou. [...] « Mais il était très en colère quand il l'a découvert. [...] On s'est séparés et on s'est remis ensemble. **A cause de ça ?** Parce qu'il n'a pas accepté, il a trouvé ça comme une trahison. Mais bon je peux comprendre. **Mais ce qui lui a posé le plus problème**

à ton avis c'est la bisexualité ou c'est le fait que tu aies embrassé quelqu'un d'autre ? Que j'ai embrassé quelqu'un d'autre. C'était une infidélité, c'est ça ? Oui, oui. »

Inès oppose la possessivité de son ex-copine lesbienne qui se disait bie et son absence chez son copain hétéro actuel.

Inès : « **Qu'est-ce qui s'est passé, pourquoi vous vous êtes disputées ?** Il y a un aspect de son caractère à elle, qui n'a rien à voir. Il y a différentes causes. En gros, elle n'acceptait pas qui j'étais. Elle était méfiante, jalouse, possessive, cherchant à m'isoler du monde. »

Inès : « **Tu penses qu'il a confiance, qu'il n'a pas peur que tu ailles voir ailleurs sous prétexte que...** Il a confiance, il n'est pas inquisiteur. [...] Il n'est pas jaloux maladif, mais je sens parfois des petites feintes. Il a toujours besoin d'être rassuré. »

Ce sentiment de jalousie, chez cette ancienne compagne, n'est pas uniquement lié à la bisexualité et à la peur de l'infidélité : il est décrit par Inès comme un trait de son caractère consistant à réduire les personnes à des choses qui lui appartiennent ; il a été perçu négativement par l'enquêtée, qui dit ne vouloir être la propriété de personne. Elle n'a généralement pas gardé de bons souvenirs de ses amourettes avec des femmes lesbiennes.

Alice aussi a connu la méfiance d'une partenaire. Sa petite amie lesbienne, avec qui elle avait lié d'amitié au lycée, était d'une jalousie malade. Pourtant, Alice lui a toujours été fidèle. Là, c'est bien la bisexualité qui a posé problème à son amie et qui lui a donné des soupçons d'infidélité, à tort.

Alice : « La rupture a été douloureuse à cause de la jalousie de ma copine. On a rompu plusieurs fois et on s'est remises ensemble plusieurs fois. J'aimais toujours O mais j'ai compris qu'elle ne serait jamais bien avec moi. »

Laurence a vécu une situation chaotique avec son mari, à cause de la jalousie de celui-ci. Laurence a fait part de sa bisexualité à son mari, et lui a demandé s'il ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'elle ait une relation avec une femme. Il a dit non. Elle s'est réjouie. Et elle a vécu l'aventure souhaitée. Quand elle a dit la vérité à son mari, cela l'a bouleversé. Il y avait eu un malentendu : il n'avait pas compris qu'elle était sérieuse et il croyait qu'elle plaisantait quand elle disait qu'elle était bie !

Laurence : « [...] Alors il a trouvé ça drôle. Non il n'allait pas du tout se sentir trompé. En fait, il pensait que je blaguais et moi j'étais sérieuse. Lorsque je l'ai vécu et que je lui ai raconté, après les faits, ça ne l'a pas du tout fait marrer. »

Laurence : « Situation de blocage [...]. Donc je me suis sentie prisonnière. Il a fini par être violent, me menacer de mort et un soir, le geste de trop, un coup à l'œil. Je suis sortie aux urgences faire constater l'hématome, j'ai porté plainte. J'ai eu le droit de partir par le juge des affaires familiales. »

Il a alors accepté de mauvais gré qu'elle noue des relations avec des femmes, mais il était malheureux. Les rapports entre eux se sont détériorés. Quand Laurence a voulu le quitter pour une femme, il est devenu violent. Il l'a battue. Aussitôt, elle a divorcé.

La situation vécue par Laurence est grave, au vu de la violence physique et psychologique subie, en raison du caractère possessif et dominateur de son mari. Là, la révélation de la bisexualité a provoqué l'hilarité, car on n'y croyait pas, mais sa concrétisation de l'agressivité. Preuve que les hommes, lorsque c'est sérieux, se sentent menacés par deux femmes ensemble.

c) L'éviction des bisexuel-le-s par leurs potentiels partenaires :

Pour les personnes très attachées à cette idée de la fidélité, sexuelle et amoureuse, à vie ou du moins tant que dure le couple, les bisexuel-le-s seraient les partenaires à éviter. Selon les *Premiers résultats de la Première enquête nationale sur la bisexualité*, « Une personne sur cinq refuse catégoriquement de se projeter dans une relation durable avec un-e bi-e ». 78 % des personnes interrogées accepteraient d'avoir une relation sexuelle avec un-e bi-e, 71 % de nouer une relation amoureuse de courte durée, et 61 % d'engager une relation amoureuse de longue durée. Les résultats, en pyramide inversée, sont éloquentes : au plus la liaison envisagée et espérée est sérieuse et durable, au plus les bisexuel-le-s sont disqualifié-e-s. Le motif principal du refus des bi-e-s comme compagnes et compagnons de vie repose sur l'équation simpliste suivante : deux fois plus de choix, deux fois plus de chances d'être trompé. La jalousie ressentie ou redoutée est invoquée comme excuse. De la part d'hétérosexuel-le-s comme d'homosexuel-le-s, l'injonction est on ne peut plus directe : restez entre vous ! La biphobie intervient dans ce cadre. Or, comme le confirme *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*, « Actuellement, aucune étude ne permet de prouver que ces pratiques sont plus répandues chez les bi-e-s que chez d'autres orientations sexuelles. » (P. 34)

Cette éviction des bisexuelles lors des rencontres amoureuses est particulièrement marquée de la part des femmes homosexuelles. Les lesbiennes étant très attachées à l'idée de la non-séparation entre sexe et sentiments, liée à ce conditionnement de genre déjà évoqué, elles craignent d'autant plus de s'engager dans des relations amoureuses avec des bisexuelles, à cause de ces clichés véhiculés : instabilité et infidélité supposée. « Elles [les lesbiennes] sont d'ailleurs plus enclines que les homosexuels masculins à diaboliser le caractère supposément instable des bisexuels » affirme Catherine Deschamps (P. 178). « Nombreuses sont les lesbiennes qui excluent d'office les bisexuelles de leur vie sentimentale de peur d'être forcément trompées. » (P 20) confirme Gabrielle Desgagné dans son article, *Le mouvement bisexuel*.

Dans les petites annonces de rencontres entre lesbiennes, dans la presse ou sur Internet, le fameux « bi s'abstenir » est récurrent.

Alice : « J'ai vu dans les journaux lesbiens comme la 10^e Muse des annonces : "Bi et alcolo s'abstenir". »

Laurence a remarqué la réticence des lesbiennes à aller vers des bisexuelles, sur les sites de rencontres. Elle le déplore, même si elle dit comprendre le point de vue de ces femmes. Leurs attentes et les siennes en termes de modalités de couple n'étaient pas les mêmes. Elle a également essuyé des commentaires biphobes, qu'elle s'apprête à dénoncer. Mais les conséquences sont là : elle ne prend plus contact avec les lesbiennes, ayant eu trop de problèmes avec elles.

Laurence : « Et j'ai aussi eu de la biphobie parfois sur Internet, pour des rencontres. **Des rencontres lesbiennes ou hétéros ?** Pour une femme, oui. [...] Et les femmes lesbiennes, non, elles n'aiment pas ça. Parce qu'on est un peu traîtres, pour certaines on est des lesbiennes qui ne s'assument pas. Il est sûr qu'il y a des bies qui ne sont pas très nettes et qui font subir des choses pas très marrantes aux lesbiennes. **Ça peut arriver, ouais.** Ça peut arriver. Mais du coup, on le subit un peu comme une généralité. » ; « Mais bon, comme je suis curieuse, j'ai eu des relations avec des femmes lesbiennes. Elles savent qu'il y a un homme dans ma vie, elles l'acceptent. Et au bout d'un moment elles pètent des plombs. Elles ne supportent plus. »

Laurence : « **Tu m'as dit que tu avais été victime de biphobie sur Internet, sur un site de rencontres lesbiennes.** Oui ça m'est arrivé plusieurs fois. **Par exemple ?** ça m'est arrivé encore cette année. On m'a dit : "T'es bie, passe ton chemin". Ou alors "Je suis biphobe et je l'assume". D'ailleurs, je vais le déclarer à SOS Homophobie. » ; « Voilà oui. Ça m'a bien refroidi. Je ne prenais plus jamais contact avec des lesbiennes. »

N'ayant pas de statistiques précises sur les sites de rencontres Internet pour appuyer mes dires, j'aimerais malgré tout faire part d'une observation personnelle passée sur le site LGBT Gayvox. J'avais remarqué que l'écrasante majorité des lesbiennes sélectionnaient « Lesbiennes » dans le type de partenaire recherché, et pas « Lesbiennes et bi » ; tandis que la réciproque n'était pas vraie. Pourquoi des femmes qui aiment les femmes se limiteraient-elles de la sorte, vis-à-vis de l'orientation sexuelle de la créature de leurs rêves ? Cela s'apparentait à un boycott généralisé de l'étiquette « bie », qui incite certaines bisexuelles à se présenter en tant que lesbiennes, sur ces sites. A la décharge des lesbiennes à la recherche de l'âme sœur, certain-e-s bisexuel-le-s (ou des qui s'attribuent l'étiquette bisexuelle), peuvent passer pour discréditer la bisexualité, qu'elles et ils en aient conscience ou non : les bisexuel-le-s infidèles, des gays et des lesbiennes non assumé-e-s qui se présentent comme bi-e-s puis comme homos, entre autres. Sans parler des arnaques diverses et variées au moyen de l'étiquette « bi », sur les sites de rencontre. En effet, les femmes bisexuelles en quête d'un « plan sexe » et les femmes homosexuelles à la conquête du « grand amour » ne sont pas en osmose. Mais il paraît malaisé de faire des généralités : toutes les bisexuelles, de même que les lesbiennes et les hétérosexuelles, n'ont pas les mêmes requêtes et les mêmes attentes dans ce domaine. Certains projets de couple entre deux femmes bisexuelles peuvent être totalement incompatibles, tandis qu'entre lesbiennes et bisexuelles, d'autres projets peuvent être concordants.

Plusieurs autres enquêtées ont été repoussées par des lesbiennes en raison de leur bisexualité.

Marianne a expérimenté un refus explicite de la part de femmes homos et d'hommes hétéros.

Marianne : « **Est-ce que tu penses avoir déjà été refoulée en raison de ta bisexualité auprès de potentiels partenaires ?** Ouais. C'est arrivé. » ; « Après c'est beaucoup de petites choses comme : 'Moi je ne pourrais pas sortir avec toi parce que tu es bisexuelle'. Ça ça revient souvent. » ; « C'est ce que j'ai entendu au moment où je lui ai dit que j'étais bie : 'Ah bon et ça veut dire quoi ? Ça veut dire que tu vas sortir avec une fille et un garçon en même temps', des trucs comme ça. Après il m'a plus jamais rappelé. » ; « C'est les gays et les lesbiennes qui disent beaucoup qu'ils ne pourraient jamais sortir avec des bi-e-s. »

Même lorsque le rejet est moins explicite, Marianne n'est pas naïve, et elle se doute que sa bisexualité a pu freiner les ardeurs d'éventuels amoureux.

Marianne : « Et après je ne sais pas trop. Je me doute bien. J'entends les conversations, je sais ce que pensent certaines personnes et tout. Et je sais qu'il y a des gens avec qui il y aurait eu moyen, mais que c'est parce que je suis bie que voilà... »

Georgette a vécu un possible malentendu avec une potentielle partenaire. Elle a rencontré une fille dans un bar lesbien, elles se sont embrassées, et elles ont échangé leurs numéros. Puis, elles sont allées boire un verre un autre soir. Georgette a alors révélé qu'elle avait un petit copain. Elle a recontacté cette fille plus tard, sans réponse.

Georgette : « **Sinon est-ce que tu as déjà eu des réticences ou de la méfiance auprès de potentiels partenaires ? Tu m'en as parlé, la fille qui ne t'a pas recontacté.** Cette fille que j'ai rencontrée dans le bar. Je ne sais pas, c'est l'expérience qui m'a le plus marqué. [...] »

Ce silence, à cause de quoi ? De la bisexualité ou pas ? L'enquêtée ne savait pas comment interpréter cette histoire. En en parlant, nous avons supposé que ce n'était pas tant la bisexualité de Georgette qui avait suscité des réticences, mais le fait qu'elle était en couple, donc non libre pour une relation amoureuse exclusive. Nous sommes tombées d'accord sur le fait que l'on ne peut jamais savoir ce qui bloque, lors des rencontres : un mauvais feeling, des idées contraires... Invoquer le rejet de la bisexualité est hasardeux, en l'absence de preuves véritables. Georgette a émis une hypothèse, pour rire : « *Peut-être que je suis très chiante et que les gens ne veulent pas me rencontrer après...* » Elle aurait néanmoins désiré une explication.

Georgette : « Mais après je peux comprendre tu vois. Mais ça serait bien au moins que les filles me répondent : 'Je n'ai pas envie de sortir avec toi parce que tu as un copain'. **Oui au moins qu'elles le disent.** Et après ça n'empêche pas de devenir amies [...]. »

Le refus des relations amoureuses avec les personnes bisexuelles est une des principales caractéristiques de la dominance biphobe, bien que des hétérosexuel-les et des homosexuel-les se justifient, en arguant que ne pas vouloir avoir de petit-e ami-e bi-e n'est pas assimilable à de la biphobie. A l'opposé, nous pensons, avec les enquêtées, que l'acceptation ou la non-

acceptation d'un potentiel partenaire devrait être basé sur la compatibilité des visions de l'exclusivité sexuelle et amoureuse par les deux parties, et pas sur le présupposé comme quoi les gens bisexuels seraient par excellence non-exclusifs ou infidèles, par exemple.

De deux choses l'une. D'une part, les personnes bies ne sont pas toutes infidèles ou non-exclusives. D'autre part, celles qui sont infidèles ou non-exclusives ont le droit de l'être, ni plus ni moins que les hétérosexuel-le-s ou les homosexuel-le-s, dans une société où l'on est, en principe, libre de ses choix dans l'exercice de sa sexualité. Se contenter de chercher à prouver que les personnes bies sont toutes exclusives et fidèles ou devraient l'être est une manière erronée de défendre la bisexualité. Une position moraliste comme celle-ci ne plaide pas en faveur de la diversité des sexualités. Rompre avec la vision régressive et rétrograde de l'exclusivité sexuelle et amoureuse obligatoire est un pas de plus vers la déconstruction des normes sociales et sexuelles. Les deux positions ne s'excluent pas et ne rentrent pas en contradiction. Confrontés à la diversité des bisexuel-le-s, il est indispensable au sociologue de prendre en compte et de comprendre leurs aspirations. C'est la posture idéologique et politique du *Manifeste bisexuel*, qui ne hiérarchise pas les diverses manifestations de la bisexualité : « *Nous nous octroyons un large choix de possibilités sexuelles (de la virginité au multipartenariat)* » ; « *Nous sommes pour une bisexualité qui permet à chacune et à chacun de vivre ses désirs sans être stigmatisé(e)* ».

Lors de ruptures avec un bisexuel, des partenaires hétérosexuels ou homosexuels ne manquent pas de rejeter la faute sur le bisexuel et la bisexualité, solution de facilité, qui évite de se remettre en question, soi-même et sa relation. Prétexter le refus et le rejet du groupe entier des bi-e-s par la peur de souffrir en amour peut mal se justifier. Une relation est toujours une prise de risque : il est à craindre d'être déçu en effet, quel que soit le sexe, le genre ou l'orientation sexuelle des partenaires. Mais le risque ne vaut-il pas d'être pris ? Au final, pourquoi ne pas voir les choses positivement plutôt que de les voir négativement ? Au lieu de dire qu'on va être trompé ou quitté par les bisexuel-le-s, on peut dire qu'on a plus de chances de se faire accepter et aimer par celles-ci et ceux-ci, que l'on soit un homme ou une femme, un-e hétéro ou un-e homo. Ce qui est un avantage. Le choix du partenaire, avec les bi-e-s et plus encore avec les pan, dépend en définitive moins de son appartenance à un sexe, un genre ou une identité sexuelle, que des qualités personnelles.

3 La bisexualité et les différentes formes de liberté sexuelle et amoureuse :

Si une proportion importante et croissante de personnes prend plus d'aise et a moins d'états d'âme vis-à-vis de l'infidélité, seule une minorité des couples hétérosexuels et lesbiens ont décidé de franchir la ligne rouge qu'est la norme de l'exclusivité sexuelle et / ou amoureuse, et ont opté pour un modèle de couple libre, quand ce n'est pas libertin.

Les couples gays sont l'exception à la règle. Arnaud Lerch, dans son article *Normes amoureuses et pratiques relationnelles dans les couples gays*, s'interroge sur le moindre attachement à la fidélité de ces hommes. Selon lui, en plus d'un conditionnement de genre, l'oppression des homosexuels et les normativités du milieu gay jouent un rôle. Il fait l'hypothèse que les couples d'hommes seraient à l'avant-garde des évolutions de la conjugalité contemporaine. « *Dans ce nouveau paysage conjugal, les relations entre personnes de même sexe font office, pour certains sociologues, de 'miroir grossissant' des modifications à l'œuvre dans la conjugalité contemporaine toutes sexualités confondues* », écrit-il. (P. 113)

Certaines enquêtées refusent ces concepts dichotomiques de fidélité et d'infidélité et plaident pour un autre modèle de relations amoureuses et sexuelles.

Durant sa vingtaine, Amanda a connu, avec les hommes, les deux situations de couple : ouvert ou fermé. Elle explique qu'elle a respecté la fidélité, en couple fermé ; et en couple ouvert, elle a profité de l'ouverture...

Amanda : « J'ai eu plusieurs relations en couple fermé. Je n'ai jamais été infidèle dans ces relations, j'ai respecté l'accord passé avec mes partenaires. Et je suis contente d'avoir été honnête avec eux. Mais j'ai aussi eu une longue relation de 6 ans en couple ouvert avec un homme. Et j'ai bien aimé le principe à l'époque. Plus réaliste. Moins hypocrite. Ça fait durer les relations, car on se lasse moins vite et on se sent plus libre. Et là j'ai profité, je me suis amusée. »

Inès, qui approche de la retraite, souligne que la fidélité n'est pas quelque chose qu'on impose, mais qu'on désire. Quand elle veut être fidèle, elle le peut ; mais quand elle ne le veut pas, elle ne l'est pas.

Inès : « Peut-être que c'est le sentiment d'appartenir à quelqu'un, je n'aime pas ça du tout. Ça n'a rien à voir avec la fidélité. On peut être fidèle mais sans avoir cette sensation d'être la propriété de quelqu'un. Je ne suis la propriété de personne. » ; « Je ne suis pas contre la fidélité, quand c'est moi qui le désire, je le prends comme une option, je ne l'ai pas toujours été. Quand je veux être fidèle, je le suis. Mais ce n'est pas quelque chose qu'on impose. » ; « Je suis fidèle parce que ça me convient bien comme ça. Si un jour ça ne me convient plus, et bien ce sera fini et puis voilà. »

Laurence ne conçoit pas et ne veut pas concevoir ses relations en référence à l'exclusivité. Elle l'assimile à de la tyrannie. Elle a eu des relations extra-conjugales. Mais elle ne s'est jamais sentie infidèle, car elle n'a jamais rien caché à ses partenaires. Elle est bisexuelle polyamoureuse, et elle a trouvé à la quarantaine cet équilibre qui lui convient.

Laurence : « Je ne me suis jamais sentie infidèle. » ; « Je m'en suis dégagée avant même toute relation avec une femme, en demandant à l'époque à mon mari s'il se sentirait trompé si j'avais une relation avec une femme. Au moins les choses étaient claires. » ; « Cette notion de culpabilité et de jugement moral m'est étrangère. [...] On m'a déjà demandé de choisir, on m'a menacé de me quitter si j'allais de l'autre côté ; maintenant ce n'est plus négociable : celui qui me demande de choisir c'est celui qui sort de ma vie et c'est sans appel. Il y a en assez de la tyrannie. »

La caractéristique de l'infidélité est qu'elle reste ancrée dans la norme de la fidélité sexuelle, dont elle est la faute et l'échec, mais elle n'en est en aucune façon la contestation. Au contraire, la liberté sexuelle est une transgression de cette règle, décidée à deux et avec égalité dans son couple. Les tenants de cette forme de sexualité la légitiment comme étant non hypocrite et honnête vis-à-vis de sa moitié. Ils avancent aussi l'hypothèse que la fidélité ne devrait pas être nécessairement sexuelle ou amoureuse, mais tout simplement affective.

La bisexualité peut donc se vivre dans la fidélité sexuelle ou pas. Différentes formes de liberté sexuelle s'harmonisent avec la bisexualité, mais ne sont pas propres à cette sexualité : elles peuvent convenir aussi bien à l'hétérosexualité ou à l'homosexualité. Mais disons que les possibilités, avec la troisième voie, sont un peu plus diversifiées. Il n'existe pas un seul et même prototype de vie bisexuelle, mais une infinité. « *Ce que la bisexualité n'est pas, par contre, c'est un mode de vie spécifique car il y a autant de façons de vivre son orientation bisexuelle qu'il y a de personnes bisexuelles. Elle ne détermine pas non plus une typologie de personnalité.* » (P. 43), déclare la rubrique « Biphobie » du *Rapport annuel sur l'homophobie 2013*. Pour plus de précisions, citons de nouveau le *Manifeste bisexuel* : « *Nous aimons vivre nos désirs, nos plaisirs, nos amours, successivement ou simultanément. Nous les vivons – comme les autres – de façon permanente ou provisoire. Nous nous octroyons un large choix de possibilités sexuelles (de la virginité au multi-partenariat).* »

Il est indéniable que des bisexuel-le-s apprécient d'avoir des rapports avec plus d'un sexe ou d'un genre, en même temps. Ce qui dérange dans ces modes de vie est la rupture avec le dogme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse, mais aussi avec celui de la structure binaire du couple. Les bi-e-s sont jugé-e-s pourfendeurs de l'amour et de la famille traditionnels. Aujourd'hui émerge le concept de « trouple », contraction de « couple » et de « trois » : l'amour à trois. A quand le mariage à trois ou à quatre ? La question pourrait se poser. Des familles pluri-parentales, à trois ou à quatre, existent déjà : ce que l'on nomme la co-parentalité.

Revenons-en au cœur de cette réflexion : les pratiques amoureuses et sexuelles. « *Aujourd'hui, la relative permissivité des sociétés occidentales et la recherche croissante de*

nouvelles expérimentations sexuelles et de nouveaux plaisirs ont remis le libertinage à la mode et ont provoqué le développement de pratiques s'écartant de la norme du couple hétérosexuel, tels les échanges de partenaires ou la sexualité de groupe. » (P. 34) explique *L'Atlas mondial des sexualités*. Différents modèles non conformistes sont mis en œuvre par des amateurs : le multipartenariat (fait d'avoir plusieurs partenaires sexuels) ; la relation de couple ouvert ou couple libre (les partenaires du couple sont libres d'avoir des relations en dehors) ; la bigamie (situation amoureuse où deux personnes aiment et sont aimées d'un-e troisième) et le « trouple » (situation amoureuse où les trois partenaires s'aiment tous) ; la polyamorie / le polyamour (situation amoureuse à plusieurs partenaires) ; le triolisme (pratique sexuelle à trois) ; l'échangisme (pratique sexuelle consistant pour deux ou plusieurs couples à échanger leurs partenaires) et le libertinage (souvent utilisé comme synonyme d'échangisme, il englobe en fait des pratiques sexuelles à plusieurs plus larges et plus libres, sans qu'il y ait de contractualisation quant à l'échange de partenaires). Nous en donnerons des exemples. Dans le guide érotique *Osez... la bisexualité*, Pierre Des Esseintes « propose un véritable Kama-Sutra bisexuel, à trois ou plus. » Le lecteur y découvre que « la bisexualité donne lieu à une véritable fête des sens. » (4^e de couverture)

a) Le couple ouvert ou couple libre :

Des enquêtées pratiquent ce modèle de couple ouvert ou couple libre. C'est le cas de Dany, dont le couple est semi-libre.

Dany : « Dans mon couple actuel je suis essentiellement fidèle à mon partenaire, mais il n'est pas exclu que j'aie des relations avec des femmes (mais pas d'hommes). » ; « Pour le moment ces relations ont été plutôt sexuelles, mais je n'exclus pas la possibilité d'une relation plus profonde et sur un long terme. »

Léna rêve d'un couple semi-libre avec un homme bi.

Léna : « Mon grand rêve, c'était de rencontrer un garçon bi. Dans mon optique, l'idéal c'était de pouvoir aller voir des filles mais pas d'autres garçons ; et mon mec des garçons mais pas d'autres filles. »

Son petit copain actuel est bi. On pourrait croire son rêve réalité, mais c'est plus compliqué. Il va vers des garçons, mais elle ne va pas vers des filles pour autant. Elle n'arrive pas à faire pareil. Elle n'a jamais encore couché avec une femme.

Léna : « Au bout d'un mois de relation, Joe était distant. C'était à cause du fait qu'il couchait avec des garçons. Il avait peur que je le prenne mal. » ; « Je ne m'autorise pas à aller avec des filles, car j'ai une belle relation avec mon copain et j'ai peur que ça brise ma relation avec lui. »

Le modèle du couple ouvert ou libre, qui associe la sentimentalité et la sexualité avec un amoureux principal et permanent ainsi qu'avec des amants secondaires et occasionnels, permet

de réconcilier deux contraires : la sécurité du couple avec la liberté du sexe et / ou des coups de cœur extra-conjugaux. Il existe donc une hiérarchie entre ces deux types de relations, de manière à ce qu'elles ne se fassent pas concurrence. Malgré ces précautions, des formes de jalousie ne sont pas impossibles. Les conjoints passent des accords pour définir les conditions d'exercice de la sexualité hors du couple : ils y mettent des restrictions ou non, qui concernent le sexe des partenaires extra-conjugaux ou les pratiques sexuelles et sociales autorisées avec eux, entre autres. Non spécifique à la bisexualité, ce paradigme de couple permet pourtant la mise en œuvre des deux aspects de la sexualité bie, et il répond aux aspirations profondes d'une grande fraction des bisexuel-le-s. Pour les femmes, le partenaire dominant est le plus souvent l'homme ; et pour les hommes, c'est la femme. Mais des cas inverses existent.

Le couple libre tente une majorité des enquêtées, même si toutes ne l'ont pas pratiqué. Très souvent, une limitation porte sur le genre des partenaires : sont permis les rapports avec l'autre sexe que celui du conjoint et non ceux avec le même sexe. Par exemple, pour un couple les deux bis, monsieur sera autorisé à s'encanailler avec des hommes mais pas des femmes, et vice versa pour madame. De la sorte, le partenaire masculin maintient ses prérogatives d'unique mâle, de même pour la partenaire féminine, sans rivale. C'est ce que nous avons baptisé le couple semi-ouvert ou semi-libre. Les expériences de Dany et Léna en font partie.

b) Le polyamour / la polyamorie :

Des enquêtées, comme Mandala, m'ont confié qu'elles pensaient que l'on pouvait aimer deux personnes (ou plus) à la fois. C'est ce que l'on appelle le polyamour ou la polyamorie. Mais peu ont ressenti cette émotion.

Mandala : « **D'accord.** Moi j'étais dans ma phase de polyamour : on peut aimer deux personnes. **Ah oui tu pensais ça ?** Oui. **C'est possible d'aimer deux personnes en même temps ?** Oui. »

Deux enquêtées apportent leur contribution pour comprendre ces types de couple à plusieurs.

Géraldine a vécu dans le passé une année enchevêtrée par des problèmes familiaux et sentimentaux. Mais cette année a été très riche en expériences. Elle a mené de front une relation avec deux femmes et, pour compliquer un peu plus la situation, elle s'est retrouvée dans les bras d'un homme. Elle décrit la gestion de cet amour multiple.

Géraldine : « Mais elles s'appréciaient. Elles savaient. [...] **Ah mais vous viviez à trois comme ça ?** Oui mais tout le temps avec mon ancienne amie dans la maison, et avec ma nouvelle amie, qui avait son appart dans Paris, elle venait quelquefois le soir à la maison. » ; « **Est-ce qu'avec ces deux femmes, c'était un amour à trois ou à deux ? Elles n'avaient pas de relations entre elles ?** Elles se respectaient. Elles respectaient le sentiment de

l'autre pour moi. Et moi j'avais le beau rôle dans l'affaire. **Et toi tu avais des relations avec les deux en même temps ?** Oui. »

Ses deux amies avaient trouvé un statut quo qui a été rompu par l'aventure avec cet homme. Cela a provoqué le délitement de la double relation. Géraldine a craqué et elle est partie.

Géraldine : « Et donc moi j'ai dit : « Je lâche tout le monde [...] ».

Elle était plutôt pour la polyamorie dans un seul sens, le sien. L'enquêtée se dit possessive et n'aurait pas forcément accepté de ses conjoint-e-s ce qu'il et elles ont accepté d'elle. La non réciprocité est assumée par elle.

Géraldine : « Mais je n'ai jamais cherché à ce qu'il y ait un couple à trois. Je suis très possessive. **Mais pourtant tu me dis que tu es pour la polyamorie ?** Ouais, mais peut-être dans un seul sens. J'ai une tolérance pour moi mais pas pour l'autre. **C'est-à-dire que tu ne veux que ton ou ta partenaire aille voir ailleurs ?** [...] Je ne me justifie pas. Mais je raconte comment je suis heureuse. »

Laurence, bisexuelle polyamoureuse, témoigne. Elle précise que sa bisexualité n'est pas du libertinage ou de l'hypersexualité, car elle inclut de la sentimentalité avec différents partenaires.

Laurence : « Mais avec deux personnes dans ma vie, je suis à flots, je suis bien. Avec une personne je m'éteins, ça ne va pas. Et que ce soit avec une femme ou un homme. » ; « Je suis plus du genre amoureuse que libertine. » ; « On ne demande pas de coucher avec toutes les femmes de la terre... »

Laurence a rencontré à 40 ans un homme hétérosexuel qui l'accepte en tant que bisexuelle polyamoureuse. Elle a vécu des amourettes à trois avec des femmes, mais ça n'a jamais duré très longtemps, à cause du caractère compliqué de la relation ou de la jalousie des maris. Elle le déplore. Son idéal absolu est l'amour à trois. Si elle vivait cette relation durable à trois, elle voudrait l'officialiser auprès de sa famille.

Laurence : « Et on a vécu une relation à trois. **Ça c'est bien passé ?** C'était génial. » ; « Parce que moi me réveiller avec les deux dans mes bras, c'est le bonheur absolu, je l'ai déjà vécu. » ; « Notre idéal de vie c'est une vie avec une femme bien et qu'avec A. et elle ça passerait bien et avec moi aussi. **Donc A. il voudrait aussi un ménage à trois quelque part ?** Oui. Liberté à trois. » ; « Et on s'est dit que si on avait une relation à trois, on l'assumerait de se présenter à trois. Même en famille. [...] A. est prêt à boycotter sa propre famille, s'ils n'acceptaient pas cette façon de vivre. C'est pas négociable. »

Contrairement au modèle du couple libre ou ouvert, dans cette forme de relation, le couple ne garde pas le privilège de la relation amoureuse sérieuse : il n'y a plus de couple du tout, du moins si on l'entend comme la réunion de deux personnes. On distingue la bigamie, qui n'est pas à entendre au sens matrimonial du terme puisqu'interdite en France, où une personne privilégiée aime et est aimée par les deux autres, qui ne sont pas liées affectivement ni sexuellement entre elles ; et « le trouple » ou couple à trois, où les trois s'aiment les uns les autres. Pour les bisexuel-le-s, le trouple présente l'avantage de nouer une relation amoureuse et sexuelle complète avec des personnes du même sexe et de sexe différent concomitamment. Le

modèle de la polyamorie choisie, à trois, quatre ou plus, respectueux de l'épanouissement de tous les participants, est plébiscité comme un idéal par certain-e-s bisexuel-le-s (comme le montre le film *Le Sexe des anges* de Xavier Villaverde), à l'inverse de la bigamie subie par deux des partenaires au profit du troisième (comme le met en scène le film *Gazon maudit* de Josiane Balasko). Dans les faits, la bigamie ou encore la polyamorie sont rares, difficiles à mettre en place et à maintenir. C'est davantage un fantasme qu'une réalité.

Le polyamour ou polyamorie (sentiments envers plusieurs partenaires), on dit encore « polyfidélité », insiste davantage sur la sentimentalité que sur la sexualité, si on le compare à l'échangisme par exemple. Le principe fondamental est celui d'une non-hiérarchisation entre les différentes personnes en jeu. Le polyamour est lié à la volonté de distinguer les domaines relationnel, affectif, amoureux, sexuel. Les différentes sources citées au sujet de cette notion novatrice et pas encore bien définie se rejoignent sur l'essentiel, mais avec des variations sensibles. Une bi'causerie s'est tenue sur le polyamour le 10 mars 2014, au centre LGBT de Paris, à laquelle nous avons assisté. Des débats entre les participants, il en est résulté l'affirmation que la bisexualité et le polyamour sont indépendants : on peut être bisexuel mais pas polyamoureux tout comme on peut être d'une autre orientation et polyamoureux. Françoise Allain-Sanquer, dans son traité érotique *La bisexualité féminine*, livre son approche du polyamour ou pluri-amour : « *Le polyamour c'est en quelque sorte de la polygamie laïque et informelle. Une tentative de codifier un comportement amoureux et libertin. On mène de front plusieurs relations sexuelles sans mentir à personne et avec le consentement de ses partenaires. Les adeptes du polyamour militent effectivement pour le couple pluriel. A l'instar des échangistes et mélangistes qui recherchent le « pur sexe », ils défendent la thèse du découplage entre sentiments et sexualité. En clair, les polyamoureux acceptent de se fixer sur le plan sentimental, mais souhaitent préserver leur droit aux fantaisies érotiques. C'est pourquoi ils avancent le concept de polyfidélité. Le couple n'est plus vécu comme une cellule binaire, mais comme un groupuscule, une association, qui peut regrouper 4, 5, 10 personnes 'mariées' entre elles.* » (P 13-14)

Concernant les femmes homosexuelles, Natacha Chetcuti, dans l'ouvrage issu de sa thèse déjà cité, traduit l'expérience novatrice et subversive de lesbiennes polyamoureuses : « *Dans la mouvance des tendances féministes matérialistes et / ou queer libertaire, certaines lesbiennes proposent le concept de polyfidélité. Il s'agit de pratiques non exclusives et de relations durables vécues sur les plans tant sexuel qu'affectif avec des femmes (qu'elles soient bisexuelles ou lesbiennes).* » (P. 160) Ces relations lesbiennes polyamoureuses auraient l'ambition politique de nouer des solidarités entre femmes.

c) Le triolisme :

Observons les expériences des enquêtées par rapport au triolisme. Seule une minorité d'entre elles ont connu ces interactions.

Roxane, post-adolescente, a eu sa première expérience sexuelle avec une fille lors d'un « plan à trois » avec son petit ami. Cet échange s'est bien passé. Elle a noué une amitié « sex friend » avec la jeune fille. Mais l'enquêtée se sent obligée de se justifier : toutes et tous les bi-e-s n'aiment pas les plans à trois !

Roxane : « C'est vraiment pendant que j'étais avec lui que j'ai eu ma première relation avec une fille. Lors d'un plan à trois. Je rappelle que toutes les personnes bies ne font pas des plans à trois mais moi j'en fais. **Il y a tous les cas de figure chez les bi-e-s.** » ; « Et du coup, on a fini par coucher ensemble avec mon copain. Ça paraît horrible dit comme ça, mais si j'avais pas été en couple, on aurait juste couché ensemble toutes les deux. Et il se trouve que j'étais en couple. **C'est pas horrible... Avec cette fille c'était pas pour une relation amoureuse, c'était juste pour une relation sexuelle ponctuelle ?** Ouais c'est ça. »

Inès prévient, elle aussi, les raccourcis sur les bi-e-s amateurs et amatrices de « plans à trois ». Elle a vécu sur le tard une courte relation sexuelle et affective, enrichissante, à trois, avec un couple composé d'un homme et d'une femme bie. Elle était une « visiteuse temporaire » dans leur relation, comme elle dit.

Inès : « Et tout récemment, moi quand on me faisait une remarque, qu'on me disait : « T'es bie, t'es forcément pour les plans à trois ». Moi, il y a eu une période où j'étais pas contre, maintenant ça ne m'intéresse plus, je dis non. »

Inès : « **Tu m'as parlé de plans à trois, tu m'as dit que tu avais déjà connu ça.** Oui un couple. **C'était à quelle occasion ?** C'est un couple que j'ai rencontré et ils me plaisaient tous les deux. **C'était pas dans le libertinage ?** Non [...]. D'ailleurs ils n'aimaient pas ça du tout. Ils préféraient une relation. Qui a duré trois mois. » ; « **Tu as pu avoir une relation ?** Au départ c'était plutôt avec elle. **Et ensuite avec lui ?** Oui. » ; « **Avec toi, ils avaient quel rapport ?** C'était à la fois érotique et affectueux, tendre. **Mais pas amoureux ?** Amoureux on ne peut pas dire. **Eux deux étaient amoureux mais pas avec toi ?** Ils me faisaient rentrer. **Ils te faisaient rentrer dans leur couple mais eux ils étaient le couple ?** Oui. J'étais une visiteuse temporaire. »

Georgette a connu une forme de triolisme non complet où elle était le centre de l'interaction, mais où ses deux partenaires n'ont pas échangé entre eux. Car avec son mari, elle a conclu un accord qui lui laisse la possibilité d'avoir des relations avec d'autres femmes mais pas avec d'autres hommes. Son compagnon hétérosexuel, quant à lui, se satisfait d'elle seule.

Georgette : « **Il y a plein de formes de couple. On parle de multipartenariat, de triolisme. Je voulais te demander si tu avais eu des expériences comme ça dans ta vie ?** De triolisme avec une amie, mais c'était bien différent de ce qu'on attend d'un vrai plan à trois. Puisqu'elle et mon copain, ils n'ont pas eu de rapports. » ;

« C'était moi au milieu de tout. On était ensemble mais eux ils n'étaient pas ensemble parce que ce n'était pas dans notre accord qu'il y ait des rapports entre les deux. »

Les trois situations répertoriées concernent toutes deux femmes bis et un homme.

Amanda, a aussi connu des plans à trois. Les deux situations expérimentées par elle concernent une femme / deux hommes, un homme / deux femmes, mais pas trois femmes, ce que l'enquêtée regrette.

Le triolisme, pratique sexuelle à trois dite « plan à trois », est proche de l'échangisme, à quatre ou plus. Des bisexuel-le-s y voient un intérêt en ce qu'il permet d'avoir une interaction sexuelle simultanément avec une personne de sexe différent et du même sexe, parfois en y intégrant une dimension affective ou sentimentale et parfois non. Dans le triolisme bisexuel, avec deux femmes bis et un homme ou avec deux hommes bis et une femme, tous les participants peuvent échanger les uns avec les autres, à l'opposé du triolisme hétérosexuel où des barrières sexuelles et mentales sont mises entre les deux hommes ou entre les deux femmes du trio pour les empêcher d'échanger. Les possibilités offertes par la bisexualité sont évidemment décuplées par rapport aux monosexualités. Cependant tous les bisexuel-le-s ne recherchent pas ces formes de sexualité plurielles, comme l'ont bien précisé les femmes interrogées.

d) L'échangisme / le libertinage :

Quatre enquêtées ont côtoyé le milieu libertin, dédié à la sensualité et à la sexualité.

Yel : « Pendant ces 5 ans de célibat, même chose : c'était compliqué. Draguer les garçons c'est la même chose que les filles, je ne sais pas faire. » ; « Par contre, les homos ont un gros avantage sur les hétéros, c'est qu'ils ont inventé les saunas. Ça facilite les choses. Donc je fréquentais les saunas. »

Yel, assigné homme, a fréquenté les saunas bis. Elle explique que ces lieux sont fréquentés très majoritairement par des hommes cisgenres, quelques femmes trans, et les femmes biologiques y sont rares et inaccessibles. Du coup, ce sont les rapports entre hommes qui priment, un peu sur le modèle des saunas gays. Elle apprécie le côté pratique et facile de la sexualité dans ces espaces, où l'on ne s'embarrasse pas beaucoup des artifices de la séduction.

Camille : « Et depuis, ce que j'ai connu m'a permis de complètement me révéler à moi-même et aux autres ce que je m'étais déjà en partie révélé à moi-même mais pas aux autres. Le travestissement, les relations SM... » ; « C'est comme les soirées Bi'Love les soirées comme ça. Et plus antérieurement on avait fait des nuits Demonica où il y a assez peu de relations sexuelles. On a fait des soirées Prisca. On est allé dans quelques lieux... »

Camille, assignée homme également, connaissait déjà les expériences sexuelles avec des personnes prostituées en tant que client. Elle précise qu'elle trouve que la nouvelle loi de

pénalisation des clients est une bêtise. Quand l'enquêtrice a rencontré son amant bisexuel, elle a découvert une diversité de soirées : des soirées trav-trans, des soirées libertines dédiées aux HSH (hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes), des soirées sado-masochistes, entre autres.

Amanda : « J'ai pratiqué le libertinage pendant 6 ans environ, durant toute ma relation avec C, l'homme bisexuel. C'est là que je l'ai rencontré. J'avais de 25 à 30 ans, c'était ma période fofolle, délire. On échangeait avec des couples. Je recherchais aussi les femmes bien sûr. »

Amanda a gardé un bon souvenir des soirées échangistes. Elle y est allée presque tous les weekends durant plusieurs années, avec son compagnon, un homme bisexuel. Elle recherchait des contacts sexuels avec des couples, également avec les femmes et les hommes. Mais elle en a été un peu déçue. Elle opère un retour critique.

Amanda : « Après il y a des choses qui ne m'ont pas plu dans le milieu libertin. Ça a l'air super libre au départ, et après tu te rends compte que ce n'est pas si libre que ça. Il y a des règles et tout. C'est bien de faire ça, mais pas bien de faire ça etc. »

Inès : « Et là j'ai rencontré un homme. Il m'a entraîné dans le libertinage. Il m'a dit qu'il était bisexuel. » ; « **Il t'a entraîné dans le libertinage ?** Oui. Pas du jour au lendemain. Il avait ce côté libertaire. On fait ce qu'on veut ect. Moi je me sentais dans une période vraiment sombre. **Ça t'a intéressé ce côté libertaire ?** Libertaire et libertin. Ça m'a appris la vie. **Ah ça t'a plu ?** Oui. Bon maintenant je sais que c'est terminé tout ça, mais ça m'a permis de... » ; « Et après moi, il y a des femmes qui sont venues vers moi. Pour moi c'est un bon souvenir. **Donc tu allais là surtout pour les femmes ?** Oui. »

Inès s'est rendue quelquefois dans des clubs échangistes, avec un homme bisexuel. Ce côté libertaire et libertin l'a touché. Ils n'échangeaient pas, ils regardaient. Elle y allait pour les rencontres féminines. Et elle s'est lassée. Elle n'a plus voulu y aller.

Inès : « Et en fait, même si ça m'a pas plu longtemps... **Pourquoi ?** Parce que c'est superficiel. » ; « Trop en libre service. »

« Grâce à Internet, le libertinage contemporain est démocratique et à la mode. [...] » (P. 35) donne le cadre général *L'Atlas mondial des sexualités*. Une fraction des bisexuel-le-s se retrouve dans ce monde dit libertin, où la pratique du triolisme, de l'échangisme, ainsi que celle du voyeurisme et de l'exhibitionnisme est autorisée et recherchée. Cet univers se divise en deux tendances, qui se croisent rarement : celui à dominante hétérosexuelle d'une part, et celui réservé aux hommes homo-bisexuels et aux transgenres d'autre part. L'étudier permet de constater que la bisexualité y est bien présente et plus visible, mais pas très bien intégrée. Dans la partie suivante, nous verrons de plus près les normativités à l'œuvre dans l'échangisme hétérosexuel. Des lieux libertins spécifiques pour les bisexuel-le-s émergent sur la scène des grandes villes : saunas, clubs, soirées spéciales, soirées privées, etc. Les soirées Bi Love sont

célèbres sur Paris. Ces regroupements permettent, dans la mixité, de se rencontrer entre bisexuel-le-s, et d'éviter la stigmatisation de mise dans les endroits qui ne leur sont pas dédiés.

Comme les témoignages des enquêtées le montrent, les expériences des hommes biologiques et des femmes biologiques en milieu libertin se différencient nettement. En cause, l'exploitation de la bisexualité féminine au profit de la domination masculine qui est en usage dans le libertinage hétérosexuel, cette caractéristique étant absente naturellement dans le libertinage entre hommes.

4 L'exploitation de la bisexualité féminine au profit de la domination masculine :

La liberté sexuelle a ses limites et ses dérives. Nous pointerons ses risques, concrétisés par l'exploitation de la bisexualité féminine au profit de la domination masculine.

a) Les propositions de plans à trois :

Plusieurs enquêtées se sont vues proposer des « plans à trois » non souhaités.

Alice : « Il pensait qu'automatiquement, une bte faisait des plans à trois. » ; « Ce mec n'était pas fidèle. Ça ne me tentait pas d'être avec un mec comme ça. »

Marianne : « Par contre les mecs hétéros c'est plutôt du genre : 'Ah trop cool, on va pouvoir faire un plan à trois'. **On t'a déjà dit ça clairement ou c'est en général ?** Ouais on m'a déjà dit ça. Concrètement, c'était : 'Quand tu auras une copine, tu m'appelleras, et crac crac crac !'. »

Une femme a proposé à Mandala un « plan à trois », après avoir fait un « plan à deux » avec elle. Or l'offre ne l'a pas tentée et même l'a froissée. L'enquêtée ne recherchait pas d'interaction avec le compagnon de cette dame et elle a eu l'impression que celle-ci allait à la chasse aux femmes pour le compte de son homme.

Mandala : « C'était une bonne expérience pour toi, purement sexuellement ? Ah ben, j'avais très envie de le refaire... » ; « Mais j'ai pas apprécié la suite. » ; « Après elle m'a proposé que son amant [...], vienne chez moi avec elle. **C'était un plan à trois qu'elle t'a proposé ?** Dans la foulée. En plus, elle m'a prise en photo avec son téléphone. Et c'était pour lui montrer à lui. » ; « Mais je me suis dit : 'C'est une manipulatrice'. Ça avait l'air louche. »

Les femmes bisexuelles sont sujettes aux avances. Propositions sexuelles à plusieurs sont monnaie courante, de la part de leur partenaire principal ou d'hommes de leur entourage, et parfois de la part de femmes pour le compte de leur compagnon, et elles ne sont pas toujours bienvenues, loin s'en faut. « *T'es bi, tu aimes les plans à trois* » est un témoignage de biphobie dénoncé dans la rubrique « Biphobie » du *Rapport sur l'homophobie 2013*, alors qu'on n'aime

pas nécessairement et obligatoirement les « plans à trois » parce que l'on est bi, comme les femmes interviewées le disent avec fermeté.

Si la bisexualité féminine est considérée comme une sous-catégorie (inférieure et invisible) du lesbianisme, elle n'est pas mieux traitée du côté hétéro. Vue comme un piment pour les jeux coquins ou libertins hétéros, on peut alors parler d'extension ludique de l'hétérosexualité. « *Dans les fictions, la bisexualité sert à mettre du soufre dans le scénario. Sous un autre angle, ce cliché peut aussi exposer les femmes bies au harcèlement sexuel.* (P. 44) pointe les risques le *Rapport sur l'homophobie 2013*, dans sa rubrique « *Biphobie* ». En effet, la femme bisexuelle est vue dans l'imaginaire collectif comme un objet de désir, est érotisée à l'excès. On l'imagine très féminine, demandeuse et expérimentée sexuellement. Un nombre indénombrable d'hommes reconnaissent désirer regarder des femmes batifoler et y participer. Catherine Deschamps l'affirme dans *Le Miroir bisexuel* : « *Les amours saphiques correspondent aux fantasmes des hommes hétérosexuels* », ce qui concerne lesbiennes et bisexuelles confondues.

b) La domination masculine dans le libertinage :

Dans la pornographie à dominante hétérosexuelle et dans l'échangisme pour couples hétérosexuels, imitant la pornographie, quel est le rapport à la bisexualité ? Les deux enquêtées de sexe féminin qui ont côtoyé le monde libertin ont remarqué une mise en scène théâtrale de la bisexualité féminine au profit des spectateurs masculins.

Amanda a fréquenté l'échangisme : elle en a été d'abord enthousiasmée puis irritée.

Amanda : « Quand je suis arrivée dans l'échangisme, je voyais des femmes s'embrasser partout. Et je me disais : "C'est génial, j'adore, elles sont toutes bies !" Et plus tard, j'ai compris le truc. C'est juste un vernis. Il y en a beaucoup qui ne sont pas vraiment bies, mais qui font ça parce que ça fait bien et que ça plaît à leur mec. Et ça, ça m'a trop déplu. Moi je cherchais des vraies bies comme moi. »

Amanda : « J'ai eu des anicroches avec des "fausses bies". Des filles à qui j'ai dit que j'aimais vraiment les femmes, et elles m'ont fait passer pour une nana bizarre. Elles m'ont dit : "Mais moi c'est pas pareil, moi c'est juste pour jouer". Mais dans leur façon de le dire, un peu froide et sèche, je l'ai ressenti comme un rappel à l'ordre. C'est là que j'ai compris que c'était mal vu d'être bie pour soi dans ces lieux-là. Et que ce qu'on devait être au fond c'est bel et bien hétéro. »

Amanda explique que l'apparente bisexualité féminine de l'échangisme n'est qu'un trompe-l'œil. Dessous la pellicule, pour le gros des troupes échangistes, la « normalité » reste l'hétérosexualité. L'enquêtée fait une distinction entre les "vraies bies", qui pratiquent la bisexualité pour leur propre désir et plaisir, et les « fausses bies », qui agissent au service des hommes. Elle dit avoir subi un rappel à l'ordre hétérosexiste.

Inès aussi est allée dans des clubs échangistes. Elle a éprouvé ce retournement de sentiments.

Inès : « Moi je dirais qu'ils [les hommes] utilisent les femmes point. » ; « Les femmes, moi il m'est arrivé qu'elles s'approchent de moi, qu'elles commencent à m'embrasser : et on sent tout de suite quand c'est du cinéma. **Quand c'est pour attirer son mec...** Une femme qui aime embrasser une femme, ça n'a rien à voir. **C'est par l'approche ?** C'est sensuel. [...] C'est pas pareil. » ; « **Oui il y a beaucoup d'hétéros.** [...] On voit tout de suite quand c'est une fille qui fait juste ça comme ça pour jouer. **Et toi ça t'a pas plu ?** C'est pas que ça m'a pas plu, c'est que c'est pas pareil, il n'y a pas de frisson. **Le véritable frisson c'est avec une vraie bie.** [...] C'est quand il y a vraiment le désir. » ; « **Parce que les femmes bies, c'est un fantasme masculin.** Ah oui, tout à fait. [...] Et ça ils ont du mal à comprendre, même quand ils pensent être ouverts. Ils ont tendance à croire que c'est quelque chose, comme une mise en scène qui leur est destinée. »

Inès explique qu'elle fait très bien la différence entre les baisers et les caresses des femmes qui aiment les femmes, où il y a un frisson, et l'approche sans émotion de celles qui miment la bisexualité au bénéfice du mâle. Elle reconnaît que les hommes utilisent les femmes, qu'ils considèrent la bisexualité féminine comme un spectacle qui leur est offert.

Dans le monde libertin, la bisexualité masculine reste presque proscrite officiellement, tandis qu'officieusement beaucoup d'hommes ont ou ont envie d'avoir des pratiques bisexuelles. La bisexualité féminine, elle, est recherchée et valorisée. Ce décalage s'explique par la prévalence de la domination masculine. Daniel Welzer-Lang théorise dans *La Planète échangiste* : « *Là où les bisexualités masculines sont invisibilisées, les bisexualités féminines, réelles ou pas, se doivent d'être démonstratives. [...] Toutes les femmes sont bi par nature sauf avis contraire... Telle semble être la doxa échangiste ; doxa véhiculée par les hommes...* » (P. 325) « Toutes les femmes sont bies » équivaut dans le langage masculin à « nous voudrions que toutes les femmes soient bies ou fassent semblant de l'être », ce qui n'est pas identique... L'auteur invalide cette croyance : certaines participantes échangistes révèlent qu'elles ne sont pas bisexuelles et qu'elles n'ont pas non plus envie de faire semblant.

L'exercice de la bisexualité féminine deviendrait ainsi quasi obligé dans ce milieu circonscrit. Serait-ce une revanche sur l'hétérosexualité obligatoire ? Les hétérosexuelles irréductibles commencent à se trouver en minorité, et elles font sentir leur hostilité à cette attitude généralisée. Sans encourager cette nouvelle normativité, c'est un renversement que l'on peut juger particulièrement ironique. Pourtant, en analysant plus précisément les comportements, cette tendance bie qui paraît concurrencer la norme de l'hétérosexualité, sur la forme, ne vient pas la contester, sur le fond.

Force nous est de constater que les relations saphiques qui ont cours dans ces contextes sont assez fausses, voire contraintes. Conséquence de quoi, la bisexualité des femmes risque d'être utilisée et exploitée au profit des hommes, ce fait s'intégrant au registre de la biphobie. L'auteur

de *La Planète échangiste* livre ses observations : « *Nous l'avons vu, les femmes et "leur" bisexualité servent d'intermédiaires entre hommes, et cela passe par des rapprochements, des caresses.* » (P. 324) Et : « *D'autres décrivent une forme spécifique de contraintes sur leur sexualité où elles doivent faire comme... pour faire plaisir à leur compagnon.* » (P. 326) Car dans le milieu libertin, les femmes, qu'elles soient bisexuelles, hétérosexuelles ou hétéroflexibles (étant principalement hétérosexuelles mais appréciant ponctuellement d'avoir des jeux sexuels avec d'autres femmes), subissent souvent des pressions de la part de leurs accompagnateurs pour qu'elles aient ces relations sexuelles entre elles. N'étant appréciées ni des femmes hétérosexuelles, ni des bisexuelles, qui souhaitent être désirées pour elles-mêmes et non traitées en objets, ces interactions un peu forcées sont dédiées à la satisfaction masculine.

Malgré cette coercition, l'univers libertin permet à de nombreuses femmes bisexuelles d'accéder à l'autre corps féminin et de réaliser leurs fantasmes secrets. Comme l'écrit Daniel Welzer-Lang : « *Des femmes aimaient les femmes auparavant, mais grâce à l'échangisme s'autorisent ici plus d'initiatives avec.* » (P. 326) Mais cette bisexualité, c'est-à-dire cet ensemble de comportements bisexuels, doit rester « *ouverte aux hommes, à leurs regards et désirs* » (P. 331), c'est-à-dire sous contrôle masculin. La preuve est que quand elle y échappe, on ne la voit plus du tout du même bon œil...

La planète échangiste, selon l'expression du sociologue de l'échangisme, se sert de la bisexualité féminine comme d'un jeu érotique, et rejette la bisexualité masculine. Seule l'inexpérience ou l'incompréhension pourrait faire croire que la diversification des comportements observés en milieu libertin n'est que le fruit d'une libéralisation, d'une mise à distance des normes dominantes, alors qu'elle est encore gouvernée par des diktats sexistes. Comme l'analyse Michel Bozon dans *Sociologie de la sexualité* : « *En France, la multiplication des lieux échangistes commerciaux dans les années 1990 est un phénomène qui a été superficiellement rattaché par les moyens de communication à la "révolution sexuelle" et au non-conformisme sexuel [...]* En réalité, plutôt qu'une élaboration de scripts sexuels communs, l'échangisme traduit souvent une pression masculine pour que les femmes adoptent des scripts de sexualité récréative influencés par un modèle traditionnel de disponibilité des femmes. L'homme utilise sa partenaire pour avoir accès à d'autres femmes. » (P. 108) Le fait que les hommes intervertissent leurs femmes dans l'échangisme (et non l'inverse) serait une forme moderne d'une pratique patriarcale ancienne, celle de l'échange des femmes tel que défini par Paolet Tabet, dans *La Grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, où l'auteure démontre que la sexualité apparaît comme un échange asymétrique et non pas réciproque entre les deux sexes / genres : « *Dans une écrasante majorité de ces relations,*

l'échange se fait dans un sens précis : de la part des femmes, il y a fourniture d'un service ou d'une prestation, variable en nature et en durée, mais comprenant l'usage sexuel ou se référant à la sexualité ; de la part des hommes, il y a remise d'une compensation ou rétribution d'importance et de nature variables, mais de toute façon liée à la possibilité d'usage sexuel de la femme, à son accessibilité sexuelle. » (P. 8)

Dany, en couple semi-libre avec son mari, regrette la confusion entre bisexuel-le-s et libertin-e-s. Elle n'est pas faite pour la fidélité, mais elle n'est pas libertine non plus.

Dany : « Souvent il y a une confusion entre bisexuel-e-s et libertin-e-s qui me met mal à l'aise. » ; « Je trouve que la biphobie se manifeste essentiellement dans la négation de la bisexualité. Ou alors dans le mélange des bisexuel-le-s avec les libertin-e-s (bien sûr il y a des bisexuel-le-s libertin-e-s, mais ce n'est pas toujours et forcément le cas). »

De nombreux bisexuel-le-s identitaires ont une mauvaise image de l'échangisme, parce qu'il serait hétéronormatif et sexiste. Ils oublient que l'on peut être libertin-e sans accréditer pour autant les règles relativement figées de cet environnement. Des couples échangistes, qui conçoivent leurs pratiques dans l'égalité femme-homme, revendiquent cette liberté sexuelle idéale. La domination sexuelle que les femmes bisexuelles subissent, que ce soit dans le contexte libertin ou non, peut être repoussée. Et ce, sans que les femmes concernées n'aient à renoncer à l'exercice de leur bisexualité. Une meilleure sélection des partenaires masculins, leur éducation, leur sensibilisation au cours de conversations, sont des garanties d'être mieux respectées.

c) La domination masculine dans la pornographie :

La pornographie joue un rôle important dans l'évolution des comportements sexuels. Si elle dicte en partie ses codes, c'est parce qu'un nombre croissant d'individus la regardent et l'imitent, étant donné que son accès s'est démocratisé, avec Internet.

L'utilisation dissymétrique des images pornographiques par les deux genres, les représentations sexuées différenciées que donnent à voir actrices et acteurs, résultent, là encore, de la domination masculine. L'*Atlas mondial de la sexualité* synthétise que « *La pornographie est largement le domaine des hommes et on peut affirmer qu'elle constitue un outil efficace de socialisation masculine. Davantage banalisée que diabolisée, la sexualité pornographique est une sexualité de dominants dont les femmes sont les premières victimes.* » (P. 60) Néanmoins le monde de la pornographie ne saurait se réduire à cette domination : des initiatives de femmes pour s'approprier la pornographie de manière positive et active existent, de la part des

professionnelles du secteur et de la part des consommatrices à la fois.

La plupart des femmes interrogées ont déjà visionné des scènes pornographiques.

Voici deux avis ignorants sur la pornographie :

Géraldine : « **Qu'est-ce que tu penses de la représentation des femmes bisexuelles dans l'érotisme ou la pornographie ?** J'ai jamais vu. »

Roxane : « **Qu'est-ce que tu penses de l'image des femmes entre elles dans la pornographie ?** Je ne regarde pas de pornographie, donc j'aurais du mal à répondre. »

Voici à présent deux avis négatifs sur la pornographie :

Inès : « Je n'aime pas la pornographie. **Tu n'aimes pas, mais tu en as déjà regardé ou pas ?** Oui. J'ai vu à des occasions très rares. Je n'ai jamais été attirée. C'est très hétéro et très machiste. »

Laurence : « Le peu que j'ai vu c'est n'importe quoi, ça n'a rien à voir avec ma réalité sensuelle. »

Voilà d'autres extraits d'entretien plus mitigés sur la pornographie :

Alice : « J'ai regardé du porno car j'ai été célibataire assez longtemps. Je parle de visu. » ; « Mais je trouve que c'est hétéro. [...]. Ce n'est pas très satisfaisant. C'est pour les hommes. » ; « Par contre, il y a des expérimentations intéressantes dans le porno alternatif et féministe. »

Léna : « Les seuls films pornos que j'ai vus sont entre filles. Je n'ai pas vu de porno hétéro. » ; « Il y en a à prendre et à laisser. On voit ceux qui ont été tournés par et pour les hommes. » ; « Le porno, ça ne me semble pas réaliste mais surfait. » ; « Si c'était tourné par des femmes, ça pourrait être différent. »

Marianne dit regarder des images X avec régularité. Elle n'aime guère la pornographie majoritaire, *mainstream*, mais préfère la pornographie alternative. Elle aspire à une diversification des modèles féminins et masculins mis en scène. L'enquêtée plaide pour l'érotisme, plus que pour la pornographie.

Marianne : « **Dans la pornographie *mainstream* comme on dit, qu'est-ce que tu penses de la représentation de la bisexualité féminine ?** C'est un petit peu n'importe quoi. Après c'est clairement pas des contenus qui sont faits pour réfléchir. »

Marianne : « Après il y a des contenus pornos qui sont plus à destination des femmes, plus féministes, c'est vachement sympa. **Ça c'est plus le porno alternatif, comme on appelle ça, c'est ça ?** Ouais et il y a des trucs cools. »

Georgette préfère regarder des films X entre femmes. Mais elle regrette que cette pornographie soit mal jouée, faussée, à destination des hommes hétérosexuels, et donnant une idée erronée de la bisexualité féminine. Elle est pour la pornographie faite par et pour les femmes.

Georgette : « **Qu'est-ce que tu penses des films pornos que entre femmes ?** C'est un problème. Parce que normalement ce sont des films que pour les hommes. Très très faux. Avec des femmes qui ont des ongles de cette taille. On se demande : "Mais elles n'ont jamais eu de rapports avec des femmes c'est pas possible !" [rires]. Normalement c'est très chiant, par rapport à l'esthétique. C'est pas fait pour les femmes. » ; « Elles sont là comme ça, elles regardent la caméra et elles se touchent de manière fausse. »

Georgette : « Parfois j'en rencontre un autre avec des femmes que tu as l'impression qu'elles sont vraiment lesbiennes ou au moins bisexuelles, qu'elles sont en train de faire ça pour leur plaisir et pas que celui pour le mec. [...] Très différents tu vois. »

Il est intéressant d'avoir le point de vue d'une personne assignée homme au sujet de la pornographie. Yel en regarde régulièrement et un peu de tout, explique-t-elle. Elle remarque la pauvreté des scénarios.

Yel : « Mettre des personnes dans une pièce et les faire baiser entre elles, s'il n'y a pas un minimum de mise en scène, à défaut de scénarios... Les scénarios sont tellement standards... Les scénarios valent le coup d'être regardés pour voir quels scénarios ils arrivent à inventer... **Oui ça va pas chercher très loin.** Ou ils sont tellement absurdes, que quand il y a des scénarios, ils sont comiques. Je prends deux beaux gars et je les fais s'emboîter. Bon c'est bien, et après ? Ce qui m'intéresse dedans c'est pas le gros plan sur ce qu'ils font, c'est plutôt dans quel contexte ils mettent en scène. »

Elle critique aussi le fait que la sexualité entre femmes est réduite à des préliminaires, et est non représentative des vraies relations saphiques.

Yel : « **Et par rapport à la représentation des femmes bies dans la pornographie ? C'est intéressant de voir ton point de vue en tant qu'homme biologique, parce que je pose la même question aux femmes biologiques.** Alors, il y a beaucoup de scènes où on voit deux femmes ensemble faire les préliminaires avant que monsieur arrive. Ça c'est absurde. » ; « Graphiquement, c'est très sympa pour le fantasme, parce qu'elles sont mignonnes et tout. Après c'est strictement non représentatif des choses, voir déformant des choses. Le fait que deux femmes s'embrassent et tout, se touchent et tout, c'est pas pour mieux accueillir monsieur qui va... C'est beau, c'est mignon, mais c'est nul. »

Lune, pour sa part, dans son entretien écrit, évoque la nécessité d'éduquer les jeunes à l'esprit critique face aux images de toutes sortes.

Lune : « Personnellement, au lieu de critiquer les clichés des pornos, tout ce qui importe est de sensibiliser le public au discernement médiatique, et surtout, développer chez les futurs citoyens, les jeunes l'esprit critique face aux représentations sexuelles et genrées dans les médias : les pornos ne sont que des divertissements, des fictions, des mises en scène des parodies, des jeux...qui n'ont rien à voir avec la façon dont deux ou plusieurs partenaires qui se respectent partagent des moments intimes. »

Sans entrer dans le détail des débats qui divisent les féministes autour de la pornographie - un courant ancien et puissant du féminisme juge que la pornographie livre une image de la femme soumise qui soutient la suprématie des hommes, tandis que d'autres féministes trouvent à l'opposé qu'elle permet à la femme d'affirmer sa sexualité et de se libérer - nous souhaiterions parler de la troisième voie, à savoir la pornographie alternative : féministe, lesbienne, *queer*, artistique, etc. Voici comment la présente Ruwen Ogien dans sa défense de la pornographie, *Penser la pornographie* : « *Entre les deux camps, entre celles et ceux qui pensent que la pornographie asservit et celles et ceux qui pensent que la pornographie subvertit, certains*

compromis pourraient être envisagés. Il y aurait, tout simplement, de la mauvaise pornographie (répétitive, ‘‘normative’’, misogyne, grossièrement hétérosexuelle, etc.) et de la bonne (créative, non ‘‘normative’’, attentive aux désirs des femmes, ouverte à toutes sortes de ‘‘pratiques sexuelles minoritaires’’, etc.). (P. 7)

Une autre pornographie est-elle possible et nécessaire ? Si l’on en croit nos enquêtées oui. Nous les avons interrogées au sujet de leur vision de la pornographie en général et de leur perception des rapports entre femmes dans les films X. Nous pouvons dégager trois grandes tendances : premièrement, celles qui ignorent la pornographie, faute d’en avoir visionné, et ne se prononcent pas ; deuxièmement, celles qui rejettent de manière unilatérale la pornographie ; troisièmement, celles qui sont favorable à une autre pornographie. Les deux premières postures sont typiques des enquêtées les plus âgées. La troisième posture, majoritaire, est plus moderne. Nous remarquons qu’aucune femme enquêtée n’a indiqué être pour la pornographie dominante, masculine et hétérosexuelle.

Revenons-en à la bisexualité. La façon dont la pornographie traite de cette sexualité est emblématique de ce que nous avons développé pour l’échangisme : ostentation de la bisexualité féminine et dissimulation de la bisexualité masculine. Les auteurs de l’*Introduction aux études sur le genre* notent une différenciation des deux bisexualités dans le classement en catégories pornographiques : les films mixtes montrant des contacts entre hommes sont classés « bi », tandis que ceux montrant des contacts entre femmes sont répertoriés comme « hétéro », c’est-à-dire destinés aux hommes hétérosexuels. Ils en concluent que : « *Cette invisibilisation n’est pas anodine : elle indique que la ‘‘sexualité’’ est encore largement le monopole des hommes.* » (P. 93) Mathieu Trachman décrypte cette dissymétrie qui touche les rapports entre individus de même sexe masculin et féminin, dans un univers hétérocentré, dans la sous-partie « *Lesbianisme obligatoire, homosexualité masculine interdite ?* » de son ouvrage sociologique *Le Travail pornographique* : « *Les conditions de travail pornographique sont un exemple de la différence de signification des relations entre personnes de même sexe dans un cadre hétérosexuel. Certes, les relations exclusives entre femmes suscitent violence et rappel à l’ordre vis-à-vis de celles qui s’extraient des circuits de l’échange ; toutefois, des contextes de sexualité multipartenaires permettent des relations sexuelles entre femmes, tandis que les relations entre hommes font l’objet d’un tabou, suscitent une panique. Il y a dans le travail pornographique une contrainte à l’hétérosexualité qui semble chargée d’enjeux plus puissants pour les hommes que pour les femmes.* » (P. 233)

Les scènes pornos *mainstream*, rapportées à leur intitulé, déforment le sens de la bisexualité et de l’homosexualité féminine, et de ce fait, contribuent à nourrir la biphobie et la lesbophobie.

Nous prenons le cas classique des scènes répertoriées comme « lesbiennes » (et non « bies ») : typiquement, elles montrent deux femmes en train de se caresser et l'homme arriver pour finir le travail. A l'écran, le scénariste fait donc passer des bissexuelles pour des lesbiennes. Cela, d'une part, rend invisibles les bissexuelles, et d'autre part, réduit les lesbiennes à ce à quoi elles veulent se soustraire, la réduction à l'état d'objet sexuel par les hommes, détournant et changeant le sens fondamental du lesbianisme. Il ne semblera pas exagéré alors de déclarer que ces scènes sont conçues pour que le principal consommateur, l'homme hétérosexuel moyen, puisse se réapproprier via l'image les créatures qui veulent leur échapper et ne se sente pas menacé par les femmes entre elles. Cette confusion entre lesbiennes et bissexuelles a des implications certaines : certains hommes peu éduqués, formés à la culture porno, croient que les lesbiennes batifolent en attendant le mâle.

La pornographie dominante donne encore l'image d'une reprise de contrôle symbolique des hommes sur les femmes. Malgré une relative diversification des représentations, la pornographie est appelée à évoluer de manière radicale, par les publics féminins, LGBT et *Queer*.

5 Contrepoint : Les violences sexuelles envers les femmes :

Nous souhaiterions évoquer dans cette partie un aspect qui ne relève pas de la biphobie ni de l'homophobie mais du sexisme : les violences sexuelles envers les femmes. Il est un peu à part dans cette étude sur la stigmatisation envers les femmes bissexuelles à raison de leur orientation ou identité sexuelle. Mais le sujet ne pouvait pas être éludé dans une recherche sur les violences, qui plus est envers les femmes ; et étant donné qu'il m'a été révélé au cours de cette enquête par deux des personnes interrogées, je l'ai traité en aparté.

Il s'avère que les bissexuelles, comme toutes les femmes dans une société de domination masculine, sont exposées à être victimes de violences sexuelles, que celles-ci aient ou non un rapport avec leur bisexualité. Sur la vie entière, « *Plus d'une femme sur dix a ainsi déclaré avoir subi au moins une agression sexuelle (rapport sexuel forcé - y compris par le conjoint -, tentative d'un tel rapport, attouchements sexuels)* » (P. 4), nous apprend l'article d'Henri Leridon, *Les Violences envers les femmes : une enquête nationale*, livrant les résultats de l'*Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France* (ENVEFF). Il se trouve qu'une proportion non négligeable de femmes homo-bissexuelles ont subi des rapports sexuels forcés. Selon Stéphanie Arc dans son livre *Les lesbiennes* : « *Selon l'enquête [...] (ENVEFF),*

réalisée en 2000, les femmes qui ont eu des rapports homosexuels sont, en moyenne deux fois plus nombreuses que les autres à avoir subi des viols (6,9 % d'entre elles en ont été victimes). Elles s'avèrent aussi trois fois plus nombreuses à avoir été victimes de tentatives de viols (15,4 %). » (P. 77) L'article d'Alice Debauche et Christelle Hamel, *Violences des hommes contre les femmes : quelles avancées dans la production des savoirs ?* nous apprend que le risque de violences sexuelles est en augmentation avec une triple dérogation à la norme : sexualité précoce, sexualité ponctuelle avec des femmes, multipartenariat. Pour les auteures, cela n'est pas le fruit du hasard.

L'hypothèse avait été évoquée que ces violences sexuelles seraient la cause de l'orientation homosexuelle ou bisexuelle, mais elle s'avère incapable d'expliquer l'homo-bisexualité de toutes les femmes, en majorité, qui n'ont pas été violentées. En revanche, les violences sexuelles peuvent être la conséquence de cette orientation ou identité : par exemple, les viols punitifs, au motif de remettre une lesbienne sur la voie de l'hétérosexualité, sont une réalité avérée, et leur efficacité, par contre, est bien entendu nulle.

Dans les deux cas précis que nous allons évoquer, il se trouve que les violences sexuelles ne sont a priori d'aucun rapport avec la bisexualité des victimes. En les analysant, nous préciserons cet aspect. Toutes les violences que subissent les femmes bisexuelles ne sont pas nécessairement liées à leur bisexualité, mais ces violences sont liées à leur sexualité, en raison de leur appartenance au sexe féminin. Nous n'avons pas mentionné le pseudo de ces femmes et n'avons pas voulu faire le lien entre leur parcours socio-sexuel et ces agressions sexuelles afin de renforcer l'anonymisation.

Cas 1 :

L'enquêtée a été violée, dans l'enfance, par le mari de sa nounou : elle a subi une pénétration digitale. Elle explique avoir oublié cet incident jusqu'à ce que l'affaire Dominique Strauss-Kahn ne vienne réveiller ce souvenir enfoui dans son subconscient. Ce rappel l'a conduite à consulter un psychologue. Outre ce viol, elle a subi, à l'adolescence, des attouchements non désirés de la part de camarades garçons de son âge, à Aquaboulevard. Et plus tard, elle révèle avoir connu nombre d'attouchements de la part d'hommes inconnus, dans l'espace public (métropolitain, train), surtout le soir ou la nuit. Elle précise connaître dans son entourage de trop nombreuses femmes qui ont subies des violences sexuelles, dont sa première petite amie lesbienne.

Si nous analysons ce témoignage, nous réalisons que l'orientation bisexuelle de l'enquêtée ne peut pas être la cause des violences sexuelles subies, en raison de son jeune âge, enfant et adolescente, au moment des faits, et / ou de l'ignorance de sa bisexualité de la part de ses agresseurs. Quelle a pu être la conséquence inconsciente de ces traumatismes sur la sexualité ultérieure de cette femme ? Nous ne pouvons pas établir une relation directe entre ces violences sexuelles et l'orientation homo-bisexuelle. Nous sommes donc dans l'incapacité de répondre. Mais ce que nous pouvons remarquer, ce sont les conséquences sur son psychisme : désir d'être suivie par un professionnel de la psychologie, peur de rentrer tard le soir, etc.

Cas 2 :

L'enquêtée a rencontré un homme plus vieux qu'elle, en 2012. Elle est restée avec lui six mois. Il l'a violée en sodomie, pendant leur relation. Mais elle n'a pas réagi tout de suite. Il est apparu une phase de déni.

« Et un épisode qui m'a semblé anodin a fait surface. J'ai appelé un numéro vert : Viol information. Et là la femme m'a dit la définition du viol. Elle m'a dit : 'Qu'est-ce que vous en pensez ?' Et bien je pense qu'on m'a violée. » ; « **Il t'a forcé pour la sodomie ?** Oui. Plusieurs fois. **Et t'avais pas envie de ça et lui il voulait absolument ?** Oui. »

Après, elle a porté plainte contre lui. L'homme, pour s'innocenter, a dit qu'il s'était trompé d'orifice ; mais il a menti, selon elle. Il avait commis des actes similaires dans le passé.

« Et j'ai porté plainte contre lui à la police. **Mais pendant la relation ?** Non après. » ; « Surtout que je n'avais pas été la première. Au moins, je sais qu'il est sur un fichier. »

Ce viol a eu des conséquences psychologiques.

« Des collègues qui m'ont vu très mal, ils peuvent attester que j'étais pas dans mon état normal. »

« **ça a été un gros traumatisme pour toi ?** [...] Vraiment j'imprimais pas. Ça ne restait pas dans mon cerveau. **T'oubliais les choses ?** J'oubliais. [...] **T'étais en dépression, tu penses ?** Oui. »

L'enquêtée a consulté un psychologue de la police. Elle pense qu'il a essayé de l'embobiner.

« **T'as vu un psychiatre à cause de ça ?** Oui. Y avait un psychologue à la police. [...] J'en ai vu un qui m'a dit : 'Avant de porter plainte, j'aimerais qu'on se voie, qu'on en parle'. Et ça je l'ai très mal pris. Parce que si je porte plainte c'est que... **Que t'étais sûre de toi ?** Oui. »

Elle a été confrontée à son agresseur dans le cadre de l'investigation. Elle était terrifiée.

« Il y a eu la confrontation, moi je tremblais comme une feuille. **T'avais vraiment peur de le voir ?** Oui. » ; « **Mais toi au fond de toi, tu penses que tu lui as pardonné, ou tu ne lui pardonneras jamais ? Tu ressens de la colère contre lui ?** [...] C'est un pauvre type, mais je préfère être à ma place qu'à la sienne. »

Ses relations ultérieures avec les hommes ont été affectées par ce viol. Elle a eu une relation sexuelle avec un homme pour que son agresseur ne soit pas le dernier, puis plus de relations. Enfin, elle a rencontré un homme en qui elle a eu confiance.

« L'italien, c'était deux ans pile après le viol. Pendant deux ans, j'avais un radar qui me disait quand j'avais des hommes un peu agresseurs, un manipulateur, je le savais. Et avec lui, le radar il bipait pas. Donc je me sentais bien en sécurité. »

L'enquêtée regrette l'inertie de la justice. L'affaire de ce viol par le conjoint a été classée sans suite. Car plus de traces, donc pas de preuves physiques. Comme seul recours, elle a jusqu'en 2022 pour se constituer partie civile, afin que la justice reprenne le dossier. Mais il y a peu de chances, à moins qu'il ne fasse une autre victime, qui porte plainte. Ce qui n'est pas à souhaiter.

Nous avons parlé avec l'enquêtée du rapport de ce viol avec son attirance bisexuelle. S'est-elle tournée vers les femmes à cause de cet incident ? Probablement non, car elle était attirée par les femmes auparavant et elle avait démarché auprès d'une association LGBT avant.

« **Tu penses que, cet épisode t'a fait te tourner vers les femmes ? Avant ça, tu avais déjà pensé à des femmes ?** Oui. La mère d'élève [qui lui plaisait] c'était avant. »

Quant à l'agresseur, nous ignorons si l'enquêtée lui avait fait part ou non de sa bisexualité. Elle ne l'a pas mentionné. Si c'est le cas, ce motif aurait pu jouer. En fonction des stéréotypes de l'agresseur, il a pu prendre la victime pour une « fille facile » que l'on peut pénétrer où on veut, quand on veut, sans permission. Si ce n'est pas le cas, alors la cause du viol n'est pas la biphobie ou l'homophobie mais le sexisme seul. Comme cet homme avait des antécédents, nous pouvons supposer que la bisexualité n'est d'aucun rapport avec le viol.

Deux femmes sur douze qui ont révélé des violences sexuelles, au minimum, sachant que d'autres enquêtées en ont peut-être subies mais ne l'ont pas dit à l'enquêtrice, que ces violences soient mineures (main aux fesses ect.) ou soient des crimes (viol), est, à nos yeux, une proportion importante et inquiétante, tout en se situant dans la moyenne nationale.

Conclusion

Conséquences et prévention de la biphobie :

Les conséquences de la biphobie :

Nous avons développé les causes de la biphobie, ainsi que ses expressions et manifestations. Nous voudrions, pour conclure, analyser les conséquences de cette stigmatisation et de cette discrimination.

Nous avons interrogé les enquêtées sur leur ressenti face aux expériences de rejet biphobe, et l'impact de ce dernier dans leur vie sociale, sexuelle et amoureuse.

Mandala : « **Tout ça, comment tu l'as appréhendé au fond de toi ?** En fait, c'est assez négatif. C'est vraiment que j'ai eu l'impression, pas d'être une mauvaise personne, mais d'avoir quelque chose qui cloche. »

Alice : « J'ai beaucoup souffert à l'époque de ma première copine. J'étais au placard et je ne pouvais pas en parler. J'ai eu beaucoup de mal à m'accepter comme quelqu'un de bien. J'ai eu beaucoup de tristesse et de colère. Comme un sentiment d'injustice. »

Inès, : « **De manière générale, est-ce que le fait d'avoir pu être évincée de par ta bisexualité, ou moquée ou insultée, est-ce que ça provoque chez toi un sentiment de révolte, d'injustice ?** De colère. D'injustice pas tant que ça. **De tristesse ?** Oui. De blessure. Si je ne me sens pas respectée, ça me met en colère. »

Marianne : « Ouais, en général il y a un moment d'incompréhension. De colère après coup. Sur le moment, c'est de l'incompréhension, et ensuite c'est de la colère. » ; « Après, c'est pas... dans tout ce que j'ai pu vivre dans la sexualité, c'est pas les réactions de rejet qui m'ont rendue triste. C'est plus le fait de ne pas arriver à m'accepter moi-même et de ne pas comprendre. Ça m'a rendue extrêmement triste. » ; « Après c'est aussi que j'en ai vécu très peu. Peut-être que... **Tu considères que tu as peu vécu d'expériences de rejet ?** Oui, assez peu. Ça n'a pas eu d'incidences sur ma vie. »

Amanda : « A un moment, mon assurance vis-à-vis de ma bisexualité a été ébranlée. Ça a été désagréable, car j'avais l'impression d'avoir quelque chose à cacher, comme si c'était mal alors que pour moi ce n'était pas mal. » ; « J'ai trouvé ça injuste ».

Georgette : « **Et tu t'es sentie comment psychologiquement par rapport à ça ?** Je ne sais pas, mais c'est surtout d'essayer de dissimuler ça dans certaines occasions, pour avoir plus de chances, mais la première fois seulement. Parce que si c'est plus d'une fois il faut que la personne sache. Pour élargir mes possibilités. » ; « **Est-ce que t'as ressenti soit de la tristesse, soit de la colère quand tu as lu des choses pas très agréables sur les femmes bies ?** Oui je me suis sentie mal. Mais moi je ne me reconnaissais pas, je me disais : 'Je ne fais pas ça moi''. Moi j'essaye d'être honnête et de prendre en compte les sentiments de l'autre. »

Roxane, : « **Est-ce qu'il y a des choses qui t'ont blessé, révoltée ?** Moi j'ai eu de la chance autour de moi. »

« Ce qui peut me faire du mal c'est ce que je peux voir sur Internet, les commentaires. » ; « Ce qui peut me faire du mal, c'est plus quand il y a des choses graves : des gens agressés dans la rue, ou des personnes trans qui sont tuées, ou des personnes homos qui se suicident. [...] C'est aussi ça qui me donne envie de changer les choses,

parce qu'on ne peut pas continuer comme ça. » ; « Dans les commentaires, c'est très frappant, que ce soit Facebook, Youtube, c'est vraiment la masse de l'ignorance, de la bêtise et du rejet que je me prends dans la figure à ces moments-là. » ; « Je ne pense pas que je serais aussi touchée par ça si j'étais pas bie. »

Laurence : « **Est-ce que ça t'a affecté, est-ce que tu t'es sentie triste ?** Oui. Toujours. C'est super dur. » ; « **Mais tu as eu des phases de dépression carrément ?** Non parce que j'ai un caractère à me battre, mais j'ai douté de moi, de mon identité. Maintenant je dis "Je suis bie" et je mets quelqu'un au défi de me dire l'inverse. Je suis inébranlable là-dessus, je suis assez solide. » ; « Je m'étais dit qu'on ne m'enlèvera pas cette liberté d'être qui je suis. »

Faisons le point sur ces réactions des enquêtées face au rejet subi.

Nous notons en premier lieu le doute, transversal à nombre de témoignages : la biphobie fait douter de la légitimité sociale de la bisexualité, de même qu'elle fait douter de l'intégrité morale de la personne bie. Une enquêtée a exprimé l'impression d'avoir « quelque chose qui cloche » (Mandala) ; et une autre enquêtée a expliqué la difficulté à s'accepter soi-même dans un contexte non bienveillant (Marianne). Parmi les sentiments proposés dans ma question, tristesse, colère, injustice, plusieurs enquêtées en ont validé entre un et trois. Le sentiment d'incompréhension est ajouté (Marianne). Une personne interrogée précise, comme corollaire de la colère, l'impression de n'être pas respectée (Inès). La souffrance revient dans plusieurs témoignages : des enquêtées résument et disent « se sentir mal ». Nous relevons des attitudes de dissimulation ou de négociation quant à la verbalisation de sa sexualité, qualifiées de « prudence », suite à l'intimidation que constitue la sanction de la bisexualité (Georgette, Amanda) ; le risque est alors de subir la claustration du placard (Alice). Nous avons déjà évoqué le fait que, dans quelques cas, le rejet est retourné contre le groupe sexuel auquel appartiennent les personnes biphobes. Pour Roxane, sur Internet, ce qui la blesse est « la masse de l'ignorance, de la bêtise et du rejet », courante chez les êtres humains.

Camille : « **Et tu penses toi avoir déjà été victime de biphobie dans ta vie ?** Euh ouais euh non. »

Camille a vécu des épisodes d'agression grave, verbale et / ou physique, liés non pas à sa bisexualité, mais à sa non-binarité de genre, à sa propension à porter des apprêts féminins tout en étant généralement vue par les autres comme un homme biologique. Elle juge pourtant que ces incidents n'ont pas entamé son moral.

Camille : « Mais ça ne m'a pas... J'ai dit quelle connerie. La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. **Ça t'a pas blessé personnellement ?** Non. **Tu t'es dit c'est plus lui qui fait pitié qu'autre chose ?** Ah oui c'est ça. »

Les conséquences psychologiques sur la victime ne sont donc pas toujours proportionnées à la gravité de l'agression.

La biphobie peut avoir une influence sur les préférences des femmes bies quant à l'orientation sexuelle de leurs partenaires. Si pour une majorité d'entre elles, la sexualité de leurs conjoint-e-s leur est indifférente, pour une minorité d'entre elles, ce critère rentre en compte.

Inès : « **Dans le choix de tes partenaires à partir du moment où tu as découvert ta bisexualité, est-ce que tu as eu envie d'aller spécifiquement vers des gens bisexuels hommes ou femmes ou peu importe ?** Non. J'ai eu une relation de 3-4 mois avec un homme bisexuel, mais on était persuadé tous les deux du fait qu'on était bi-e-s et que ça allait mieux marcher. Et bien non. »

Dany : « L'orientation de mes partenaires m'est indifférente. »

Camille : « **Et par rapport à l'orientation sexuelle, tu préfères quelqu'un de ou non ?** Non pas forcément. » ; « Mais il se trouve qu'en allant à Bi'Cause la probabilité était plus grande. »

Roxane : « **Sinon par rapport à tes partenaires, est-ce que tu as une préférence pour l'orientation sexuelle ou peu importe ?** Franchement ce qui compte c'est que les personnes m'acceptent pleinement comme bisexuelle. Je ne sortirais pas avec une personne hétéro ou homo biphobe. Sinon, des hommes hétéros ou des femmes homos. »

Lune : « A priori, l'orientation sexuelle de mes partenaires m'est indifférente à condition qu'il/elle respecte la mienne. » ; « Pourtant, il est indéniable que si on est avec un-e bisexuel-le, comme il y a une sorte d'entente tacite entre nous, on s'entend mieux. Il y a plus de choses à explorer, à partager, à discuter...du coup, plus d'affinité et de plaisir (pas nécessairement à propos du sexe !) Par exemple, dans la rue ou dans les boîtes de nuit on mate autant les filles que les gars. »

Marianne : « **Dans tes rencontres sexuelles ou amoureuses, est-ce que tu vas plutôt vers les autres bisexuel-le-s, ou vers les hommes hétéros, les femmes homos, ou autre ? Est-ce que ça a une importance pour toi l'orientation sexuelle de tes partenaires ou pas du tout ?** Oui, clairement ça a une importance. Je préfère carrément aller vers des personnes bisexuelles, ou du moins pas hétéros pas homos. » ; « Parce que, ça dépend bien sûr il y a des personnes hétéros très ouvertes, très tolérantes, très compréhensives, comme des personnes homos. Mais disons que c'est difficile de dire ma bisexualité, et d'être acceptée en tant que bisexuelle par une personne qui ne vit pas de la manière et qui ne comprend pas ce que je vis. Et du coup c'est tellement plus facile d'être avec une personne bie ou pan, qui ne va pas remettre en cause mon identité. »

L'expérience de Laurence avait déjà été détaillée. Après de multiples conflits avec des lesbiennes par rapport à sa bisexualité polyamoureuse, celle-ci avait décidé de ne plus les contacter sur les sites de rencontres.

Pour quatre enquêtées citées, la sexualité de leurs partenaires leur est indifférente (Dany, Camille, Roxane et Lune). Mais deux d'entre elles (Roxane, Lune) précisent que c'est sous réserve d'être acceptée et respectée par eux et elles, ce qui signifie qu'à leurs yeux, les risques de ne pas l'être sont bien présents. Elles ne fréquenteraient pas des individus biphobes. On imaginerait mal des hétérosexuel-le-s se sentir obligé-e-s de le mentionner. Pour Marianne, l'orientation sexuelle est un critère qui a une importance, car il est difficile pour elle de parler de sa bisexualité à certaines personnes : elle a peur de l'incompréhension d'éventuels amant-e-

s hétérosexuels ou homosexuelles. Enfin, pour Laurence, découragée par des réactions de rejet, c'est ce qui la mène à repousser un groupe sexuel : celui des femmes homosexuelles. Quant aux unions entre bisexuel-le-s, deux enquêtées en livrent une vision opposée. Si, pour Lune, être avec un-e bi-e permet plus de complicité et d'affinités, pour Inès, ça ne garantira pas que le couple fonctionnera. Comme on l'observe dans ces témoignages, la biphobie ou la crainte d'en être victime peut avoir une incidence sur le choix des partenaires.

Le silence, qui protège dans le court terme mais mine dans le long terme, est l'autre face du rejet. Le *Rapport sur l'homophobie 2015*, dans la rubrique « *Biphobie* » le traduit : « *Toutes ces idées reçues contribuent à une biphobie ambiante, où des bi-e-s préfèrent ne pas évoquer leur orientation sexuelle, de peur du rejet et des amalgames.* » (P. 44) ; « *Et lorsque les appelant-e-s souhaitent taire leur préférence auprès de leur entourage, cela se traduit par un mal de vivre et une grande difficulté à concilier une vie officielle pour la bienséance et leur vie 'officieuse' où ils-elles vivent tel-le-s qu'ils-elles sont.* » (P. 44)

Ces conséquences négatives de la biphobie ont été, pour la plupart des enquêtées, temporaires ; et leur ont succédé des suites que l'on peut qualifier de positives. Intervient là le concept de résilience, c'est-à-dire la capacité à résister à l'adversité. Malgré certaines difficultés plus ou moins présentes et intenses selon les parcours, les femmes interrogées ont fini par accepter leur bisexualité, voire la revendiquer avec force, puis par la faire accepter par leurs proches. Cela leur a permis de gagner un équilibre dans leur vie sentimentale et sexuelle, de trouver une harmonie entre elles et les autres. L'adhésion et la fréquentation des associations bisexuelles ou LGBTQIA+, le militantisme, peuvent être classés parmi les conséquences constructives, sous-tendues par la volonté manifestée par les enquêtées de faire advenir une société meilleure, marquée par moins de stigmatisation et de discrimination. Comme le dit Roxane, « *Il y a vraiment du chemin à faire, pour les personnes LGBT en général* » et pour les bisexuel-le-s en particulier...

Laurence : « **Ah oui, tu trouvais que c'était difficile pour toi ?** Ah oui. Depuis que j'ai eu une relation à trois, ça a équilibré ma vie, et je trouve que c'est une belle façon d'être. Et pendant des années je l'ai maudit, j'en ai trop pleuré. **Et maintenant tu ne le maudis plus ?** Non non je suis heureuse. Je trouve ça génial. Je ne pourrais pas être autrement. Ça me ressemble. »

Cette expérience de Laurence est similaire à celle des autres enquêtées.

La pénalisation et la prévention de la biphobie :

Parce que nous avons cerné les principales motivations et modalités de la stigmatisation à l'encontre des bisexuel-le-s, nous sommes mieux armés pour la comprendre, la combattre.

La sanction des comportements biphobes calquée sur celle des comportements homophobes prévue par la loi, est un recours possible pour les personnes discriminées. Elle a en outre un rôle de prévention. Depuis le début des années 1980, des lois ont été votées pour interdire toute discrimination envers la sexualité au travail, dans les médias, puis dans tous les espaces publics et privés. D'après le recueil de textes *Homosexuels. Quels droits ?*, « La loi n°2004-1486 du 30 décembre 2004 ‘portant création de la Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité’, introduit une nouvelle modification à la loi de 1881 afin de permettre également la sanction des discours injurieux, diffamatoires et d'incitation à la discrimination envers une ‘personne ou un groupe de personnes à raison de leur sexe, de leur orientation sexuelle ou de leur handicap.’ » (P. 34-35) Le code pénal prévoit une aggravation des peines encourues dès lors que les infractions ou les agressions ont pour motif l'orientation sexuelle des victimes, entre autres.

La législation protège les citoyens : elle peut pénaliser, voire décourager des agressions ou attitudes biphobes ou homophobes. Mais son impact est faible pour faire changer l'opinion des personnes discriminantes envers la bisexualité ou l'homosexualité, si elle ne s'accompagne pas d'une sensibilisation au respect de la diversité.

La prévention de la biphobie par l'éducation est une solution efficace, sur le long terme. Elle implique l'instruction des jeunes à l'école, via les programmes d'éducation sexuelle ou d'éducation civique. Or les modules obligatoires où l'homosexualité et l'homophobie sont abordées restent exceptionnels, et éclipsent en général la bisexualité et la biphobie. L'association SOS Homophobie ainsi que d'autres associations LGBTQIA+ proposent des Interventions en Milieu Scolaire (IMS) mais elle ne peut toucher qu'une petite minorité d'élèves. Développer ces activités est une priorité. Elle implique aussi l'éducation des adultes, via des formations professionnelles initiales ou continues, dans la police, la justice ou la médecine, par exemple, autant de secteurs qui peuvent être confrontés à ces problématiques.

Pour toucher le public LGBT spécifiquement, des actions de sensibilisation peuvent être menées pour la visibilité de la bisexualité et contre la biphobie, au sein des associations et des médias LGBTQIA+. Nous avons évoqué les initiatives de SOS Homophobie, des associations LGBT intégrant bien et n'oubliant pas le B de Bi, ainsi que de l'Inter-LGBT coordonnant tous ces groupes. Grâce au croisement de leurs différents publics LGBT, l'information peut circuler.

Pour les associations qui se posent comme « gays » ou « lesbiennes » au sens strict, des actions de communication dans leur direction devront être menées. Il semblerait, non sans surprise, qu'ils soient les moins au fait et les moins ouverts à l'égard de la bisexualité dans la sphère LGBTQIA+.

En outre, la prévention de l'homophobie et de la biphobie doit concerner tous les citoyens, via la presse écrite, la télévision, la radio, Internet. En cela, les médias ont un rôle crucial à jouer pour visibiliser les sexualités minoritaires et pour éduquer le grand public face à ces questions.

Réponse à la problématique et synthèse :

A l'issue de notre enquête de terrain, nous avons tenté d'éclairer les causes, les caractéristiques et les conséquences de la stigmatisation envers les femmes bisexuelles. Nous pouvons affirmer que les deux principales atteintes subies par le groupe des bisexuel-le-s sont la négation conjointe de l'existence de la bisexualité et de la biphobie. Nier la bisexualité sert à la confiner à une pratique, qui est une faute : faute quand elle est ou supposée être une infidélité sexuelle ou amoureuse ; faute car elle désavoue la représentation habituelle des deux sexualités séparées. Nier la biphobie sert à appuyer cette première violence, celle de nier la bisexualité, et à en entériner une seconde : rendre invisible les réactions de rejet manifestes envers les personnes à la sexualité double. Cela permet de disculper d'emblée les deux entités des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s, qui sont à l'initiative de la phobie anti-bie.

De plus, nous pouvons avancer que la bisexualité déroge aux trois principales normes socio-sexuelles que sont l'hétérosexualité obligatoire, pour ce groupe majoritaire, l'homosexualité obligatoire, pour ce groupe minoritaire, et l'exclusivité sexuelle et sentimentale obligatoire (commune aux deux). La biphobie n'est autre que la sanction de cette triple subversion. Au terme de cette enquête, nous mesurons à quel point la biphobie est loin de se réduire à l'homophobie ! La bisexualité paraît constituer une menace, au regard des entités des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s : d'abord une attaque pour leur cohésion, avec le risque d'une perte d'effectifs au profit de la bisexualité. Mais aussi une menace dans les domaines sexuels et amoureux : parce qu'elle est une tentation sur le plan charnel, étant donné le refoulement normalisé dans notre société et en dépit du dégoût souvent simulé ; enfin parce qu'elle renvoie tout un chacun à la crainte de ne pas correspondre à l'idéal sublimé de l'Amour. Au-delà des mises à l'écart individuelles, la stigmatisation envers la bisexualité comme phénomène de société consiste bien en une conception des sexualités duale, réductrice et

normative, de la part de l'idéologie monosexiste, dans laquelle la bisexualité intermédiaire entre les deux autres sexualités apparaît comme un intrus, voire un obstacle. Par un discours étonnamment similaire, on s'aperçoit que les deux camps que l'on dit « en lutte », « en guerre » dans le système binaire, savent tacitement faire front commun. Dépasser la dichotomie hétéro / homo pour faire advenir la diversité sexuelle est un des principaux défis du XXI^e siècle, en matière de sexualité.

Pour prouver notre thèse, nous avons développé trois parties, que nous voudrions synthétiser. Dans une première partie, nous avons analysé la place de la bisexualité entre les deux monosexualités. Nous avons mis l'accent sur la difficulté définitionnelle de la bisexualité ; passant du singulier au pluriel, nous avons identifié les différentes bisexualités dont l'au-delà de la sexualité binaire à savoir la pansexualité ; à partir de l'éclatement des pratiques et des désirs, nous avons théorisé la diversité sexuelle et le dépassement nécessaire de la vision binaire ; nous avons mis en évidence les enjeux de la visibilité bisexuelle, individuelle et collective, puis mis à jour des différences genrées entre bisexualité féminine et masculine ainsi que réalisé une ouverture à la non-binarité de genre. Dans une deuxième partie, nous avons étudié les principales formes de la biphobie. Celle-ci se manifeste d'abord par le déni ou la minimisation de la bisexualité ; puis par sa stigmatisation de la part d'hétérosexuel-le-s et d'homosexuel-le-s, pour des motifs qui leur sont propres : biphobie comme calque de l'homophobie, pour les premiers ; « hétérophobie » et biphobie comme accusation de trahison et de collaboration avec l'hétérosexisme, pour les seconds. Dans une troisième partie, nous avons observé que la bisexualité est aux prises avec la norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse, mobilisée par les monosexuel-le-s. Le dégoût de la bisexualité annonce son discrédit au motif de l'infidélité supposée de ses membres. Parfois monogames, parfois non, les bisexuel-le-s élaborent des modèles de sexualité innovants. Mais cette liberté, pour les femmes, peut être sanctionnée, exploitée qu'elle est par la suprématie masculine.

Nous voudrions résumer certaines caractéristiques de l'enquête et des enquêtées.

Ces femmes bisexuelles ont exprimé une subjectivité et non une « vérité révélée » sur les expériences de leur bisexualité et les épisodes de biphobie relevés. Tel est le fonctionnement des entretiens qualitatifs : nous transcrivons le parcours socio-sexuel issu de la parole des enquêtées, conçu comme la matière première de l'enquête. Que des écarts existent entre les éléments répertoriés et la réalité est envisageable, mais nous ne pouvons pas en avoir connaissance. Des non-dits ou des oublis, peuvent intervenir, de la part des enquêtées. Indépendamment d'éventuelles tentatives de falsification ou de dissimulation, les femmes

interrogées traduisent les événements tels qu'elles les ont ressentis, via leurs sentiments, ce qui les soumet à leur jugement, et à d'éventuelles exagérations ou minimisations. Le registre de l'émotion n'est pas objectif. Or le but de notre recherche était de livrer une traduction la plus objective possible de leur expérience subjective... Nous espérons l'avoir atteint.

Mon étude se trouvait être ouverte à toutes les femmes bisexuelles, que le critère sélectionné soit l'identité ou les pratiques avec plus d'un sexe ou plus d'un genre. Le questionnement sur son orientation était aussi admis. Dans les faits, je n'ai interrogé que des bisexuelles identitaires, plus une femme lesbienne citée uniquement dans les documents annexes, comme contre-point. La fréquentation des associations bisexuelles, où j'ai pris mes contacts favorise l'expression d'une bisexualité identitaire. Dans la plupart des cas, identité et pratiques satisfaisantes correspondent. Dans un cas, la première n'est pas corrélée à des pratiques : la personne de genre féminin concernée a eu des relations sexuelles avec des hommes, mais pas avec des femmes, sans que cette absence ne discrédite en rien sa bisexualité, celle-ci étant sentie comme une attirance.

Malgré les points de ralliement que constituent la fréquentation des associations bisexuelles et / ou LGBTQIA+, un profil socio-culturel de classes moyennes ou supérieures, et des origines lointaines européennes exclusivement (sauf pour trois d'entre elles), nous avons été confrontés à une certaine diversité de schémas et de discours. Si la plupart des enquêtées, sauf exception, se retrouvent sur l'obligation d'en finir avec l'invisibilisation et la stigmatisation envers les bisexuel-le-s en particulier et les personnes LGBTQIA+ en général, et se rejoignent sur les droits acquis, comme le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe ou la Procréation Médicalement Assistée (PMA) pour toutes les femmes, ce qui signifie qu'elles ont des bases politiques et militantes communes, elles s'éloignent sur certains aspects. Les expériences vécues de sexualité bie et de biphobie sont très variées.

D'une, la pratique de la bisexualité chez les femmes interrogées. Vis-à-vis du choix du sexe / genre des partenaires, pour une majorité d'enquêtées, étant donné l'hétérocentrisme de notre société, elle est à dominante hétérosexuelle plus qu'homosexuelle. Six femmes biologiques sur douze étaient en couple avec un homme au moment de l'enquête, trois étaient en couple avec une femme et trois autres étaient célibataires. Vis-à-vis du choix des modalités de la vie en couple, on va de la monogamie au polyamour, en passant par des formes diversifiées d'expérimentations non conformistes : triolisme, échangisme. Le couple semi-ouvert ou semi-libre est très plébiscité, ce qui ne veut pas dire qu'il est systématiquement réalisé. Exceptionnellement, des infidélités ont été commises par les enquêtées, et aussi à leur encontre.

De deux, la biphobie envers les enquêtées. Ce rejet, en fonction des parcours socio-sexuels, est allé des formes les plus ténues (remarques, moqueries) aux plus inquiétantes (violence physique, enfermement psychiatrique), à la fois de la part de proches ou de personnes inconnues, de partenaires effectifs ou potentiels. L'ignorance ou l'incompréhension de la bisexualité sont courantes. L'homophobie et une certaine « hétérophobie » sont bel et bien présentes dans la biphobie dont ont témoigné les femmes interviewées. La mise à l'écart dans les rencontres amoureuses relève d'une atteinte spécifique envers les bisexuel-le-s : une bonne moitié des enquêtées l'ont vécue. Enfin, comme les autres femmes, les bisexuelles sont exposées au harcèlement sexiste et aux violences sexuelles. La biphobie est très polymorphe, dans ses raisons et manifestations.

De trois, la révélation de la bisexualité. En dépit de l'énonciation de la nécessité de la visibilité, celle des enquêtées n'est pas entière, marquée qu'elle est par de fortes variabilités individuelles. La sphère du travail est souvent synonyme de placard, à l'exception notable des deux personnes assignées hommes. S'agissant des autres sphères, toutes les femmes interrogées ne s'y sont pas révélées ; même si les personnes les plus proches ont été informées, à l'exception d'un petit nombre d'enquêtées, parfois pour des raisons culturelles : deux enquêtées sur quatre qui ne sont pas *out* vis-à-vis de leur famille sont d'une nationalité non occidentale, et je n'ai pas pu y voir l'effet du hasard. Les révélations partielles sont les plus courantes. Le *coming-out* se fait au fil des conversations, selon l'occasion. En dépit de la connexion à la communauté LGBTQIA+, liée à la fréquentation et / ou à l'adhésion à des associations, le point de vue sur le « milieu » et le militantisme LGBT a été quelquefois ambivalent. Plusieurs enquêtées ont émis des critiques à ce sujet : elles ont rappelé qu'elles n'aimaient pas les cercles fermés, ni le « communautarisme ». Une façon de dire que l'on garde son identité, sa liberté, et qu'on ne se laisse pas enfermer dans le prêt-à-penser.

A présent, nous souhaiterions indiquer les limites de notre étude.

Limitation de genre, d'abord. Cette étude s'est centrée sur les femmes au sens large : une grande majorité de femmes de l'étude étaient cisgenres. A cela, nous avons rajouté une personne née femme et non binaire, deux personnes assignées hommes et de genre fluide. Les entretiens ont été fermés aux hommes cisgenres. Certains thèmes traités sont spécifiques à la bisexualité des femmes, comme les débats au sein du féminisme autour de la (bi)sexualité ou l'exploitation de la bisexualité féminine par la domination masculine ; de plus, le milieu lesbien (et non le milieu gay) a été décrypté, dans son rapport à la bisexualité. Mais la plupart des réflexions liées à la bisexualité et à la pansexualité se trouvent être transversales aux genres féminin et

masculin : la négation et l'invisibilisation de la bisexualité, la biphobie de la part des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s, le refus des bisexuel-le-s au regard de l'exclusivité sentimentale et sexuelle. De ce fait, cette recherche permet d'appréhender la bisexualité au-delà des catégorisations de sexe et de genre.

Dans le nombre de pages de notre mémoire, nous n'avons pas pu traiter tous les aspects que nous aurions aimé aborder. Nous avons dû faire des choix que nous assumons. Deux principaux sujets ont été très peu traités lors de la rédaction. D'une part, la prévention envers les Infections Sexuellement Transmissibles (IST) et les Maladies Sexuellement Transmissibles (MST), qui sont plus prégnantes pour les hommes bis que pour les femmes bies, et davantage liées à la biphobie envers les hommes bisexuels ; les risques épidémiologiques pour les femmes bisexuelles sont néanmoins présents, comme pour les personnes hétérosexuelles.

D'autre part, les questions d'identité de genre et d'expression du genre. Concernant les questions d'identité de genre, si nous avons eu à cœur d'inclure des personnes non binaires à nos entretiens, nous n'avons pas pu développer une réflexion poussée ni sur la non-binarité, ni sur la transidentité ni sur l'intersexualité, étant donné l'investissement en temps et en moyens qu'il aurait fallu pour traiter ces sujets connexes. Nous avons simplement posé quelques éléments de définition. L'orientation bisexuelle qui est celle d'une partie de ces personnes mériterait une étude entière.

Concernant les questions d'expression du genre, les enquêtées étaient interrogées sur leur identité personnelle et sur leurs préférences vis-à-vis de potentiels partenaires. La majorité des femmes cisgenres interviewées se disaient « féminines » mais pas trop non plus, et incluaient les autres femmes féminines dans leurs recherches sentimentales et sexuelles. Les personnes situées aux extrémités du continuum (femmes masculines et / ou très féminines) ont pu parfois susciter du rejet de la part des enquêtées. L'expression de la féminité des bisexuelles est supposée, souvent à tort, très développée, même exacerbée. Si cette croyance attire la majorité des hommes hétérosexuels, fans du prototype de la bimbo en jupe et talons hauts, elle repousse les femmes homosexuelles, davantage par une suspicion envers la féminité extérieure liée à l'histoire du lesbianisme féministe que par un manque d'attraction sexuelle. Le parallèle entre biphobie et ce que l'on pourrait nommer « phobie de la féminité » peut donc être établi.

Réflexions et ouverture :

Ma perception de la bisexualité et des bisexuelles a évolué au cours de cette enquête : nous apprenons toujours beaucoup de la part des enquêté-e-s. Quand j'ai commencé cette étude,

j'avais fait mien un discours que l'on entend sur la bisexualité, à savoir que les femmes bisexuelles sont quand même mieux vues dans notre société que les hommes bisexuels. Et que la biphobie est en général « légère ». Or, moi-même je l'avais sous-estimée. Rappelons que quatre des femmes biologiques interviewées ont été victimes de violences sévères, qui ont un rapport ou non avec leur bisexualité : coups et blessures de la part du conjoint, internement psychiatrique forcé, viols. Une des deux personnes assignées homme a subi une agression physique avec vol d'effets personnels, mais sans rapport avec la bisexualité ni la non-binarité. Au fil de mes lectures, j'ai découvert que les bisexuelles sont les plus invisibles et celles qui sont le plus victimes de violences entre toutes les femmes, plus que les lesbiennes ; et j'ai pris une conscience accrue de la mainmise patriarcale qui persiste envers le sexe et le genre féminin dans notre société. Pour le reste, j'avais cerné, il me semble, les problématiques posées par la bisexualité, que j'ai retrouvées dans les entretiens sociologiques.

J'ai voulu adopter une approche exigeante de la biphobie. Toutefois, distinguer les formes légères et graves de la biphobie est indispensable, tout comme il faut distinguer les actes biphobes des personnes biphobes. Personne n'étant parfait, de nombreux individus ont pu énoncer dans leur vie, souvent par méconnaissance ou par maladresse, des stéréotypes biphobes, sans être des personnes entièrement biphobes elles-mêmes. Être biphobe est autre chose, cela s'inscrit dans un rejet conscient, mobilisant un système de pensée organisé ciblant la bisexualité et les bisexuel-le-s. Après tout, on a toutes et tous nos petites intolérances, l'essentiel est d'en avoir conscience et d'essayer de les mettre à distance... Aussi et contrairement à l'image que donne cette étude, nous sommes enclins à relativiser la condamnation morale qui devrait peser sur les individus ayant déjà eu des propos ou des pensées pas forcément des plus compréhensifs à l'égard des bisexuel-le-s. Nous incitons également à la prudence par rapport à des travers qui seraient la victimisation perpétuelle de soi, l'accusation perpétuelle des autres et au final l'instrumentalisation de la biphobie. Le fait de crier à la phobie pour tout et n'importe quoi, en s'abstenant de respecter l'identité des autres ainsi que leurs désirs et leurs besoins, en voulant museler la liberté d'expression, est un risque réel qui représente le versant négatif de la lutte contre les stigmatisations et les discriminations. Dans les pays occidentaux, certains individus de différentes minorités, sexuelles ou pas, ont pris cette habitude toxique qui décrédibilise au final le combat pour le respect et l'égalité.

Pour finir cette partie, je voudrais faire part de mon impression sur le déroulé de l'enquête. Les entretiens se sont plutôt bien passés, et le contact avec les enquêtées s'est instauré sans à-coups, sauf exception. Selon mon impression personnelle, parler de sa sexualité n'a pas paru représenter une difficulté majeure pour les enquêtées, à l'opposé de ce à quoi je m'attendais :

prenant conscience du but scientifique de la recherche, elles ont peut-être mis leur pudeur au « placard ». Il n'empêche que quelquefois j'ai dû demander des précisions qui ont été utiles. Des entretiens ont pu être marqués par de rares moments de confusion, et de maints moments de complicité. Je connaissais de loin trois enquêtées avant mon étude, les autres non. J'ai eu la sensation d'être engagée dans des conversations amicales, au café, sur le sujet de la bisexualité, si ce n'étaient les contraintes logistiques de la grille d'entretien et de l'enregistreur. Quelques enquêtées ont cherché une forme de réciprocité, en requérant des éléments de ma vie privée, ce que j'ai fait de bon gré à la fin des entretiens. En définitive, ces entrevues ont été, si ce n'est un loisir, du moins un plaisir.

En tant qu'enquêtrice, il me paraît très courageux d'être enquêtée, a fortiori sur un sujet lié à la sexualité : avoir à se confier, à donner des détails sur sa vie intime auprès d'une inconnue n'est pas forcément facile. Cela a forcé mon admiration. A ce sujet, Régis Schlagdenhauffen cite Bourdieu dans *Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés*. « *A l'image des extraits placés en ouverture de cet article, ce qui semble poser problème est la prise de conscience de la violence du dispositif de l'entretien : à savoir susciter – si ce n'est provoquer l'aveu – afin de rendre publics des propos privés (Bourdieu, 1993).* » (P. 37) Pour finir, je voudrais rendre hommage aux quinze personnes interviewées par moi, et leur dire toute ma gratitude d'avoir pris de leur temps et d'avoir été patientes, pour m'aider dans ma recherche.

Nous désirerions poursuivre notre conclusion sur la bisexualité par une approche genrée. L'étude de la bisexualité féminine a mis en évidence certaines attitudes biphobes différenciées, selon qu'elles proviennent de femmes ou d'hommes. Selon un lieu commun, les hommes hétérosexuels auraient tendance à rejeter les bisexuels hommes et à accepter les femmes bisexuelles. Une étude plus pointue nous permet de minimiser ce phénomène. Généralement, les hommes hétérosexuels ne sont bienveillants envers la bisexualité féminine que dans la mesure où ils se figurent qu'elle ne menace pas leur virilité, voire qu'ils peuvent se l'approprier. Leur image des ébats saphiques est encore celle de douces caresses inoffensives. Ceux en couple avec une femme bise ne se représentent pas rentrer dans une réelle compétition avec le « deuxième sexe », et risquer de perdre. Or les exemples ne manquent pas d'hommes quittés pour le « beau sexe ». Lorsqu'ils se réalisent menacés, leur comportement peut se changer en agressivité. Inutile de préciser que la bisexualité n'est plus du tout appréciée... L'histoire de Laurence et de son ex-mari passant de l'ironie à la violence, est exemplaire.

Au contraire de ces faux vainqueurs, les lesbiennes apparaîtraient comme de fausses vaincues. Face à la concurrence masculine, elles auraient tendance à ne pas se trouver à la

hauteur, comme le suppose l'idée obsessionnelle d'être trompée ou quittée pour un homme. D'où l'aversion intrinsèque de certaines face aux bisexuelles, comme si le simple fait d'être confrontée à une bi présageait déjà la défaite lesbienne. De même, pour les femmes hétérosexuelles : la découverte de la bisexualité de leur conjoint est souvent subie comme un drame ; quant à la possibilité de nouer une relation avec un homme bi, elle est fuie par nombre d'entre elles, les prétextes mêlant infidélité supposée et risques épidémiologiques. Les hommes homosexuels, eux, semblent s'apparenter à leurs homologues hétérosexuels dans le dédain de la rivalité avec le « sexe faible », et dans la certitude de la victoire finale du phallus.

C'est ce que nous appellerions, sans verser dans le freudisme, le complexe de supériorité « phallique » des hommes, que l'on peut opposer au complexe d'infériorité « de castration » des femmes, dans le rapport aux bisexuel-le-s des deux principaux groupes genrés. Pas de surprise : nous vivons dans une société de dominance masculine. Les hommes sont incités à survaloriser leur virilité, les femmes à dénigrer leur sexe et leur sexualité. Pour le genre, ce serait en somme comme pour la grammaire : le masculin l'emporterait haut la main sur le féminin. Dans les faits, c'est faux, bien sûr. Néanmoins la biphobie, les peurs et les haines profondes qu'engendrent les bisexuel-le-s, lorsqu'on les observe à la loupe, sont un révélateur des dominations genrées en vigueur dans notre société.

Comme toutes les phobies, la biphobie repose sur la construction artificielle d'une taxinomie à deux entrées inégales : l'une, celle des bi-e-s, prétendument « inférieure » face à l'autre « supérieure », hétéro ou homo. Le groupe « supérieur » crée l'« inférieur » et non l'inverse. Ainsi l'explique Catherine Deschamps à l'article « Biphobie » du *Dictionnaire de l'homophobie* : « [...] Les phobies, en particulier celles qui discriminent des individus, ont hélas aussi une fonction : la construction factice de l'excellence d'un individu ou d'un collectif, par comparaison avec celles et ceux que cet individu ou son groupe d'affiliation a besoin de représenter comme non seulement différent, mais inférieur. » L'auteure intègre ensuite l'image « des autres » ou « de l'autre », qui sert au groupe dominant à déconsidérer le groupe dominé et à se revaloriser.

Cette référence à « l'autre » est celle de la grande féministe, Simone de Beauvoir, d'ailleurs bisexuelle notoire, théorisée dans l'introduction du premier tome du *Deuxième sexe*. Partant de l'inégalité entre les sexes, elle généralise aux autres inégalités : « Elle [la femme] se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. » (P. 17) ; « [...] non plus que dans l'opposition du Bien au Mal, des principes fastes et néfastes, de la droite et de la

gauche, de Dieu et de Lucifer ; l'altérité est une catégorie fondamentale de la pensée humaine. Aucune collectivité ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi. » (P. 18). Suivant cette analyse de l'altérité, nous pouvons avancer, pour la bisexualité, que la femme bie est « l'autre » de la femme hétérosexuelle et aussi « l'autre » de la femme homosexuelle ; de plus, en tant que femme elle est « l'autre » de l'homme. Trois fois « autre », la bisexuelle peut être trois fois opprimée.

Et trois fois on la fait perdre. Car, au regard de ses détracteurs, la bisexualité n'est jamais gagnante. Une femme bie qui fait alterner le sexe ou le genre de ses partenaires risque d'être considérée comme instable et aussitôt condamnée. Une femme bie qui passe sa vie avec une femme sera prise pour une lesbienne : on dira que la bisexualité n'est qu'une phase vers le lesbianisme (ce qui est bien vu par les homosexuel-le-s et mal vu par les hétérosexuel-le-s). Une femme bie qui passe sa vie avec un homme sera prise pour une hétérosexuelle (ce qui est l'inverse de ce que nous avons dit dans la parenthèse précédente). La bisexualité, soit elle faillit parce qu'elle paraît devenir l'une ou l'autre des deux monosexualités, soit elle faillit pour sa prétendue instabilité et infidélité. Quel que soit le modèle de vie suivi ou choisi par la femme bie, on pourra lui donner tort en tant que bie, ou alors on pourra dire qu'elle n'est pas bie.

Parmi les principaux stéréotypes à l'encontre des bisexuel-le-s que nous avons mis au jour, il est étonnant que certains soient contradictoires, et encore plus surprenant qu'ils soient souvent utilisés par les mêmes gens qui ne s'aperçoivent que leurs contre-arguments s'annulent entre eux. En effet, cela peut sembler extraordinaire de prêter aux caractères des bi-e-s tous les défauts de la terre et en même temps de dire qu'elles et ils n'existent pas : si ces personnes sont inconstantes, infidèles, perverses et traîtresses, c'est qu'elles existent ; et si elles sont inexistantes, comment pourraient-elles posséder ces vices ? Dans cette « logique illogique », les bisexuel-le-s n'existent en somme que pour être le symbole de ce qu'il ne faut pas être...

A présent, abordons l'ancrage entre la personne bisexuelle et le collectif bisexuel. Le collectif bi s'est créé à cause de la biphobie. C'est cette double discrimination du côté hétérosexuel comme du côté homosexuel, qui est à l'initiative de la mobilisation des personnes bies et de la formation de Bi'Cause en France. La biphobie a rassemblé les bisexuel-le-s, comme l'homophobie avait rassemblé les homosexuel-le-s auparavant. La biphobie agit ainsi comme un déclencheur pour construire l'identité bisexuelle, individuelle et collective. Les personnes stigmatisées trouvent dans les associations des refuges contre l'oppression, où elles se sentent libres d'exprimer leur identité et leur orientation, de dialoguer avec leurs semblables, ainsi que de nouer des liens amicaux ou amoureux. Fréquenter les groupes bis peut donner de la biphobie

une image non déformée, mais appuyée, dans la mesure où tout un chacun vient narrer ses petites misères : on se raconte les préjugés dont on a été victime ou témoin, on s'indigne ensemble, et on s'imagine que l'on va transformer la société. Le collectif fait office de dérivatif à la souffrance ou à la colère.

Nombreuses restent les personnes bisexuelles qui mènent une double vie ; elles ne pourraient être elles-mêmes que dans le cadre du collectif bi. En connaissance de cause, nous ne pouvons que réaffirmer l'utilité de développer les réseaux entre bisexuel-le-s, pour qu'elles et ils disposent de lieux d'information et de communication, sans être rejeté-e-s et invisibilisé-e-s. Car au plus les bi-e-s renforcent les associations homosexuelles en agissant ou militant dans leurs rangs, au moins celles-ci contribuent à créer des structures spécifiquement bisexuelles. Mais le regroupement de cette population bie dans les entités qui lui sont dédié est un défi supplémentaire : la masse des personnes à pratiques satisfaisantes bisexuelles, de l'ombre, n'est pas représentative du petit nombre de bisexuel-le-s identitaires politisés. L'accueil des femmes bisexuelles se pose avec acuité : il n'existe pas de structures qui leur soient réservées. Dans les groupes de femmes LGBTQIA+ et dans les groupes de bisexuel-le-s mixtes, elles sont les moins bien loties. Le repli sur les autres bi-e-s est une solution de secours immédiate, pas forcément une perspective d'avenir permanente. A terme, il est tout simplement nécessaire que les monosexuels acceptent les bisexuel-le-s.

Nous devons également souligner l'importance d'avoir une solidarité sans faille entre les bisexuel-le-s. De l'animosité, de la part de bisexuel-le-s, peut être décelée envers d'autres bi-e-s, qui donneraient de la bisexualité mauvaise presse, en renforçant les clichés, par exemple en affichant une préférence pour un genre, en collectionnant les aventures ou n'étant pas *out* partout. Ces bisexuel-le-s un peu moralistes se permettent de distinguer les « vrai-e-s » et les « faux/ses » bisexuel-le-s, ou de décréter de quelle façon il est bien ou mal d'être bi-e. Or, la bisexualité étant multiforme, il n'en existe pas de meilleur paradigme que d'autres.

Les réflexions sur la bisexualité sont sujettes à polémique, concernant les hétérosexuel-le-s et les homosexuel-le-s. Comme nous l'avons dit en introduction, il est habituel, en sciences sociales, de dénoncer l'hétéronormativité, plus inhabituel de dénoncer l'homonormativité. Or nous avons critiqué les deux. Nulle tentation de les mettre sur le même plan : comme les bisexuel-le-s, les homosexuel-le-s sont une frange de la société encore montrée du doigt, ce que ne sont pas les hétérosexuel-le-s. Nous voudrions signaler qu'il serait inadéquat, en plus d'ingrat, de ne pas souligner à quel point les luttes contre l'homophobie et pour la visibilité homosexuelle ont servi celles contre la biphobie et pour la visibilité bisexuelle. D'où l'enjeu

crucial de transposer les études gays et lesbiennes aux études bisexuelles. Les bi-e-s ont bénéficié des débats et des combats visant à questionner l'hétérosexualité et à faire émerger l'homosexualité. A ceux qui les prendraient pour des spectateurs passifs, nous dirons que certain-e-s des bisexuel-le-s ont été des acteurs actifs de ce mouvement. Pour traduire un état de fait, les rapports entre les homosexuel-le-s et les bisexuel-le-s sont on ne peut plus ambivalents, au niveau politique. Le militantisme bisexuel, fragile et naissant, est issu du militantisme homosexuel, qui bénéficie d'une bien meilleure assise : ce dernier lui a permis de naître en son sein, mais difficilement et douloureusement, après un long silence puis des débats virulents. D'un côté, des militants gays et lesbiens ont œuvré ou œuvrent pour la bisexualité et contre la biphobie, et d'un autre côté, d'autres militants font le contraire.

Aux yeux d'homosexuel-le-s anti-bisexuel-le-s, ce type de recherches reste de la trahison. Une femme bisexuelle ne sort pas de la trahison : sa bisexualité est trahison par définition, et ses actions pour démontrer ou dénoncer la biphobie sont d'autant plus de la trahison. Il y a sans doute des « traîtres » : des individus LGBT qui peuvent apparaître comme tels en se positionnant contre les droits des minorités sexuelles. Mais ce ne sont pas les bi-e-s qui le sont, du moins pas toutes et tous. Nous sommes étonnés par cette diatribe les accusant de manquer de solidarité envers la communauté LGTQIA+. Or, en ce qui concerne les gays et les lesbiennes, notre étude en est le témoignage, ils et elles n'ont pas toujours manifesté cette caractéristique envers les personnes bisexuelles. Le rejet est loin d'être généralisé, les sympathies bi friendly compensant les antipathies. Mais la solidarité ne devrait-elle être qu'à sens unique ? Ce qui nous apparaît est que les bisexuel-le-s ont servi de boucs-émissaires à des homosexuel-le-s, puisque l'on a chargé ce groupe entier de tous les péchés que ces monosexuel-le-s redoutent de voir dans leurs rangs : la trahison, l'infidélité, l'hypersexualité, la sexualité non assumée.

Observons de plus près l'exemple des femmes homosexuelles. La formation de l'identité lesbienne s'est réalisée de façon polémique, avec la déconstruction mais aussi la dénonciation de la sexualité entre femmes et hommes, qui ont provoqué un séisme au sein du féminisme. A vrai dire, nous ne trouvons pas illogique de rencontrer de la biphobie chez les lesbiennes, sachant que certaines de leurs plus illustres théoriciennes ont condamné l'hétérosexualité et la bisexualité au féminin. La pratique de la biphobie n'est pas une rupture par rapport à cette théorie, mais elle en est au contraire l'application stricte. D'où l'obligation d'une remise en question de la production discursive lesbienne féministe des années 1970, 1980 et 1990. Si les lesbiennes ont posé leur identité en s'opposant aux hétérosexuelles et aux bisexuelles pour pouvoir se singulariser et s'affirmer, maintenant, la situation est inversée. Les bisexuelles se posent en se distinguant des hétérosexuelles et des lesbiennes, mais en évitant les deux écueils

de la lesbophobie ou de l'« hétérophobie ». Les enjeux identitaires sont forts entre les collectivités féminines bisexuelles et lesbiennes, parfois antagonistes. La bisexualité donnerait l'image d'une cadette rivale qui pourrait ravir sa place à l'homosexualité. Conséquence de quoi, la biphobie de la part de lesbiennes serait une punition pour l'affirmation et la visibilisation d'une identité délinquante, concurrente du lesbianisme. Encore plus qu'« être bie », c'est « se dire bie » plutôt que « se dire lesbienne » (pour reprendre le titre du livre de Natacha Chetcuti) qui apparaîtrait dissident.

D'après l'observation issue de mon enquête, pour répondre à celles et ceux qui nieraient la biphobie de la micro-société LGBTQIA+, je dirais que non seulement il est vrai que les lesbiennes ont stigmatisé les bies, mais nous pouvons nous alerter de son caractère récurrent : les enquêtées ont toutes témoigné sans exception de biphobie de la part de lesbiennes, en tant que victimes et / ou témoins (une seule n'ayant été que témoin) ; et parfois on note plusieurs cas pour la même personne. Toutes les interviewées ont aussi été victimes et / ou témoins de la phobie bie de la part d'hétérosexuel-le-s. Hétéros et homos seraient-ils à égalité dans le rejet biphobe ?

Pendant des années de lutte contre l'homophobie, des homosexuel-le-s ont accusé des hétérosexuel-le-s au motif de leur intolérance, ce en quoi ils avaient raison, alors qu'eux-mêmes ont moins questionné ni problématisé la leur à l'encontre d'autres minorités sexuelles, bisexuel-le-s et transidentitaires. On n'imagine pas que des victimes de discrimination puissent faire de nouvelles victimes. Pourtant, rien de surprenant. Les relations d'oppression se renouvellent et évoluent. Mais même si toutes les combinaisons sont possibles, la domination garde un sens majoritaire : il va des hétérosexuel-le-s et des homosexuel-le-s vers les gens bisexuels, et non l'inverse. Les gays et les lesbiennes biphobes ne considèrent généralement pas les bisexuel-le-s comme opprimé-e-s mais comme l'opposé, au même titre que les hétérosexuel-le-s, car profitant soi-disant des avantages de la société hétérosexiste. Cette étude prouve que les bisexuel-le-s peuvent être victimes des homosexuel-le-s, au contraire. Être opprimé n'est pas une position très enviable ; mais elle pourrait l'être plus qu'opprimeur, de manière paradoxale. Surtout aux yeux de personnes, les gays et les lesbiennes, qui se sont construites comme telles, socialement et historiquement. En effet, des luttes contre les inégalités, naît la dignité de l'opprimé (et l'indignité de l'opprimeur) : la justice est avec lui. Aussi ce renversement partiel de position pourrait être pénible à la communauté homosexuelle.

Le risque est grand que des individus LGBT voient dans ces critiques un retour réactionnaire déguisé, ce qui serait regrettable, car incorrect. Dans notre étude, nous affirmons la connexion des combats entre les homosexuel-le-s et les bisexuel-le-s : la mobilisation contre l'homophobie

et l'hétérosexisme, contre l'invisibilité des personnes LGBTQIA+, et pour l'égalité des droits face à la famille. Cet aspect est englobé à l'heure actuelle dans une culture homosexuelle, qui a sa place dans les médias. Tandis que, s'agissant de la biphobie provenant de gays et de lesbiennes, les discours qui la dévoilent commencent à peine à poindre. Nous avons vu ici l'occasion de traiter cet élément souvent passé sous silence.

Pour la cause féminine et féministe, les collectifs bisexuels affirment leur volonté de faire reculer la lesbophobie en même temps que la biphobie. Les lesbiennes comme les bisexuelles sont invisibilisées dans notre société, elles sont menacées par l'homophobie et le sexisme. Elles viennent juste de conquérir en France l'égalité face aux droits procréatifs, grâce à la nouvelle loi Procréation médicalement assistée (PMA) pour toutes, tant attendue. Or la PMA est utile aux lesbiennes, mais aussi aux bisexuelles en couple lesbien. Sans l'égalité des droits, les bisexuel-le-s sont suspectés de faire de l'opportunisme. Avec l'égalité des droits, on ne pourra plus guère les accuser de pactiser avec la société hétérocentrée pour gagner ses privilèges. Un des principaux stéréotypes contre la biphobie est donc en passe d'être invalidé. Bien sûr, du côté des hommes, il faudra encore attendre. Une loi pour la Gestation pour autrui (GPA) est loin d'être votée dans notre pays.

Nous désirerions aborder un autre thème prêtant à controverse : celui de l'exclusivité sexuelle et amoureuse. D'aucuns reprocheront aux bisexuel-le-s de ne pas se mettre à la place des monosexuel-le-s, dont le cœur risque d'être brisé par les incartades des amants des deux genres ou plus. Nous ne déconsidérons pas la pratique de cette forme de fidélité, du moment qu'elle est choisie et consentie par les partenaires ; nous souhaitons soumettre au regard critique cette norme et son hégémonie : là est l'immense différence.

Nous aimerions indiquer que, dans cette étude, il n'est pas prouvé que les femmes bisexuelles soient plus infidèles que les autres : certaines ont reconnu l'avoir été ; d'autres ont déclaré avoir été elles-mêmes trompées. En revanche, ce qui est avéré c'est que les femmes bisexuelles ont une ouverture d'esprit plus grande vis-à-vis de la non-exclusivité sexuelle et amoureuse, sans nécessairement la mettre en pratique. Elles imaginent sans tabou divers types de relations sentimentales et sexuelles non conformistes. Même si le multipartenariat n'est pas le privilège de la bisexualité, nous pouvons remarquer que ces bisexuelles qui fréquentent les associations LGBTQIA+ vont plus loin dans la déconstruction des normes sexuelles que la moyenne des hétérosexuelles et des homosexuelles. Tandis que celles-ci, dans l'ensemble, toutes les études le montrent, semblent encore accréditer un modèle normatif de couple, un peu régressif, ancré dans une conception traditionnelle de la sexualité féminine, ne dissociant pas et considérant que

l'on ne doit pas dissocier sexe et sentiment. Les bisexuelles se rapprocheraient plus de la zone intermédiaire entre les paradigmes féminin et masculin conventionnels de sexualité et de sentimentalité. Seraient-elles plus près de l'égalité sexuelle ? Cela ne signifie pas que la bisexualité est le modèle à suivre. Mais au lieu de critiquer tout écart au regard d'une norme datée, voir ce que la bisexualité féminine peut apporter au féminisme pro-sexe est une bonne perspective. D'après mon analyse, les femmes bisexuelles seraient plus avancées dans ce domaine. Et c'est a posteriori, après les avoir étudiées, et non a priori, que nous tirons cette conclusion. Catherine Deschamps elle-même, dans *Le Miroir bisexuel*, n'a-t-elle pas montré et expliqué que la bisexualité féminine, à la différence de la bisexualité masculine, s'apparentait à une émancipation par rapport à l'ordre sexuel et sexiste ?

Nous avons illustré et explicité les réactions d'intolérance d'hétérosexuel-le-s et d'homosexuel-le-s envers les personnes bisexuelles. Nous n'avons pas évoqué d'éventuelles réactions similaires émanant de bi-e-s. Nous nous posons une simple interrogation : les bisexuel-le-s sont-ils plus tolérants ? Oui et non. En apparence, ils le seraient : d'ailleurs les autres les considéreraient comme plus tolérants, d'après *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015* : sur 500 répondants qui pensent qu'il existe des traits de caractère propres à la bisexualité, un tiers environ jugent qu'« *ils-elles ont une plus grande ouverture d'esprit* » (P. 12). Toutefois, l'étroitesse d'esprit se retrouve partout ; et les bi-e-s n'y échappent pas.

Quelques bisexuel-le-s peuvent être prosélytes, avec un esprit normatif, suivant le prétexte qu'aimer l'homme et la femme, les deux moitiés de l'humanité, ferait de nous un être entier et complet, à l'opposé de celles et ceux qui sont tronqué-e-s et limité-e-s à un seul sexe / genre. Catherine Deschamps l'exprime : « *Ainsi, le fait "d'être capable" d'aimer les deux sexes se confond chez certains bisexuels, principalement les "prosélytes", avec le sentiment d'une bisexualité psychique interprétée comme l'existence dans leur corps et dans leur "âme" de traits masculins et féminins en quantité équitable. Ils pensent accéder par cela à la pureté originelle [...] : ils seraient alors les dignes descendants des dieux androgynes, complets et universels.* » (P.182) Ces bi-e-s-là ont tendance à considérer que tout le monde est et doit être bisexuel-e. Or les monosexuel-le-s peuvent se sentir entiers et complets, dans la mesure où ils n'éprouvent le besoin que d'un sexe et pas des autres, et qu'ils ne sont donc pas frustrés. De même, les asexuel-le-s, qui s'estiment satisfaits sans avoir de sexualité avec autrui.

Chaque groupe sexuel s'est toujours approprié des motifs de glorification qui sont des illusions : des hétérosexuelles se sont présentées comme « normales », saines physiquement et psychologiquement, n'ayant aucun trouble d'ordre sexuel, face à une normalité clinique inventée ;

des lesbiennes se sont prétendues libres et vraies, plus féministes que les autres femmes, car non soumises dans leur intimité par les hommes, comme s'il se trouvait une stricte équivalence entre individu masculin et domination masculine. Nous avons critiqué ces deux travers. Il n'y a aucun mérite particulier à avoir telle ou telle sexualité. Nous ne pouvons plus que dire que nous sommes toutes et tous d'égale dignité dans nos désirs et nos pratiques, homos, hétéros, bi-e-s / pan et asexuel-le-s ; et l'égalité est ce qu'il y a de plus difficile à accepter.

Nous avons toujours été effarés par l'oubli de la bisexualité. En cas de non-hétérosexualité, on est étiqueté comme appartenant à la sphère de l'homosexualité stricto sensu. Hétérosexuel-le-s et homosexuel-le-s semblaient s'accorder sur le fait qu'un homme qui avait eu une pratique avec une personne de son sexe au moins une fois dans sa vie devenait automatiquement et exclusivement « un homosexuel » : je prends cet exemple pour le genre masculin car il est moins prégnant au féminin. Comme si cet acte annulait et effaçait toute son histoire avec les femmes, durant des années, sa sentimentalité, sa sexualité, le désir allumé, le plaisir consommé. Ne serait-il pas plutôt un peu bisexuel ? Or les individus bisexuels sont partout. Mais on ne les voit jamais. Ils sont chez les hétérosexuel-le-s. Ils sont chez les homosexuel-le-s. Ils sont chez les libertin-e-s. Ils sont dans tous les âges, toutes les peuples, toutes les classes. Et partout, ils sont niés, invisibilisés, dénigrés et dominés.

La bisexualité et la pansexualité sont le trait d'union entre l'hétérosexualité et l'homosexualité, les sexualités qui, ayant une part de l'une et de l'autre, permettraient d'expliquer pourquoi à côté des hétérosexuel-le-s en grand nombre se trouve dans toutes les sociétés et à toutes les époques un petit chiffre d'homosexuel-le-s. Nous serions toutes et tous un peu bisexuel-le-s, et le plus souvent flexibles dans notre sexualité, mais, pour des raisons de conformisme social la majorité serait poussée vers l'hétérosexualité, tandis que, suivant des phénomènes psychologiques le plus souvent inconscients, une minorité serait allée vers l'homosexualité. La bisexualité est donc bien un « miroir », selon la formule de Catherine Deschamps dans *Le Miroir bisexuel*, pour analyser les autres sexualités.

Dans les sondages, sont comptabilisées de plus en plus de pratiques et d'attirances bisexuelles ainsi que d'identités bies ou pan. Le fait que les jeunes générations soient plus bisexuelles que les anciennes laisse présager une augmentation nette du nombre des personnes bies dans la population générale dans quelques décennies. Sur France Inter, dans l'émission radiophonique de présentation du film documentaire de Laure Michel et Eric Wastiaux « *La bisexualité, tout un art !* », la bisexualité est évoquée comme sexualité du futur. On pourrait parler de « l'invasion bisexuelle », comme d'autres parlent d'autres types d'invasions. Après la

panique homosexuelle, la panique bisexuelle ? La bisexualité serait-elle alors la sexualité innée, naturelle et spontanée de la plupart des êtres humains, cachée derrière la norme sociale, et qu'il s'agirait de retrouver dans son authenticité ? La question reste ouverte. D'autres auteurs comme l'anthropologue Maurice Godelier se réfèrent à la primatologie, qui a prouvé que les singes les plus proches des humains, les chimpanzés et les bonobos, étaient des espèces bisexuelles. L'humanité serait-elle une espèce bisexuelle, en définitive ? Nous ne pouvons pas y répondre. Nous ne sommes pas spécialiste en biologie. Mais c'est très lourd d'enjeux...

Finissons sur un espoir... Une société où les droits se conquièrent pour les bisexuel-le-s et les pansexuel-le-s comme pour les homosexuel-le-s, où la visibilité des bi-e-s s'accroît, une société où les lieux festifs ou associatifs bis s'implantent, où la culture bis littéraire ou cinématographique s'affranchit, et où la recherche en sciences sociales sur la bisexualité et la pansexualité se développe, pourra déboucher sur une société non biphobe, non panphobe et non homophobe. Elle sera celle de la diversité sexuelle...

Annexes

Tableau récapitulatif

Caractéristiques biographiques des quatorze enquêtées bisexuelles

Surnom	Sexe biologique / Sexe social	Age	Niveau d'études
Alice	Femelle / Femme	40 ans	Bac + 5
Amanda	Femelle / Femme	32 ans	Bac + 5 En cours
Dany	Femelle / Femme	41 ans	Bac + 8
Georgette	Femelle / Femme	27 ans	Bac + 5 En cours
Camille	Mâle / Neutre	60 ans	Bac + 1
Géraldine	Femelle / Femme	50 ans	Bac + 6
Inès	Femelle / Femme	62 ans	Bac + 5
Laurence	Femelle / Femme	44 ans	Bac + 2
Léna	Femelle / Femme	26 ans	Bac + 2
Lune	Femelle / Femme	37 ans	Bac + 8 En cours
Mandala	Femelle / Femme	37 ans	Bac + 5
Marianne	Femelle / Genre fluide	22 ans	Bac + 5 En cours
Roxane	Femelle / Femme	20 ans	Bac + 3 En cours
Yel	Mâle / neutre	37 ans	Bac + 3

Quatorze portraits de femmes bisexuelles

Alice (40 ans) :

Alice, célibataire au moment de l'entretien, se confie : elle a cru être hétérosexuelle jusqu'au bac, n'ayant aucune connaissance de la bisexualité. Sa meilleure amie et elle sont sorties ensemble au lycée ; elle avait alors imaginé que cette situation était temporaire, une sorte d'exception dans son hétérosexualité. Elles se sont révélées en tant que couple au lycée, après avoir longtemps hésité, et tout s'est bien passé. Mais cette fille lesbienne se trouvait être jalouse et biphobe : elle voulait qu'Alice soit lesbienne comme elle, et elle prétendait que la bisexualité n'existait pas. Cette toute première relation amoureuse, d'une durée de 4 ans, sa plus longue histoire, a donc été difficile ainsi que la rupture, douloureuse. Après, l'enquêtée a fréquenté des jeunes hommes ; ensuite, une autre jeune fille, pendant trois mois. Puis, elle s'est éprise d'hommes, mais sans retour. Alice dit n'avoir pas eu beaucoup de relations sentimentales dans sa vie, mais davantage de relations amicales, passant parfois de l'amitié à l'amour... Durant sa liaison avec sa deuxième copine, elle a fini par se revendiquer *bie*, puis *pan* ; elle s'est enfin sentie bien dans ses baskets ! Elle se dit également femme et féminine. Avant, Alice préférait les hommes, maintenant tout dépend de la personne. Elle n'a pas de type favori d'homme ou de femme, c'est au feeling, mais elle se méfie des canons de beauté contemporains. Alice est fidèle : c'est un choix de sa part qui lui convient. Comme pour beaucoup de *bies*, on lui a proposé des plans à trois non désirés... Lors de l'enquête, elle éprouvait une passion non réciproque pour son meilleur ami gay, qu'elle connaissait de longue date. Elle lui a proposé d'être le père de l'enfant qu'elle désirait, il lui a dit oui, et elle se demande si c'est cela qui a déclenché ses sentiments. Il a été question du recours à la procréation médicalement assistée. Elle a été témoin de LGBTphobies au lycée, au travail, et dans un taxi dont le chauffeur commentait à la radio les manifestations autour du Mariage pour tous, en souhaitant aux homosexuels « la mort, le sida et la souffrance »... Quant à la biphobie, elle en a été victime de la part de son ex-copine lesbienne (qui l'a entre autres menacée de la *outer* lorsqu'elle était encore au placard), de son frère, d'ami-e-s, et d'un homme dans la rue qui l'a traitée de « sale lesbienne ». Ses parents ont d'abord mal accepté sa bisexualité, sa mère la sommant de choisir, puis ils se sont faits à cette idée. Elle est très visible en tant que *bie*, elle est même une des rares enquêtées à avoir fait son *coming-out* au travail, et à avoir fait changer d'avis certain-e-s de ses collègues au sujet de l'homosexualité.

Amanda (32 ans) :

Dans sa jeunesse, Amanda a connu trois relations exclusives d'un an et plus avec des garçons, dont l'une a été cruciale, empreinte d'un romantisme à l'eau de rose, et a duré 3 ans. Elle a pensé que ce garçon délicat et féminin était peut-être l'homme de sa vie, jusqu'à ce qu'à 20 ans, elle tombe amoureuse d'une fille, une de ses camarades d'école supérieure, une gothique. Elle a vécu cette passion platonique comme une fascination surréaliste, et elle en a gardé le secret... A 25 ans, ressentant des désirs récemment satisfaits pour d'autres femmes, l'enquêtée s'est définie comme bisexuelle, et elle a rencontré son alter ego en la personne d'un homme bi, très sexuel et très peu sentimental, avec qui elle a entretenu une longue liaison de 6 ans, sans cohabitation. A ses côtés, elle s'est « lâchée » comme elle dit : elle a consommé sans modération les soirées libertines, où elle a coquiné aussi bien avec les femmes que les hommes. Puis la superficialité de ces échanges et la fausse bisexualité de ses partenaires féminines l'a lassée. A 30 ans, Amanda a voulu vivre une histoire avec une femme capable d'éprouver des sentiments pour d'autres dames, et elle a quitté son amant, de dix ans son aîné. Elle a fréquenté quelque peu la communauté LGBT, d'abord bie, cercle restreint et militant, puis lesbienne, dotée de réseaux plus élargis. Parmi les lesbiennes, elle a rencontré des filles sympas, et d'autres bourrées de préjugés vis-à-vis de sa féminité marquée. Mais elle a finalement trouvé ce qu'elle recherchait : l'amour absolu bien que tumultueux avec une femme, lesbienne et androgyne. La sexualité de l'enquêtée était une balance déséquilibrée qu'il fallait rééquilibrer : dans le passé, le côté homme avait reçu plus de poids que le côté femme, et désormais, ce serait l'inverse. Méfiante par principe envers l'obligation à la fidélité sexuelle, elle n'a jamais exclu les relations monogames ni trompé ses conjoint-e-s, mais elle préférerait bénéficier d'une ouverture à l'avenir. Elle n'a pas peur d'afficher sa bisexualité : elle est *out* partout sauf dans son milieu professionnel. Amanda a été victime et témoin de biphobie, principalement dans le monde libertin et le milieu lesbien. Elle a également signalé l'homophobie virulente d'un couple d'amis hétérosexuels, au cours d'une discussion sur le Mariage pour tous.

Camille (60 ans) :

Camille a été assignée homme à l'état civil. Elle est de genre fluide ou neutre, mais elle ne se considère pas comme transgenre au sens d'une transition d'homme à femme. Elle s'habille en femme les 95 % du temps. Elle utilise un double prénom, son prénom masculin de naissance et / ou un prénom féminin. L'enquêtée aime aussi l'androgynie chez ses partenaires. A l'adolescence, elle est tombée amoureuse d'une jeune fille, sans réciprocité. Puis elle a connu une première relation de trois ans avec une femme, qui était dans une perspective de couple hétérosexuel fidèle classique. Mais à l'armée, Camille est tombée amoureuse d'un homme. Elle a pu nommer la bisexualité à ce moment-là. Elle a entamé une deuxième relation amoureuse avec une autre femme, qui a duré vingt ans. Elles se sont mises d'accord sur l'absence d'exclusivité dans leur couple et ça a fonctionné. L'enquêtée est devenue parent biologique d'une fille. Elles ont rompu quand sa compagne a souhaité se mettre en couple exclusif avec une dame. En parallèle, Camille a été en couple secondaire avec une autre femme pendant six ans, une amie de longue date qui a accepté ses conditions, mais qui est décédée depuis. Après deux ans de célibat, l'enquêtée a rencontré un homme biologique de genre fluide dans une association bisexuelle. A ses côtés, elle a découvert de nouvelles pratiques sexuelles, les soirées trav-trans, le libertinage entre hommes, etc. Elle était cliente de prostituées depuis longtemps. Elle n'a pas connu de discrimination dans son milieu professionnel ou syndical, ni par rapport à sa bisexualité ni par rapport à sa non-binarité. Certaines personnes de sa famille élargie manquent d'ouverture d'esprit, sans qu'il y ait eu de rejet. Elle se fait parfois ennuyer par des bandes de jeunes, à cause de son travestissement ; elle a connu plusieurs agressions dans l'espace public verbales et / ou physiques dont une particulièrement grave avec vol d'effets personnels. Camille dit avoir vécu très peu de biphobie.

Dany (41 ans) :

Dany fait le récit de son parcours sentimental et sexuel. Pendant son adolescence hétérosexuelle, elle a connu une longue amitié dans l'exclusivité avec une fille, puis une aventure masculine assez toxique, enfin des liaisons qu'elle juge insignifiantes avec différents garçons. De 20 ans à 25 ans, elle a nourri des sentiments pour deux femmes. Avec la première, Dany n'a jamais franchi le cap sexuel, mais elle a noué une amitié qui dure encore ; en revanche, les rapports se sont concrétisés avec la seconde, au moment où elle a quitté le nid familial. Cela a été une histoire chaotique, cachée, et sa compagne a fini par la laisser tomber. Dany s'est identifiée comme lesbienne dès ses 20 ans. Puis, elle a eu d'autres liaisons plus durables avec des hommes, dont une, houleuse, pendant quatre ans, puis deux autres, d'environ un an chacune. Durant ce laps de temps, elle s'est à nouveau assimilée à une hétérosexuelle. Enfin, elle a rencontré son actuel mari, avec qui elle est unie depuis sept ans et qui lui a donné ses deux enfants. Depuis le milieu de son mariage, notre enquêtée a reconnu la diversité de ses désirs, et l'impossibilité de continuer à jongler avec deux orientations sexuelles différentes en fonction du sexe de ses partenaires du moment... Désormais, elle se dit bisexuelle, même pansexuelle, et son compagnon la soutient dans l'affirmation de sa sexualité. Avant lui, elle n'avait vécu que des relations monogames qui se sont révélées frustrantes à terme. Son couple actuel est semi-libre, c'est-à-dire qu'il est ouvert aux aventures extérieures féminines, pas masculines ; depuis elle a connu deux autres femmes. Dany n'est pas d'apparence très féminine, et son look a varié suivant les périodes de sa vie. Elle aime les femmes un peu masculines et les hommes pas trop féminins ; elle apprécie les silhouettes sportives. L'orientation sexuelle de ses conquêtes lui est indifférente : les femmes qu'elle a fréquentées étaient bisexuelles et les hommes se disaient hétérosexuels, mais elle se demande si quelques-uns ne seraient pas bis... Elle n'a pas fait son coming-out auprès de sa famille, n'étant pas très proche de celle-ci ; le savent ses partenaires, certain-e-s ami-e-s et certain-e-s collègues. L'enquêtée juge légère la biphobie dont elle a été victime, pourtant elle se sent invisible en tant que bis, auprès des hétéros comme des homos. Elle a témoigné du comportement d'une amie hétérosexuelle qui l'a blessée quand elle lui a révélé une relation saphique vécue durant son mariage. Elle note des obstacles provenant de lesbiennes, avec une habitude qui consiste à déprécier la valeur de son couple comme s'il s'agissait d'une couverture. Dany regrette la confusion entre les bisexuelles et les libertines, car elle ne s'apparente pas du tout à celles-ci. La loi Mariage et adoption pour tous est à ses yeux une belle avancée, ainsi que le projet de loi PMA.

Georgette (27 ans) :

Georgette est une jeune femme de nationalité extra-européenne. Depuis peu, elle vit à Paris où elle suit de hautes études. Dans ses jeunes années, elle a été très marquée et brimée par la religion évangéliste ; désormais elle s'en est détachée, même si elle peut être encore fermée sur certains sujets, m'avoue-t-elle... Elle n'a jamais eu de longues liaisons sentimentales avec des femmes mais avec des hommes oui, et elle a connu les rapports sexuels avec les deux. Notre enquêtée a commencé par embrasser des amies au lycée et a eu une sorte d'amitié sexuelle avec l'une d'elle ; suite à quoi, elle a été confrontée à la jalousie de ses petits amis. En plus d'aventures passagères, Georgette a eu trois histoires durables avec des hommes, dont son actuel compagnon : ils sont mariés et ont un projet d'enfant. Une fois, elle a été infidèle envers lui en couchant avec un autre homme, alors qu'ils étaient séparés par la distance ; il n'a pas été mis au courant et elle a beaucoup culpabilisé. Mais son époux hétérosexuel n'est pas très possessif et il accepte qu'elle fréquente des filles. Il lui a même proposé d'ouvrir leur couple pour qu'elle et lui aient des aventures avec d'autres membres du sexe opposé, mais elle n'est pas tentée. Elle note une expérience sexuelle à trois avec lui et une petite amie, où Georgette était le centre des ébats. Cela s'arrête là : le libertinage, ce n'est pas dans son idéal ! Elle recherche des femmes sur Internet pour des flirts ou plus si affinités. Il lui est arrivé deux fois de vivre le même rejet de la part de filles à qui elle avait confié qu'elle était en couple avec un homme. Elle a la sensation d'avoir été honnête, mais d'en avoir payé le prix... Après c'est leur droit, précise-t-elle. A part son mari, elle se dit plus tournée vers les femmes durant cette période de sa vie : contrairement à avant, elle pourrait maintenant nouer une véritable histoire d'amour avec une femme. Georgette ne s'affiche pas comme bie dans la société, car elle n'en voit pas l'intérêt. Elle dit bien être bisexuelle, mais pas pansexuelle, car elle est intéressée par les personnes cisgenres mais pas par les transgenres. Des ami-e-s savent qu'elle est bie puisqu'elle le leur a dit, mais sa famille non car ils ne comprendraient pas. Elle se considère comme femme et féminine, mais pas trop. Pour ses partenaires, c'est pareil, elle aime les femmes et les hommes qui sont dans la norme des genres. L'enquêtée s'est sentie victime et témoin de biphobie : sur Internet, elle a constaté la biphobie de féministes lesbiennes brésiliennes qui prétendaient que cette invisibilisation et cette discrimination n'existait pas. Elle ne connaît pas les associations LGBT, juste un bar renommé, mais elle est éventuellement motivée pour participer, pas pour militer.

Géraldine (50 ans) :

Géraldine est une femme garçon manqué, célibataire. Sa bisexualité, elle l'a découverte à l'adolescence quand une copine de classe l'a embrassée, mais elle l'a longtemps cachée à son entourage : elle a trente ans de non-dits dans sa vie. Maintenant elle s'affirme comme bisexuelle, même pansexuelle ; elle est *out*, que ce soit dans les sphères familiale, amicale ou professionnelle. L'enquêtée a eu de longues histoires romantiques avec des femmes, rencontrées hors des milieux LGBT, des « hétérosexuelles ». Ses liaisons avec les hommes ont été à l'opposé plus rares et plus courtes, car la gente masculine l'intimide, en particulier sur le plan sexuel. Jeune, elle est tombée très amoureuse d'un garçon, mais elle l'a quitté par peur d'être rejetée à cause de son attirance pour le beau sexe. Géraldine a vécu une expérience polyamoureuse d'un an, à l'âge de 30 ans, avec deux amantes et un amant : son ancienne amie avec qui elle cohabitait depuis huit ans, et sa nouvelle amie qui était en couple avec un homme et avec lequel elle a rompu pour elle. Ça a été une sorte de trio, avec Géraldine au milieu qui avait le beau rôle, aimant et étant aimée des deux, et ses conjointes qui se toléraient. En plus, elle est tombée amoureuse d'un homme avec qui elle a couché cette même année. Cela a été très mal pris par ses compagnes, et Géraldine a craqué... Par la suite, elle a embêté son ancienne partenaire parce que celle-ci n'assumait pas sa non-hétérosexualité, au contraire de la nouvelle : elle l'a harcelée et ça s'est terminé au commissariat. Puis notre enquêtée a eu une relation avec une autre dame, sa dernière conquête féminine : huit ans d'amour et quatre ans d'amitié. Celle-là n'a pas accepté que Géraldine soit éprise d'un homme gay sans réciprocité, et il y a eu de la biphobie par jalousie. Désormais, elle souhaite faire sa vie avec un homme ; elle est d'ailleurs en contact avec un gars sur Internet, mais ses proches lui ont conseillé de se méfier. Maintenant elle est bise vers hétéro, alors qu'avant c'était le contraire. L'amour pour elle, c'est d'abord de l'amitié puis de l'attirance, me confie-t-elle. Géraldine a subi de l'homophobie de la part de sa famille, qui la catalogue lesbienne. Sa mère l'a surprise à 24 ans dans les bras d'une autre femme et a été choquée, elle lui a asséné que sa vie allait être compliquée ; puis, avec le temps, elle l'a accepté. Elle a aussi subi de l'homophobie de la part de son frère et de sa sœur dans un conflit lié à l'héritage familial : ils l'ont fait interner de force et mettre sous tutelle, et elle veut regagner ses droits par un procès. L'enquêtée s'est plainte de l'homophobie et de la biphobie venant de psychologues et psychiatres. Elle a témoigné de la biphobie de lesbiennes via un groupe de sorties entre femmes : elle pense qu'une des filles a refusé de sortir avec elle en raison de sa sexualité double, et elle a trouvé cela étroit d'esprit. Géraldine désire avoir un enfant, malgré son âge avancé, car elle n'a pas pu en avoir avant.

Inès (62 ans) :

Cette enquêtée est la plus âgée du panel. Elle est à la retraite, mais conserve des activités rémunérées. Elle a pris conscience sur le tard qu'elle était bisexuelle, mais elle l'a été toute sa vie, affirme-t-elle. Elle a connu des amitiés amoureuses platoniques avec d'autres femmes dans son passé. Inès s'est engagée dans trois mariages qui se sont tous terminés : le premier mari est décédé, avec le deuxième ça n'a pas marché, et après dix ans de célibat, son dernier mariage a duré quinze ans avant de s'achever. Solitaire, elle n'aime pas la routine de la vie commune. Au moment de l'entretien, et depuis environ quatre années, elle était en couple non cohabitant avec un homme hétérosexuel tolérant envers son orientation double. Elle a trouvé le bon compromis avec lui, pense-t-elle. Inès se dit fidèle quand elle le veut... Il y a dix ans, elle a fréquenté des clubs échangistes, entraînée par un homme bisexuel, au cours d'une liaison de trois ans. Le côté libre service l'a vite lassé, ainsi que la comédie des femmes soi-disant bisexuelles ! Elle a vécu une brève relation suivie à trois, avec un couple dont la dame était bie. A propos de sa sexualité, l'enquêtée s'est révélée aux autres de manière partielle : son père le sait et l'a accepté, tandis que sa mère ne le sait pas, fermée qu'elle est ; chez ses frères et sœurs, c'est mitigé ; enfin presque toutes et tous ses ami-e-s connaissent son identité sexuelle. Elle n'est pas pour le coming-out à tout prix : ça doit être dit dans une relation amoureuse mais pas dans le domaine professionnel, déclare Inès. Elle a mentionné le rejet de deux lesbiennes : l'une qui l'a mise d'emblée à distance à cause de sa bisexualité ; et l'autre, qui se disait dès fois « bie » mais qui était davantage homo selon Inès, avec laquelle elle est restée quelques mois, et qui se trouvait être très possessive. Inès a été traitée de « brouteuse » par un homme hétéro sexiste, qui avait essayé de la piéger vis-à-vis de son compagnon : par chance, celui-ci était déjà au courant de sa bisexualité ! Elle juge avoir été victime de biphobie légère. Notre enquêtée a une préférence pour les hommes ; entre elle et les autres femmes, ça a toujours été compliqué... Elle n'est pas pansexuelle, cette nouvelle notion lui échappe un peu. Elle ne préfère pas forcément les hommes bis aux hétéros, par contre elle préfère les femmes bies aux lesbiennes, pour ne pas s'entendre dire qu'elle est trop hétérote ! Elle se trouve très féminine. Elle n'a pas de type d'homme préféré ; quant aux femmes, elle dit ne pas être attirée par les masculines ni par les très féminines. Inès n'apprécie pas les communautés fermées, elle se défie du côté militant de la bisexualité, elle est davantage contre le mariage en général que pour le mariage pour tous ; la PMA lui pose problème, étant opposée au « droit à l'enfant » (mais elle n'a jamais ressenti le désir d'enfant...) ; l'invisibilité possède des avantages à ses yeux ; et elle dit être assez indifférente à la biphobie...

Laurence (44 ans) :

Laurence regardait les garçons et les filles à l'adolescence, et se sentait différente. A 18 ans, elle a été illuminée par un double coup de foudre bi, pour un homme et pour une femme. Mais elle a vraiment réalisé qu'elle était bisexuelle vers 35 ans, en couchant une nuit avec une femme et la nuit d'après avec un homme, et c'était satisfaisant avec les deux. Entre temps, elle a été mariée pendant dix ans avec un monsieur hétérosexuel, dont elle a eu deux enfants. L'annonce de son désir bi-érotique à son mari a été l'objet d'un quiproquo, celui-ci ne l'ayant pas pris au sérieux. Par la suite, il a mal réagi face aux liaisons féminines de son épouse. Amoureuse d'une dame, elle a voulu le quitter, et il a refusé. Il l'a menacée de mort et il l'a cognée ; elle a porté plainte, ensuite le divorce a été prononcé. Après cette rupture difficile, Laurence a vécu durant huit ans des relations exclusives avec des lesbiennes, dont l'une l'a aidée à élever ses enfants : elles étaient déjà une famille homoparentale. Mais ces longues périodes de monogamie sérieuse ont fini par la frustrer et la lasser. Ces femmes homosexuelles la catégorisaient lesbienne d'emblée, et elle a un moment douté de qui elle était. A 40 ans, notre enquêtée a rencontré un homme hétéro, son actuel compagnon, avec qui la relation ouverte fonctionne bien. Son idéal est de vivre une vraie polyamorie avec son amant et une amante. Ils ont déjà vécu une liaison à trois, mais que sur du court terme. Laurence ne s'est jamais sentie infidèle : elle a besoin des versants masculin et féminin dans sa vie, mais elle a toujours été claire sur ses intentions auprès de ses potentiels partenaires. Elle mentionne de l'homophobie et de la biphobie de la part de sa mère : celle-ci l'a considérée d'abord comme hétéro, puis lesbienne, puis encore hétéro, en fonction des amours de sa fille. Cela a pris des années avant qu'elle ne devienne bienveillante envers la bisexualité. Il y a eu aussi de la biphobie sur Internet : l'année de l'entretien, par exemple, une lesbienne a écrit à Laurence : « Je suis biphobe et je l'assume » ; celle-ci va d'ailleurs le déclarer à SOS Homophobie. Cela l'a refroidie vis-à-vis des homosexuelles, et depuis elle ne recherche que des bies. Un de ses enfants de 15 ans l'a brusquée vis-à-vis de son mode de vie bisexuel : il lui a asséné qu'elle devait choisir, qu'elle ne pouvait pas se marier avec un homme et une femme à la fois... Quant aux psychologues, l'une lui a sous-entendu la même chose, mais l'autre lui a révélé une belle idée : « Inventez votre vie ! ». L'enquêtée se sent femme et féminine, mais elle était garçon manqué quand elle était mineure, elle n'aime pas les clichés sur la féminité, ni les filles « style hétéro, jupe, talons hauts » ; elle apprécie les gars qui ont un côté féminin. Pour finir, sa bisexualité, elle l'a d'abord maudite, car ça compliquait sa vie ; désormais elle en est si fière ! Certes, le rejet l'a affectée, mais elle s'est renforcée. Laurence s'affirme maintenant comme bisexuelle polyamoureuse, mais pas libertine.

Léna (26 ans) :

Léna a mis longtemps à mettre le mot « bisexualité » sur ce qu'elle ressentait : pourtant c'était présent depuis la plus tendre enfance, se souvient-elle. Elle dit avoir eu une assez malsaine relation amicale qui ressemblait à un amour platonique avec sa meilleure amie au lycée ; mais elle pense que ses sentiments étaient sans réciprocité. Elle a eu plusieurs amoureux par la suite, sans rapports sexuels, puis en BTS, un petit copain avec qui la chose s'est concrétisée. Elle était amoureuse de lui, mais elle l'était aussi de son amie, elle les chérissait de deux façons différentes : en effet, l'enquêtée croit que l'on peut aimer deux personnes en même temps. Au moment de l'interview, elle vivait ce qu'elle considérait comme son grand rêve, à savoir une belle histoire avec un garçon bisexuel, dans un couple semi-ouvert. L'ennui est que ce garçon a du mal à s'avouer bi : pourtant il couche avec des mecs tout en aimant Léna. Celle-ci autorise son amant à avoir des rapports avec des hommes, tandis qu'elle ne s'autorise pas elle-même à avoir de rapports avec des femmes, de peur que cela casse son union avec lui : ils vivent donc une relation dissymétrique. Léna a toujours été fidèle à ses partenaires et elle n'a jamais eu de relations charnelles avec des femmes bien qu'elle en ait envie. Quant à ses préférences, elle ne sait pas si elle aime mieux les filles ou les gars ; elle apprécie les garçons masculins et les filles féminines. Elle se sent femme et féminine, mais ce qui l'empêche de s'habiller sexy, c'est le harcèlement de rue car elle en est souvent victime. Léna ne veut pas avoir d'enfants plus tard, à cause d'un blocage lié à la grossesse. Elle a eu affaire à de la biphobie de la part de sa mère, qui lui a d'abord conseillé d'aller voir un médecin (sous-entendu pour soigner sa bisexualité !), et qui ensuite est devenue ouverte d'esprit, et s'est réconciliée avec sa fille. Son frère et son beau-père, ainsi que plusieurs ami-e-s hétérosexuel-le-s n'étaient pas à l'aise avec l'homosexualité. Léna a aussi vécu de la biphobie de la part d'oncles gays. C'est une discussion avec un militant d'une association de lutte contre l'homophobie au sujet de sa bisexualité qui a provoqué son coming-out. Elle l'a fait partout, sauf au travail. Là, l'enquêtée n'évoque pas les sujets liés au Mariage pour tous, car la divergence d'opinions entre elle et ses collègues la bloquerait. Elle venait d'emménager dans un appartement avec deux colocataires au moment de l'entretien, et elle s'apprêtait à leur dire qu'elle était bie.

Lune (37 ans) :

Lune est de nationalité extra-européenne. Après avoir passé une année d'études à Paris, elle est retournée dans son pays où elle habite et travaille. Elle n'a pas d'enfants et déclare ne pas en vouloir. Cette enquêtée se considère comme pansexuelle, ou comme bisexuelle, ce dernier terme étant mieux médiatisé, mais elle précise qu'elle aspire à l'avenir à un monde sans étiquettes. A l'âge de 9 ans, elle a eu une amourette chaste avec un jeune garçon, durant deux années scolaires. Autour de la vingtaine, elle a connu deux relations sentimentales et sexuelles avec des hommes qui ont duré respectivement deux ans et un an. Puis a suivi une liaison de six mois avec une femme, avant ses 25 ans. Ces histoires devaient être monogames, mais elles ne l'ont pas été autant qu'elle l'aurait souhaité, dit-elle... A l'âge de 28 ans, elle s'est mise en couple avec une autre femme bie ; cet amour solide et sérieux dure depuis neuf ans. Elle s'était mis en tête d'être fidèle, jusqu'à ce qu'elle noue des liens adultères avec un homme bisexuel polyamoureux. Sa compagne bie ne jure que par la monogamie et elle est en désaccord avec Lune à ce sujet. Notre enquêtée se trouve plutôt féminine, alors que beaucoup la trouvent plutôt androgyne. Elle aime autant le sexe féminin que masculin, et elle choisit souvent ses conjoint-e-s plus âgé-e-s qu'elle ; elle affectionne les hommes un peu féminins et les femmes un peu masculines, et elle craque également pour les transgenres. A priori, l'orientation sexuelle de ses partenaires ne lui est pas importante, à condition qu'ils-elles respectent la sienne ; elle note cependant une plus grande compréhension et complicité entre personnes bisexuelles. Lune n'a pas encore fait son coming-out hors du milieu LGBT, car elle trouve que cet aspect relève de la sphère privée ; certain-e-s de ses ami-e-s le savent cependant. Dans le corps de l'entretien, elle a développé beaucoup d'idées sur la question de la biphobie : elle avait été elle-même sujette au rejet d'une lesbienne *butch*, sa camarade de chambre à la fac, à cause de sa fréquentation des garçons, et suite à cette mauvaise expérience, Lune s'était éloignée de sa bisexualité, s'efforçant de se comporter en « vraie lesbienne », avant de se réconcilier avec son identité véritable. Victime d'homophobie dans l'espace public, elle a été invectivée par une dame d'âge mûr qui l'a vue flirter avec sa copine dans un bus. Active sur le terrain, elle lutte à promouvoir la diversité et le respect de la sexualité des personnes bisexuel-le-s, ainsi que l'égalité des droits entre toutes et tous.

Mandala (37 ans) :

Mandala avait 30 ans quand elle a découvert ses désirs bisexuels, pourtant elle me révèle avoir toujours été attirée par les deux genres. En cherchant sur Internet, elle a mis un mot sur ce qu'elle ressentait, et c'était la bisexualité ; elle a très vite contacté une association spécialisée, et elle y a apprécié l'ouverture d'esprit des adhérents. Comme beaucoup de bisexuelles, elle a été davantage en couple avec des hommes qu'avec des femmes dans sa vie : elle a connu une longue histoire d'amour avec un jeune homme pendant ses études, ils sont restés fidèles l'un à l'autre malgré deux ans de distance géographique sur les six, même s'ils s'étaient donné la permission d'aller voir ailleurs... Puis Mandala a vécu un célibat complet de trois ans, suivi par des relations plus éphémères avec quelques partenaires masculins. Elle compte trois partenaires féminines, dont son actuelle copine. La première a couché avec elle, puis lui a proposé un plan à trois non souhaité avec son conjoint ; la deuxième (pendant une liaison de quelques mois) se disait bie mais avait eu une vie de lesbienne et pouvait se montrer biphobe ; et la troisième est tolérante, elle-même bie vers homo. L'enquêtée est déjà sortie avec un garçon et une fille de manière concomitante, sans avoir l'impression d'être infidèle pour autant ; elle n'est pas intéressée par l'échangisme par contre. Elle est plus bisexuelle que pansexuelle, car elle n'inclut pas les transgenres dans ses attirances. Elle accorde une grande importance à la protection contre le VIH, y compris entre femmes. Mandala se sent un peu comme un homme dans un corps de femme, par rapport à certains traits de caractère. Elle apprécie les filles féminines mais pas trop, pas les masculines. Son ex-amoureux était à l'opposé une femme dans un corps d'homme. L'enquêtée a fait son coming-out auprès d'ami-e-s et d'amant-e-s, mais pas au travail, pas non plus auprès de sa famille car elle n'est plus en lien avec, mais elle suppose que sa mère serait open, son père moins. C'est en fréquentant le milieu lesbien qu'elle s'est aperçue des préjugés contre celles qui ne sont ni hétéros ni homos : Mandala se présentait d'emblée comme bie, et elle a essuyé des commentaires comme : « Tu es la chrysalide pas encore devenue papillon »... Elle a subi les remarques d'ami-e-s hétérosexuel-le-s traditionnalistes pour qui la bisexualité n'existe pas non plus, et qui l'ont prise pour une homosexuelle. L'une d'elle a même cru que Mandala lui faisait une proposition lors de sa révélation de soi... Elle a alors douté de sa double sexualité et a eu l'impression de ne pas cadrer dans la société. Notre enquêtée a révélé le voyeurisme d'un type dans le métro parisien, qui l'a vue embrasser sa petite amie. De plus, elle a mentionné divers propos homophobes dans son environnement professionnel.

Marianne (22 ans) :

Marianne, née femelle, n'est pas une femme, m'explique-t-elle : elle se déclare non binaire, de genre fluide ; mais elle n'est pas dans une voie de transition trans. Au moment de l'enquête, elle était étudiante et célibataire. Sa bisexualité a toujours été en elle, mais elle ne s'en est pas aperçue tout de suite : elle se croyait hétéro tout en sortant avec des garçons et des filles... C'est à 18 ans, quand elle a quitté le domicile familial, qu'elle s'est réapproprié le mot « bisexualité » ; elle se reconnaît aussi dans la pansexualité, mais elle préfère se dire bie dans un but de visibilité et de commodité. Elle a très vite pris conscience qu'elle pouvait subir de la biphobie et de l'homophobie. Notre enquêtée s'était entichée de sa meilleure amie à l'adolescence et c'était réciproque, mais « ça ne s'est pas fait », car elle n'acceptait pas encore cette idée... Elle a compté d'autres partenaires filles et garçons par la suite. A 20 ans, elle a noué un attachement un peu plus stable avec une « hétérosexuelle ». Puis, elle a eu une liaison non conventionnelle, amoureuse, asexuelle et ouverte avec un petit ami bi. Sinon ses autres relations étaient monogames. Elle a été victime de l'infidélité d'un ex-copain. L'enquêtée dit avoir une préférence pour les personnes d'orientation bisexuelle, afin d'être sûre d'être acceptée en tant que bie, même si elle est sortie aussi avec des hétéros et des homos dans sa vie. Au niveau sentimental elle aime autant les filles que les garçons, mais au niveau sexuel, hors sentiments, elle apprécie davantage les hommes. Elle craque pour les mecs efféminés et les nanas masculines (et dès fois très féminines), mais en ce qui concerne la personnalité elle recherche la même chose chez les deux genres, des gens qui sortent de l'ordinaire. Marianne est visible auprès de sa famille, de ses ami-e-s, à l'université, partout sauf à son travail qu'elle mène en parallèle à ses études. Elle s'est révélée auprès de sa mère, elle craignait sa réaction, et celle-ci l'a rassurée. Elle a souvent fait son coming-out juste en parlant de sa vie de tous les jours ; maintenant, elle revendique haut et fort son orientation double. Marianne a expérimenté diverses réactions de biphobie légère : rejet de personnes gays et lesbiennes ; propositions de plan à trois de la part d'hommes hétérosexuels ; rejet homophobe classique. Elle a déjà été refoulée par de potentiels partenaires en raison de sa sexualité bie. Ce qui l'a rendue triste, c'est que ça ait été si dur de s'accepter en tant que bisexuelle... Ayant beaucoup de contacts parmi les bi-e-s, l'enquêtée se trouve très impliquée dans le monde associatif LGBTQIA+. Elle trouve que les groupes bis sont encore trop cachés en France, et discriminés des deux côtés. Or on lutte contre la biphobie et l'homophobie par la visibilité et l'éducation, m'enseigne-t-elle. Elle était pour la loi Mariage et adoption, mais elle trouvait qu'on aurait dû réformer la filiation et étendre la PMA à toutes les femmes : c'est désormais chose faite.

Roxane (20 ans) :

Roxane, étudiante, est la plus jeune du panel d'enquêtées. A 14 ans, elle est tombée amoureuse d'une fille, sa meilleure amie, en secret et dans la non-réciprocité, sans avoir encore été éprise de garçons. Dès lors, elle s'est définie comme bisexuelle panromantique, et non lesbienne : son expérience a prouvé qu'elle avait raison, me confie-t-elle... Elle a compris que sa vie allait être plus difficile que celle des autres, en tant que non-hétéro. Depuis, la jeune fille a eu trois petits copains, dont les deux premiers étaient hétéros et le dernier bi, qui ont tous accepté sa bisexualité. Elle n'a pas eu de relations sexuelles avec le premier, elle avait 15 ans. La première fois qu'elle a couché avec une fille, c'était lors d'un plan à trois avec son deuxième copain et une copine, en deuxième année d'études supérieures : elle et son amie étaient *sex friends*, pas en couple. Elle a ensuite été victime d'une infidélité de la part de ce garçon, ce qui a provoqué leur rupture... Au moment de l'entretien, Roxane était avec le troisième garçon, dans une relation non monogame en principe mais pas encore en pratique (à titre de comparaison, sa première histoire était exclusive, et sa deuxième exclusive au niveau des sentiments mais pas du sexe). Elle est une femme cisgenre et féminine ; elle n'aime pas les hommes trop masculins mais affectionne les femmes plutôt féminines. Bien qu'elle puisse être attirée par des non-binaires, elle ne se définit plus comme pansexuelle, parce qu'elle s'intéresse au sexe et au genre des personnes. Roxane dit avoir été épargnée par la biphobie dans son entourage, favorisé et tolérant. Ses parents sont au courant de sa bisexualité et l'acceptent bien. Sa sœur est bisexuelle elle aussi ! L'enquêtée s'est révélée à sa classe au lycée, sans avoir de problèmes en retour. Elle n'a pas été refoulée par de potentiels partenaires pour sa double préférence sexuelle. En plus, elle a le don de n'avoir que des ami-e-s bi-e-s, ajoute-t-elle en riant ! Ses coming-out successifs, d'abord un peu en mode « déclaration officielle », s'intègrent désormais dans ses nombreuses conversations sur les sujets LGBT. Ancienne catholique, c'est dans le milieu scout qu'elle dit avoir rencontré de l'incompréhension, la bisexualité étant pour une de ces âmes chastes « le summum de la luxure »... Notre enquêtée se pose plus en témoin qu'en victime de la biphobie. Ayant beaucoup navigué sur Internet pour se renseigner sur la sexualité, elle a remarqué énormément d'homophobie, mais aussi de transphobie et de biphobie, provenant de personnes hétérosexuelles ou bien lesbiennes et gays, et cela l'a blessée : elle trouve dommage qu'il n'y ait pas assez de solidarité entre tous les LGBT. Elle a réalisé des Interventions en Milieu Scolaire (IMS) auprès des lycéens, et dans ce cadre, des réactions de rejet parfois virulentes se sont exprimées envers les diverses orientations non hétérosexuelles. Elle est totalement pro-mariage pour tous et pro-PMA pour toutes.

Yel (37 ans) :

Yel est assigné homme à l'état civil, mais elle s'identifie comme transgenre au sens large. Au niveau de son identité de genre, elle ne se sent ni garçon ni fille ou les deux à la fois, et elle utilise un double prénom masculin et féminin. Elle s'est d'abord crue asexuelle. A 20 ans, elle a eu une première petite copine hétérosexuelle. L'enquêtée a ensuite connu cinq années de célibat. Puis à 25 ans un garçon l'a draguée en soirée ; intéressée, elle a compris qu'elle était bisexuelle. Ce sera sa première aventure masculine. Cela l'a conduite à pousser la porte d'une association bisexuelle. Elle a été à nouveau célibataire plusieurs années et a découvert les saunas bisexuels, où elle a pu échanger avec des hommes, pas des femmes. Puis l'enquêtée a commencé à se travestir dans la rue et en soirée. Elle s'est mise à sortir avec un homme biologique de genre fluide, bisexuel. Pendant cinq ans, les amant-e-s en couple libre et non cohabitant ont fréquenté des soirées libertines et travesties. Yel pense avoir peu subi de biphobie ou de transphobie, car elle a fréquenté des milieux friendly. Au travail elle n'a guère eu de difficultés, sauf une fois un collègue qui a créé une petite polémique, ni auprès de ses amie-s. Dans sa famille, Yel a été globalement acceptée comme bie et non-binaire, mais sa mère l'invite toutefois à ne pas s'habiller en fille lors de certaines réunions. Elle fait souvent son coming-out par le biais de ses activités associatives. Dans l'espace public, elle peut susciter des réactions par rapport à sa présentation vestimentaire féminine ou au fait de se tenir la main entre personnes perçues comme étant de sexe mâle. Mais Yel est dans sa bulle et vit sa vie sans se soucier des passants. Néanmoins elle fait part d'une agression verbale, ayant été traitée de pédé dans un bus, et elle évite certains endroits. Au niveau de ses attirances, elle préfère dans l'ordre les trav-trans, les femmes et enfin les hommes. Au moment de l'enquête, elle reconnaissait avoir peu pratiqué la sexualité avec les femmes cisgenres. Elle regarde de la pornographie et adopte le même point de vue critique que la majorité des autres enquêtées.

Grille d'entretien

(Les entretiens sont datés de 2015-2017)

Surnom.

Sexe / Genre.

Age.

Niveau d'études.

1 Décrivez le cadre dans lequel vous avez grandi : composition familiale et milieu social. Trouvez-vous que vous avez grandi dans un climat familial serein et aimant, ou bien pas ou peu épanouissant ? Et quant au climat scolaire, était-il facile ou difficile ? Avez-vous subi déjà des violences dans votre enfance et votre adolescence ?

2 Comment vous considérez-vous ? Bisexuelle ? Si oui, comment définissez-vous la bisexualité ? Ou pansexuelle, omnisexuelle, ambisexuelle ? Ou ayant une autre orientation sexuelle, distincte de l'hétérosexualité et de l'homosexualité ? Si oui, comment définissez-vous cette sexualité ? Depuis quand vous définissez-vous ainsi ?

3 A quel âge et dans quelles circonstances avez-vous découvert votre bisexualité ? Avez-vous réagi plutôt positivement ou plutôt négativement ?

4 Actuellement, vivez-vous votre bisexualité en célibat ou en couple ? Avec un homme ou une femme ? Etes-vous mariée ou pacsée ? Avec ou sans enfants ? Avez-vous un désir d'enfant ?

5 Pouvez-vous retracer votre trajectoire amoureuse / sexuelle depuis ses débuts jusqu'à ce jour ? Quel a été le nombre et la durée de vos relations amoureuses / sexuelles ? Indiquez l'âge, le niveau d'études et la profession de vos partenaires, SVP.

6 Avez-vous une préférence pour les femmes ou pour les hommes ? Ou aimez-vous autant les deux ? Recherchez-vous des qualités physiques et morales différentes chez les femmes et chez les hommes, ou identiques ?

Quel est votre genre et votre look ? Très féminine, féminine, androgyne, masculine ou autre ? Chez vos conquêtes, avez-vous une préférence pour les androgynes, pour les femmes féminines, pour les hommes masculins, ou pas de préférence particulière en ce domaine ?

Dans vos rencontres sexuelles et / ou amoureuses, allez-vous de manière préférentielle vers les autres bisexuel-le-s ? Vers les hommes hétérosexuels ? Vers les femmes homosexuelles ? Ou l'orientation sexuelle de vos partenaires vous est-elle indifférente ?

7 Avez-vous déjà expérimenté une ou plusieurs de ces situations amoureuses et / ou sexuelles ? *Abstinence, relation basée sur l'exclusivité et la fidélité avec un homme, relation basée sur l'exclusivité et la fidélité avec une femme, couple libre ou semi-libre, bigamie ou trouple, polyamour, multipartenariat, triolisme, échangisme, autre.*

Ces expériences ont-elles été un choix de votre part ou une réponse à la demande et aux exigences de vos conjoint-e-s ? Les avez-vous vécues avec satisfaction ou insatisfaction ?

Avez-vous déjà été infidèle sexuellement avec un de vos partenaires ? Un-e de vos partenaires l'a-t-il-elle déjà été envers vous, à votre connaissance ?

Vous êtes-vous protégée contre les MST (Maladies Sexuellement Transmissibles) lors de vos rapports sexuels ?

8 Vous êtes-vous présentée comme bisexuelle auprès de votre entourage ? *Partenaires sexuels et / ou amoureux ? Famille, ami-e-s, connaissances, collègues de travail, voisin-e-s ?* Pour quelles raisons avez-vous choisi de révéler ou de ne pas révéler votre bisexualité ? Les individus auprès de qui vous avez fait votre *coming-out* ont-ils bien accepté votre bisexualité ?

9 La révélation de votre bisexualité a-t-elle suscité des réticences et de la méfiance auprès de potentiel-le-s partenaires ? Pensez-vous avoir déjà été refoulée en raison de votre seule bisexualité ? Votre sexualité a-t-elle constitué un problème et / ou un conflit auprès de vos compagnes ou compagnons ? Ou cela a-t-il été plutôt bien accepté ?

10 Vous est-il arrivé d'être victime d'incompréhension ou de rejet de la part d'une personne que vous connaissiez, par rapport à votre bisexualité ? Et de la part d'une personne que vous ne connaissiez pas (dans l'espace public par exemple) ?

Décrivez ces épisodes. Avec l'âge, le niveau d'études et la profession de ces individus, SVP.

Quelles en ont été les conséquences psychologiques pour vous ? Avez-vous réagi avec indifférence ou, au contraire, vous êtes-vous sentie envahie par la tristesse, la dépression, la solitude ? Un sentiment d'injustice ou un sentiment de révolte ? Cela s'est-il traduit par une prise de médicaments, de la consommation d'alcool ou de drogues, des prises de risques, la consultation de psychologues / psychiatres, des arrêts de travail, une tentative de suicide, autre ?

11 Avez-vous vu des films pornographiques ? Si oui, quelle a été la fréquence de visionnage de ces images ? Les avez-vous vu seule ou avec des amant-e-s ? Quels types de scénarios avez-vous vu ? Avez-vous apprécié ou détesté ?

Qu'en avez-vous pensé ? Comment considérez-vous la représentation des femmes entre elles dans la pornographie ? Est-ce qu'elle en donne une image réaliste ou pas ? En quoi ces images influencent-elles le regard porté sur les femmes bisexuelles dans notre société, à votre avis ?

12 Avez-vous déjà fréquenté le « milieu » LGT (Lesbienne, Gay, Trans) ? Des associations ? Des lieux de consommation (bars, boîtes de nuit) ? Des sites Internet ? Si oui, quelles impressions ces lieux vous ont-ils laissés ? Pensez-vous que le « milieu » LGT accepte (toujours) bien les bisexuel-le-s ? Pensez-vous que des gays et des lesbiennes puissent avoir des réactions d'hostilité envers les bi-e-s ?

13 Avez-vous des ami-e-s ou des contacts parmi les bisexuel-le-s ? Avez-vous déjà fréquenté des lieux de rencontre, virtuels ou réels, pour les bi-e-s ? Lesquels ? Ont-ils répondu à vos attentes ou pas ? Connaissez-vous des associations bisexuelles ? Militez-vous dans une telle structure ? Si non, pourriez-vous y militer ? Pour répondre à quels objectifs ?

14 Pensez-vous que les personnes bisexuelles soient invisibilisées dans notre société ? Diriez-vous que êtes-vous invisibilisée ? Pensez-vous que les personnes bisexuelles puissent être stigmatisées en fonction de leur orientation sexuelle ? Avez-vous été stigmatisée ? Quelles similitudes et divergences y a-t-il avec la discrimination envers les autres minorités sexuelles : les gays, les lesbiennes, les transidentitaires et les intersexes ?

15 Comment considérez-vous la loi pour le mariage et l'adoption entre personnes de même sexe ? Est-elle une avancée pour les bisexuel-le-s ? Une future loi pour la PMA (Procréation Médicalement Assistée) représenterait-elle un progrès pour les femmes bisexuelles ?

16 Connaissez-vous le terme de « biphobie » ? La biphobie existe-t-elle à vos yeux ? Comment définissez-vous cette notion ? Est-elle à l'initiative des hétérosexuel-le-s tout comme des homosexuel-le-s ? Pensez-vous qu'il soit important de lutter contre elle ? Et de quelle façon ? Enfin, estimez-vous avoir été victime de biphobie dans votre vie ?

Un exemple de situation homophobe

Les débats sur le Mariage pour tous :

Le cas d'Amanda :

Amanda a décrit une scène où une amie hétérosexuelle a développé des opinions homophobes et discriminantes, lors des débats sur le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe, en 2012-2013. Amanda a essayé de convaincre son amie, sans succès. Celle-ci n'était pas au courant de la bisexualité de l'enquêtée, qui était à un point de revirement dans sa vie sentimentale, quittant un homme pour aller avec une femme. Suite à cette discussion, Amanda n'a pas souhaité maintenir les liens avec son amie ; elle le lui a expliqué.

Amanda : « J'avais demandé son avis sur le mariage pour tous à une amie, que je savais un peu réac. Je me doutais qu'elle était contre, Mais je ne pensais pas que c'était à ce point-là. Non seulement elle était contre les droits des LGBT, parce qu'elle disait que le mariage c'était sacré et tout ça, mais en plus elle m'a dit que l'homosexualité c'était une déviance de la libido. Et son mec était d'accord et il traitait les gays de 'pédés'. Et le bouquet c'est que cette fille a bien précisé au début qu'ils n'étaient pas homophobes ! Qu'est-ce que ça aurait été s'ils l'avaient été alors ! » ; « J'ai pensé que leur homophobie formait un tout logique : entre les insultes anti-homos, le fait que c'est une perversion à leurs yeux, et que du coup ils sont contre les droits des homos. C'est un ensemble. »

Le cas d'Alice :

Alice a vécu deux épisodes marqués de tensions, au sujet du mariage pour tous.

Le premier épisode est intervenu dans l'espace public, dans un taxi. L'incident qui s'est produit a été l'élément déclencheur qui a incité l'enquêtée à adhérer et à militer à SOS Homophobie. Elle a posté un témoignage sur le site de l'association, qui a été publié dans un des rapports annuels. En le payant, Alice lui a révélé qu'elle était une personne LGBT ; et que des deux ce n'était pas elle le monstre.

Alice : « En janvier 2013, un taxi de 40-50 ans que je prenais écoutait la radio, où on parlait du mariage pour tous. Il a commencé à invectiver les homos. Il a souhaité aux homos 'la mort, le sida, la souffrance'. » ; « J'ai voulu m'en aller. J'ai demandé au taxi de me déposer immédiatement. Il m'a ignorée. »

Le second épisode s'est passé avec ses parents. Sa famille est d'origine catholique. Ils se sont retrouvés dans le discours de Frigide Barjot. Ils étaient tolérants envers les homosexuel-le-s, mais sans plus. Lors d'une discussion sur le mariage pour tous, Alice a avancé ses arguments pour. Elle a dit : « Papa, tu sauras que quand on dit "zoophile", "pédophile" pour dire les homos, c'est à ta fille que tu le dis ». Son père savait que sa fille était bien, mais ils n'en avaient jamais parlé. Alice a réussi à trouver un terrain d'entente avec ses parents, en définitive. Elle a participé aux manifestations pour le mariage pour tous. Ses parents ne sont pas venus aux manifs pour, ni aux manifs contre, mais ils sont restés sur le côté pour regarder leur fille défiler.

L'homophobie et la biphobie

Lors des Interventions en Milieu Scolaire (IMS)

Une enquêtée, Roxane, 20 ans, militante dans une association LGBT, a réalisé des Interventions en Milieu Scolaire (IMS). Lors de l'entretien, elle a raconté et expliqué le déroulé de ces séances, qui font apparaître les questionnements des lycéens face aux problématiques de l'homosexualité et de la bisexualité. Les réactions des jeunes vont de la sympathie, en passant par la surprise, jusqu'à l'homophobie et la biphobie. Nous avons résumé cette expérience personnelle : pour nous, c'est une manière d'aborder la sexualité adolescente.

« Je fais des interventions en milieu scolaire avec l'association LGBT. »

« Les élèves aussi en intervention ils se posent des questions. »

En IMS, Roxane a pu être confrontée, au sein d'un même lycée, à des classes extrêmement différentes, avec un accueil manifestement différent, du très positif au très négatif.

La première expression de la biphobie et de l'homophobie est le : « C'est pas naturel ».

« Il y en a qui peuvent nous dire : 'C'est pas naturel'. **T'as déjà entendu ça ?** Tout le temps. **En gros, ils disent : 'C'est contre nature la bisexualité'**. Pas la bisexualité, l'homosexualité et la bisexualité, enfin tout ce qui n'est pas l'hétérosexualité. »

Les élèves peuvent trouver bizarres les sexualités non hétérosexuelles.

L'homosexualité masculine fait frémir les garçons. Ils ne la comprennent pas.

« Mais si je devais faire une classification de ce que les gens trouvent bizarre... Au premier niveau, il y a l'homosexualité. [...] Surtout les garçons ne comprennent pas comment d'autres garçons peuvent être homos. C'est surtout eux qui l'expriment : 'Pourquoi vous aimez les garçons alors que les filles c'est si bien et tout ça'. »

La bisexualité les fait réagir, par rapport à la fidélité sexuelle.

« Et le deuxième niveau, c'est les bis. Ça leur pose vraiment question. »

« Et là quand je dis que je suis bis, j'ai souvent de la part des élèves des réactions, c'est des lycéens, du style : 'Mais est-ce que votre copain il n'a pas peur que vous le trompiez', des choses comme ça. [...] »

« Comme si l'infidélité était quelque chose de spécialement bisexuel, alors que non. C'est pas parce qu'on est bi qu'on est attiré forcément par tout le monde. On peut être attiré par peu de gens et être bi. C'est pas parce qu'on est bi qu'on va tromper son conjoint, son partenaire. »

« C'est vraiment récurrent. Donc il faut déconstruire ça [...] »

Les élèves peuvent adopter une vision différenciée de la bisexualité féminine et masculine. Les femmes bisexuelles sont très sexualisées.

« On donne l'impression que les hommes bis ça n'existe pas, les femmes bis oui, mais les hommes bis non. »

« En gros je dirais que la bisexualité féminine n'est pas forcément plus acceptée que la bisexualité masculine. Les femmes bies, on est très sexualisées. **Ça ils le traduisent, ils donnent cette image de femmes bies hyper sexualisées ?** Ils n'oseraient pas nous poser des questions comme ça parce qu'on est un peu comme des profs pour eux, mais c'est quelque chose qu'on voit beaucoup dans les médias en général ou dans la pornographie, avec des femmes très sexualisées. »

D'autres réactions à propos de la bisexualité : comment peut-on aimer les deux ?

« Parfois ils ne comprennent pas comment on peut aimer les deux. Moi je leur dis souvent : "Je ne comprends pas comment on peut ne pas aimer les deux". Je ne comprends pas comment on peut se limiter comme ça. Je l'accepte totalement, il y a des gens hétéros, il y a des gens homos. Souvent ça les fait réfléchir. Je ne comprends pas ce que ça veut dire être vraiment hétéro ou homo parce que c'est tellement bizarre pour moi. »

« Sinon on a des questions assez marrantes du style : "C'est quoi le mieux ?". **Et qu'est-ce que vous répondez ?** Les deux sont bien. »

« **Et il y a peut-être des réactions positives aussi parfois ?** J'ai déjà eu en intervention "ça fait plus de choix, comme ça c'est bien". »

On note des manifestations d'incompréhension par rapport à la pansexualité.

« J'avais évoqué le mot « pansexuel ». Je ne me définis plus comme ça, mais je me définissais comme ça à une époque et ça avait soulevé énormément de questions. »

« **Ils ne connaissent peut-être pas le terme ?** "ça veut dire les enfants aussi, les plantes aussi..." Je disais : "Non non, ça ne veut pas dire ça". »

Et une mauvaise acceptation de l'asexualité et de la transidentité.

« Ce qu'ils trouvent le plus bizarre au monde, c'est le fait d'être asexuel. **Ils trouvent ça plus bizarre que d'être bisexuel ?** Ils disent : "Quoi ça existe, mais c'est trop bizarre". **Parce que vous évoquez aussi l'asexualité ?** Oui on essaye. »

« On parle aussi des personnes trans donc ils en prennent aussi pour leur grade en IMS. »

Certaines élèves expriment une panique homosexuelle ou bisexuelle.

« Et c'est vraiment le fait de se sentir menacé. La personne, surtout chez les jeunes, elle va avoir un rejet si elle se sent menacée, si le fait d'avoir une fille ou un garçon homo ou bi dans la classe peut faire penser à : "Ah mais il va me regarder, me toucher, ect". "Et si jamais il tombe amoureux de moi machin". C'est le gros problème que peuvent avoir les ados par rapport au fait d'avoir quelqu'un d'homo dans leur entourage. »

Roxane relève des réactions conservatrices.

« Et après il y a des réactions conservatrices habituelles qui relèvent plus de l'homophobie que de la biphobie, [...] Des discussions avec des gens qui sont contre le mariage gay, ect. **Là c'est plus avec les lycéens ?** Avec les lycéens ou avec d'autres personnes. Ce n'est pas spécifiquement de la biphobie, mais c'est de l'homophobie. »

A propos des conséquences psychologiques sur l'enquêtée de la biphobie ou de l'homophobie vécue en IMS : Roxane garde la distance nécessaire pour éduquer.

« En intervention en milieu scolaire je suis plutôt blindée. »

« Même quand il y a un rejet très fort, qu'on est là et qu'on se prend ça dans la tête, et bien j'arrive quand même à rester froide. Peut-être une fois, j'ai haussé le ton. Sinon ça ne me touche pas personnellement. »

Biphobie de la part d'une lesbienne :

Décryptage d'un discours stigmatisant

Ploum – le 11 septembre 2014 :

« Bah oui ma cocotte, mais c'est comme ça, les lesbiennes ne peuvent pas blairer les bi. Nous sommes trop exclusives pour accepter de passer derrière un mec, ou partager avec(quelle horreur). En outre, depuis que je fréquente le milieu homo, je peux te dire que je n'ai jamais rencontré de bi, par contre, des lesbiennes qui ne s'assumaient pas, j'en ai rencontré, et elles se disaient toujours "bi". Alors la femme qui a crié " salope" et "traîtresse", ben c'est peut être dur à entendre, mais c'est le cri du coeur. Les bi ne peuvent se satisfaire d'un sexe, elle programment déjà la fin de la relation pour aller avec l'autre sexe, alors qu'elles soient mal accueillies ensuite, ben faut pas s'étonner, hein. Mon conseil, c'est que tu sortes avec des bies, comme ça vous serez à armes égales..mais n'essaye pas de te faire accepter des lesbiennes, ça ne marchera pas, nous sommes trop exclusives et entières pour accepter des bies. »

=> Nous avons laissé volontairement les fautes d'orthographe et fautes de frappe.

<http://bicause.fr/biphobie-de-la-part-dune-lesbienne/>

Éléments d'analyse (dans l'ordre d'apparition dans le texte) :

- Expression d'une haine biphobe, dans un registre lexical vulgaire : « *Les lesbiennes ne peuvent pas blairer les bi* ».
- Prise à partie d'une femme bisexuelle, à tonalité sexiste, avec emploi de l'ironie : « *Bah oui ma cocotte* » ; « *Mon conseil* ».
- Généralisation abusive à propos des lesbiennes, vues positivement selon le système de valeurs de la rédactrice : « *Les lesbiennes ne peuvent pas blairer les bi* » ; « *Nous sommes trop exclusives* ».
- Rejet de l'homme ; biphobie "hygiénique" et fantasme de pureté sexuelle lesbienne : « *Passer derrière un mec, ou partager avec(quelle horreur)* ».
- Mise en doute de l'existence de la bisexualité : « *Je n'ai jamais rencontré de bi* ».
- Négation de la bisexualité, considérée comme une homosexualité non assumée : « *Par contre, des lesbiennes qui ne s'assumaient pas, j'en ai rencontré, et elles se disaient toujours "bi"* ».
- Légitimation de la haine biphobe : « *Alors la femme qui a crié " salope" et "traîtresse", ben c'est peut être dur à entendre, mais c'est le cri du coeur.* » ; « *Alors qu'elles soient mal accueillies ensuite, ben faut pas s'étonner, hein* ».

- Identification de la bisexualité féminine à une trahison et à une hypersexualité par la reprise des termes « *traîtresse* » et « *salope* ».
- Généralisation abusive à propos des bisexuelles, vues négativement selon le système de valeurs de la rédactrice : « *Les bi ne peuvent se satisfaire d'un sexe* ».
- Accréditation du cliché des bisexuelles insatisfaites, donc inconstantes : « *Les bi ne peuvent se satisfaire d'un sexe* » ; « *Elle programment déjà la fin de la relation pour aller avec l'autre sexe* ».
- Injonction faite à une femme bisexuelle de ne sortir qu'avec ses congénères : « *Mon conseil, c'est que tu sortes avec des bies* ».
- Volonté de protection des lesbiennes face à une bisexualité identifiée à un danger : « *Comme ça vous serez à armes égales* ».
- Mise en garde voire menace quant à toute tentative d'introduction auprès des lesbiennes ; refus d'acceptation des bisexuelles donc rejet : « *Mais n'essaye pas de te faire accepter des lesbiennes, ça ne marchera pas* ».
- Glorification d'une complétude sexuelle lesbienne mythique (en découle une supposée incomplétude inhérente à la bisexualité selon l'internaute) : « *Nous sommes trop exclusives et entières pour accepter des bies* ».

Synthèse :

Ici, en dix lignes, sont présentées toutes les caractéristiques de la biphobie qui ont été développées et expliquées dans ce mémoire en deux cents pages. A l'exception évidente de la biphobie pour sa part d'homosexualité, étant donné que la rédactrice de ces lignes se pose comme une lesbienne. Il s'agit donc d'une trouvaille biphobe exceptionnelle en termes d'efficacité et de concision... Chaque segment de phrase, chaque expression, chaque mot, peuvent être lus comme une attaque envers la bisexualité.

L'internaute anonyme commence son discours par l'expression d'une haine envers les bisexuelles, qu'elle suppose commune à toutes les homosexuelles exclusives : donc elle prétend parler au nom des lesbiennes, et elle légitime cette hostilité. Elle exprime le refus de l'addition des sexes en mettant en exergue le soi-disant dégoût moral et physique des lesbiennes envers les femmes qui connaissent ou ont connu la sexualité avec les hommes. La rédactrice reprend à son compte la principale accusation contre la bisexualité : celle de son inexistence. Puis elle enchaîne sur les principaux clichés autour de cette sexualité double : homosexualité non assumée, hypersexualité, versatilité et infidélité. Enfin, elle aspire à établir une ségrégation

entre deux groupes de femmes : les lesbiennes, qui seraient détentrices de la sexualité légitime, et les bisexuelles, considérées à l'opposé ; toute connexion amoureuse, sexuelle, ou même amicale entre elles étant bannie.

Or il me semble que ce discours pêche par antithèse. Ainsi nous apprenons de la plume de Ploum que les bisexuelles n'existent pas. La preuve en serait que l'auteure, qui s'arroge le secret d'une vérité révélée, n'en a jamais rencontrées et que celles qui prétendaient l'être n'étaient que des homosexuelles refoulées. Mais dans le même temps, nous découvrons que les bisexuelles sont affligées par un florilège de vices inadmissibles et impardonnables, puisqu'elles ne peuvent se satisfaire d'un sexe, entre autres. L'auteure de ce texte les nomme elle-même : « les bi », ce qui voudrait dire qu'elles existent à son avis. Les bisexuelles existent-elles ou n'existent-elles pas ? Telle est la question existentielle...

En réalité, elles n'existent que pour être ce qu'il ne faut pas ; autrement elles n'existent pas. Elles se posent comme un anti-modèle pour les lesbiennes : telle est la thèse centrale de ce texte. Les contradictions dans lesquelles l'internaute, peu au fait de l'orthographe et de la syntaxe, s'empêtre, annulent la logique du discours et l'invalident. La seule logique qui ressort de ce pamphlet est celle de la haine, qui, dans le verbiage de son auteure, reste présente, constante. Et elle joue le jeu de la biphobie du premier au dernier mot.

Parcours de vie d'une lesbienne

et point de vue sur les bisexuelles :

L'exemple de Sam

Parcours de vie :

Sam, 32 ans au moment de l'entretien, est lesbienne. Elle a découvert son homosexualité au lycée et le fait d'avoir posé ce mot a normalisé la chose. Elle a réagi en mode romantico-dépressif. Elle avait déjà ressenti des attirances pour des filles, elle était tombée amoureuse de deux camarades de classe et dans les deux cas ce n'était pas réciproque. A la fac, à 18 ans, elle a un coup de foudre avec une camarade, cela s'est avéré être partagé. R. lui a dit qu'elle pensait être bie, puis quelques temps après, elles sont sorties ensemble, pendant un an et demi. Puis R. a voulu aller avec des hommes et elles ont rompu. Sam, pour se venger, est sortie avec un garçon, un ami, avec qui elle est restée un an. Elle a eu des relations sexuelles avec, et elle s'est rendu compte qu'elle était vraiment lesbienne, car cette histoire ne fonctionnait pas depuis le début et sur tous les plans. Sous l'effet de l'alcool, elle a couché avec quelques autres hommes. L'enquêtée regrette maintenant d'avoir vécu cette liaison et ces aventures, car c'est comme si elle s'était trahie elle-même, elle aurait préféré rester une lesbienne « pure ». Ensuite Sam est allée dans le milieu gay. Elle a rencontré Julia, une fille bie qui vivait déjà une histoire d'amour avec une autre fille, et qui ne l'a pas caché à Sam. Elles sont restées ensemble durant deux mois et Julia a cassé quand sa copine a découvert l'infidélité. Sam a mis un an à se remettre. Elle est sortie quelques jours avec une lesbienne qui ne l'attirait pas par erreur.

A l'époque de R., celle-ci lui avait présenté une amie, E. Elle et Sam ont été amies pendant plusieurs années, et ont commencé à avoir des sentiments l'une pour l'autre. E. avait un compagnon et un enfant. Sam ne lui a pas demandé de choisir, mais lui a expliqué qu'elles ne pourraient pas être ensemble dans ces circonstances. Elles se sont juste embrassées. Le compagnon d'E. a surpris une conversation et a compris. E. est partie du foyer et elles ont pu se mettre en couple ensemble. Mais l'enquêtée a culpabilisé. Elles ont pris un appartement et ont vécu toutes les deux avec la fille d'E. pendant un peu moins de deux ans. La petite amie de Sam se croyait bie mais s'est révélée être lesbienne. Ça s'est terminé quand E. a trompé Sam avec une autre fille. Cela a été un coup très dur pour l'enquêtée, qui est restée célibataire pendant quatre ans suite à cette rupture. La dernière année, Sam a voulu enfin revivre et elle est allée sur un site de rencontre LGBT. Elle est sortie pendant trois mois avec D. une lesbienne, c'était pour se remettre le pied à l'étrier. D. a cassé à cause des crises d'angoisse de Sam. Assez vite, celle-ci est retournée sur le site de rencontre et elle a fait la connaissance de A., une fille bisexuelle qui

avait quitté son compagnon pour aller avec des femmes, avec qui la relation dure encore, un an et demi après leur premier baiser. Sam n'a pas encore d'enfant, mais souhaite en avoir avec sa compagne.

L'enquêtée est une femme cisgenre, plutôt androgyne sur le plan physique et moral. Elle porte les cheveux courts depuis quelques années et dès fois les gens se trompent sur son sexe. Sam préfère les femmes féminines. Elle se dit conventionnelle dans sa sexualité, c'est-à-dire un peu prude, et surtout attachée à la fidélité. Elle a déjà essayé une fois le triolisme mais elle s'est sentie souillée. En tant que lesbienne, des mecs lui ont fait des propositions de plans à trois non souhaités, car ils croyaient qu'être lesbienne c'était comme dans les films X. Elle a déjà vu du porno pour le délire, mais sans plus. Les films dits lesbiens, elle les trouve faux. Sam pénètre ses partenaires mais elle n'aime pas elle-même être pénétrée. Elle ne refuse pas d'utiliser des sex toys. Elle a fait son coming-out auprès de ses relations suivies, amis ou collègues, et elle n'a pas eu de problèmes. Française originaire du Maghreb, sa famille est musulmane. Sam a parlé de son homosexualité à sa sœur et à sa mère, la première l'a acceptée, la seconde juste tolérée, malgré des réticences fortes liées à la religion. Elle n'en a pas parlé à son père par contre, car cela lui a paru beaucoup trop risqué pour elle. Sam a fréquenté à l'époque d'E. le milieu LGBT, les bars lesbiens. Elle a d'abord eu l'impression d'appartenir à une famille, mais après elle en a eu assez car c'est très superficiel. En tant que lesbienne, elle ne se sent plus trop invisible, mais pas non plus visible comme le sont les hétéros. Quand on est homo-bisexuel ou qu'on a une identité / expression de genre différente de la norme, on peut être invisibilisé et discriminé, pense-t-elle. L'enquêtée trouve qu'on lutte mieux en faisant son coming-out que par le militantisme dans les associations, qu'elle n'a jamais voulu fréquenter. « C'est peine perdue d'instruire les cons » dit-elle. Globalement, elle reconnaît n'avoir pas beaucoup vécu de lesbophobie. Elle est d'accord avec les lois Mariage pour tous et PMA pour toutes.

Point de vue sur la bisexualité et les bisexuelles :

Sam se dit lesbienne à 99,99 %. Dans son entretien, la bisexualité des femmes a été abordée à plusieurs reprises. Nous analysons ces extraits de texte afin de recueillir le point de vue d'une lesbienne sur la bisexualité féminine. D'abord il a été nécessaire de poser une définition sur les termes.

Sam : « Je suis lesbienne, j'aime les femmes, y a rien de politique, y a rien de sociologique même, pour moi c'est comme ça, c'est inné. [...] **Là tu dis j'aime les femmes, mais y a pas que les lesbiennes qui aiment les femmes.** J'ai pas dit ça. J'ai dit ça ? C'est bien ça enregistré, on va pouvoir le réécouter. **Oui bien sûr. J'ai entendu "Je suis une femme qui aime les femmes je suis lesbienne"**. Moi je suis une femme qui aime les femmes. La définition de lesbienne, c'est une femme qui aime une autre femme. [...] **D'accord. Dans ce cas, par rapport à la bisexualité, quelle différence tu vas faire entre les deux, lesbienne et bisexuelle ?** Ben le ou la bisexuel-le aime les femmes autant qu'elle aime les hommes apparemment, mais après ça j'en sais rien. **D'accord.** Pour le

‘‘autant’’ ça j’en sais rien. **Donc lesbienne c’est une femme qui aime les femmes exclusivement.** C’est ça. Qui aime coucher exclusivement avec des femmes. **Coucher ?** Coucher et aimer. **OK. C’était pour savoir quelle définition tu donnais à lesbienne, car tout le monde ne le définit pas forcément de la même façon.** Oui je sais. »

Cet extrait d’entretien révèle que Sam identifie dans un premier temps le fait d’être une femme qui aime les femmes au lesbianisme. C’est quand l’enquêtrice lui demande sa définition de l’homosexualité féminine par rapport à la bisexualité féminine, qu’elle reconnaît que dans le premier cas on aime uniquement les femmes et dans le second on aime les femmes et les hommes à la fois. L’enquêtée établit une équivalence au sujet de l’amour pour les deux sexes chez les bisexuel-le-s avec l’emploi du « autant », puis admet ne pas en savoir davantage. La tendance à attribuer l’entièreté de l’amour entre femmes à l’homosexualité féminine et à invisibiliser sans y penser la bisexualité est fréquente chez gays et les lesbiennes. Au final, enquêtée et enquêtrice ont réussi à trouver un accord approximatif sur la définition de chaque catégorie sexuelle, mais cela ne va pas de soi, preuve en est.

Sam évoque ensuite l’orientation sexuelle d’une de ses ex-copines. Cette femme s’était d’abord dite bisexuelle, puis lesbienne.

Sam : « Son homosexualité elle l’avait découverte avec moi. Elle pensait qu’elle était bie mais en fait non. C’est juste qu’elle était une homo refoulée. **Comment ça ? A quel moment elle était une homo refoulée en fait ?** Quand elle était avec les mecs. **Avec T. ?** Ouais voilà. C’était une homosexualité refoulée. Et elle s’est rendue compte avec moi, enfin un peu plus tard... Avec moi c’était naturel, elle ne se sentait pas en mode sale ect. Et elle ne comprenait pas pourquoi... **Elle se sentait sale ?** Elle se sentait sale avec ses mecs, elle comprenait pas pourquoi. **Ah ouais ? Donc c’était lié à ça.** Alors elle me disait : ‘‘Mais je suis bie’’ et moi je lui disais : ‘‘Mais pourquoi tu dis que t’es bie ?’’ Elle me disait : ‘‘ Ben j’ai couché avec des mecs avant, donc je ne pourrai jamais être une vraie lesbienne’’. Je dis : ‘‘Mais il n’y a pas de vraie lesbienne’’. Je fais : ‘‘Tu te vois à l’heure actuelle retourner avec un mec ?’’ Elle fait : ‘‘Non absolument pas’’. **D’accord.** ‘‘Donc t’es lesbienne’’. Elle me fait : ‘‘Mais si j’ai couché avec des mecs ?’’ Je fais : ‘‘Mais non, mais c’est pas comme ça que ça marche’’. **Mais justement c’est ça, la définition n’est pas évidente.** C’est ça. »

Cet extrait développe les discussions des deux petites amies au sujet de l’orientation sexuelle d’E. Est-elle bisexuelle ou lesbienne ? Sam parle d’homosexualité refoulée, car E. croyait au départ être bisexuelle, elle lui a expliqué que c’était faux, puis E. s’est rangée à son avis. D’après les éléments divulgués, il semble en effet qu’E. soit lesbienne et non bisexuelle. Plusieurs raisons nous amènent à l’affirmer. Le fait qu’E. ait eu une pratique sexuelle avec les deux sexes est ici insuffisant pour conclure à une orientation bisexuelle. Sam aussi a déjà eu des relations

sexuelles avec des hommes et des femmes tout en étant lesbienne, et c'est le cas de la grande majorité des femmes homosexuelles. Or nous apprenons qu'E. se sentait sale lors des rapports avec les hommes mais non avec les femmes, ce qui dénote une insatisfaction dans les interactions hétérosexuelles mais pas dans les interactions homosexuelles. De plus, à la question de savoir si à l'avenir elle envisagerait de nouvelles liaisons avec le sexe mâle, E. est catégorique et répond non. Ces deux révélations majeures nous conduisent à conclure que le seul critère de la pratique sexuelle n'est pas assez précis, c'est le critère de la pratique satisfaisante avec plus d'un sexe qui est à retenir. E. s'est donc identifiée par erreur à une bisexuelle durant une courte période, de même que d'autres lesbiennes l'ont fait, ce qui n'invalide en rien la bisexualité comme véritable orientation sexuelle d'une partie de la population.

Sam explique ensuite n'avoir pas de préférence quant à l'orientation sexuelle de ses partenaires. Elle n'exige pas que ces petites amies soient lesbiennes comme elle.

Sam : « **Dans tes rencontres sexuelles et / ou amoureuses, est-ce que tu as...** Non ! [rires] **Est-ce que tu vas de manière préférentielle vers des partenaires d'une orientation sexuelle précise, qu'elle soit similaire à la tienne ou différente de la tienne ?** Non. Pas du tout. **Ou est-ce que tu t'en fous ?** Voilà. Je m'en fiche peu importe. Je suis sortie avec des bies, des lesbiennes, des hétéros, je m'en fous. Je ne vais pas forcément vers... **Ah oui tu es sortie avec des hétéros ?** Ben à la base E. elle était hétéro, donc. **Oui mais elle s'est révélée lesbienne ensuite.** Voilà mais... R. elle sortait avec un mec quand elle est tombée amoureuse de moi. **Ouais.** Moi je savais qu'elles n'étaient pas lesbiennes mais pourtant ça ne m'a pas arrêté, peu importe. **D'accord.** Du moment qu'il y a un feeling. **C'est ça le critère.** Pas de critère particulier, le seul c'est le feeling. [...] **OK.** Je ne suis pas sectaire. Voilà. **Oui oui.** Contrairement à d'autres lesbiennes qui sont vachement sectaires, qui vont que dans des boîtes lesbiennes, qui veulent rencontrer que des lesbiennes, leurs amies c'est que des lesbiennes, je ne suis pas du tout comme ça. Ça me... La sectarisation c'est le meilleur moyen d'avoir de la lesbophobie, de la gayphobie voilà. **Ouais.** De la transphobie, de la biphobie ect. **Ouais je comprends.** »

Sam, de par son expérience vécue, a eu des relations sexuelles et amoureuses avec des femmes qui s'identifiaient bisexuelles ou lesbiennes. Certaines ont même été désignées comme hétérosexuelles en début de parcours socio-sexuel, car nous sommes toutes assignées à l'hétérosexualité, avant de réaliser que nous ne le sommes pas toujours. L'enquêtée a accepté ses partenaires comme elles étaient, sans préjuger de leur identification sexuelle. Seul compte le feeling, révèle-t-elle. Elle se veut ouverte d'esprit et non sectaire, contrairement à d'autres homosexuelles. Il est donc faux de croire que les lesbiennes ne recherchent que d'autres lesbiennes dans les rencontres amoureuses, comme l'affirmait Ploum, notre internaute biphobe. L'enquêtée modère toutefois cette opinion dans un extrait suivant.

Sam : « **Tu as dit que tu avais eu des réticences envers les bisexuelles ?** Oui mais ça c'est à cause de mes expériences avec les filles avec qui je suis sortie. Dont ma première copine qui m'a quittée pour sortir avec les mecs. Donc du coup je ne fais pas confiance. Même encore maintenant. J'ai quelques réticences parce que tu te dis ben faut que tu sois vigilante sur les deux tableaux, autant les hommes que les femmes. **Pourtant tu m'as dit tout à l'heure que tu t'en moquais de l'orientation sexuelle de tes partenaires ?** Je m'en fiche de l'orientation sexuelle de mes partenaires, je peux pas dire " T'es bie dégage ! " S'il y a un feeling qui passe. Je ne peux pas le mettre à la poubelle juste parce que la personne est bie. Mais au fond de moi-même, si on va dans le fond des choses, j'ai des craintes, c'est pas que je rejette la personne, c'est faux puisque je suis avec une personne actuellement qui se considère comme bie, je sais pas, j'en sais rien, quel terme utiliser... Mais il faut comprendre que ça puisse faire peur, de se dire qu'il faut se méfier des garçons et des filles à la fois. **Ouais ouais.** Tu sais pas pour qui elle va te quitter un jour. Un garçon ou une fille ? [Bruits de respiration] **Oui mais on n'est pas toujours quitté, dès fois on quitte.** Oui on n'est pas toujours quitté, il peut se passer n'importe quoi. Oui voilà. Mais moi si ma nana elle croit que je vais la quitter pour quelqu'un, elle se dira automatiquement que c'est pour une fille. Elle est préparée psychologiquement dans sa tête. Alors que la personne qui est homo à côté, elle ne sait pas comment se préparer. Qu'est-ce qui va faire le plus mal, qu'elle me quitte pour un homme ou pour une femme ? **ça fait mal d'être quitté quel que soit...** Mais il faut se préparer dans les deux sens, quand même, et c'est ça qui me dérange le plus. »

Sam admet avoir déjà éprouvé des réticences envers les bisexuelles. Elle met en avant la raison suivant laquelle, quand on est une lesbienne en couple avec une bisexuelle, la concurrence est partout, parmi les hommes et parmi les femmes. Mais les bisexuel-le-s ayant leurs préférences, ils et elles ne sont pas intéressées par tout homme ou toute femme, et on ne peut pas vraiment parler de double concurrence au sens strict. Sam avait déjà évoqué sa peur d'être trompée et là c'est la peur d'être quittée qui est détaillée. L'enquêtée se dit non préparée sur le plan psychologique pour y faire face. Cet argumentaire est un classique chez les lesbiennes vis-à-vis des bisexuelles. Pourtant, on n'est pas toujours trompé ni quitté, parfois c'est l'inverse ; et quand on l'est, qu'importe que ce soit à cause d'un homme ou d'une autre femme, puisque dans les deux cas on souffre ? Il s'agit donc là d'un faux débat. D'ailleurs, dans le parcours de vie de l'enquêtée se trouvent les deux situations avec ses petites amies bies : R. est partie pour aller avec des hommes, mais A. a laissé son compagnon pour aller avec des femmes.

Les questions suivantes portaient sur l'invisibilisation et la discrimination envers les bisexuel-le-s dans la société et / ou le milieu gay et lesbien.

Sam : « **Mais sinon t'as déjà entendu des propos biphobes ? Tu m'as dit que t'avais déjà entendu ça tout à l'heure ?** Oui j'ai déjà entendu ou moi-même pensé comme ce que je viens de te dire. Genre oui les

bis savent pas ce qu'ils veulent, ils veulent le beurre et l'argent du beurre, ils sont pas sérieux, ils sont trop sexuels, ils ne savent jamais se poser... **C'est tous les clichés sur les bi-e-s.** C'est tous les clichés sur les bi-e-s. A tort ou à raison. Je l'entends, tu sais que c'est des choses qui se disent. Je ne pourrai pas te dire telle personne a dit ça. »

Sam détaille certains des clichés usuels envers les bisexuel-le-s. Elle s'en distancie en les reconnaissant comme des préjugés, tout en ne les reniant pas complètement. Cela peut être à tort ou à raison, précise-t-elle. Ce que veut dire l'enquêtée, c'est que certains bi-e-s pourront y correspondre et d'autres non. Elle ne fait donc pas de généralité.

Sam : « **Est-ce que tu penses que le milieu accepte toujours bien les bisexuel-le-s et les transgenres par exemple ?** Un peu plus. Avant non, c'était vraiment... **C'est-à-dire un peu plus maintenant, mais avant pas trop, c'est ça ?** Ouais avant c'était un petit peu : "Non mais de toute façon les bi-e-s, voilà, c'est juste pour faire genre, c'est un effet de mode..." Moins maintenant. Les gens comprennent qu'on peut s'ouvrir un peu plus à la sexualité. C'est de mieux en mieux accepté, même si les bi-e-s ne le ressentent pas comme ça. Mais encore une fois, il ne faut pas être dans la victimisation. **Oui bien sûr.** Parce que pendant longtemps effectivement les bi-e-s et les trans ont été victimisés, et je trouve qu'on accepte mieux les trans que les bi-e-s. **Dans le milieu LGBT ?** Dans le milieu LGBT je pense. **Tu penses qu'il y a moins de critiques envers eux ?** Y a plus de critiques envers les trans dans le monde hétéro. **Oui ça, ça paraît probable.** Mais moins dans le monde homo. [...] De mon point de vue. »

Sam révèle son opinion personnelle sur l'attitude du milieu LGT envers les bisexuel-le-s. Elle trouve que les bi-e-s sont encore assez mal perçus dans la communauté, même si les choses évoluent dans le bon sens. Les trans seraient même mieux acceptés que les bi-e-s dans la sphère LGBTQIA+. Si dans le monde hétéro, les trans restent encore largement stigmatisés et discriminés, beaucoup de gays et de lesbiennes les considèrent comme très opprimés tandis que les bi-e-s ne paraissent pas comme tels, mais au contraire semblent pactiser avec la société hétéronormée. Voilà pourquoi, on pourrait noter une plus grande méfiance envers les bi-e-s qu'envers les trans, dans le milieu, comme le dit Sam.

Les extraits d'entretien de Sam qui évoquent la bisexualité féminine révèlent globalement une approche tolérante et acceptante vis-à-vis des bisexuelles, mais cette personne n'est pas exempte de certains stéréotypes. L'enquêtée se trouve d'accord avec la définition proposée par l'enquêtrice de la bisexualité, mais seulement suite à une forme d'invisibilisation inconsciente au profit du lesbianisme. Elle incite son ancienne petite amie à se dire lesbienne et non bie, mais c'est pour mieux coller à la réalité et non pour faire

gagner son équipe. Sam se revendique non sectaire et affirme accepter comme potentielle partenaire toute femme quelle que soit son orientation sexuelle, mais elle avoue avoir eu certaines réticences envers les bisexuelles en raison de la crainte très communément partagée par les femmes homosexuelles d'être trompée ou quittée pour un homme. Enfin elle critique l'invisibilisation et la discrimination, davantage de l'incompréhension dans leur cas, dont les bisexuel-le-s sont victimes dans le milieu gay et lesbien, tout en reconnaissant que les personnes transgenres sont beaucoup plus exposées à la souffrance. Ni vraiment biphobe ni complètement bi friendly, elle livre une vision courante qu'ont les lesbiennes des bisexuelles.

Bibliographie

Cette bibliographie non exhaustive ne comporte que les références citées dans le mémoire.

Sur la méthodologie :

-SCHLAGDENHAUFFEN Régis, « Parler de sexualité en entretien. Comment rendre publics des propos privés », in *Hermès, La Revue*, 2014, n°69, p. 34-38.

I Le genre et la sexualité :

Sur le genre :

-ALESSANDRIN Arnaud, ESPINEIRA Karine, THOMAS Maud-Yeuse, *La Trans-yclopédie : Tout savoir sur les transidentités*, Editions des Ailes sur un Tracteur, 2012.

-BEAUVOIR (de) Simone, *Le Deuxième sexe. Tome 1 : Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 1976.

-BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre, REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck, 2012.

-CLAIR Isabelle, *Sociologie du genre*, Malakoff, Armand Colin, 2012.

-DEBAUCHE Alice, HAMEL Christelle, « Violences des hommes contre les femmes : Quelles avancées dans la production des savoirs ? », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2013, n°32, p. 4-14.

-DELPHY Christine, *L'Ennemi principal. Tome 1 : Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2013.

-DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 2008.

-« Editorial » in *Nouvelles questions féministes*, 1981, n°1, p. 3-14.

-LERIDON Henri, « Les violences envers les femmes : Une enquête nationale », in *Population*, 2003, n°4-5, p. 645-649.

-TABET Paola, *La Grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Sur la sexualité :

- BAJOS Nathalie, BOZON Michel, *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.
- BOZON Michel, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, 2013.
- BROQUA Christophe, EBOKO Frédéric, « La fabrique des identités sexuelles », in *Autrepart*, 2009, n°49, p. 3-13.
- CATTAN Nadine et LEROY Stéphane, *Atlas mondial des sexualités : Libertés, plaisirs et interdits*, Paris, Autrement, 2013.
- FOULCAULT Michel, *Histoire de la sexualité. Tome 1 : La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994.
- FREUD Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.

Sur l'homosexualité :

- BONNET Marie-Josèphe, *Adieu les rebelles !*, Paris, Flammarion, 2014.
- BORRILLO Daniel, LANG Jack, *Homosexuels. Quels droits ?*, Paris, Dalloz, 2007.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.
- CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte, 2013.
- DORAIS Michel, CHOLLET Isabelle, *Etre homo aujourd'hui en France : Enquête Le Refuge auprès de 500 jeunes gays et lesbiennes*, Saint-Martin-de-Londres, H&O, 2012.
- ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012.
- HOCQHENGHEM Guy, *Le Désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2000.
- KOSOFKY SEDGWICK Eve, *Epistémologie du placard*, Paris, Editions Amsterdam, 2008.
- LERCH Arnaud, « Normes amoureuses et pratiques relationnelles dans les couples gays. Héritage et inventivité ? », in *Informations sociales*, 2007, n° 144, p. 108-117.
- NED KATZ Jonathan, *L'Invention de l'hétérosexualité*, Paris, Epel, 2001.
- RAMBACH Anne et Marine, *La Culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard, 2003.
- RUBIN Gayle, *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010.
- WEINBERG George, *Society and the healthy homosexual*, New York, St. Martins Pr., 1983.

Sur les Lesbiennes :

- CHETCUTI Natacha, *Se dire lesbienne : Vie de couple, sexualité et représentation de soi*, Paris, Petit bibliothèque Payot, 2013.
- RADCLYFFE HALL Marguerite, *Le Puits de solitude*, Paris, Gallimard, 2005. (Roman).
- WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Ballard, 2001.

Sur la diversité sexuelle :

- CALLIS April Scarlett, « Bisexual, pansexual, queer : Non-binary identities and the sexual borderlands », in *Sexualities*, 2014, n°17, p. 63-80.
- Contact, *Homo, bi... et alors !*, 2012.
- DORAIS Michel, *Eloge de la diversité sexuelle*, Montréal, VLB, 1999.
- Mag Jeunes LGBT, *La perception de l'homosexualité, la bisexualité et la transidentité chez les jeunes d'Ile-de-France*, Rapport IMS, 2014.
- VILTARD Mayette, *Chérir la diversité sexuelle : Gayle Rubin à Paris juin 2013*, Paris, L'Unebévue, 2014.

Sur la bisexualité :

Livres :

- ALLAIN-SANQUER Françoise, *La Bisexualité féminine*, Paris, Bruno Leprince, 2008.
- BAJOS Nathalie, BOZON Michel, « Les Sexualités homo-bisexuelles : D'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives », in *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.
- DESCHAMPS Catherine, *Le Miroir bisexuel*, Paris, Balland, 2002.
- ESSEINTES (Des) Pierre, *Osez... la bisexualité*, Paris, La Musardine, 2006.
- LEITE-MENDES Rommel, *Bisexualité le dernier tabou*, Paris, Calmann-Levy, 1996.
- MENGEL Karl, *Pour et contre la bisexualité : Libre traité d'ambivalence érotique*, Paris, La Musardine, 2009.

Thèse :

- CHEN Yen-Hsiu, dirigée par HOUBRE Gabrielle, *De l'obscurité à la résistance : identité bisexuelle et mutations socio-culturelles (Paris, Taïpei, années 1970 à nos jours)*, Thèse de doctorat d'histoire et civilisations, Université de Paris, 2020.

-LEMBREZ Lucie, dirigée par MARZANO Michela, *Mécanismes de la sexualité en France, bisexualité et enjeux sociétaux : l'essor d'une nouvelle révolution sexuelle*, Thèse de doctorat de philosophie, Université Paris Descartes, 2015.

Brochures associatives :

- Bi'Cause, Centre LGBT, Inter-LGBT, SOS Homophobie, *La Bisexualité existe, se manifeste, s'exprime : Ensemble, défendons-là !*, bicause.fr, http://bicause.fr/wordpress/wp-content/uploads/2013/01/OK-Plaquette_Bi-Cause_Final_2.pdf, (page consultée le 26 mai 2017).

-Act Up-Paris, Bi'Cause, Mag Jeunes LGBT, SOS Homophobie, *L'Enquête nationale sur la bisexualité 2015*, Paris, 2015.

-Act Up-Paris, Bi'Cause, Mag Jeunes LGBT, SOS Homophobie, *Première enquête nationale sur la bisexualité*, Paris, 2012.

-Act Up-Paris, Bi'Cause, Fières, Mag Jeunes LGBT, SOS Homophobie, *Quelques éléments relatifs à la première Enquête nationale sur la biphobie*, Paris, 2019.

Documents de l'association Bi'Cause :

-Bi'Cause, *Manifeste bisexuel*, bicause.fr, <http://bicause.fr/manifeste-francais-des-bisexuelles-et-des-bisexuels/>, 17 mars 2002.

-Bi'Cause, Psy Gay, *Déclaration commune des associations Psy Gay et Bi'Cause*, bicause.fr, <http://bicause.fr/declaration-commune-de-psygay-et-bicause/>, 9 février 2015.

-Bi'Cause, *Polyamour, fidélité et bisexualité*, bicause.fr, <http://bicause.fr/bicauserie-polyamour-fidelite-et-bisexualite/>, 10 mars 2014.

-Bi'Cause, *Rapport moral de l'association Bi'Cause*, bicause.fr, <http://bicause.fr/assemblee-generale-2015/>, 9 février 2015.

Articles :

-« Bisexualité », *Wikipédia*, wikipedia.org, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bisexualit%C3%A9>, (page consultée le 26 mai 2017).

-« 'La « mode bi' : Ouverture d'esprit ou banalisation ? Mieux comprendre la bisexualité et les comportements bisexuels à l'adolescence », in *Ça s'exprime*, automne 2012, n°21.

- « Pink, Lady Gaga... : Toutes bisexuelles ! », in *Public*, public.fr, <http://www.public.fr/News/Photos/Photos-Pink-Lady-Gaga-toutes-bisexuelles-525481>, (page consultée le 26 mai 2017).
- « Sommes-nous tous bisexuels ? », in *Marie-Claire*, marieclaire.fr, <http://www.marieclaire.fr/sommes-nous-tous-bisexuels,20256,132.asp>, (page consultée le 26 mai 2017).
- CHAMBERLAND Line, LEBRETON Christelle, « La santé des adolescentes lesbiennes et bisexuelles : Etat de la recherche et critique des biais androcentristes et hétérocentristes », in *Recherches féministes*, 2010, n° 23, p. 91-107.
- CHATELIN Marion, « Enquête Biphobie : 86 % des personnes bisexuelles ont été agressées au moins une fois dans leur vie », in *Têtu*, têtù.com, <https://tetu.com/2018/09/21/biphobie-86-bisexuels-agresse-au-moins-une-fois/>, 21 septembre 2018, (page consultée le 18 mai 2022).
- CHEN Yen-Hsiu, « Images et représentation des bisexuelles dans *Lesbia Magazine* des années 1980-1990 », in *Encyclo Revue de l'Ecole doctorale ED 382*, 2014, p. 117-137.
- DESGAGNE Gabrielle, *Le Mouvement bisexuel : Une lutte identitaire*, Montréal, Université du Québec, 19 avril 2012.
- DUSSEAU Félix, « Les Bisexualités : un révélateur social de l'Amour », in *Revue des sciences sociales*, 2017, n°58, p. 30-37.
- EL Ané, « Le placard bi », in *Bi'Cause*, bicause.fr, http://bicause.fr/wordpress/wp-content/uploads/2013/01/placard_bi_ea.pdf, (page consultée le 26 mai 2017).
- LEJBOWICZ Tania, TRACHMAN Mathieu et l'équipe de l'enquête *Virage*, INED, « Les personnes qui se disent bisexuelles en France », in *Population & Sociétés*, décembre 2018, n°561.
- LEZZIE Julie, *Entre lesbiennes et bisexuelles, le torchon brûle-t-il*, bisexualité.info, <http://www.bisexualite.info/forum/viewtopic.php?f=7&t=5963&view=next>, (page consultée le 26 mai 2017).
- LUCHMUN Martine, « To bi or not to bi » in *Essentielle*, Novembre 2015, n°107.
- MARUSIC Kristina, « Pourquoi tant de bisexuels finissent dans des relations hétérosexuelles », in *Slate*, slate.fr, <http://www.slate.fr/story/148473/pourquoi-bisexuels-finissent-relations-heterosexuelles>, Juillet 2017.
- RAYNAL Florence, « Bisexualité dernier tabou ? », in *Transversal*, février-mars 2004, n°23.
- SIBELLA Gale, A Paris... les goudous... dou... doux... douces ?, in *Les Cahiers du GRIF*, 1978, n° 20.

Emissions radiophoniques :

-« Bisexualité », Cabinet de curiosité, bicause.fr, <http://cabinetsdecursorites.fr/emissions-radio/podcast-de-lemission-radio-du-7-octobre-2015-sur-la-bisexualite/>, 7 octobre 2015.

-« La bi-sexualité, tout un art ! », Vos désirs sont mes nuits, France Inter, franceinter.fr, <https://www.franceinter.fr/emissions/vos-desirs-sont-mes-nuits/vos-desirs-sont-mes-nuits-07-novembre-2013>, 7 novembre 2013.

-« Tous bisexuels ? », Point G comme Giulia, Mouv', mouv.fr, <http://www.mouv.fr/diffusion-tous-bisexuels>, 19 septembre 2013.

-« Unique en son (trans)genre », Unique en son genre, France Inter, franceinter.fr, <https://www.franceinter.fr/emissions/pas-son-genre/pas-son-genre-11-decembre-2020>, 11 décembre 2020.

Films :

-Josiane Balasko, *Gazon maudit*. Avec Josianne Balasko, Victoria Abril et Alain Chabat.

-Xavier Villaverde, *Le Sexe des anges*. Avec Astrid Bergès-Frisbey, Alvaro Cervantes et Llorenç González.

Sur la pornographie :

-OGIEN Ruwen, *Penser la pornographie*, Paris, PUF, 2008.

-TRACHMAN Mathieu, *Le Travail pornographique*, Paris, La Découverte, 2013.

-WELZER-LANG Daniel, *La Planète échangiste : Les Sexualités collectives en France*, Paris, Payot, 2005.

II La stigmatisation :

- BERENI Laure, « La Discrimination, de la qualification juridique à l'outil sociologique », in *Politix*, 2011, n° 94.

Sur l'homophobie :

Livres :

-BORRILLO Daniel, *L'Homophobie*, Paris, Coll. Que sais-je ?, PUF, 2^e éd., 2001.

- FASSIN Eric, PICQUART Julien, *Pour en finir avec l'homophobie*, Paris, Léo Scheer, 2005.
- FRAISSE Christèle, *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
- TIN Louis-Georges, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003.
- VERDIER Eric, FIRDION Jean-Marie, *Homosexualités & suicide : Etudes, témoignages & analyse. Les Jeunes face à l'homophobie*, Saint-Martin-de-Londres, H&O, 2003.
- WEINBERG Georges, *Society and the healthy homosexual*, St Martins Pr., 1983.
- WELZER-LANG Daniel, DUTEY Pierre et DORAIS Michel, *La Peur de l'autre en soi : Du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, 1999.

Brochures de SOS Homophobie :

- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2013.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2014.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2015.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2016.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2017.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2018.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2019.
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, Paris, 2020.

Articles :

- BECK François, FIRDION Jean-Marie, LEGLEYE Stéphane, SCHILTZ Marie-Ange, « Risques suicidaires et minorités sexuelles : Une problématique récente », in *Agora débats/jeunesse*, 2011, n°58, p. 33-46.
- CHAMBERLAND Line, LEBRETON Christelle, « Réflexions autour de la notion d'homophobie : Succès politique, malaises conceptuels et application empirique », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2012, n°31, p. 27-43.
- « Discrimination sur la base de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre », Résolution 1728 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, article 1, [assembly.coe.int](http://assembly.coe.int/nw/xml/XRef/Xref-XML2HTML-FR.asp?fileid=17853&lang=FR), 2010.

Table des matières

Page de couverture.....	1
Remerciements.....	2
Sommaire.....	3
 Introduction.....	 4
Présentation.....	4
Problématique et plan.....	15
Méthodologie de l'enquête.....	16
<i>La documentation.....</i>	<i>19</i>
<i>Le choix d'une enquête qualitative.....</i>	<i>21</i>
<i>L'entrée en contact avec les enquêtées.....</i>	<i>22</i>
<i>La réalisation des entretiens.....</i>	<i>24</i>
<i>Les biographies socio-sexuelles des enquêtées.....</i>	<i>27</i>
 PREMIERE PARTIE	
LA PLACE DE LA BISEXUALITE ENTRE LES DEUX MONOSEXUALITES :	
HETEROSEXUALITE ET HOMOSEXUALITE.....	29
 1 Vers une définition de la bisexualité.....	 29
a) <i>De l'ignorance à l'affirmation de la bisexualité.....</i>	<i>29</i>
b) <i>Les théorisations de la bisexualité.....</i>	<i>30</i>
c) <i>Trois critères de définition : identité, pratique et attirance.....</i>	<i>35</i>
 2 Des bisexualités à la pansexualité.....	 37
a) <i>Le continuum des bisexualités.....</i>	<i>37</i>
b) <i>La pansexualité.....</i>	<i>40</i>
 3 Vers une société de la diversité sexuelle.....	 43
a) <i>Le concept de diversité sexuelle.....</i>	<i>43</i>
b) <i>Les différentes typologies de bisexuel-le-s.....</i>	<i>45</i>
c) <i>Les préférences des bisexuel-le-s.....</i>	<i>47</i>
 4 Sommes-nous toutes et tous bisexuel-le-s ?.....	 48

a) <i>La potentialité à la bisexualité</i>	48
b) <i>Les chiffres de la bisexualité</i>	50
5 Pour la visibilité bisexuelle.....	53
a) <i>Un manque de visibilité collective</i>	53
b) <i>Un manque de visibilité individuelle</i>	57
6 Des différences selon le genre.....	60
a) <i>Les différences entre bisexualité masculine et féminine</i>	60
b) <i>Ouverture sur la non-binarité de genre</i>	64

DEUXIEME PARTIE

LES PRINCIPALES FORMES DE LA BIPHOBIE, ENTRE NEGATION ET STIGMATISATION DE LA BISEXUALITE.....	71
---	----

A La bisexualité niée en tant qu'orientation sexuelle.....

1 La bisexualité n'existerait pas.....	74
2 La bisexualité serait une transition vers l'homosexualité ou une homosexualité non assumée.....	78
3 La bisexualité serait une erreur de jeunesse ou un effet de mode.....	82
4 Il faudrait choisir entre l'hétérosexualité et l'homosexualité.....	87

B La bisexualité dénoncée comme une composante de l'homosexualité.....

1 Les caractéristiques de l'homophobie.....	93
2 L'homophobie et la biphobie de la part de la famille.....	97
a) <i>De la part de la mère</i>	97
b) <i>De la part d'autres membres de la famille proche</i>	97
c) <i>De la négation à l'acceptation par la famille</i>	100
3 L'homophobie et la biphobie dans les autres contextes.....	102
a) <i>Le cercle amical</i>	102

b) <i>Le milieu scolaire / universitaire</i>	105
c) <i>Le travail</i>	105
d) <i>La religion</i>	107
e) <i>L'espace public</i>	108
f) <i>Internet</i>	110
4 Biphobie ou homophobie ?.....	111

C La bisexualité condamnée comme une trahison envers l'homosexualité.....116

1 La bisexualité traîtresse dans la guerre des sexes, des genres et des sexualités ?	116
a) <i>Les bisexuel-le-s sont-ils et elles vraiment les traîtres ?</i>	116
b) <i>Les bisexuel-le-s jouent-ils et elles les hétéros ?</i>	120
2 Les conflits au sein du féminisme autour de la sexualité.....	123
3 L'invisibilisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+.....	127
4 La stigmatisation des bisexuel-le-s dans la micro-société LGBTQIA+.....	129
5 La nécessité du collectif bisexuel.....	134

TROISIEME PARTIE

LA BISEXUALITE AUX PRISES AVEC LA NORME DE L'EXCLUSIVITE SEXUELLE ET AMOUREUSE.....143

1 La biphobie « hygiénique » ou le dégoût envers la bisexualité.....	143
2 La bisexualité déconsidérée par la norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse	148
a) <i>La norme de l'exclusivité sexuelle et amoureuse</i>	148
b) <i>Le rapport à la fidélité / l'infidélité chez les bisexuel-le-s</i>	150
c) <i>L'éviction des bisexuel-le-s par leurs potentiels partenaires</i>	154
3 La bisexualité et les différentes formes de liberté sexuelle et amoureuse.....	157
a) <i>Le couple ouvert ou couple libre</i>	160

b) <i>Le polyamour / la polyamorie</i>	161
c) <i>Le triolisme</i>	164
d) <i>L'échangisme / le libertinage</i>	165
4 L'exploitation de la bisexualité féminine au profit de la domination masculine	167
a) <i>Les propositions de plans à trois</i>	167
b) <i>La domination masculine dans le libertinage</i>	168
c) <i>La domination masculine dans la pornographie</i>	171
5 Contrepoint : Les violences sexuelles envers les femmes.....	175
Conclusion.....	179
Conséquences et prévention de la biphobie.....	179
<i>Les conséquences de la biphobie</i>	179
<i>La pénalisation et la prévention de la biphobie</i>	183
Réponse à la problématique et synthèse.....	184
Réflexions et ouverture.....	188
Annexes.....	200
Tableau récapitulatif : caractéristiques biographiques des quatorze enquêtées bisexuelles...	201
Quatorze portraits de femmes bisexuelles.....	202
Grille d'entretien.....	216
Un exemple de situation homophobe : Les débats sur le mariage pour tous.....	219
L'homophobie et la biphobie lors des Interventions en milieu scolaire (IMS).....	221
Biphobie de la part d'une lesbienne : Décryptage d'un discours stigmatisant.....	223
Parcours de vie d'une lesbienne et point de vue sur les bisexuelles : L'exemple de Sam.....	226
Bibliographie.....	233
Table des matières.....	240